



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

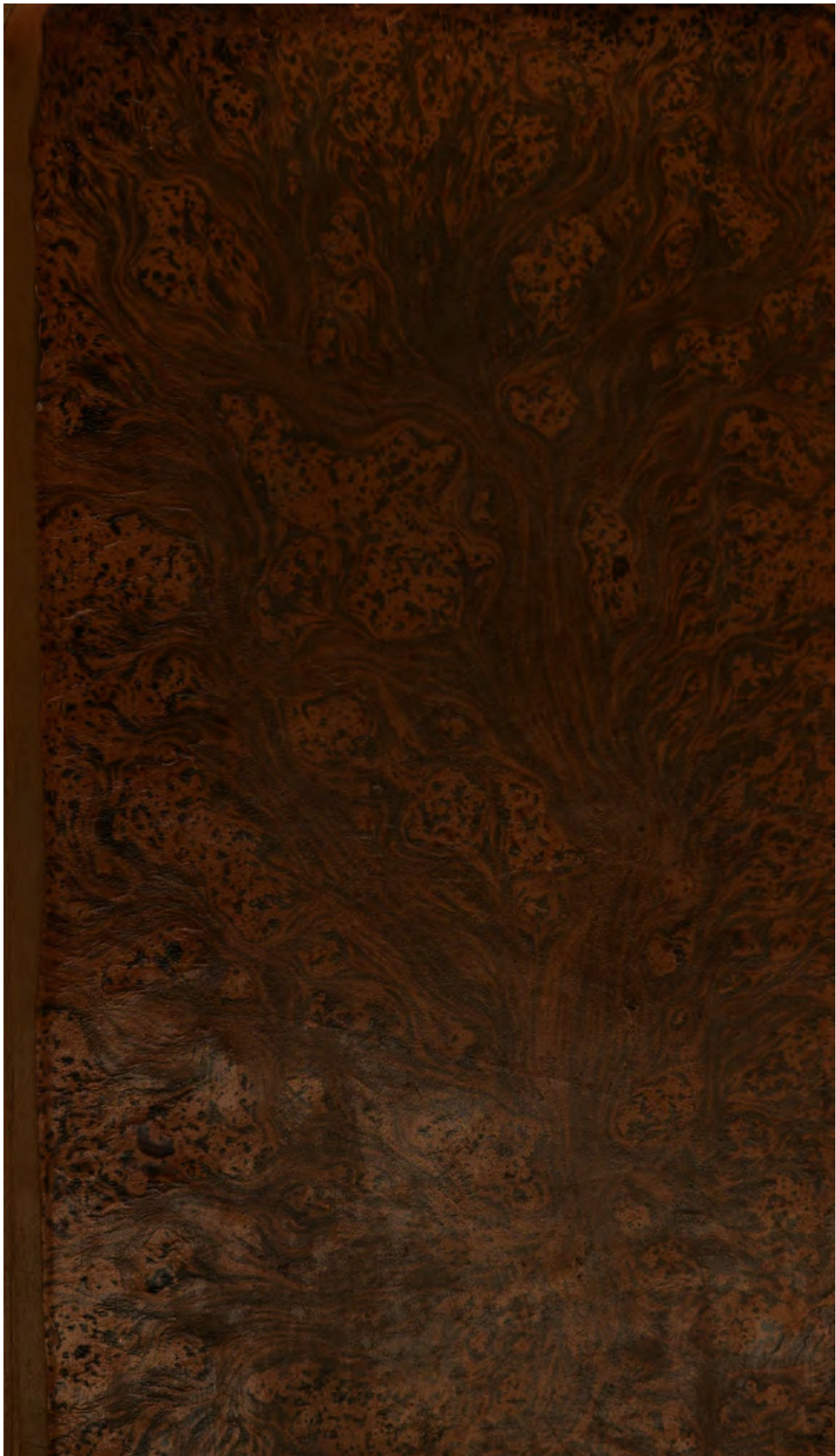
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



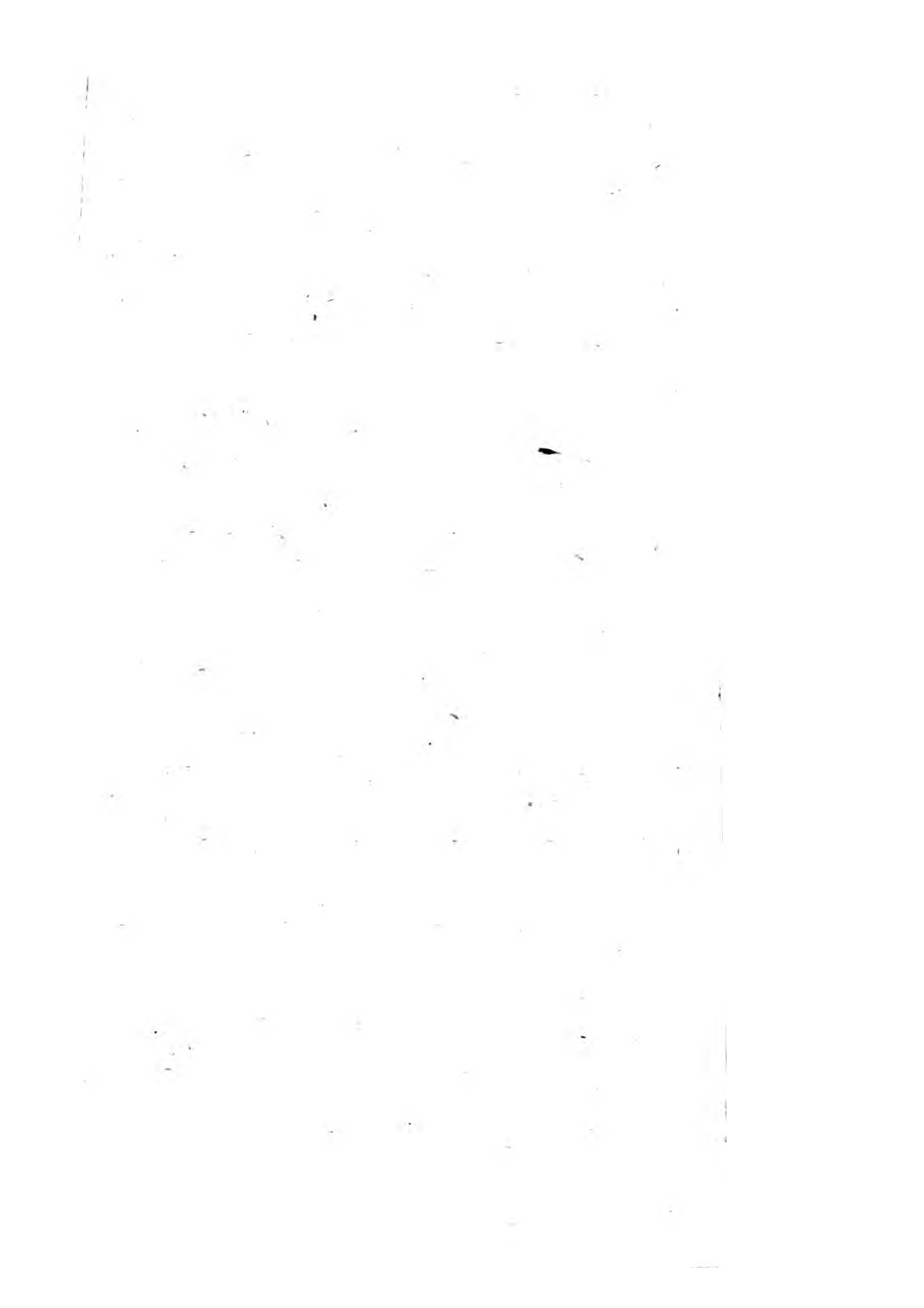
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

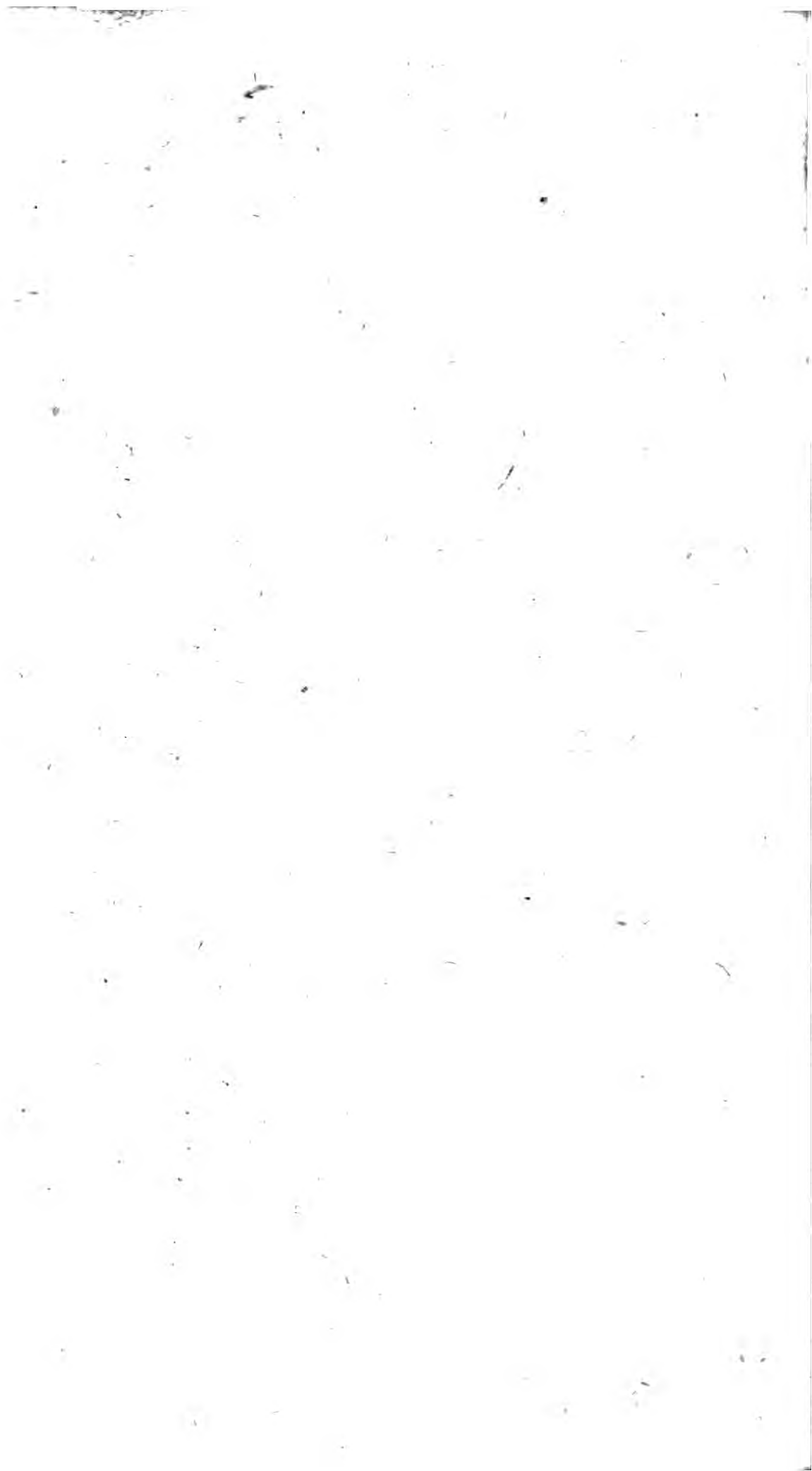


VI. 1785/1 (70)



~~S. 112~~



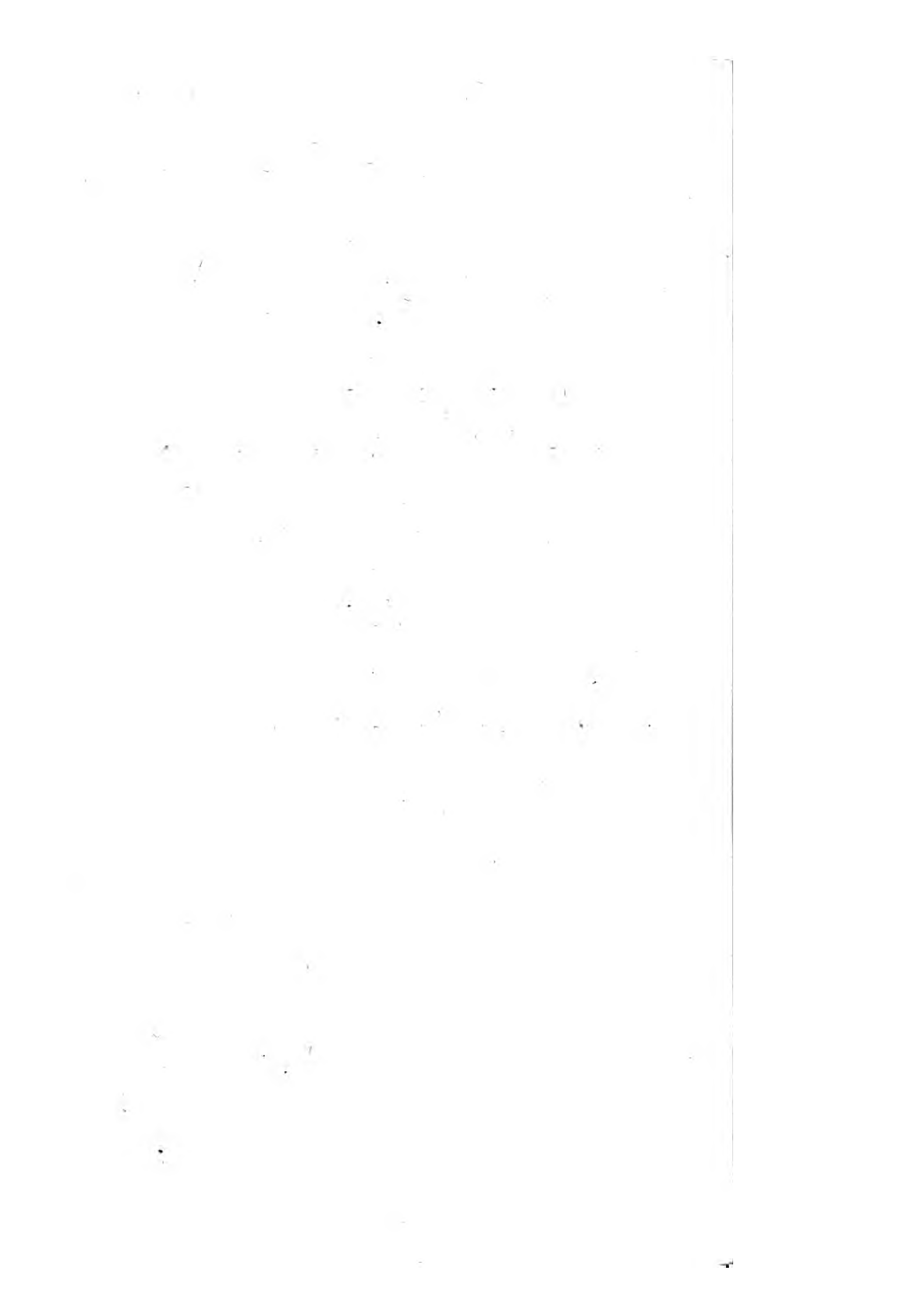


O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .



O E U V R E S

C O M P L E T E S.

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-DIXIEME.

70

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



R E C U E I L
D E S L E T T R E S
D E M. D E V O L T A I R E.

1740-1748.

Corresp. générale. Tome III. * A

[Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page]

R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M. P I T O T D E L A U N A Y,

D E L ' A C A D E M I E D E S S C I E N C E S.

2 janvier.

MON cher philosophe, je vous remercie tendrement de votre souvenir et de la fidélité avec laquelle vous avez soutenu la bonne cause dans l'affaire de *Prault*. Il y a long-temps que je connais, que je défie et que je méprise les calomniateurs. Les esprits malins et légers, qui commencent paroser condamner un homme dont ils n'imiteraient pas les procédés, n'ont garde de s'informer de quelle manière j'en ai usé. Ils le pourraient savoir de *Prault* lui-même; mais il est plus aisé de débiter un mensonge au coin du feu, que d'aller chez les parties intéressées s'informer de la vérité. Il y a peu d'ames comme la vôtre, qui aiment

—
1740.

— à rendre justice. Les vérités morales vous sont
 1740. aussi chères que les vérités géométriques. Je
 vous prie de voir M. *Arouet*, et de demander
 l'état où il est : dites-lui que j'y suis aussi
 sensible que je dois l'être, et que je prendrais
 la poste pour le venir voir, si je croyais lui
 faire plaisir. Je vous demande en grâce de
 m'écrire des nouvelles de la disposition de son
 corps et de son ame. Adieu ; mille amitiés à
 madame *Pitot*, sans cérémonie.

L E T T R E I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 8 janvier.

Vous m'allez croire un paresseux, Monsieur,
 et qui pis est un ingrat ; mais je ne suis ni l'un
 ni l'autre. J'ai travaillé à vous amuser depuis
 que je suis à Bruxelles, et ce n'est pas une
 petite peine que celle de donner du plaisir.
 Je n'ai jamais tant travaillé de ma vie, c'est
 que je n'ai jamais eu tant d'envie de vous
 plaire.

Vous savez, Monsieur, que je vous avais
 promis de vous faire passer une heure ou deux
 assez doucement : je devais avoir l'honneur

de vous présenter ce petit recueil qu'imprimait *Prault*. Toutes ces pièces fugitives que vous avez de moi fort informes et fort incorrectes, m'avaient fait naître l'envie de vous les donner un peu plus dignes de vous. *Prault* les avait aussi manuscrites. Je me donnai la peine d'en faire un choix, et de corriger avec un très-grand soin tout ce qui devait paraître. J'avais mis mes complaisances dans ce petit livre. Je ne croyais pas qu'on dût traiter des choses aussi innocentes plus sévèrement qu'on n'a traité les *Chapelle*, les *Chaulieu*, les *la Fontaine*, les *Rabelais*, et même les épigrammes de *Rousseau*. 1740.

Il s'en faut beaucoup que le recueil de *Prault* approchât de la liberté du moins hardi de tous les auteurs que je cite. Le principal objet même de ce recueil était le commencement du *Siècle de Louis XIV*, ouvrage d'un bon citoyen et d'un homme très-moderé. J'ose dire que dans tout autre temps une pareille entreprise serait encouragée par le gouvernement. *Louis XIV* donnait six mille livres de pension aux *Valincourt*, aux *Péllisson*, aux *Racine* et aux *Despréaux*, pour faire son histoire qu'ils ne firent point; et moi je suis persécuté pour avoir fait ce qu'ils devaient faire. J'élevais un monument à la gloire de mon pays, et je suis écrasé sous les premières pierres que

— j'ai posées. Je suis en tout un exemple que
1740. les belles-lettres n'attirent guère que des
malheurs.

Si vous étiez à leur tête, je me flatte que les choses iraient un peu autrement ; et plutôt à Dieu que vous fussiez dans les places que vous méritez ! Ce n'est pas pour moi, c'est pour le bonheur de l'Etat que je le désire.

Vous savez comment *Govers* a gagné ici son procès tout d'une voix, comment tout le monde l'a félicité, et avec quelle vivacité les grands et les petits l'ont prié de ne point retourner en France. Je compte, pour moi, rester très-long-temps dans ce pays-ci ; j'aime les Français, mais je hais la persécution. Je suis indigné d'être traité comme je le suis, et d'ailleurs j'ai de bonnes raisons pour rester ici. J'y suis entre l'étude et l'amitié, je n'y désire rien, je n'y regrette rien que de ne vous point voir.

Peut-être viendra-t-il des temps plus favorables pour moi où je pourrai joindre aux douceurs de la vie que je mène, celle de profiter de votre commerce charmant, de m'instruire avec vous et de jouir de vos bontés. Je ne désespère de rien.

J'ai vu ici M. d'*Argens* ; je suis infiniment content de ses procédés avec moi. Je vois bien que vous m'aviez un peu recommandé à

lui. Madame *du Châtelet* vous a écrit, ainsi je ne vous dis rien pour elle. Conservez-moi vos bontés, je vous en conjure; vous savez si elles me sont précieuses. 1740.

L E T T R E I I I.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, 9 janvier.

MON très-cher ami, depuis le moment où vous m'apparûtes à Paris, j'accompagnai madame de *Richelieu* jusqu'à Langres. Je retournai à Cirey, de Cirey j'allai à Bruxelles; j'y suis depuis plus d'un mois, et si ce mois n'a pas été employé à vous écrire, il l'a été à écrire pour vous, à mon ordinaire. Je n'ai jamais été si inspiré de mes dieux, ou si possédé de mes démons. Je ne fais si les derniers efforts que j'ai faits sont ceux d'un feu prêt à s'éteindre; je vous enverrai ma besogne, mon cher ami, et vous en jugerez.

Vous y verrez du moins un homme que les persécutions ne découragent point, et qui aime assurément les belles-lettres pour elles-mêmes. Elles me feront éternellement chères, quelques ennemis qu'elles m'aient attirés. Cesserai-je d'aimer des fruits délicieux, parce

— que des serpens ont voulu les infecter de leur
1740. venin ?

On avait préparé à Paris un petit recueil de la plupart de mes pièces fugitives , mais fort différentes de celles que vous avez ; et , en vérité , il fallait bien qu'il en parût enfin une bonne leçon , après toutes les copies informes qui avaient inondé le public dans tant de brochures qui paraissent tous les mois. On avait mis à la tête de cette petite collection , le commencement de mon essai sur le siècle de *Louis XIV*. Si vous ne l'avez pas vu , je vous l'enverrai. Vous jugerez si ce n'est pas l'ouvrage d'un bon citoyen , d'un bon français , d'un amateur du genre-humain , et d'un homme modéré. Je ne connais aucun auteur ultramontain qui ait parlé de la cour de Rome avec plus de circonspection ; et j'ose dire que le frontispice de cet ouvrage était l'entrée d'un temple bâti à l'honneur de la vertu et des arts. Les premières pierres de ce temple sont tombées sur moi : la main des fots et des bigots a voulu m'écraser sous cet édifice , mais ils n'y ont pas réussi ; et l'ouvrage et moi nous subsisterons.

Louis XIV donna deux mille écus de pension aux *Péliston* , aux *Racine* , aux *Despréaux* , aux *Valincourt* , pour écrire son histoire qu'ils ne firent point. J'ai embrassé à moins de frais un

objet plus important , plus digne de l'attention des hommes ; l'histoire d'un siècle plus grand que *Louis le grand*. J'ai fait la chose *gratis* , ce qui devait plaire par le temps qui court ; mais le bon marché n'a pas empêché qu'on n'en ait agi avec moi comme si j'étais parmi des Vandales ou des Gépides. Cependant , mon cher ami , il y a encore d'honnêtes gens , il y a des êtres pensans , des *Emilie* , des *Cideville* , qui empêchent que la barbarie n'ait droit de prescription parmi nous. C'est avec eux que je me console ; ce sont eux qui sont ma récompense.

Que faites-vous , mon cher ami ? Etes-vous à Rouen ou à la campagne , avec les *Tompsons* ou avec les *Muses* ? Quand vivrons-nous ensemble ? car vous savez bien que nous y vivrons. Il faut qu'à la fin le petit nombre des adeptes se rassemble dans un petit coin de terre. Nous y ferons comme les bons Israélites en Egypte , qui avaient la lumière pour eux tous seuls , à ce qu'on dit , pendant que la cour de *Pharaon* était dans les ténèbres. Madame *du Châtelet* vous fait les complimens les plus sincères et les plus vifs. Adieu , mon cher *Cideville* , adieu , jusqu'au premier envoi que je vous ferai de mes bagatelles.

1740.

L E T T R E I V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, 26 janvier.

LES infamies de tant de gens de lettres ne m'empêchent point du tout d'aimer la littérature. Je suis comme les vrais dévots qui aiment toujours la religion, malgré les crimes des hypocrites. Je vous avoue que si je suivais entièrement mon goût, je me livrerais tout entier à l'histoire du siècle de *Louis XIV*, puisque le commencement ne vous en a pas déplu ; mais je n'y travaillerai point tant que je serai à Bruxelles : il faut être à la source pour puiser ce dont j'ai besoin ; il faut vous consulter souvent. Je n'ai point assez de matériaux pour bâtir mon édifice hors de France. Je vais donc m'enfoncer dans les ténèbres de la métaphysique et dans les épines de la géométrie, tant que durera le malheureux procès de *madame du Châtelet*.

J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre Mahomet dans son cadre, avant de quitter la poésie ; mais j'ai peur que dans cette pièce l'attention à ne pas dire tout ce qu'on pourrait dire, n'ait un peu éteint mon feu. La circonspection est

une belle chose , mais en vers elle est bien —
triste. Etre raisonnable et froid , c'est presque 1740.
tout un : cela n'est pas à l'honneur de la
raison.

Si j'avais de la santé , et si je pouvais me
flatter de vivre , je voudrais écrire une histoire
de France à ma mode. J'ai une drôle d'idée
dans la tête ; c'est qu'il n'y a que des gens qui
ont fait des tragédies qui puissent jeter quelque
intérêt dans notre histoire sèche et barbare.
Mézerai et *Daniel* m'ennuient ; c'est qu'ils ne
savent ni peindre ni remuer les passions. Il
faut dans une histoire , comme dans une pièce
de théâtre , exposition , nœud et dénouement.

Encore une autre idée. On n'a fait que
l'histoire des rois , mais on n'a point fait celle
de la nation. Il semble que , pendant quatorze
cents ans , il n'y ait eu dans les Gaules que
des rois , des ministres et des généraux : mais
nos mœurs , nos lois , nos coutumes , notre
esprit , ne font-ils donc rien ?

Adieu, Monsieur ; respect , reconnaissance.

P. S. Pardon ; il s'est trouvé une grande
figure d'optique sur l'autre feuillet ; je l'ai
déchiré.

1740.

L E T T R E V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 29 janvier.

JE suis absolument de l'avis de l'ange gardien et de ses chérubins , sur le retranchement de la scène d'*Atide* au quatrième acte ; non-seulement cette arrivée d'*Atide* ressembloit en quelque chose à l'*Atalide* de Bajazet , mais elle me paraît peu décente et très-froide dans une circonstance si terrible , et à la vue du corps expirant d'un père , qui doit occuper toute l'attention de la malheureuse *Zulime*.

Après avoir bien examiné les autres observations , et avoir plié mon esprit à suivre les routes qu'on me propose , je les trouve absolument impraticables.

On veut que *Zulime* doute si son amant a assassiné son père , on veut ensuite qu'elle puisse l'excuser sur ce qu'il l'a tué sans le savoir , et que cette idée de l'innocence de *Ramire* soit l'objet qui occupe principalement le cœur de *Zulime*.

Je crois avoir ménagé assez le peu de doutes qu'elle doit avoir , et je crois que ce serait perdre toute la force du tragique que de vouloir rendre toujours son amant innocent. Le

véritable tragique , le comble de la terreur et de la pitié est , à mon avis , qu'elle aime son 1740.
 amant criminel et parricide. Point de belles situations sans de grands combats , point de passions vraiment intéressantes sans de grands reproches. Ceux qui conseillèrent à *Pradon* de ne pas rendre *Phèdre* incestueuse , lui conseillèrent des bienfaisances bien malheureuses et bien mesléantes au théâtre. Ah , ne me traitez pas en *Pradon* ! (*)

Je condamne aussi sévèrement toute assemblée de peuple. Ce n'est pas d'une vaine pompe dont il s'agit ; il faut que *Zulime* , en mourant , adore encore la cause de ses crimes et de ses malheurs ; il faut qu'elle le dise ; et si elle était devant le peuple , cette affreuse confiance serait déplacée ; c'est alors que les bienfaisances seraient violées. J'aime la pompe du spectacle , mais j'aime mieux un vers passionné.

Voici donc les seuls changemens que mon temps , mes occupations et mon départ me permettent. *Benigno animo legete , et publici juris in theatro fiant.* Je vous supplie d'adresser vos ordres chez l'abbé *Mouffinot* qui aura mon adresse.

Je me flatte que je vous adresserai bientôt mieux que *Zulime*. Permettez-moi de baiser

(*) M. de *Voltaire* a changé depuis le plan de *Zulime*.

— respectueusement la belle main qui a écrit les
1740. remarques auxquelles j'ai obéi en partie.

. *Si quid
Rectius, imperti, si non his utere mecum.*

Voyez si vous êtes à peu-près content. Donnez cela à mademoiselle *Quinault* quand il vous plaira, sinon donnez-moi donc de nouveaux ordres ; mais je fens les limites de mon esprit ; je ne pourrai guère aller plus loin, comme je ne peux vous aimer ni vous respecter davantage.

L E T T R E V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 12 mars.

MON très-cher ange gardien, je fis partir hier à l'adresse de votre frère un petit paquet contenant à peu-près toutes les corrections que mon grand conseil m'a demandées pour cette *Zulime*. Je m'étais refroidi sur cet ouvrage, et j'en avais presque perdu l'idée aussi-bien que la copie. Il a fallu que mademoiselle *Quinault* m'ait renvoyé les cinq actes, pour me mettre au fait de mon propre ouvrage.

Il est bien difficile de rallumer un feu presque éteint : il n'y a que le souffle de mes anges qui puisse en venir à bout. Voyez si vous retrouverez encore quelque chaleur dans les changemens que j'ai envoyés. Je commence à espérer beaucoup de succès de cet ouvrage aux représentations , parce que c'est une pièce dans laquelle les acteurs peuvent déployer tous les mouvemens des passions ; et une tragédie doit être des passions parlantes. Je ne crois pas qu'à la lecture elle fît le même effet , parce que la pièce a trop l'air d'un magasin dans lequel on a brodé les vieux habits de *Roxane* , d'*Atalide* , de *Chimène* , de *Callirhoé*.

1740.

J'en reviens à Mahomet , il est tout neuf.

*Tentanda via est quâ me quoque possim
Tollere humo.*

Mais Zulime fera la pièce des femmes , et Mahomet la pièce des hommes. Je recommande l'une et l'autre à vos bontés.

Avez-vous oublié Pandore ? Vous m'aviez dit qu'on en pouvait faire quelque chose. Je crois qu'il me sera plus aisé de vous satisfaire sur Pandore que sur Zulime. Je vous avoue que je serais fort aise d'avoir courtoisé avec succès , une fois en ma vie , la Muse de l'opéra. Je les aime toutes neuf , et il faut avoir le

— plus de bonnes fortunes qu'on peut; sans être
1740. pourtant trop coquet.

Le Prince royal m'a écrit une lettre touchante au sujet de monfieur fon père qui est à l'agonie. Il semble qu'il veuille m'avoir auprès de lui; mais vous me connaissez trop pour penser que je puisse quitter madame *du Châtelet* pour un roi, et même pour un roi aimable. Permettez à ce sujet que je vous demande un petit plaisir. Vous ne pouvez passer dans la rue Saint-Honoré sans vous trouver auprès d'*Hébert*; je vous supplie de passer chez lui, et de voir une écritoire de *Martin* que nous faisons faire pour la présenter au Prince royal. Voyez si elle vous plaît. Le présent est assez convenable à un prince comme lui: c'est *Soliman* qui envoie un sabre à *Scanderbeg*. Mais ce maudit *Hébert* me fait attendre des siècles. Le roi de Prusse se meurt; et s'il est mort avant que ma petite écritoire arrive, ma galanterie sera perdue. Il n'y a pas trop de bonne grâce à donner à un roi qui peut rendre beaucoup. Cet air intéressé ôterait tout le mérite de l'écritoire.

Vous devriez bien me dire quelques nouvelles des spectacles; ils m'intéressent toujours, quoique je sois à présent tout hérissé des épines de la philosophie.

Mais vous ne me mandez jamais rien de ce

qui

qui vous regarde , rien sur votre veffie ni sur vos plaisirs ; je m'intéresse à tout cela plus qu'à tous les spectacles du monde. Allez-vous toujours les matins vous ennuyer en robe à juger des plaideurs ? 1740.

L E T T R E V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 22 mars.

ANGE de paix , eh bien , comment trouvez-vous donc ce commencement de l'histoire de *Louis XIV* ? Je crois que j'en pourrais faire un ouvrage bien neuf , et peut-être honorable à la nation. Mais comme je suis traité dans cette nation pour qui je travaille !

Et Zulime , Zulime ! si le cinquième acte n'est pas à votre fantaisie , je n'ai qu'à me noyer , car j'y ai mis tout ce que je fais. J'ai vu de beaux yeux pleurer en le lisant ; mais je me défie toujours des beaux yeux : celles qui les portent sont d'ordinaire séduites ou trompeuses. La personne dont je vous parle est peut-être trop séduite en ma faveur : cependant elle n'a guère pleuré à Mérope , et elle a pleuré beaucoup à Zulime.

Pour l'amour de Dieu , n'exigez pas que je

Corresp. générale. Tome III. * B

— commence par faire de Zulime un trouble-
1740. fête ! Quelle cruelle idée mon conseil a-t-il
eue ! Croyez-moi, il n'y aurait plus d'intérêt.
Atide doit ne pas déplaire, mais *Zulime* doit
déchirer le cœur. Prenez-y garde, tout ferait
perdu.

Au reste, mon conseil est le seul conseil
dans Paris qui soit instruit des affaires d'Afri-
que. Si cela pouvait être joué à Pâques, je
bénirais Mahomet ; décidez. Il y a bien autre
chose sur le tapis.

Permettez-vous que je vous adresse une de
mes rêveries, que vous jetterez au feu si vous
la condamnez, et que vous ferez voir à M. le
comte de *Maurepas* si vous l'approuvez (*). Je
lui donne, par mon dernier vers, la louange
la plus flatteuse. Je lui dis qu'il a des amis,
et c'est votre amitié qui fait son éloge.

Est-ce que vous ne voulez pas donner un
musicien à *Pandore* ?

Est-ce que vous pensez qu'on ne peut rien
tirer de cette madame *Prudise*, en lui faisant
faire par pure faiblesse ce qu'on lui fait faire
au théâtre anglais par une méchanceté deter-
minée, qui révolterait nos mœurs un peu
faibles et trop délicates ? Le rôle du petit *Adine*
me paraît si joli ! Laissez-vous toucher, et que
je fasse quelque chose de cette *Prudise*.

(*) L'épître à M. le comte de *Maurepas*, vol. d'Épîtres.

J'ai lu Edouard. Je vous suis très-obligé de la bonté que vous avez eue de m'envoyer la traduction d'*Ortolani* : elle me paraît assez belle. 1740.

J'ai répondu à *Gresset* une lettre polie et d'amitié ; je le crois un bon diable.

Adieu , mon adorable ami ; toujours *sub umbrâ alarum tuarum*. Je suis bien persécuté , tout va de travers ; mais vous m'aimez , *Emilie* m'aime , c'est la réponse à tout.

L E T T R E V I I I .

A M. HELVETIUS, à Paris.

A Bruxelles , ce 24 mars.

J E vous renvoie , mon cher ami , le manuscrit que vous avez bien voulu me communiquer. Vous me donnez toujours les mêmes sujets d'admiration et de critique. Vous êtes le plus hardi architecte que je connaisse , et celui qui se passe le plus volontiers de ciment. Vous seriez trop au-dessus des autres , si vous vouliez faire attention combien les petites choses fervent aux grandes , et à quel point elles sont indispensables ; je vous prie de ne pas les négliger en vers , et surtout dans ce qui regarde votre santé ; vous m'avez trop

—
1740. alarmé par le danger où vous avez été. Nous avons besoin de vous, mon cher enfant en *Apollon*, pour apprendre aux Français à penser un peu vigoureusement; mais moi j'en ai un besoin essentiel, comme d'un ami que j'aime tendrement, et dont j'attends plus de conseils dans l'occasion que je ne vous en donne ici.

J'attends la pièce de *M. Gresset*. Je ne me presse point de donner *Mahomet*; je le travaille encore tous les jours. A l'égard de *Pandore*, je m'imagine que cet opéra prêterait assez aux musiciens; mais je ne fais à qui le donner. Il me semble que le récitatif en fait la principale partie, et que le savant *Rameau* néglige quelquefois le récitatif. *M. d'Argental* en est assez content; mais il faut encore des coups de lime. Ce *M. d'Argental* est un des meilleurs juges, comme un des meilleurs hommes que nous ayons. Il est digne d'être votre ami. J'ai lu l'*Optique* du *P. Castel*. Je crois qu'il était aux petites-maisons quand il fit cet ouvrage. Il n'y en a qu'un que je puisse lui comparer; c'est le quatrième tome de *Joseph Privat de Molières*, où il donne de son cru une preuve de l'existence de DIEU propre à faire plus d'athées que tous les livres de *Spinoza*. Je vous dis cela en confidence. On me parle avec éloge des détails d'une comédie de *Boissy*; je n'en croirai rien de bon que

quand vous en ferez content. Le janséniste *Rollin* continue-t-il toujours à mettre en d'autres mots ce que tant d'autres ont écrit avant lui ? et son parti préconise-t-il toujours comme un grand-homme ce prolix et inutile compilateur ? A-t-on imprimé, et vend-on enfin l'ouvrage de l'abbé de *Gamache* ? Il y aura sans doute un petit système de sa façon ; car il faut des romans aux Français. Adieu, charmant fils d'*Apollon* ; nous vous aimons ici tendrement. Ce n'est point un roman cela, c'est une vérité constante ; car nous sommes ici deux êtres très-constants.

L E T T R E I X.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 30 mars.

C'EST une chose plaisante, Monsieur, que la tracasserie qu'on m'avait voulu faire avec M. de *Valori*, à Berlin et à Paris. J'entrevois que quelqu'un, qui veut absolument se mêler des affaires d'autrui, a mis dans sa tête de détruire M. de *Valori* et moi dans l'esprit du Prince royal : et ce n'est pas la première niche qu'on m'a voulu faire dans cette cour. J'ai beau vivre dans la plus profonde retraite, et

— passer mes jours avec *Euclide* et *Virgile*, il faut
1740. qu'on trouble mon repos.

Je crois connaître assez le Prince royal pour espérer qu'il en redoublera de bontés pour moi; et que, si on a voulu lui inspirer des sentimens peu favorables pour notre ministre, il ne sentira que mieux son mérite. C'est un prince qui unira, je crois, les lettres et les armes, qui s'accommodera en homme juste pour Berg et Juliers, si on lui fait des propositions honorables, et qui défendra ses droits dans l'occasion avec de vrais soldats, sans avoir de géans inutiles.

Je serais fort étonné si le roi son père revenait de sa maladie. Il faut qu'il soit bien mal, puisqu'il est défendu en Prusse de parler de sa santé ni en mal ni en bien.

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au sujet de M. de *Valori*, je venais de recevoir une lettre d'une de mes nièces, femme d'un commissaire des guerres à Lille, qui m'instruisait aussi de cette tracasserie. M. l'abbé de *Valori*, prévôt du chapitre de Lille, lui en avait parlé. Je ne peux mieux faire, je crois, Monsieur, que d'avoir l'honneur de vous envoyer la copie de la réponse à ma nièce.

„ Les tracasseries viennent donc, ma chère
„ enfant, jusque dans ma retraite, et pren-

„ nent leur grand tour par Berlin. Je vois ———
 „ très-clairement que quelque bonne ame à 1740.
 „ voulu me nuire à la fois dans l'esprit du
 „ Prince royal de Prusse, et dans celui de
 „ M. de *Valori* ; et il y a quelque appa-
 „ rence qu'une certaine personne, qui avait
 „ voulu desservir M. de *Valori* à la cour de
 „ Berlin, a semé encore ce petit grain de
 „ zizanie.

„ Je connais M. de *Valori* en général par
 „ l'estime publique qu'il s'est acquise, et plus
 „ particulièrement par le cas infini qu'en fait
 „ M. d'*Argenson*, qui m'avait même flatté que
 „ j'aurais une nouvelle protection dans M. de
 „ *Valori* auprès du Prince royal.

„ J'avais eu l'honneur d'écrire plusieurs
 „ fois à ce prince, que M. de *Valori* augmen-
 „ terait le goût que son Altesse royale a pour
 „ les Français, et que j'espérais que ce ferait
 „ pour moi un nouveau moyen de me con-
 „ server dans ses bonnes grâces. Je me flatte
 „ encore que le petit mal-entendu qu'on a
 „ fait naître ne détruira pas mes espérances.

„ Il est tout naturel que M. de *Valori*,
 „ ayant vu, dans les gazetins infidèles dont
 „ l'Europe est inondée, une fausse nouvelle
 „ sur mon compte, l'ait crue comme les
 „ autres ; qu'on en ait dit un petit mot en pas-
 „ sant à la cour de Prusse, et que quelqu'un,

— 1740. » à qui cela est revenu à Paris , en ait fait un
» commentaire.

» Il ne résultera , de cette petite malice
» qu'on a voulu faire à M. de *Valori* , rien
» autre chose que des assurances de la plus
» respectueuse estime que je vous prie de faire
» passer à M. de *Valori* par le canal de mon-
» sieur son frère. Si tous les tracassiers de Paris
» étaient ainsi payés de leurs peines , le nom-
» bre en serait moins grand. »

Voilà , Monsieur , mes véritables sentimens.
Je fais toujours des vœux pour que vous
soyez dans quelque place où vous puissiez
donner un peu de carrière à vos grands talens ,
à votre bonne volonté pour le genre-humain ,
et à votre goût pour les arts.

En attendant , je vous conseille de ne pas
négliger mademoiselle *le Maure*. C'était autre-
fois un beau pédantisme que celui qui tenait
toujours les premiers magistrats en longue
jaquette , et qui leur interdisait les spectacles.
Je ne croirai les Français tout-à-fait revenus
de l'ancienne barbarie , que quand l'archevê-
que de Paris , le chancelier et le premier prési-
dent auront chacun une loge à l'opéra et à la
comédie. Madame *du Châtelet* vous fait bien
des complimens ; et moi , Monsieur , je vous
suis dévoué pour ma vie avec la plus tendre
et la plus respectueuse reconnaissance.

LETTRE

L E T T R E X.

1740.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Bruxelles, ce premier d'avril.

PLUS ANGE GARDIEN QUE JAMAIS.

J'E m'étais déjà avisé de travailler tout seul à ma Pandore, et je n'avais pas attendu la grâce d'en haut : j'allais l'envoyer pour chercher un musicien, lorsque le paquet de mon cher ange est arrivé.

J'ai grande impatience de savoir si vous trouvez le Mahomet mieux lié, plus intéressant, mieux écrit, et enfin, si après le grand fracas du quatrième acte, le cinquième vous semble supportable.

Vous pourriez, en attendant, mon respectable ami, couronner vos bontés pour Zulime, en promettant à mademoiselle *Gauffin* le premier rôle dans Mahomet. Vous voulez que j'espère de Zulime, j'espère donc ; *in verbo tuo laxavi rete.*

Revenons à Pandore ; je n'ai point d'expressions pour vous remercier. Il faudra donc encore une fois rompre la chaîne des études philosophiques, et quitter le compas pour la

Corresp. générale. Tome III. * C

— lyre. Soit, je suis le *maître Jacques* du Parnasse ;
1740. mais malheureusement *maître Jacques* n'était
ni bon cocher, ni bon cuisinier.

Vous ne laissez pas de m'embarrasser. Vous me foudroyez mes titans au troisième acte. La pièce alors aurait l'air d'être finie, et on en recommencerait une autre qui ferait le mariage et la boîte de *Pandore*. Le grand point, me semble, est de refondre les deux actions en une, je veux dire la guerre des titans et cette boîte fameuse.

Je ne haïrais pas que le Destin lui-même parût au milieu du combat, et réglât les deux partis. Il n'y aura pas grand mal quand *Jupiter* aura un peu tort ; il est accoutumé sur la scène de l'opéra à ne pas jouer le beau rôle : et sur la scène de ce monde quels reproches ne lui fait-on pas ? que de plaintes de la part des femmes qui n'ont pas les grâces de madame d'*Argental*, et de la part des hommes qui n'ont pas votre mérite ? Dans ce monde chacun l'accuse, et sur le théâtre il reçoit des soufflets.

Je trouvais assez bon que *Mercur*e fût la besogne du tentateur. Au bout du compte, il faut bien que les Dieux soient coupables du mal moral et du mal physique. D'ailleurs *Pandore* en était plus excusable ; et qu'importe que cette *Pandore-Eve* soit séduite par *Mercur*e

ou par le diable ? Dites-moi , je vous prie , si la boîte n'est pas un trait de la vengeance des Dieux , quels rapports auront les trois premiers actes avec les deux derniers ? Voilà encore une fois ce qui m'embarasse. L'opéra pourrait commencer au quatrième acte ; c'est à mon sens le plus grand des défauts : donnez-moi une réponse à cette objection. — 1740.

Au reste , je profiterai de toutes vos bontés et de tous vos avis , et je me mettrai en besogne dès que vous m'aurez bien voulu répondre. J'invoquerai *angelum meum* , et je travaillerai.

Hélas ! j'ai peur que , parmi les maux sortis de la boîte de *Pandore* , la mort de madame de *Richelieu* ne soit bientôt un des plus certains , comme un des plus cruels. On dit qu'elle crache du pus et qu'elle a la fièvre. Vous perdriez une amie qui vous avait goûté infiniment.

Je ne fais si la poste en use avec les intendans des classes comme avec moi. Les paquets ont beau être contre-signés , le contre-seing d'un ministre français est ici très-peu considéré , et on paye ce beau seing neuf à dix florins ; ainsi , quand par hasard vous aurez quelque gros paquet à envoyer , faites-le porter chez l'abbé *Mouffinot*.

Bonsoir , mon aimable , mon respectable ami , mon conseil , mon juge , qui souffrez

— toutes mes rebellions; vous ne croyez donc pas
 1740. qu'on puisse jamais réduire madame *Prudise*
 aux mœurs françoises. . . . Si pourtant. . .
 Adieu; je vous embrasse mille fois.

L E T T R E X I.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Bruxelles, ce 25 d'avril.

V O U L E Z - V O U S favoir, mon charmant ami, mon confrère en *Apollon*, mon maître dans l'art de penser délicatement, l'effet que m'a fait votre dernière lettre? celui qu'un bon instrument de musique fait sur un autre. Il en fait résonner toutes les cordes qui sont à l'unisson. Vous m'avez remis sur le champ la lyre à la main; j'ai ferré mes compas, je suis revenu à l'autel de *Melpomène* et au temple des Grâces. Vous me direz si j'ai été exaucé de vos trois Déeses.

Tout ce que vous soupçonniez que j'ébauchais, est prêt à vous être envoyé. Donnez-moi donc l'adresse sûre que vous m'avez promise. J'ai plus de choses à vous faire tenir que vous ne pensez. Je peux avoir mal employé mon temps, mais je ne suis pas resté oisif. Je

fais qu'il y a long-temps que je ne vous ai écrit , mais auffi vous aurez deux tragédies pour excufe ; et si vous n'êtes pas content , j'ai encore autre chofe à vous montrer. 1740.

Je veux vous rendre un peu compte de mes études ; il me femble que c'eft un devoir que l'amitié m'impoſe. Outre toutes les bagatelles poétiques que vous recevrez de moi , vous en aurez auffi de philoſophiques. Je crois avoir enfin mis les *Elémens de Newton* au point que l'homme le moins exercé dans ces matières , et le plus ennemi des ſciences de calcul, pourra les lire avec quelque plaifir et avec fruit. J'ai mis au-devant de l'ouvrage un expoſé de la métaphyſique de *Newton* et de celle de *Leibnitz* dont tout homme de bon ſens eſt juge-né. On va l'imprimer en Hollande au commencement de mai ; mais il va paraître à Paris un ouvrage plus intéreſſant et plus ſingulier en fait de phyſique ; c'eſt une phyſique que madame *du Châtelet* avait compoſée pour ſon uſage , et que quelques membres de l'académie des ſciences ſe ſont chargés de rendre publique pour l'honneur de ſon ſexe et pour celui de la France.

Vous avez lu ſans doute la comédie des *Dehors trompeurs*. Quel dommage ! il y a des ſcènes charmantes et des morceaux frappés de main de maître. Pourquoi cela n'eſt-il pas plus

— étoffé, et pourquoi les derniers actes font-ils
1740. si languissans ?

Amphora cæpit

Institui, currenre rotâ, cur urceus exit ?

Il en est à peu-près de même de la pièce de *Gresset* ; et qui pis est, c'est une déclamation vide d'intérêt (*). Mon Dieu ! pourquoi me parlez-vous de la tragédie, foi-difant de Coligny ? Il semble que vous ayez soupçonné qu'elle est de moi. Le *Dusauzet*, libraire de Hollande, et par conséquent doublement fripon, a eu l'insolence absurde de la débiter sous mon nom ; mais, Dieu merci, le piège est grossier ; et fût-il plus fin, vous n'y seriez pas pris. Cette pitoyable rapsodie est d'un bon enfant nommé d'*Arnaud*, qui s'est avisé de vouloir mettre le second chant de la *Henriade* en tragédie.

Adieu, mon cher ami ; mon cœur et mon esprit sont à vous pour jamais. Madame du *Châtelet* vous fait mille complimens.

(*) Edouard III, tragédie.

L E T T R E X I I .

1740.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles , le 5 de mai.

UN ballot est parti, mon cher ami; il est marqué d'un grand T. *Signa Tau super caput dolentium*. Ce paquet est très-honteux de ne contenir que quatre tomes de mes anciennes rêveries imprimées à Amsterdam, et rien des nouvelles folies.

On va jouer Zulime à Paris. Peut-être la jouera-t-on quand vous recevrez cette lettre; mais je l'ai tant corrigée que je n'ai pu encore la faire transcrire pour vous l'envoyer. Il eût été mieux de vous l'envoyer d'abord tout informe qu'elle était; j'y aurais gagné de bons conseils, mais aussi je vous aurais fait un mauvais présent. Voilà ce que c'est que d'être condamné à vivre loin de vous. Quel plaisir ce ferait de vous consulter tous les jours, de vous montrer le lendemain ce que vous auriez réformé la veille! Voilà comme les belles-lettres font le charme de la vie, autrement elles n'en font que la faible consolation.

J'espère enfin vous envoyer bientôt Zulime et Mahomet. Ce Mahomet n'est pas, comme vous croyez bien, le *Mahomet II* qui coupe

— 1740. la tête à sa bien-aimée ; c'est *Mahomet* le fanatique, le cruel, le fourbe, et, à la honte des hommes, le grand, qui de garçon marchand, devient prophète, législateur et monarque.

Zulime n'est que le danger de l'amour, et c'est un sujet rebattu ; *Mahomet* est le danger du fanatisme, cela est tout nouveau. Heureux celui qui trouve une veine nouvelle dans cette mine du théâtre si long-temps fouillée et retournée, mais je veux savoir si c'est de l'or que j'ai tiré de cette veine ; c'est à votre pierre de touche, mon cher ami, que je veux m'adresser.

J'ai bien envie de mettre bientôt dans votre bibliothèque un monument singulier de l'amour des beaux arts, et des bontés d'un prince unique en ce monde. Le Prince royal de Prusse, à qui son ogre de père permettait à peine de lire, n'attend pas que ce père soit mort pour oser faire imprimer la *Henriade*. Il a fait fondre en Angleterre des caractères d'argent, et il compte établir dans sa capitale une imprimerie aussi belle que celle du Louvre. Est-ce que ce premier pas d'un roi philosophe ne vous enchante pas ? Mais en même temps, quel triste retour sur la France ! C'est à Berlin, que les beaux arts vont renaître. Eh, que fait-on pour eux en France ? on les persécute. Je me console, parce qu'il y a une *Emilie* et un

Cideville, et que quand on a le bonheur de leur plaire, on n'a que faire de l'appui des fots. — 1740.

Adieu, mon cher ami; madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Je suis à vous pour ma vie.

L E T T R E X I I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, à *Paris*.

A Bruxelles, le 21 de mai.

LES petits hommages que je vous dois, Monsieur, depuis long-temps, font partis par le coche, comme *Scudéri*, pour aller en cour; ce font quatre volumes de mes rêveries imprimées à Amsterdam. Les fautes des éditeurs se trouvaient en fort grand nombre avec les miennes; j'ai corrigé tout ce que j'ai pu, et il s'en faut beaucoup que j'en aye corrigé assez. Si je croyais que cela pût vous amuser quelques momens, je me croirais bien payé de mes peines.

Je ne connais et ne veux d'autre récompense que de plaire au petit nombre qui pense comme vous. Les faveurs des rois font faites pour le courtifan le plus adroit; les places des gens de lettres font pour ceux qui font bien à la

— cour ; votre estime est pour le mérite. Je vous
 1740. avoue que je ne regrette qu'une chose , c'est
 que mes ouvrages ne soient imprimés que chez
 les étrangers. Je suis fâché d'être de contre-
 bande dans ma patrie. Je ne fais par quelle
 fatalité , n'ayant jamais parlé ni écrit qu'en
 honnête homme et en bon citoyen , je ne puis
 parvenir à jouir des privilèges qu'on doit à
 ces deux titres. Peut-être : *Extinctus , amabi-*
tur idem ; mais si c'est de vous qu'il est aimé ,
 il n'a pas besoin d'attendre , et il est heureux
 de son vivant.

Le procès de madame *du Châtelet* n'avance
 guère. Il faut se préparer à rester ici long-temps.
 J'y suis avec elle , j'y suis à l'abri de la per-
 sécution , et cependant je vous regrette.

Je ne fais , Monsieur , si vous avez entendu
 parler du jésuite *Janssens* à qui on redemande ici
 en justice un dépôt de deux cents mille florins.
 Le procès se poursuit vivement ; le rapporteur
 m'a dit qu'il y avait de terribles preuves contre
 ce jésuite. Il pourra être condamné , mais ses
 confrères resteront tout-puissans , car on ne
 peut ni les souffrir , ni s'en défaire. Il y a des
 sociétés immortelles comme des hommes
 immortels.

Adieu , Monsieur ; il y a ici deux cœurs qui
 vous sont dévoués pour jamais.

L E T T R E X I V.

1740.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 de juin.

MON adorable ami, vous savez que je n'ai jamais espéré un succès brillant de Zulime. Je vous ai toujours mandé que la mort du père tuerait la pièce ; et la véritable raison, à mon gré, c'est qu'alors l'intérêt change ; cela fait une pièce double. Le cœur n'aime point à se voir dérouteré ; et quand une fois il est plein d'un sentiment qu'on lui a inspiré, il rebute tout ce qui se présente à la traverse ; d'ailleurs les passions qui règnent dans Zulime, ne sont point assez neuves. Le public, qui a vu déjà les mêmes choses sous d'autres noms, n'y trouve point cet attrait invincible que la nouveauté porte avec soi. Que vous êtes charmans, vous et madame d'Argental ! que vous êtes au-dessus de mes ouvrages ! mais aussi je vous aime plus que tous mes vers.

Je vous supplie de faire au plutôt cesser pour jamais les représentations de Zulime, sur quelque honnête prétexte. Je vous avoue que je n'ai jamais mis mes complaisances que dans Mahomet et Mérope. J'aime les choses

— 1740. d'une espèce toute neuve. Je n'attends qu'une occasion de vous envoyer la dernière leçon de Mahomet ; et si vous n'êtes pas content , vous me ferez recommencer. Vous m'enverrez vos idées , je tâcherai de les mettre en œuvre. Je ne puis mieux faire que d'être inspiré par vous.

Voulez-vous , avant votre départ , une seconde dose de Mérope ? Je suis comme les chercheurs de pierre philosophale ; ils n'accusent jamais que leurs opérations , et ils croient que l'art est infallible. Je crois Mérope un très-beau sujet , et je n'accuse que moi. J'en ai fait trois nouveaux actes ; cela vous amuserait-il ?

En attendant , voici une façon d'ode (*) que je viens de faire pour mon *cher* roi de Prusse. De quelle épithète je me fers là pour un roi ! *Un roi cher !* cela ne s'était jamais dit. Enfin , voilà l'ode ou plutôt les stances ; c'est mon cœur qui les a dictées bonnes ou mauvaises ; c'est lui qui me dicte les plus tendres remerciemens pour vous , la reconnaissance , l'amitié la plus respectueuse et la plus inviolable.

(*) Voyez le volume d'Epîtres.

L E T T R E X V.

1740.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles , le 18 de juin.

Si j'avais l'honneur d'être auprès de mon cher monarque, savez-vous bien, Monsieur, ce que je ferais ? je lui montrerais votre lettre, car je crois que ses ministres ne lui donneront jamais de si bons conseils. Mais il n'y a pas d'apparence que je voye, du moins sitôt, mon messie du Nord. Vous vous doutez bien que je ne fais point quitter mes amis pour des rois ; et je l'ai mandé tout net à ce charmant prince que j'appelle *votre humanité*, au lieu de l'appeler *votre Majesté*.

A peine est-il monté sur le trône (*), qu'il s'est souvenu de moi pour m'écrire la lettre la plus tendre, et pour m'ordonner, ce sont ses termes, de lui écrire toujours comme à un homme, et jamais comme à un roi.

Savez-vous que tout le monde s'embrasse dans les rues de Berlin, en se félicitant sur les commencemens de son règne. Tout Berlin pleure de joie ; mais pour son prédécesseur,

(*) Le 31 de mai 1740.

— 1740. personne ne l'a pleuré, que je fache. Belle leçon pour les rois ! Les gens en place font pour la plupart de grands misérables ; ils ne savent pas ce qu'on gagne à faire du bien.

J'ai cru faire plaisir, Monsieur, au roi, à vous et à M. de *Valori*, en lui transcrivant les propres paroles de ce ministre dont vous m'avez fait part : *Il commence son règne comme il y a apparence qu'il le continuera ; par-tout des traits de bonté, &c.* J'ai écrit aussi à M. de *Valori* ; j'ai fait plus encore, j'ai écrit à M. le baron de *Keyserling*, favori du roi, et je lui ai transcrit les louanges non suspectes qui me reviennent de tous côtés de notre cher *Marc-Aurèle* prussien, et surtout les quatre lignes de votre lettre.

Vous m'avouerez qu'on aime d'ordinaire ceux dont on a l'approbation, et que le roi ne saura pas mauvais gré à M. de *Valori* de mon petit rapport, ni M. de *Valori* à moi. Des bagatelles établissent quelquefois la confiance ; et la première des instructions d'un ministre, c'est de plaire.

Les affaires me paraissent bien brouillées en Allemagne et par-tout ; et je crois qu'il n'y a que le conseil de la Trinité qui fache ce qui arrivera dans la petite partie de notre petit tas de boue qu'on appelle Europe. La maison d'Autriche voudrait bien attaquer les

Borbonides, mais sa pragmatique la retient. —
 La Saxe et la Bavière disputeront la succession: 1740.
 Berg et Juliers est une nouvelle pomme de
 discorde, sans compter les Goths, Visigoths,
 et Gépides qui pourraient danser dans cette
 pyrrhique de barbares.

*Dulce, mari magno turbantibus æquora ventis,
 E terrâ magnum alterius spectare laborem.*

Débrouille qui voudra ces fusées, moi je
 cultive en paix les arts, bien fâché que les
 comédiens aient voulu à toute force donner
 cette Zulime, que je n'ai jamais regardée que
 comme de la crème fouettée, dans le temps
 que j'avais quelque chose de meilleur à leur
 donner. J'ai eu l'honneur de vous en montrer
 les prémices.

*Si me, Marce, tuis vatibus inferes,
 Sublimi feriam sidera vertice.*

Madame du Châtelet vous fait mille compli-
 mens; vous connaissez mon tendre et respec-
 tueux attachement.

1740.

L E T T R E X V I.

A M. D E M A U P E R T U I S.

A Bruxelles, le 22 de juin.

LES grands-hommes sont mes rois, Monsieur; mais la converse n'a pas lieu ici : les rois ne sont pas mes grands-hommes. Une tête a beau être couronnée, je ne fais cas que de celles qui pensent comme la vôtre; et c'est votre estime et votre amitié, non la faveur des souverains, que j'ambitionne. Il n'y a que le roi de Prusse que je mets de niveau avec vous, parce que c'est de tous les rois le moins roi et le plus homme. Il est bienfaisant et éclairé, plein de grands talens et de grandes vertus; il m'étonnera et m'affligera sensiblement s'il se dément jamais. Il ne lui manque que d'être géomètre, mais il est profond métaphysicien, et moins bavard que le grand *Volfius*.

J'irais observer cet astre du Nord, si je pouvais quitter celui dont je suis depuis dix ans le fatellite. Je ne suis pas comme les comètes de *Descartes*, qui voyagent de tourbillon en tourbillon.

A propos de tourbillon, j'ai lu le quatrième tome de *Joseph Privat de Molières*, qui prouve
l'existence

l'existence de DIEU par un poids de cinq livres posé sur un 4 de chiffre (*). Il paraît que vos confrères les examinateurs de son livre, n'ont pas donné leurs suffrages à cette étrange preuve ; sur quoi j'avais pris la liberté de dire :

Quand il s'agit de prouver Dieu ,
 Vos messieurs de l'académie
 Tirent leur épingle du jeu
 Avec beaucoup de prud'homme.

J'ai lu quelque chose de M. de *Gamache* (**), mais je ne fais pas bien encore ce qu'il prétend. Il fait quelquefois le plaifant : j'aimerais mieux clarté et méthode.

J'apprends de bien funestes nouvelles de la fanté de madame de *Richelieu* : vous perdrez une personne qui vous estimait et qui vous aimait , puisqu'elle vous avait connu ; c'était presque la seule protectrice qui me restait à Paris. Je lui étais attaché dès son enfance ; si elle meurt , je ferai inconsolable.

Adieu, Monsieur ; je vous suis attaché pour jamais. Vous savez que je vous ai toujours aimé , quoique je vous admirasse ; ce qui est assez rare à concilier.

(*) On appelle 4 de chiffre , un piège à rats , sur lequel on met un poids.

(**) L'Astronomie physique de l'abbé de *Gamache*.

1740.

L E T T R E X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 24 de juin.

ZULIME, mon respectable ami, est faite pour mon malheur. Vous savez que madame de *Richelieu* est à la mort ; peut-être en est-ce fait à l'heure où je vous écris. Vous n'ignorez pas la perte que je fais en elle ; j'avais droit de compter sur ses bontés, et j'ose dire sur l'amitié de M. de *Richelieu*. Il faut que je joigne à la douleur dont cette mort m'accable, celle d'apprendre que M. de *Richelieu* me fait le plus mauvais gré du monde d'avoir laissé jouer Zulime dans ces cruelles circonstances. Vous pouvez me rendre justice. Cette malheureuse pièce devait être donnée long-temps avant que madame de *Richelieu* fût à Paris. Elle fut représentée le 9 juin, quand madame de *Richelieu* donnait à souper, et se croyait très-loin d'être en danger. J'ai fait depuis humainement ce que j'ai pu pour la retirer, sans en venir à bout. Elle était à la troisième représentation, lorsque j'eus le malheur de perdre mon neveu, qui était correcteur des comptes, et que j'aimais tendrement. Ma famille ne s'est

point avifée de trouver mauvais qu'on repré-
 sentât un de mes ouvrages pendant que mon 1740.
 pauvre neveu était à l'agonie, et que j'avais
 le cœur percé. Faudrait-il que ceux qui se
 disent protecteurs ou amis, et qui fouvent ne
 font ni l'un ni l'autre, affectassent de se fâcher
 d'un prétendu manque de bienséance dont
 je n'ai pas été le maître, quand ma famille n'a
 pas imaginé de s'en formaliser? Vous êtes
 peut-être à portée, vous ou monsieur votre
 frère, de faire valoir à M. de *Richelieu* mon
 innocence; il a grand tort assurément de m'af-
 fliger. Je sens aussi douloureusement que lui
 la perte de madame de *Richelieu*, et je suis
 bien loin de mériter son mécontentement; il
 m'est très-sensible dans une occasion si triste.
 Il est bien dur de paraître insensible quand on
 a le cœur déchiré.

Mille tendres respects à madame d'*Argental*.
 Madame du *Châtelet* vous fait à tous deux bien
 des complimens; elle vous aime autant que
 je vous suis attaché.

1740.

L E T T R E X V I I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

A Bruxelles , 28 de juin.

EH bien , mon cher ami , avez-vous reçu le paquet T ? C'est M. *Helvétius* , un de nos confrères en *Apollon* , quoique fermier général , qui s'est chargé de vous le faire rendre de Paris à Rouen. Si les foins d'un fermier général et l'adresse d'un premier président ne fussent pas , à qui faudra-t-il avoir recours ?

Je ne vous ai point envoyé Zulime , que les comédiens de Paris ont représentée presque malgré moi , et qui n'est pas digne de vous. Si j'avais de la vanité , je vous dirais qu'elle n'est pas digne de moi ; du moins , je crois pouvoir mieux faire , et qu'en effet Mahomet vaut mieux. Vous jugerez si j'ai bien peint les fourbes et les fanatiques.

En attendant , voyez , mon cher ami , si vous êtes un peu content de la petite *odelette* pour notre souverain le roi de Prusse. Je l'appelle notre souverain , parce qu'il aime , qu'il cultive , qu'il encourage les arts que nous aimons. Il écrit en français beaucoup mieux que plusieurs de nos académiciens ; et quelquefois dans ses lettres il laisse échapper de

petits fixains ou dixains que peut-être ne ———
défavoueriez-vous pas. Sa passion dominante 1740.
est de rendre les hommes heureux , et de faire
fleurir chez lui les belles-lettres. Me ferait-il
permis de vous dire que , dès qu'il a été sur le
trône , il m'a écrit ces propres paroles : *Pour*
Dieu , ne m'écrivez qu'en homme , et méprisez avec
moi les noms , les titres et tout l'éclat extérieur.

Eh bien , qu'en dites-vous ? Votre cœur
n'est-il pas ému ? N'est-on pas heureux d'être
né dans un siècle qui a produit un homme si
singulier ? Avec tout cela je reste à Bruxelles ;
et le meilleur roi de la terre , son mérite et
ses faveurs ne m'éloigneront pas un moment
d'*Emilie*. Les rois (même celui-là) ne doivent
marcher qu'après les amis : vous sentez bien
que cela va sans dire.

Adieu , mon aimable ami ; je vous embrasse
bien tendrement.

1740.

L E T T R E X I X.

A M. L'ABBÉ PREVOST.

A Bruxelles , juin.

ARNAUD fit autrefois l'apologie de *Boileau* , et vous voulez , Monsieur , faire la mienne. Je ferais aussi sensible à cet honneur , que le fut *Boileau* ; non que je sois aussi vain que lui , mais parce que j'ai plus besoin d'apologie. La seule chose qui m'arrête tout court , est celle qui empêcha le grand *Condé* d'écrire des mémoires. Vous voyez que je ne prends pas d'exemples médiocres. Il dit qu'il ne pourrait se justifier sans accuser trop de monde. *Si parva licet componere magnis* , je suis à peu-près dans le même cas.

Comment pourrai-je , par exemple , ou comment pourriez-vous parler des souscriptions de ma *Henriade* , sans avouer que *M. Thiriot* , alors fort jeune , dissipa malheureusement l'argent des souscriptions de France ? J'ai été obligé de rembourser à mes frais tous les souscripteurs qui ont eu la négligence de ne point envoyer à Londres , et j'ai encore par devers moi les reçus de plus de cinquante personnes. Serait-il bien agréable pour ces

personnes , qui pour la plupart sont des gens ———
très-riches , de voir publier qu'ils ont eu 1740.
l'économie de recevoir à mes dépens l'argent
de mon livre ? Il est très-vrai qu'il m'en a
coûté beaucoup pour avoir fait la *Henriade* ,
et que j'ai donné autant d'argent en France ,
que ce poëme m'en a valu à Londres ; mais
plus cette anecdote est défagréable pour notre
nation , plus je craindrais qu'on ne la publiât.

S'il fallait parler de quelques ingrats que
j'ai faits , ne serait-ce pas me faire des ennemis
irréconciliables ? Pourrai-je enfin publier la
lettre que m'écrivit l'abbé *Desfontaines* , de
bicêtre , sans commettre ceux qui y sont nom-
més ? J'ai sans doute de quoi prouver que
l'abbé *Desfontaines* me doit la vie , je ne dirai
pas l'honneur ; mais y a-t-il quelqu'un qui
l'ignore , et n'y a-t-il pas de la honte à se
mesurer avec un homme aussi universellement
haï et méprisé que *Desfontaines* ?

Loïn de chercher à publier l'opprobre des
gens de lettres , je ne cherche qu'à le couvrir.
Il y a un écrivain connu qui m'écrivit un jour :
Voici , Monsieur , un libelle que j'ai fait contre
vous ; si vous voulez m'envoyer cent écus , il
ne paraîtra pas. Je lui fis mander que cent
écus étaient trop peu de chose , que son libelle
devait lui valoir au moins cent pistoles , et
qu'il devait le publier. Je ne finirais point sur

— de pareilles anecdotes, mais elles me peignent
1740. l'humanité trop en laid, et j'aime mieux les oublier.

Il y a un article dans votre lettre qui m'intéresse beaucoup davantage, c'est le besoin que vous avez de douze cents livres. M. le prince de *Conti* est à plaindre de ce que ses dépenses le mettent hors d'état de donner à un homme de votre mérite autre chose qu'un logement. Je voudrais être prince ou fermier général pour avoir la satisfaction de vous marquer une estime solide. Mes affaires sont actuellement fort loin de ressembler à celles d'un fermier général, et sont presque aussi dérangées que celles d'un prince. J'ai même été obligé d'emprunter deux mille écus de M. *Bronod*, notaire; et c'est de l'argent de madame la marquise *du Châtelet* que j'ai payé ce que je devais à *Prault* fils; mais, sitôt que je verrai jour à m'arranger, soyez très-persuadé que je préviendrai l'occasion de vous servir avec plus de vivacité que vous ne pourriez la faire naître. Rien ne me ferait plus agréable et plus glorieux que de pouvoir n'être pas inutile à celui de nos écrivains que j'estime le plus. C'est avec ces sentimens très-sincères que je suis, Monsieur, &c.

LETTRE

L E T T R E X X.

1740.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 12 de juillet.

MON adorable ami, jamais ange gardien n'a plus travaillé pour le mortel qui lui est confié. Vous avez fait une besogne vraiment angélique. J'ai d'abord mis par écrit quelques murmures qui me sont échappés, à moi profane, et que j'ai envoyés sous le nom de remontrances à M. de *Pont-de-Vesle*; mais aujourd'hui j'ai esquissé le cinquième acte, et je l'ai joint à mes murmures. Je tiens qu'il faut toujours voir les statues un peu dégrossies pour juger de l'effet que feront les grands traits. Mandez-moi comment vous trouvez cette première ébauche de l'admirable idée que vous m'avez suggérée, et ce que vous pensez de mes petites objections. Je commence à entrevoir que Mahomet fera, sans aucune comparaison, ce que j'aurai fait de mieux, et ce sera à vous que j'en aurai l'obligation. Que le succès sera flatteur pour moi quand je vous le devrai! En vérité, vous êtes bien aimable; mais avouez qu'il n'y a personne que vous qui pût rendre de ces services d'ami.

Corresp. générale. Tome III. * E

— 1740. Si le roi de Prusse n'achète pas vos bustes, il faudra qu'il ait une haine décidée pour le cavalier *Bernin* et pour moi. J'ai tout lieu de croire qu'il fera ce que je lui proposerai incessamment sur cette petite acquisition, soit que j'aye le bonheur de le voir, soit que je lui écrive. Je ne fais encore, entre nous, s'il joindra une magnificence royale à ses autres qualités; c'est de quoi je ne peux encore répondre. Philosophie, simplicité, tendresse inaltérable pour ceux qu'il honore du nom de ses amis, extrême fermeté et douceur charmante, justice inébranlable, application laborieuse, amour des arts, talens singuliers; voilà certainement ce que je peux vous assurer qu'il possède. Soyez tout aussi sûr, mon respectable ami, que je le presserai avec la vivacité que vous me connaissez. Je suis heureusement à portée d'en user ainsi. Il ne m'a jamais écrit si souvent ni avec tant de confiance et de bonté que depuis qu'il est sur le trône, et qu'il fait jour et nuit son métier de roi avec une application infatigable. Quel bonheur pour moi si je peux engager ce roi que j'idolâtre, à faire une chose qui puisse plaire à un ami qui est dans mon cœur fort au-dessus encore de ce roi!

A M. DE MAUPERTUIS.

A la Haie, ce 21 de juillet.

Vous voilà, Monsieur, comme le Messie, trois rois courent après vous (1); mais je vois bien que, puisque vous avez sept mille livres de la France, et que vous êtes français, vous n'abandonnerez point Paris pour Berlin. Si vous aviez à vous plaindre de votre patrie, vous feriez très-bien d'en accepter une autre; et, en ce cas, je féliciterais mon adorable roi de Prusse; mais c'est à vous à voir dans quelle position vous êtes. Au bout du compte, vous avez conquis la terre sur les *Cassini*, et vous êtes sur vos lauriers; si vous y trouvez quelque épine, vous en émoufferez bientôt la pointe.

Cependant, si ces épines étaient telles que vous voulussiez abandonner le pays qui les porte pour aller à la cour de Berlin, confiez-vous à moi en toute fureté; dites-moi si vous voulez que je mette un prix à votre acquisition;

(1) M. de *Maupertuis* venait d'avoir de la France une nouvelle pension de 3000 livres; la Russie lui en offrait une plus considérable, et le roi de Prusse l'appelait pour lui confier le soin de son académie.

— je vous garderai le secret , comme je l'exige
1740. de vous , et je vous fervirai auffi vivement
que je vous aime et que je vous estime.

Me voici pour quelques jours à la Haie , je retournerai bientôt à Bruxelles ; me permettez-vous de vous parler ici d'une chose que j'ai sur le cœur depuis long-temps. Je suis affligé de vous voir en froideur avec une dame qui , après tout , est la seule qui puisse vous entendre , et dont la façon de penser mérite votre amitié. Vous êtes faits pour vous aimer l'un et l'autre : écrivez-lui (un homme a toujours raison quand il se donne le tort avec une femme) , vous retrouverez son amitié , puisque vous avez toujours son estime.

Je vous prie de me mander où je pourrais trouver la première bévue que l'on fit à votre académie , quand on jugea d'abord que la terre était aplatie aux pôles sur des mesures qui la donnaient alongée (2).

(2) M. *Jacques Cassini* , mort en 1756 , avait trouvé , en 1701 , par sa mesure des degrés du méridien de Paris à Collioure , qu'ils décroissaient en approchant du pôle : il en conclut d'abord , mais fausement , que la terre était aplatie vers les pôles ; et M. de *Fontenelle* , dans l'extrait qu'il donna du mémoire de M. *Cassini* , parut adopter la fausse conclusion de cet astronome. (Mémoires de l'académie pour l'année 1701). Cette erreur a été corrigée dans la nouvelle édition qu'on a faite des premières années de ces Mémoires. Ce fut un ingénieur , nommé *des Roubais* , qui s'en aperçut le premier , et qui donna un mémoire à ce sujet dans les journaux de Hollande.

Ne fait-on rien du Pérou ?

Adieu ; je suis un juif errant à vous pour
jamais. 1740.

P. S. Comme je resteraï à la Haie un peu plus que je ne comptais , vous pouvez y adresser vos lettres chez l'envoyé de Prusse. M. *s'Gravesende* vous fait mille complimens. Vous savez que lui et M. *Musschembroëk* ont préféré leur patrie à Berlin.

LETTRE XXII.

A MILORD HARVEY,

GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE,

Sur Louis XIV.

JE fais compliment à votre nation , Milord , sur la prise de Porto-Bello , et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre ; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Je vous répons bien que , si certain procès est gagné , vous verrez arriver à Londres une petite compagnie choisie de newtoniens , à qui le pouvoir de votre attraction , et celui de milady *Harvey* , feront passer la mer. Ne jugez point , je vous prie , de mon essai sur le

— 1740. siècle de *Louis XIV*, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes, qui rendent mon ouvrage inintelligible. Si la traduction anglaise est faite sur cette copie informe, le traducteur est digne de faire une version de l'Apocalypse; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le siècle de *Louis XIV*. Je fais bien que *Louis XIV* n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un *Bayle*, d'un *Newton*, d'un *Halley*, d'un *Addisson*, d'un *Dryden*: mais dans le siècle qu'on nomme de *Léon X*, ce pape *Léon X* avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre-humain? Cependant le nom de *Léon X* a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que *Louis XIV*? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissemens! Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand-homme: ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France,

et qui tous ont été intéressés à le décrier, —
toute l'Europe l'estime, et le met au rang des 1740.
plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, Milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets? Soixante savans de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime. Un bohémien, un danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. *Guillemini* bâtit une maison à Florence des bienfaits de *Louis XIV*; il mit le nom de ce roi sur le frontispice, et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle.

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils, les plus éloquens et les plus savans hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfans de *Pierre Corneille*, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Eglise; il excita le mérite naissant de *Racine*, par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et quand ce génie se fut perfectionné, ces talens, qui

— souvent font l'exclusion de la fortune, firent
 1740. la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut
 la faveur, et quelquefois la familiarité d'un
 maître dont un regard était un bienfait; il était,
 en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly,
 tant brigüés par les courtifans; il couchait
 dans la chambre du roi pendant ses maladies,
 et lui lifait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et
 de poëfie qui décoraient ce beau règne.

Cette faveur, accordée avec discernement,
 est ce qui produit de l'émulation et qui
 échauffe les grands génies; c'est beaucoup de
 faire des fondations, c'est quelque chose de
 les foutenir; mais s'en tenir à ces établisse-
 mens. c'est souvent préparer les mêmes afiles
 pour l'homme inutile et pour le grand-homme;
 c'est recevoir dans la même ruche l'abeille et
 le frelon.

Louis XIV songeait à tout; il protégeait les
 académies, et distinguait ceux qui se signa-
 laient. Il ne prodiguait point sa faveur à un
 genre de mérite, à l'exclusion des autres,
 comme tant de princes qui favorifent, non ce
 qui est bon, mais ce qui leur plaît; la phyfi-
 que et l'étude de l'antiquité attirèrent son
 attention. Elle ne se rallentit pas même dans
 les guerres qu'il foutenait contre l'Europe;
 car en bâtiffant trois cents citadelles, en fefant
 marcher quatre cents mille foldats, il fefait

élever l'observatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il fit imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique; chercher de nouvelles connaissances. Songez, Milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à la Cayenne, en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais *Newton* n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un *Cassini* et un *Huygens*, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de *Louis XIV*. Et pensez-vous que les Anglais même ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour *Charles II* puifit tant de politesse et tant de goût? Les bons auteurs de *Louis XIV* n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage *Addifson*, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques? L'évêque *Burnet* avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de *Charles II*, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions; tant la faîne raison a par-tout d'empire. Dites-moi, si les bons livres de ce temps n'ont pas

1740.

— fervi à l'éducation de tous les princes de
 1740. l'Empire ? Dans quelles cours de l'Allemagne
 n'a-t-on pas vu des théâtres français ? Quel
 prince ne tâchait pas d'imiter *Louis XIV* ?
 Quelle nation ne suivait pas alors les modes
 de la France ?

Vous m'apportez , Milord , l'exemple du
 czar *Pierre le grand* , qui a fait naître les arts
 dans son pays , et qui est le créateur d'une
 nation nouvelle ; vous me dites cependant
 que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe
 le *siècle du czar Pierre* ; vous en concluez que
 je ne dois pas appeler le siècle passé , le siècle
 de *Louis XIV*. Il me semble que la différence
 est bien palpable. Le czar *Pierre* s'est instruit
 chez les autres peuples ; il a porté leurs arts
 chez lui ; mais *Louis XIV* a instruit les nations ;
 tout , jusqu'à ses fautes , leur a été utile.
 Les protestans , qui ont quitté ses Etats , ont
 porté chez vous-mêmes une industrie qui
 faisait la richesse de la France. Comptez-vous
 pour rien tant de manufactures de soie et de
 cristaux ? Ces dernières surtout furent perfec-
 tionnées chez vous par nos réfugiés , et nous
 avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin , la langue française , Milord , est
 devenue presque la langue universelle. A qui
 en est-on redevable ? Était-elle aussi étendue
 du temps d'*Henri IV* ? Non , sans doute ; on

ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellens écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellens écrivains ? C'était M. *Colbert*, me direz-vous ; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un *Colbert* sous un autre prince ? sous votre roi *Guillaume*, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne *Charles II*, sous tant d'autres souverains ?

Croiriez-vous bien, Milord, que *Louis XIV* a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre, il choisit *Lulli* pour son musicien, et ôta le privilège à *Cambert*, parce que *Cambert* était un homme médiocre, et *Lulli* un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie ; il donnait à *Quinault* les sujets de ses opéra ; il dirigeait les peintures de *le Brun* ; il soutenait *Boileau*, *Racine* et *Molière* contre leurs ennemis ; il encourageait les arts utiles comme les beaux arts, et toujours en connaissance de cause ; il prêtait de l'argent à *Van-Robais* pour établir ses manufactures ; il avançait des millions à la compagnie des Indes qu'il avait formée ; il donnait des pensions aux savans et aux braves officiers. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, Milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je

— confacre encore plus à l'utilité du genre-
1740. humain.

Je ne considère pas seulement *Louis XIV* parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes; c'est comme homme, et non comme sujet, que j'écris; je veux peindre le dernier siècle, et non pas simplement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire.

Pélesson eût écrit plus éloquemment que moi; mais il était courtisan, et il était payé. Je ne suis ni l'un ni l'autre, c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'espère que dans cet ouvrage vous trouverez, Milord, quelques-uns de vos sentimens; plus je penserai comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 9 d'auguste.

JE crois vous avoir mandé, Monsieur, par un petit billet, combien votre lettre, du 31 juillet, m'avait étonné et mortifié. Les détails que vous voulez bien me faire, dans votre lettre du 4, m'affligent encore davantage. Je vois, avec douleur, ce que j'ai vu toujours depuis que je respire, que les plus petites choses produisent les plus violens chagrins.

Un mal-entendu a produit entre la personne dont vous me parlez et le suisse (3) une scène très-désagréable. Vous avez, permettez-moi de vous le dire, écrit un peu sèchement à une personne qui vous aimait et qui vous estimait. Vous lui avez fait sentir qu'elle avait un tort humiliant dans une affaire où elle croyait s'être conduite avec générosité; elle en a été sensiblement affligée.

Si j'avais pu vous écrire plutôt ce que je vous écrivis en arrivant à la Haie, si j'avais

(3) Il s'agit ici d'une discussion entre madame du Châtelet et Koëning, qui, dans un voyage en France, s'était chargé de lui expliquer la philosophie leibnitzienne. M. de Maupertuis avait pris le parti de Koëning.

— 1740. été à portée d'obtenir de vous que vous fiffiez quelques pas , toujours honorables à un homme , et que fon amitié pour vous avait mérités , je n'aurais pas aujourd'hui le chagrin d'apprendre ce que vous m'apprenez. J'en ai le cœur percé ; mais , encore une fois , je ne crois pas que ce que vous me mandez puisse vous faire tort. On aura fans doute outré les rapports qu'on vous aura faits ; les termes que vous foulignez font incroyables. N'y ajoutez point foi , je vous en conjure. Donnez - moi un exemple de philosophie ; croyez que je parlerai comme il faut , que je vous rendrai , que je vous ferai rendre la justice qui vous est due : fiez-vous à mon cœur.

Je vous étonnerai peut-être quand je vous dirai que je n'ai pas fu un mot de la querelle du fuisse à Paris. Soyez tout auffi convaincu que vous m'apprenez de tout point la première nouvelle d'une chose mille fois plus cruelle.

Je vous conjure , encore une fois , de mêler un peu de douceur à la fupériorité de votre esprit. Il est impoffible que la perfonne dont vous me parlez ne fe rende à la raifon et à ma juſte douleur.

Soyez sûr que je conſerve pour vous la plus tendre eſtime , que je n'y ai jamais manqué , et que vous pouvez diſpoſer entièrement de moi.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Bruxelles, 20 d'auguste.

RIEN ne m'a tant flatté depuis long-temps, Monsieur, que votre souvenir et vos ordres. Vous croyez bien que j'ai reçu M. *Dumolard* comme un homme qui m'est recommandé par vous; je n'ai pu encore lui rendre que de petits soins, mais j'espère lui rendre bientôt de plus grands services. Il fera heureux si, n'étant pas auprès de vous, il peut être auprès d'un roi qui pense comme vous, qui fait qu'il faut plaire, et qui en prend tous les moyens. Sa passion dominante est de faire du bien, et ses autres passions font tous les arts. C'est un philosophe sur le trône; c'est quelque chose de plus, c'est un homme aimable. M. de *Maupertuis* est allé l'observer; mais je ne l'envie point. Je passe ma vie avec un être supérieur, à mon gré, aux rois, et même à celui-là. J'ai été très-aise que M. de *Maupertuis* ait vu madame *du Châtelet*. Ce sont deux astres (pour parler le langage newtonien) qui ne peuvent se rencontrer sans s'attirer. Il y avait de petits nuages qu'un moment de lumière a dissipés.

— 1740. Pour le livre de madame *du Châtelet*, dont vous me parlez, je crois que c'est ce qu'on a jamais écrit de mieux sur la philosophie de *Leibnitz*. Si les cœurs des philosophes allemands se prennent par la lecture, les *Volfus*, les *Hanschius* et les *Tumingius* feront tous amoureux d'elle sur son livre, et lui enverront, du fond de la Germanie, les lemmes et les théorèmes les plus galans; mais je suis bien persuadé qu'il vaut mieux souper avec vous que d'enchanter le Nord, ou de le mesurer.

Je prends la liberté de vous envoyer une épître au roi de Prusse, que mon cœur m'a dictée, il y a quelque temps, et que je souhaite que vous lisiez avec autant d'indulgence que lui. Si madame *du Deffant* et les personnes avec lesquelles vous vivez daignaient se souvenir que j'existe, je vous supplierais de leur présenter mes respects. Ne doutez pas des sentimens qui m'attachent à vous pour la vie.

LETTRE

A M. T H I R I O T.

A Bruxelles, le 26 d'auguste.

COMME je ne connais aucun cérémonial, Dieu merci, je n'ai jamais imaginé qu'il y en eût dans l'amitié, et je ne conçois pas comment vous vous plaignez du silence d'un solitaire qui, retiré loin de Paris et de la persécution, ne peut avoir rien à mander, tandis que vous, qui êtes au centre des arts et des agrémens, ne lui avez pas écrit une seule fois dans le temps qu'il paraissait avoir besoin de la consolation de ses amis. Je n'avais pas besoin de cette longue interruption de votre commerce, pour en sentir mieux le prix; mais si la première loi de l'amitié est de la cultiver, la seconde loi est de pardonner quand on a manqué à la première. Mon cœur est toujours le même, quoique vos faveurs soient inégales. Je ne fais ni vous oublier, ni m'accoutumer à votre oubli, ni vous le trop reprocher.

L'homme dont vous me parlez me fera cher par deux raisons, parce qu'il est savant et qu'il vient de votre part; mais j'ai peur de l'avoir manqué en chemin. J'étais à la Haie pour une

— petite commiffion ; j'en revins hier au foir ;
 1740. je trouvai votre lettre du 26 juillet à Bruxelles ;
 j'appris qu'un françois , qui allait à Berlin ,
 m'avait demandé ici en paffant , et je juge
 que c'est ce M. *Dumolard*. Le roi aime toutes
 les fortes de littérature et de mérite , et les
 encourage toutes. Il fait qu'il y a d'autres
 talens dans le monde que celui de mefurer
 des courbes. Il est comme le père céleste ,
multæ sunt mansiones in domo ejus. Je ne fais fi
 ma retraite me permettra d'être fort utile
 auprès de lui aux beaux arts qu'il protège.
 Une amitié qui m'est sacrée me privera du
 bonheur de vivre à fa cour , et m'empêchera
 de le regretter. Plus ses lettres me l'ont fait
 connaître et plus je l'admire. Il est né pour
 être , je ne dis pas le modèle des rois , cela
 n'est pas bien difficile , mais le modèle des
 hommes. Il connaît l'amitié , et , foit dit fans
 reproche , il me donne de ses nouvelles plus
 fouvent que vous.

M. de *Maupertuis* va honorer fa cour ; c'est
 quelque chose de mieux que *Platon* , qui va
 trouver un meilleur roi que *Denis* ; il vient
 d'arriver à Bruxelles et va de là à Vêfel ou à
 Clèves ; il y trouvera bientôt le plus aimable
 roi de la terre , entouré de quelques serviteurs
 choisis qu'il appelle ses amis , et qui méritent
 ce titre. Ses fujets et les étrangers le comblent

de bénédictions. Tout le monde s'embrassait à son retour dans les rues de Berlin ; tout le monde pleurait de joie. Plus de trente familles, que la rigueur du dernier gouvernement avait forcées d'aller en Hollande , ont tout vendu pour aller vivre sous le nouveau roi. Un petit-fils du premier ministre de Saxe , qui a cinquante mille florins de revenu , me disait , ces jours passés : *Je n'aurai jamais d'autre maître que le roi de Prusse , je vais m'établir dans ses Etats.* Il n'a encore perdu aucune journée ; il fait des heureux ; il respecte même la mémoire de son père ; il l'a pleuré , non par ostentation de vertu , mais par l'excès de son bon naturel. Je bénis l'auteur de la nature d'être né dans le siècle d'un si bon prince. Peut-être son exemple donnera de l'émulation aux autres souverains. Adieu ; rougissons de n'être pas aussi vertueux que lui , et de ne pas cultiver assez l'amitié , la première des vertus , dont un roi donne l'exemple aux hommes.

1740.

1740.

L E T T R E X X V I.

A M. D E M A U P E R T U I S.

A Bruxelles , le 29 d'auguste , la 3e année depuis la terre aplatie.

C O M M E N T diable vouliez-vous , mon grand philosophe , que je vous écrivisse à Vésel ? Je vous en croyais parti pour aller trouver le roi des fages sur sa route. J'ai appris qu'on était si charmé de vous avoir dans ce bouge fortifié , que vous devez vous y plaire ; car qui donne du plaisir en a.

Vous avez déjà vu l'ambassadeur rebondi du plus aimable monarque du monde. M. de Camas est sans doute avec vous. Pour moi , je crois que c'est après vous qu'il court. Mais vraiment , à l'heure que je vous parle , vous êtes auprès du roi. Le philosophe et le prince s'aperçoivent déjà qu'ils font faits l'un pour l'autre. Vous direz avec M. Algarotti , *faciamus hîc tria tabernacula* : pour moi je ne puis faire que *duo tabernacula*.

Sans doute , je serais avec vous si je n'étais pas à Bruxelles ; mais mon cœur n'en est pas moins à vous , et n'en est pas moins le sujet du roi qui est fait pour régner sur tout être pensant et sentant. Je ne désespère pas que

madame *du Châtelet* ne se trouve quelque part —
 sur votre chemin : ce fera une aventure de 1740.
 conte de fées ; elle arrivera avec *raison suffisante*,
 entourée de *monades* (*). Elle ne vous aime
 pourtant pas moins , quoiqu'elle croye aujour-
 d'hui le monde *plein*, et qu'elle ait abandonné
 si hautement le *vide*. Vous avez sur elle un
 ascendant que vous ne perdrez jamais. Enfin ,
 mon cher Monsieur, je souhaite aussi vivement
 qu'elle de vous embrasser au plutôt. Je me
 recommande à votre amitié dans la cour digne
 de vous , où vous êtes.

L E T T R E X X V I I.

A M. B E R G E R.

A Bruxelles, le . . . d'auguste.

J E reçois votre lettre du 25 ; vous ne pouvez
 ajouter, Monsieur, au plaisir que me font vos
 lettres, qu'en détruisant le bruit qui se répand,
 que j'ai envoyé mon *Siècle de Louis XIV* à
Prault. Je fais qu'on n'en a que des copies
 très-infidèles, et je ferais fâché que les copies
 ou l'original fussent imprimés.

(*) Allusion à la philosophie de *Leibnitz*, que madame *du Châtelet* avait expliquée dans ses *Institutions physiques*.

— 1740. Je n'aurai jamais d'aussi brillantes nouvelles à vous apprendre que celles que vous nous envoyez ; c'est ici le pays de l'uniformité. Bruxelles est si peu bruyant que la plus grande nouvelle d'aujourd'hui est une très-petite fête que je donne à madame *du Châtelet*, à madame la princesse de *Chimai*, et à M. le duc d'*Aremberg*. *Rouffseau*, je crois, n'en fera pas. C'est sûrement la première fête qu'un poëte ait donnée à ses dépens, et où il n'y ait point de poësie. J'avais promis une devise fort galante pour le feu d'artifice ; mais j'ai fait faire de grandes lettres bien lumineuses, qui disent *je suis du jeu, va tout* ; cela ne corrigera pas nos dames qui aiment un peu trop le brelan ; je n'ai pourtant fait cela que pour les corriger.

Si vous voyez M. *Bouchardon*, qui élève des monumens un peu plus durables pour sa gloire et pour celle de sa nation, je vous prie de lui faire mes sincères complimens ; vous savez que les *Phidias* me sont aussi chers que les *Homères*.

Continuez, mon cher ami, à m'écrire de très-longues lettres qui me dédommagent de tout ce que je ne vois pas à Paris. Mille complimens à M. de *Crébillon*, à M. de *la Bruère*. N'oubliez pas de dire à l'abbé *Dubos* combien je l'estime et je l'aime. Adieu.

L E T T R E X X V I I I.

1740.

A M. DE MAUPERTUIS.

A la Haie , ce 18 de septembre.

J E vous fers , Monsieur , plutôt que je ne vous l'avais promis : et voilà comme vous méritez qu'on vous serve. Je vous envoie la réponse de M. *Smith* ; vous verrez de quoi il est question.

Quand nous partimes tous deux de Clèves , et que vous prîtes à droite , et moi à gauche , je crus être au jugement dernier , où le bon Dieu sépare ses élus des damnés. *Divus Federicus* vous dit : Asseyez-vous à ma droite dans le paradis de Berlin ; et à moi : Allez , maudit , en Hollande.

Je suis donc dans cet enfer phlegmatique , loin du feu divin qui anime les *Fédéric* , les *Maupertuis* , les *Algarotti*. Pour Dieu , faites-moi la charité de quelques étincelles dans les eaux croupissantes où je suis morfondu ! Instruisez-moi de vos plaisirs , de vos desseins. Vous verrez sans doute M. de *Valori* ; présentez-lui , je vous en supplie , mes respects. Si je ne lui écris point , c'est que je n'ai nulle nouvelle à lui mander ; je serais aussi exact que je lui

— suis dévoué , si mon commerce pouvait lui
1740. être utile ou agréable.

Voulez-vous que je vous envoie quelques livres ? Si je suis encore en Hollande à la réception de vos ordres , je vous obéirai sur le champ. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de *Keyserling*.

Mandez-moi , je vous prie , si l'énorme monade de *Volfius* argumente à Marbourg , à Berlin ou à Hall ?

Adieu , Monsieur ; vous pouvez m'adresser vos ordres à la Haie. Ils me seront rendus partout où je serai , et je serai par toute terre à vous pour jamais.

L E T T R E X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Haie , ce 26 de septembre.

IL y a tant de gens , et de gens en place , qui n'ont point d'honneur , qu'il est bien juste que l'homme du monde qui en a le plus , porte le nom de sa terre. Vous voilà donc conseiller d'honneur , mon cher et respectable ami ; et avec l'honneur vous aurez encore le profit. Vous vendrez votre charge ; vous aurez le double avantage d'être plus riche et de ne
rien

rien faire , deux points assez importans pour l'agrément de cette vie. Heureux qui peut la passer avec vous , mon cher ange , et avec votre aimable moitié , et avec votre fortuné frère ! Vivez gais , fains et contens : souvenez-vous tous trois d'un homme qui vous aime bien tendrement , et qui vous fera attaché toute sa vie avec les sentimens les plus vifs et les plus inaltérables. 1740.

L E T T R E X X X.

A M. DE CAMAS,

AMBASSADEUR DU ROI DE PRUSSE.

A la Haie , ce 18 d'octobre.

M O N S I E U R ,

LES jansénistes disent qu'il y a des commandemens de DIEU qui sont impossibles. Si DIEU ordonnait ici que l'on supprimât l'Anti-Machiavel , les jansénistes auraient raison. Vous verrez , Monsieur , par la lettre ci-jointe au dépositaire du manuscrit , la manière dont je me suis conduit. J'ai senti , dès le premier moment , que l'affaire était très-délicate ; et je

Corresp. générale. Tome III. * G

——— n'ai fait aucun pas fans être éclairé du secrétaire de la légation de Prusse à la Haie, et fans instruire le roi de tout. J'ai toujours représenté ce qui était, et j'ai obéi à ce qu'on voulait. Il faut partir d'où l'on est. *Vanduren* ayant imprimé sous deux titres différens l'Anti-Machiavel, et le livre étant très-défiguré de la part du libraire, et assez dangereux en quelques pays, par le tour malin qu'on peut donner à plus d'une expression, j'ai cru qu'on ne pouvait y remédier qu'en donnant l'ouvrage tel que je l'ai déposé à la Haie, et tel qu'il ne peut déplaire, je crois, à personne. Avant même de faire cette démarche, j'ai envoyé à sa Majesté une nouvelle copie manuscrite de son ouvrage, avec ces petits changemens que j'ai cru que la bienfiance exigeait. Je lui ai envoyé aussi un exemplaire de l'édition de *Vanduren*. S'il veut encore y corriger quelque chose, ce sera pour une nouvelle édition; car vous jugez bien qu'on s'arrache le livre dans toute l'Europe. En général on en est charmé (je parle de l'édition de *Vanduren* même) : les maximes qui y sont répandues ont plu infiniment ici à tous les membres de l'Etat, et à la plupart des ministres. Mais il faut avouer qu'il y a eu aussi quelques ministres qui en sont révoltés, et c'est pour eux et pour leurs cours que j'ai fait la nouvelle édition.

Car ce livre , qui est le catéchisme de la vertu , doit plaire dans tous les Etats et dans toutes les sectes , à Rome comme à Genève , aux jésuites comme aux jansénistes , à Madrid comme à Londres. Je vous dirai hardiment , Monsieur , que je fais plus de cas de ce livre que des césars de l'empereur *Julien* , et des maximes de *Marc-Aurèle*. Je trouve bien des gens de mon sentiment ; et tout le monde admire qu'un jeune prince de vingt-cinq ans , ait employé ainsi un loisir que les autres princes et les autres hommes n'occupent que d'amusemens dangereux ou frivoles.

Enfin , Monsieur , la chose est faite ; il l'a voulu , il n'y a qu'à la soutenir. J'ai tout lieu d'espérer que la conduite du roi justifiera en tout l'Anti-Machiavel du prince. J'en juge par ce qu'il me fait l'honneur de m'écrire du 7 octobre , au sujet d'Herstall.

Ceux qui ont cru que je voulais garder le comté de Horn au lieu d'Herstall , ne m'ont pas connu. Je n'aurais eu d'autres droits sur Horn , que ceux que le plus fort a sur les biens du plus faible.

Un prince qui donne à la fois ces exemples de justice et de fermeté , ne sera-t-il pas respecté dans toute l'Europe ? quel prince ne recherchera pas son amitié ? Enfin , Monsieur , il vous aime et vous l'aimez ; il connaît le prix de vos conseils , c'est assez pour me répondre.

— de la gloire. Je crois qu'il est né pour servir
 1740. d'exemple à la nature humaine ; et sûrement
 il fera toujours semblable à lui-même , s'il
 croit vos conseils. Je ne lui suis attaché par
 aucun intérêt ; ainsi rien ne m'aveugle. Ce
 fera au temps à décider si j'ai eu raison ou
 non de lui donner les surnoms de *Titus* et de
Trajan.

Je me destine à passer mes jours dans une
 solitude , loin des rois et de toute affaire ; mais
 je ne cesserai jamais d'aimer le roi de Prusse
 et M. de *Camas*. Ces expressions sont un peu
 familières ; le roi les permet , permettez-les
 aussi , et souffrez que je ne distingue point ici
 le monarque du ministre.

Je suis pour toute ma vie , Monsieur , avec
 tous les sentimens que je vous dois , &c.

L E T T R E X X X I.

A M. THIRIOT.

A la Haie , octobre.

MON cher ami , je reçois votre lettre. Vous
 serez content au plus tard au mois de juin.
 Vous avez affaire à un roi qui est réglé dans
 ses finances comme un géomètre , et qui a
 toutes les vertus. Ne vous mettez point dans

la tête les choses dont vous me parlez. Continuez à bien servir le plus aimable monarque de la terre, et à aimer vos anciens amis d'une amitié ferme et courageuse, qui ne cède point aux insinuations de ceux qui cherchent à extirper dans le cœur des autres une vertu qu'ils n'ont point connue dans le leur. — 1740.

Enfin, le roi de Prusse a accepté le présent que je lui ai voulu faire de M. *Dumolard*. Annoncez-lui cette bonne nouvelle. M. *Jordan* vous mandera les détails, s'il ne les a déjà mandés.

Voici de la graine des *Périclès* et des *Lélius*; c'est un jeune républicain, d'une famille distinguée dans sa patrie, et qui lui fera honneur par lui-même. Il désire de voir à Paris des hommes et des livres : vous pouvez lui procurer ce qu'il y a de mieux dans ces deux espèces.

Scribe tui gregis hunc, et forlem crede bonumque.

Je vous embrasse, &c.

1740.

L E T T R E X X X I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

A la Haie , au palais du roi de Prusse , le 18 d'octobre.

VOICI mon cas , mon très-aimable *Cideville*. Quand vous m'envoyâtes , dans votre dernière lettre , ces vers parmi lesquels il y en a de charmans et d'inimitables pour notre *Marc-Aurèle* du Nord , je me propofai bien de lui en faire ma cour. Il devait alors venir à Bruxelles incognito ; nous l'y attendions , mais la fièvre quarte , qu'il a malheureusement encore , déranga tous fes projets. Il m'envoya un courrier à Bruxelles , et je partis pour l'aller trouver auprès de Clèves.

C'est là que je vis un des plus aimables hommes du monde , un homme qui ferait le charme de la fociété , qu'on chercherait partout , s'il n'était pas roi ; un philosophe fans austérité , rempli de douceur , de complaisance , d'agrémens , ne se foubenant plus qu'il est roi dès qu'il est avec fes amis , et l'oubliant si parfaitement qu'il me le fefait presque oublier aussi , et qu'il me fallait un effort de mémoire pour me foubenir que je voyais affis fur le pied de mon lit un fouverain qui avait une

armée de cent mille hommes. C'était bien là le moment de lui lire vos aimables vers : 1740.
madame du Châtelet qui devait me les envoyer, ne l'a pas fait. J'étais bien fâché, et je le suis encore; ils sont à Bruxelles, et moi, depuis un mois, je suis à la Haie. Mais je vous jure bien fort que la première chose que je ferai en revenant à Bruxelles, sera de les faire copier et de les envoyer à celui qui en est digne, et qui en sentira tout le prix. Soyez sûr que vous en aurez des nouvelles.

Savez-vous bien ce que je fais à présent à la Haie? Je fais imprimer la réfutation de *Machiavel*, ouvrage fait pour rendre le genre-humain heureux, s'il peut l'être, composé, il y a trois ans, par ce jeune prince, qui, dans un temps que les gens de son espèce employoient à la chasse, se formoit à la vertu et à l'art de régner. J'y ai joint une petite préface de ma façon, et cela était nécessaire pour prévenir deux éditions toutes tronquées, toutes défigurées, qui paroissent coup sur coup; l'une chez *Meyer* à Londres, l'autre chez *Vanduren* à la Haie.

Il faut que vous lisiez, mon cher ami, cet ouvrage digne d'un roi. Quelque goth et quelque vandale trouveront peut-être à redire qu'un souverain ose si bien penser et si bien écrire; ils regretteront les heureux temps où

— les rois signaient leur nom avec un mono-
 1740. gramme , fans favoir épeler : mais mon cher
Cideville et tous les êtres pensans applaudiront.
 Je n'y fais autre chose que d'envoyer un
 exemplaire du livre à M. de *Pontcarré*, avec un
 autre pour vous dans le paquet.

Et Mahomet; il est tout prêt. Quand, com-
 ment le faire tenir au meilleur de mes amis et
 de mes juges ? Je vous embrasse mille fois.

L E T T R E X X X I I I .

A M. H E L V E T I U S , à Paris.

A la Haie, au palais du roi de Prusse, ce 27 d'octobre.

MON cher et jeune *Apollon*, mon poète
 philosophe, il y a six semaines que je suis plus
 errant que vous ; je comptais de jour en jour
 repasser par Bruxelles, et y relire deux pièces
 charmantes de poésie et de raison, sur les-
 quelles je vous dois beaucoup de points
 d'admiration, et aussi quelques points inter-
 rogans. Vous êtes le génie que j'aime, et qu'il
 fallait aux Français. Il vous faut encore un peu
 de travail, et je vous réponds que vous irez
 au sommet du temple de la gloire par un che-
 min tout nouveau. Je voudrais bien, en atten-
 dant, trouver un chemin pour me rapprocher

de vous : la Providence nous a tous dispersés ; —
 madame *du Châtelet* est à Fontainebleau, je 1740.
 vais peut-être à Berlin, vous voilà, je crois,
 en Champagne ; qui fait cependant si je ne
 passerai pas une partie de l'hiver à Cirey, et
 si je n'aurai pas le plaisir de voir celui qui est
 aujourd'hui *nostri spes altera Pindi* ? Ne seriez-
 vous pas à présent avec M. de *Buffon* ? celui-là
 va encore à la gloire par d'autres chemins ;
 mais il va aussi au bonheur, il se porte à
 merveille. Le corps d'un athlète et l'ame d'un
 sage, voilà ce qu'il faut pour être heureux.

A propos de sage, je compte vous en-
 voyer incessamment un exemplaire de l'Anti-
 Machiavel ; l'auteur était fait pour vivre avec
 vous. Vous verrez une chose unique, un
 allemand qui écrit mieux que bien des français
 qui se piquent de bien écrire, un jeune homme
 qui pense en philosophe, et un roi qui pense
 en homme. Vous m'avez accoutumé, mon
 cher ami, aux choses extraordinaires. L'auteur
 de l'Anti-Machiavel et vous sont deux choses
 qui me réconcilient avec le siècle. Permettez-
 moi d'y mettre encore *Emilie* ; il ne la faut pas
 oublier dans la liste ; et cette liste ne sera jamais
 bien longue.

Je vous embrasse de tout mon cœur ; mon
 imagination et mon cœur courent après vous.

1740.

L E T T R E X X X I V .

A M. DE PONT-DE-VESE.

Ce 16 de novembre, en courant.

*Huc quoque clara tui pervenit fama triumphi,
Languida quò fessi vix venit aura noti.*

J'APPRENDS dans un village de Liège, en revenant à Bruxelles, que l'homme du monde le plus aimable va être auffi un des plus à son aise. Vous êtes, dit-on, Monsieur, intendant des classes de la marine. Il y a long-temps que je suis dans la classe des gens qui vous sont le plus tendrement attachés, et je vous jure qu'il n'y a personne qui sente plus de plaisir, quand il vous arrive des événemens agréables, que les deux voyageurs flamands qui vous font ces complimens très-sincères et très à la hâte. Madame *du Châtelet* va vous écrire; mais je l'ai devancée, afin d'avoir un avantage sur elle une fois en ma vie. Ce sont des hommes comme vous qu'il faut mettre en place, et non pas des animaux qui ne sont graves que par sottise, et qui ne savent ni donner ni recevoir du plaisir. Je vois que M. de *Maurepas* aime à placer les gens qui lui ressemblent, et qu'il est bon ami comme bon connaisseur.

Adieu , monsieur l'Intendant ; il n'est doux —
de l'être qu'à Versailles et à Paris. Je vous 1740.
suis attaché pour jamais avec la tendresse la
plus respectueuse.

L E T T R E X X X V.

AU CARDINAL DE FLEURI.

A Berlin , le 26 de novembre.

J'AI reçu , Monseigneur , votre lettre du 14 ,
que M. le marquis de *Beauvau* m'a remise.
J'ai obéi aux ordres que votre Eminence ne
m'a point donnés ; j'ai montré votre lettre au
roi de Prusse. Il est d'autant plus sensible
à vos éloges qu'il les mérite , et il me paraît
qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les
nations de l'Europe. Il est à souhaiter pour
leur bonheur , ou du moins pour celui d'une
grande partie , que le roi de France et le roi
de Prusse soient amis. C'est votre affaire ; la
mienne est de faire des vœux et de vous être
toujours dévoué avec le plus profond respect.

1740.

L E T T R E X X X V I.

A M. DE MAUPERTUIS.

Potfdam , décembre.

ETANT obligé de quitter les rois et les philosophes , ou les philosophes et les rois , je vous recommande M. *Dumolard* comme français et comme homme de mérite. Unissez-vous , je vous prie , avec M. *Jordan* pour le présenter au roi par l'ordre duquel il est venu , et pour faire régler sa destinée ; la mienne fera de vous aimer toujours.

L E T T R E X X X V I I.

A M. * *

Courte réponse aux longs discours d'un docteur allemand.

JE m'étais donné à la philosophie , croyant y trouver le repos que *Newton* appelle *rem prorsus substantialem* ; mais je vis que la racine carrée du cube des révolutions des planètes , et les carrés de leurs distances , faisaient encore des ennemis. Je m'aperçois que j'ai encouru

l'indignation de quelques docteurs allemands. —
 J'ai osé mesurer toujours la force des corps en 1740.
 mouvement par $m \times u$. J'ai eu l'insolence
 de douter des monades, de l'harmonie pré-
 établie, et même du grand principe des indif-
 cernables. Malgré le respect sincère que j'ai
 pour le beau génie de *Leibnitz*, pouvais-je
 espérer du repos après avoir voulu ébranler
 les fondemens de la nature? On a employé,
 pour me convaincre, de longs sophismes et
 de grosses injures, selon la respectable cou-
 tume introduite depuis long-temps dans cette
 science qu'on appelle *philosophie*, c'est-à-dire,
amour de la sagesse.

Il est vrai qu'une personne infiniment res-
 pectable à tous égards, et qui a beaucoup de
 sortes d'esprit, a daigné en employer une à
 éclaircir et à orner le systême de *Leibnitz*. Elle
 s'est amusée à décorer d'un beau portique ce
 bâtiment vaste et confus. J'ai été étonné de
 ne pouvoir la croire en l'admirant; mais j'en
 ai vu enfin la raison, c'est qu'elle-même n'y
 croyait guère; et c'est ce qui arrive souvent
 entre ceux qui s'imaginent vouloir persuader,
 et ceux qui s'efforcent de se laisser persuader.

Plus je vais en avant, et plus je suis con-
 firmé dans l'idée que les systêmes de métaphy-
 sique sont pour les philosophes, ce que les
 romans sont pour les femmes. Ils ont tous la

— 1740. vogue les uns après les autres , et finissent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reste pour l'éternité , et les fantômes métaphysiques passent comme des rêves de malades.

Lorsque j'étais en Angleterre , je ne pus avoir la consolation de voir le grand *Newton* qui touchait à sa fin. Le fameux curé de Saint-James , *Samuel Clarke* , l'ami , le disciple et le commentateur de *Newton* , daigna me donner quelques instructions sur cette partie de la philosophie qui veut s'élever au-dessus du calcul et des sens. Je ne trouvai pas , à la vérité , cette anatomie circonspecte de l'entendement humain , ce bâton d'aveugle avec lequel marchait le modeste *Locke* , cherchant son chemin , et le trouvant ; enfin , cette timidité savante qui arrêtait *Locke* sur le bord des abymes. *Clarke* fautait dans l'abyme , et j'osai croire l'y suivre. Un jour , plein de ces grandes recherches qui charment l'esprit par leur immensité , je dis à un membre très-éclairé de la société : *M. Clarke* est un bien plus grand métaphysicien que *M. Newton*. Cela peut être , me répondit-il froidement ; c'est comme si vous disiez que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponse me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis osé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphy-

fique, et j'ai vu qu'il n'en est sorti que du vent. Aussi, quand je dis à M. s'Gravesende : *Vanitas vanitatum, et metaphysica vanitas*; il me répondit : *Je suis bien fâché que vous ayez raison.* 1740.

Le P. Mallebranche, dans sa Recherche de la vérité, ne concevant rien de beau, rien d'utile que son système, s'exprime ainsi :
 „ Les hommes ne sont pas faits pour confi-
 „ dérer des moucheron, et on n'approuve
 „ pas la peine que quelques personnes se font
 „ donnée de nous apprendre comment sont
 „ faits certains insectes, les transformations
 „ des vers, &c. Il est permis de s'amuser à cela
 „ quand on n'a rien à faire, et pour se divertir. „
 Cependant cet amusement à cela pour se divertir nous a fait connaître les ressources inépuisables de la nature, qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus, qui reproduisent des têtes après qu'on les a coupées, qui donnent à tel insecte le pouvoir de s'accoupler l'instant d'après que sa tête est séparée de son corps, qui permettent à d'autres de multiplier leur espèce sans le secours des deux sexes. Cet amusement à cela a développé un nouvel univers en petit, et des variétés infinies de sagesse et de puissance, tandis qu'en quarante ans d'études, le P. Mallebranche a trouvé que la lumière est une vibration de pression

— sur de petits tourbillons mous, et que nous voyons
1740. tout en DIEU.

J'ai dit que *Newton* favait douter, et là-dessus on s'écrie : Oh ! nous autres nous ne doutons pas ; nous favons de science certaine, que l'ame est je ne fais quoi destiné nécessairement à recevoir je ne fais quelles idées, dans le temps que le corps fait nécessairement certains mouvemens, sans que l'un ait la moindre influence sur l'autre, comme lorsqu'un homme prêche, et que l'autre fait des gestes, et cela s'appelle l'*harmonie préétablie*. Nous favons que la matière est composée d'êtres qui ne sont pas matière, et que dans la patte d'un ciron il y a une infinité de substances sans étendue, dont chacune a des idées confuses qui composent un miroir concentré de tout l'univers ; cela s'appelle le *système des monades*. Nous concevons aussi parfaitement l'accord de la liberté et de la nécessité ; nous entendons très-bien,

Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Heureux ceux qui peuvent comprendre des choses si peu compréhensibles, et qui voient un autre univers que celui où nous vivons !

J'aime à voir un docteur qui vous dit d'un ton magistral et ironique : „ Vous errez, vous

„ ne

„ ne savez pas qu'on a découvert depuis peu , ———
 „ que ce qui est , est possible ; et que tout ce qui 1740.
 „ est possible , n'est pas actuel ; et que tout ce qui
 „ est actuel , est possible ; et que les essences des
 „ choses ne changent pas „. Ah ! plût à Dieu
 que l'essence des docteurs changeât ! Eh bien ,
 vous nous apprenez donc qu'il y a des essen-
 ces , et moi je vous apprends que ni vous ni
 moi n'avons l'honneur de les connaître ; je
 vous apprends que jamais homme sur la terre
 n'a su et ne saura ce que c'est que la matière ,
 ce que c'est que le principe de la vie et du
 sentiment , ce que c'est que l'ame humaine ;
 s'il y a des ames dont la nature soit seulement
 de sentir sans raisonner , ou de raisonner en
 ne sentant point , ou de ne faire ni l'un ni
 l'autre ; si ce qu'on appelle *matière* a des sen-
 sations , comme elle a la gravitation ; si , &c.

Quant à la dispute sur la mesure de la force
 des corps en mouvement , il me paraît que
 ce n'est qu'une dispute de mots , et je suis
 fâché qu'il y en ait de telles en mathématiques.
 Que l'on compte comme on voudra , $m \times u$,
 ou bien $m \times u^2$, rien ne changera dans la
 mécanique ; il faudra toujours la même quan-
 tité de chevaux pour tirer les fardeaux , la
 même charge de poudre pour les canons ; et
 cette querelle est le scandale de la géométrie.

Plût au Ciel encore qu'il n'y eût point

Corresp. générale. Tome III. * H

— d'autre querelle entre les hommes ! nous
 1740. ferions des anges sur la terre. Mais ne ressemble-t-on pas quelquefois à ces diables que *Milton* nous représente dévorés d'ennuis , de rage et d'inquiétude , de douleurs , et raisonnant encore sur la métaphysique au milieu de leurs tourmens ?

„ Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton ,
 „ On voit les habitans du brûlant Phlégéon ,
 „ Entourés de torrens de bitume et de flamme ,
 „ Raifonner sur l'effence , argumenter sur l'ame ,
 „ Sonder les profondeurs de la fatalité ,
 „ Et de la prévoyance , et de la liberté.
 „ Ils creusent vainement dans cet abyme immense „.

. And reason'd high
 Of providence , fore knowledge , will , and fate ;
 Fix't fate , frée will , fore knowledge absolute :
 And fond no end , &c.

L E T T R E X X X V I I I .

1741.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles , ce 6 de janvier.

J E suis arrivé à Bruxelles bien tard , mais le plutôt que j'ai pu , mon cher ange gardien ; la Meuse , le Rhin et la mer m'ont tenu un mois en route. Ne pensez pas , je vous en prie , que le voyage de Silésie ait avancé mon retour ; quand on m'aurait offert la Silésie , je ferais ici. Il me semble qu'il y a une grande folie à préférer quelque chose au bonheur de l'amitié. Que peut avoir de plus celui à qui la Silésie demeurera ?

Je suis obligé de m'excuser de mon voyage à Berlin auprès d'un cœur comme le vôtre. Il était indispensable , mais le retour l'était bien davantage. J'ai refusé au roi de Prusse deux jours de plus qu'il me demandait. Je ne vous dis pas cela par vanité. Il n'y a pas de quoi se vanter ; mais il faut que mon ange gardien sache au moins que j'ai fait mon devoir. Jamais madame *du Châtelet* n'a été plus au-dessus des rois.

1741.

L E T T R E X X X I X .

A M. H E L V E T I U S , à Paris.

A Bruxelles, ce 7 de janvier.

M O N cher rival , mon poëte , mon philosophe , je reviens de Berlin après avoir essuyé tout ce que les chemins de la Westphalie , les inondations de la Meuse , de l'Elbe et du Rhin , et les vents contraires sur la mer ont d'insupportable pour un homme qui revole dans le sein de l'amitié. J'ai montré au roi de Prusse votre épître corrigée ; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi , et qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de choses à cet ouvrage pour être parfait. Je ne cesserai de vous dire que , si vous continuez à cultiver un art qui semble si aisé et qui est si difficile , vous vous ferez un honneur bien rare parmi les quarante , je dis les quarante de l'académie comme ceux des fermes.

Les Institutions physiques et l'Anti-Machiavel sont deux monumens bien singuliers. Se ferait-on attendu qu'un roi du Nord et une dame de la cour de France eussent honoré à ce point les belles-lettres ? *Prault* a dû vous

remettre de ma part un Anti-Machiavel ; vous avez eu la Philosophie leibnitzienne de la main de son aimable et illustre auteur. Si *Leibnitz* vivait encore , il mourrait de joie de se voir ainsi expliqué , ou de honte de se voir surpasser en clarté , en méthode et en élégance. Je suis en peu de choses de l'avis de *Leibnitz* : je l'ai même abandonné sur les forces vives ; mais , après avoir lu presque tout ce qu'on a fait en Allemagne sur la philosophie , je n'ai rien vu qui approche à beaucoup près du livre de madame *du Châtelet*. C'est une chose très-honorable pour son sexe et pour la France. Il est peut-être aussi honorable pour l'amitié d'aimer tous les gens qui ne sont pas de notre avis , et même de quitter , pour son adverfaire , un roi qui me comble de bontés , et qui veut me fixer à sa cour par tout ce qui peut flatter le goût , l'intérêt et l'ambition. Vous savez , mon cher ami , que je n'ai pas eu grand mérite à cela , et qu'un tel sacrifice n'a pas dû me coûter. Vous la connaissez ; vous savez si on a jamais joint à plus de lumières un cœur plus généreux , plus constant et plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me méprisiez bien si j'étais resté à Berlin. *M. Gresset* , qui probablement à des engagemens plus légers , rompra sans doute ses chaînes à Paris , pour aller prendre celles d'un roi à qui on ne

1741.

— peut préférer que madame *du Châtelet*. J'ai
 1741. bien dit à sa Majesté prussienne que *Gresset* lui
 plairait plus que moi, mais que je n'étais
 jaloux ni comme auteur ni comme courtisan.
 Sa maison doit être comme celle d'*Horace*,
est locus unicuique suus. Pour moi, il ne me
 manque à présent que mon cher *Helvétius*; ne
 reviendra-t-il point sur les frontières? n'aurai-
 je point encore le bonheur de le voir et de
 l'embrasser?

L E T T R E X L.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, à Paris.

A Bruxelles, ce 8 de janvier.

J'AI été un mois en route, Monsieur, de
 Berlin à Bruxelles. J'ai appris, en arrivant,
 votre nouvel établissement et vos peines. Voilà
 comme tout est dans le monde. Les deux
 tonneaux de *Jupiter* ont toujours leur robinet
 ouvert; mais enfin, Monsieur, ces peines
 passent, parce qu'elles sont injustes, et l'éta-
 blissement reste.

J'en ai quitté un assez brillant et assez avan-
 tageux. On m'offrait tout ce qui peut flatter;
 on s'est fâché de ce que je ne l'ai point accepté.

Mais quels rois , quelles cours et quels bien-faits valent une amitié de plus de dix années? 1741.
A peine m'auraient-ils servi de consolation si cette amitié m'avait manqué.

J'ai eu tout lieu , dans cette occasion , de me louer des bontés de M. le cardinal de *Fleuri* ; mais il n'y a rien pour moi dans le monde que le devoir sacré qui m'arrête à Bruxelles. Plus je vis , plus tout ce qui n'est pas liberté et amitié me paraît un supplice. Que peut prétendre de plus le plus grand roi de la terre ? Voilà pourtant ce qui est inconnu des rois et de leurs esclaves dorés.

Vos affaires vous auront - elles permis , Monsieur , de lire un peu à tête reposée l'ouvrage du *Salomon* du Nord , et celui de la reine de Saba ? Je ne doute pas du jugement que vous aurez porté sur les Institutions physiques ; c'est assurément ce qu'on a écrit de meilleur sur la Philosophie de *Leibnitz* , et c'est une chose unique en son genre. Le livre du roi de Prusse (*) est aussi singulier dans le sien ; mais je voudrais que vos occupations et vos bontés pour moi pussent vous permettre de m'en dire votre avis.

J'oserais souhaiter encore que vous me marquassiez si on ne désire pas qu'après avoir

(*) L'Anti-Machiavel.

— écrit comme *Antonin*, l'auteur vive comme
 1741. lui. Je voudrais enfin quelque chose que je
 puisse lui montrer. Il m'a parlé souvent de
 ceux qui font le plus d'honneur à la France ;
 il a voulu connaître leur caractère et leur façon
 de penser : je vous ai mis à la tête de ceux
 dont on doit rechercher le suffrage. Il est pas-
 sionné pour la gloire. Je l'ai quitté, il est vrai ;
 je l'ai sacrifié, mais je l'aime ; et, pour l'hon-
 neur de l'humanité, je voudrais qu'il fût à
 peu-près parfait, comme un roi peut l'être.

Le sentiment des hommes de mérite peut
 lui faire beaucoup d'impression. Je lui enverrais
 une page de votre lettre, si vous le permettiez.
 Son expédition de la Silésie redouble l'atten-
 tion du public sur lui. Il peut faire de grandes
 choses et de grandes fautes. S'il se conduit
 mal, je briserai la trompette que j'ai entonnée.

M. de *Valori* n'a pas à se plaindre de la façon
 dont le roi de Prusse pense sur lui : il le regarde
 comme un homme sage et plein de droiture ;
 c'est sur quoi M. de *Valori* peut compter. Puisse-
 t-il rester long-temps dans cette cour ! et puis-
 sent les couteaux qu'on aiguise de tous côtés,
 se remettre dans le fourreau !

Mais, qu'il y ait guerre ou paix, je ne songe
 qu'à l'amitié et à l'étude. Rien ne m'ôtera ces
 deux biens : celui de vous être attaché fera
 pour moi le plus précieux. Il y a à Bruxelles

deux

deux cœurs qui font à vous pour jamais. Mon respectueux dévouement ne finira qu'avec ma vie. 1741.

L E T T R E X L I.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 19 de janvier.

M. *Algarotti* est comte, mais vous, vous êtes marquis du cercle polaire, et vous avez à vous en propre un degré du méridien en France, et un en Laponie. Pour votre nom, il a une bonne partie du globe. Je vous trouve réellement un très-grand seigneur. Souvenez-vous de moi dans votre gloire.

Vous avez perdu pour un temps le plus aimable roi de ce monde, mais vous êtes entouré de reines, de margraves, de princesses et de princes qui composent une cour capable de faire oublier tout le reste. Je n'oublierai jamais cette cour; et je vous avoue que je ne m'attendais pas qu'il fallût aller à quatre cents lieues de Paris pour trouver la véritable politesse.

Ne voyez-vous pas souvent M. de *Keyserling* et M. de *Polnitz*? Je vous prie de leur parler quelquefois de moi. Nous avons reçu des

Corresp. générale. Tome III. * I

— lettres de M. de *Keyserling* qui nous apprennent
1741. le retour de sa santé. Peut-être est-il actuelle-
ment en Silésie : n'irez-vous point là aussi ?
Vous y seriez déjà si la Silésie était un peu
plus au Nord.

Adieu , Monsieur ; quand vous retournerez
au Midi, souvenez-vous qu'il y a dans Bruxelles
deux personnes qui vous admireront et vous
aimeront toujours.

L E T T R E X L I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 19 de janvier.

JE reçois votre lettre , mon cher et respec-
table ami. Je veux absolument que vous foyez
content de ma conduite et de Mahomet. Si
vous saviez pourquoi j'ai été obligé d'aller à
Berlin , vous approuveriez assurément mon
voyage. Il s'agissait d'une affaire qui regardait
la personne même qui s'est plainte. Elle était
à Fontainebleau ; elle devait passer du temps
à Paris , et j'avais pris mon temps si juste que ,
sans les accidens du voyage , les débordemens
des rivières et les vents contraires , je serais
retourné à Bruxelles avant elle. Ses plaintes
étaient très-injustes , mais leur injustice m'a

fait plus de plaisir que les cours de tous les rois ne pourraient m'en faire. Si jamais je voyage, ce ne sera qu'avec elle et pour vous. 1741.

J'ai reçu des lettres charmantes de Silésie. C'est assurément une chose unique, qu'à la tête de son armée, il trouve le temps d'écrire des lettres d'homme de bonne compagnie. Il est fort aimable, voilà ce qui me regarde; pour tout le reste, cela ne regarde que les rois. Je vous avais écrit un petit billet jadis, dans lequel je vous disais : *Il n'a qu'un défaut*. Ce défaut pourra empêcher que les douze césars n'aillent trouver le treizième. Le *Globetorff*, qui les a vus à Paris, a soutenu qu'ils ne sont pas de *Bernin*; et j'ai peur qu'on ne soit aisément de l'avis de celui qui ne veut pas qu'on les achète; (ceci soit entre nous) *Algarotti* promet plus qu'il n'espère. Cependant, si on pouvait prouver et bien prouver qu'ils sont du *Bernin*, peut-être réussirait-on à vous en défaire dans cette cour. Mais, quand fera-t-il chez lui? et qui peut prévoir le tour que prendront les affaires de l'Empire? Je songe, en attendant, à celles de Mahomet; et voici ma réponse à ce que vous avez la bonté de m'écrire.

1°. Pour la scène du quatrième acte, il est aisé de supposer que les deux enfans entendent ce que dit *Zopire*; cela même est plus

— théâtral et augmente la terreur. Je pousserais
1741. la hardiesse jusqu'à leur faire écouter attentivement *Zopire*, et lorsqu'il dit :

Si du fier Mahomet vous respectez le sort.

je voudrais que *Séide* dît à *Palmire*,

Tu l'entends, il blasphème.

et que *Zopire* continuât,

Accordez-moi la mort;

Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière.

Il n'est pas douteux qu'il ne faille, dans le couplet de *Zopire*, supprimer le nom d'*Hercide*.
Il dira :

Hélas ! si j'en croyais mes secrets sentimens,

Si vous me conserviez mes malheureux enfans, &c.

Il me semble que par là tout est sauvé.

A l'égard du cinquième, aimeriez-vous que *Mahomet* finît ainsi ?

Périsset mon empire, il est trop acheté ;

Périsset Mahomet, son culte et sa mémoire.

A *Omar*.

Ah ! donne-moi la mort, mais sauve au moins ma gloire ;

Délivre-moi du jour ; mais cache à tous les yeux
 Que Mahomet coupable est faible et malheureux. 1741.

La critique du poison me paraît très-peu de chose. Il me semble que rien n'est plus aisé que d'empoisonner l'eau d'un prisonnier. Il ne faut pas là de détails. Rien ne révolte plus que des personnages qui parlent à froid de leurs crimes.

Il y a une scène qui m'embarresse infiniment plus. C'est celle de *Palmire* et de *Mahomet*. Au troisième acte vous sentez bien que *Mahomet*, après avoir envoyé *Séide* recevoir les derniers ordres pour un parricide, tout rempli d'un attentat et d'un intérêt si grand, peut avoir bien mauvaise grâce à parler long-temps d'amour avec une jeune innocente. Cette scène doit être très-courte. Si *Mahomet* y joue trop le rôle de *Tartufe* et d'amant, le ridicule est bien près. Il faut courir vite dans cet endroit-là, c'est de la cendre brûlante. Voyez si vous êtes content de la scène telle que je vous l'envoie.

Je suis fâché de n'avoir pu vous envoyer toute la pièce au net, avec les corrections ; les yeux seraient plus satisfaits, on verrait mieux le fil de l'ouvrage, on jugerait plus aisément. Ayez la bonté d'y suppléer ; l'ouvrage est à vous plus qu'à moi. Voyez, jugez ;

— 1741. trouvez-vous enfin Mahomet jouable ? En ce cas , je crois qu'il faut le donner le lendemain des Cendres ; c'est une vraie pièce de carême : d'ailleurs , ce qui peut frapper dans cette pièce ira plus à l'esprit qu'au cœur. Il y a peu de larmes à espérer , à moins que *Séide* et *Palmire* ne se surpassent. L'impression que fait la terreur est plus passagère que celle de la pitié , le succès plus douteux ; ainsi j'aimerais bien mieux que Mahomet fût livré aux représentations du carême. On peut , après le petit nombre de représentations que ce temps permet , la retirer avec honneur ; mais après Pâques nous manquerons de prétexte.

Il n'y a pas d'apparence que je vienne à Paris ni avant ni après Pâques. Après avoir quitté madame *du Châtelet* pour un roi , je ne la quitterai pas pour un prophète. Je m'en rapporterai à mon cher ange gardien. Il ne s'agira que de précipiter un peu les scènes de raisonnement , et de donner des larmes , de l'horreur et des attitudes à *Grandval* et à *Gauffin*. Mademoiselle *Quinault* entend le jeu du théâtre comme tout le reste ; et si vous vouliez honorer de votre présence une des répétitions , je n'aurais aucune inquiétude ; enfin , je remets tout entre vos mains , et je n'ai de volontés que les vôtres. Mes anges gardiens sont mes maîtres absolus.

L E T T R E X L I I I.

1741.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, février.

COMPTEZ sur mon amitié, mon cher abbé, quand il s'agira de faire valoir vos tableaux. Vous n'avez en ce genre que de la belle et bonne denrée. Le roi de Prusse aime fort les *Wateaux*, les *Lancrets* et les *Pater*. J'ai vu de tout cela chez lui ; mais je soupçonne quatre petits *Wateaux* qu'il avait dans son cabinet d'être d'excellentes copies. Je me souviens, entre autres, d'une noce de village où il y avait un vieillard en cheveux blancs très-remarquable. Ne connaissez-vous point ce tableau ? Tout fourmille en Allemagne de copies qu'on fait passer pour des originaux. Les princes sont trompés, et trompent quelquefois.

Quand le roi de Prusse fera à Berlin, je pourrai lui procurer quelques morceaux de votre cabinet, et il ne fera pas trompé : à présent il a d'autres choses en tête. Il m'a offert honneurs, fortune, agrémens, mais j'ai tout refusé pour revoir mes anciens amis.

Mettez-moi un peu, mon cher, au fil de mes affaires, que j'ai entièrement perdu, m'en

— rapportant toujours à vos bontés, et vous
 1741. priant de donner à M. *Berger* une copie de
 ma lettre à milord *Harvey* (*). Je crois qu'il
 est bon que cette lettre soit connue ; elle est
 d'un bon français , et ce sont mes véritables
 sentimens sur *Louis XIV* et sur son siècle.
 Quelque chose qu'on dise à M. *Berger* sur le
 siècle et sur la lettre , dites-lui , vous , mon
 ami , de ne point perdre de temps pour l'im-
 primer.

L E T T R E X L I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 de février.

V O I L A , je crois , mon cher ange gardien ,
 la seule occasion de ma vie où je pusse être
 fâché de recevoir une lettre de madame
d'Argental ; mais , puisque vous avez tous deux ,
 au milieu de vos maux (car tout est commun) ,
 la bonté de me dire où en est votre fluxion ,
 ayez donc la charité angélique de continuer.
 Vous êtes , en vérité , les seuls liens qui
 m'attachent à la France ; j'oublie ici tout ,
 hors vous ; et je ne songe à Mahomet qu'à

(*) Voyez juillet , 1740.

cause de vous. Que madame d'*Argental* daigne encore m'honorer d'un petit mot. Buvez-vous beaucoup d'eau ? Je me suis guéri , avec les eaux du *Vezer* , de l'*Elbe* , du *Rhin* et de la *Meuse* , de la plus abominable ophtalmie dont jamais deux yeux aient été affublés ; et cela , mon cher ange , en courant la poste au mois de décembre ; mais

Je n'avais rien à redouter ,
 Je revolais vers *Emilie* ,
 Les faisons et la maladie
 Ont appris à me respecter.

Elle s'intéresse à votre santé comme moi ; elle vous le dit par ma lettre , et vous le dira elle-même cent fois mieux. Je fais transcrire et retranscrire mon coquin de *Prophète* ; sachez que vous êtes le mien , et que tout ce que vous avez ordonné est accompli à la lettre , sans changer , comme dit l'autre , *un iota* à votre loi.

Est-il vrai que le despotisme des premiers gentilshommes a dérangé la république des comédiens ? La tribu *Quinault* quitte le théâtre : c'est un grand événement que cela , et je crois qu'on ne parle à Paris d'autre chose. On dit ici les *Pruffiens* battus par le général *Brown* ; mais , pour battre une armée , il faut

— en avoir une , et le général *Brown* n'en a pas,
1741. que je fache. Et puis , qu'importe ! quand
Dufresne quitte , tout le reste n'est rien.

Adieu , mon cher ami , mon conseil , mon
appui , à qui je veux plaire. Que les rois
s'échinent et s'entre-mangent ; mais portez-
vous bien.

L E T T R E X L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de février.

Vos yeux , mon cher et respectable ami ,
pourront-ils lire ce que vous écrivent deux
personnes qui s'intéressent si tendrement à
vous ? Nous apprenons par monsieur votre
frère le triste état où vous avez été ; il nous
flatte en même temps d'une prompte guérison.
J'en félicite madame d'*Argental* qui aura été
surement plus alarmée que vous , et dont les
soins auront contribué à vous guérir , autant
pour le moins que ceux de M. *Silva*.

Cette beauté que vous aimez ,
Et dont le souvenir m'est toujours plein de charmes,
A fans doute éteint par ses larmes
Le feu trop dangereux de vos yeux enflammés.

Je vous renvoie , sur Mahomet et sur le reste, à la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à M. de 1741.
Pont-de-Vesle. J'attendrai que vos yeux soient en meilleur état pour vous envoyer mon Prophète, mais j'ai peur qu'il ne soit pas prophète dans mon pays. Adieu ; je vous embrasse , songez à votre santé ; je fais mieux qu'un autre ce qu'il en coûte à la perdre. Adieu ; je suis à vous pour jamais avec tous les sentimens que vous me connaissez ; je veut dire nous. Mille tendres respects à madame d'*Argental*,

L E T T R E X L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 25 de février.

COMMENT se porte mon cher ange gardien ? Je lui demande bien pardon de lui adresser , par monsieur son frère , un grimoire de physique ; heureusement vous ne fatiguerez pas vos yeux à le lire. Je vous prie de le donner à M. de *Mairan*. S'il en est content , il me fera plaisir de le lire à l'académie. Je suis absolument de son sentiment , et il faut que j'en sois bien pour combattre l'opinion de madame du *Châtelet*. Nous avons , elle et moi , de belles disputes dont M. de *Mairan* est la cause. Elle

— peut dire : *Multa passa sum propter eum*. Nous
 1741. sommes ici tous deux une preuve qu'on peut
 fort bien disputer sans se haïr.

Le Prophète est tout prêt, il ne demande qu'à partir pour être jugé par vous en dernier ressort. J'attends que vous ayez la bonté de m'ordonner par quelle voie vous voulez qu'il se rende à votre tribunal. Il n'est rien tel que de venir au monde à propos ; la pièce, toute faible qu'elle est, vaut certainement mieux que l'Alcoran, et cependant elle n'aura pas le même succès. Il s'en faudra de beaucoup que je sois prophète dans mon pays ; mais tant que vous aurez un peu d'amitié pour moi, je ferai très-content de ma destinée et de celle des miens.

LETTRE XLVII.

1741.

A M. DE WARMHOLTZ,

GENTILHOMME SUÉDOIS ET TRADUCTEUR DE
L'HISTOIRE DE CHARLES XII, PAR NORBERG.

A Bruxelles, 12 de mars.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de vous faire ressouvenir de la promesse que vous avez bien voulu me faire ; ma reconnaissance sera aussi vive que vos bons offices me sont précieux. Vous savez à quel point j'aime la vérité, et que je n'ai ni d'autre but ni d'autre intérêt que de la connaître. Il ne vous en coûtera pas quatre jours de travail de mettre quelques notes sur les pages blanches. Cette histoire vous est présente ; vous savez en quoi monsieur *Norberg* diffère de moi. Marquez-moi, je vous en conjure, les endroits où je me suis trompé, et procurez-moi le plaisir de me corriger.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1741.

L E T T R E X L V I I I .

A M. D E M A I R A N , à Paris.

Le 24 de mars.

VOUS êtes, mon cher Monsieur, le premier ministre de la philosophie ; il ne faut pas vous dérober un temps précieux. Je voudrais bien avoir fait en peu de paroles ; mais j'ai peur d'être long, et j'en suis fâché pour nous deux, malgré tout le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous.

J'ai reçu votre présent ; je vous en remercie doublement, car j'y trouve amitié et instruction, les deux choses du monde que j'aime le mieux, et que vous me rendez encore plus chères.

Parlons d'abord de madame *du Châtelet*, car cette adversaire-là vaut mieux que votre disciple. Vous lui dites, dans votre lettre imprimée, qu'elle n'a commencé sa rébellion qu'après avoir hanté les mal-intentionnés leibnitziens. Non, mon cher maître ; pas un mot de cela, croyez-moi ; j'ai la preuve par écrit de ce que je vous dis.

Elle commença à chanceler dans la foi un an avant de connaître l'apôtre des monades

qui l'a pervertie, et avant d'avoir vu *Jean Bernoulli*, fils de *Jean*. 1741.

La manière d'évaluer les forces motrices, parce qu'elles ne font point, la révolta. Un très-célèbre géomètre fut entièrement de son avis; je n'en fus point, malgré toutes les raisons qui devaient me séduire. Tenez-m'en compte si vous voulez; mais je regarde ma persévérance comme une très-belle action.

Madame *du Châtelet* vous répondra probablement. Je souhaite qu'elle ait une réplique; elle mérite que vous entriez un peu dans des détails instructifs avec elle. Je crois que le public et elle y gagneront. Vous ferez comme les dieux d'*Homère* qui, après s'être battus, n'en reçoivent pas moins en commun l'encens des hommes. Voilà pour madame *du Châtelet*. Venons à votre serviteur.

Premièrement, je vous déclare que je crois fermement à la simple vitesse multipliée par la masse. Mais quand je dis qu'il faut l'appliquer au temps, je dis ce que le docteur *Clarke* dit le premier à *Leibnitz*; et quand je dis que deux pressions en deux temps donnent deux vitesses et quatre de forces, je n'avoue rien dont les adversaires tirent avantage; car je ne veux dire autre chose sinon que l'action est quadruple en deux temps.

Je pourrais être mieux reçu qu'un autre à

— 1741. tenir ce langage , parce que je ne fais ce que c'est que cet être qu'on appelle *force*. Je ne connais qu'*action* , et je ne veux dire autre chose sinon que l'*action* est quadruple en un temps double , pour les raisons que vous savez.

Mais , pour lever toute équivoque , je vous prierai de remettre mon Mémoire à M. l'abbé *Moussinot* , qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre , et qui bientôt aura celui de vous en présenter un autre plus court , dont vous ferez l'usage que votre discernement et vos bontés vous feront juger le plus convenable.

J'ai relu votre Mémoire de 1728 , et je le trouve , comme je l'ai toujours trouvé et comme il paraît à madame *du Châtelet* , méthodique , clair , plein de finesse et de profondeur. J'y trouve de plus ce qu'elle n'y voit pas , que vous pouvez très-bien évaluer la valeur des forces motrices , par *les espaces non parcourus*. Votre supposition même paraît aussi recevable que toutes les suppositions qu'on accorde en géométrie.

Je viens de lire attentivement le Mémoire de M. l'abbé *Deidier* ; il est digne de paraître avec le vôtre. Je ne saurais trop vous remercier de me l'avoir envoyé , et je vous supplie , Monsieur , de vouloir bien remercier pour moi l'auteur , du profit que je tire de son ouvrage.

Il y a, ce me semble, de l'invention dans la nouvelle démonstration qu'il donne, *figure II.* 1741.

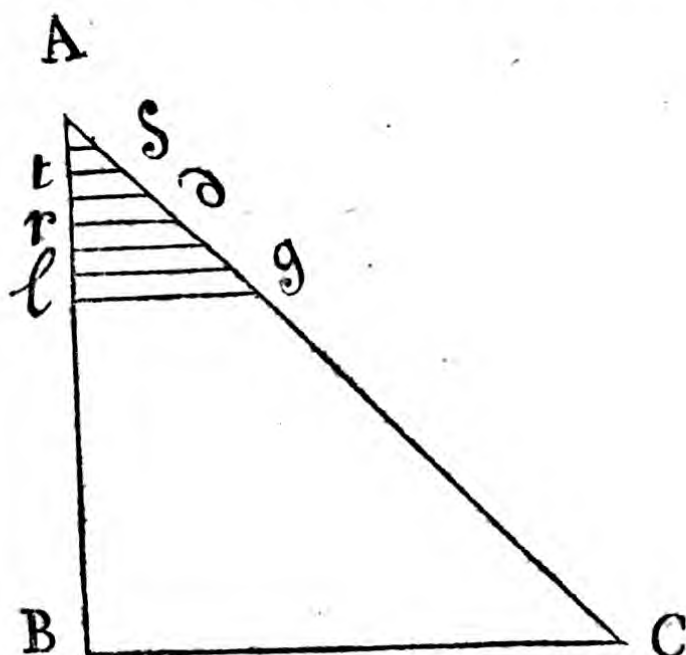
Je n'ose abuser de votre patience; mais si vous, ou M. l'abbé *Deidier*, avez le temps, ayez la bonté de m'éclairer sur quelques doutes; je vous ferais bien obligé.

M. *Deidier*, page 127, dit que le corps A (on fait de quoi il est question) aura une force avant le choc qui fera comme le produit de la masse par la vitesse.

Mais c'est de quoi les *forcevotiers* ne conviendront point du tout; ils vous diront hardiment que ce corps renferme en soi une force qui est le produit du carré de sa vitesse, et que s'il ne manifeste pas cette force en courant sur ce plan poli, c'est qu'il n'en a pas d'occasion. C'est un soldat qui marche armé; dès qu'il trouvera l'ennemi, il se battra; alors il déploiera sa force, et alors $m \times u^2$.

Ils soutiennent donc que le mobile a reçu cette force que nous nions, et ils tâchent de prouver qu'il l'a reçue *à priori*; ce qui est bien pis encore que des expériences.

1741.



Ne disent-ils pas que , dans ce triangle , la force reçue dans le corps A est le produit d'une infinité de pressions accumulées ? ne disent-ils pas que A n'aurait pas en l la force qui résulte de ces pressions , si la ligne t s , par exemple , ne représentait deux pressions , si r d n'en représentait trois , &c ?

Mais , disent-ils , le triangle A l g est au triangle A B C comme le carré de l g au carré de B C , et ces deux triangles sont infiniment petits ; donc ils représentent , dans le premier triangle A l g , les pressions qui donnent une force égale au carré de l g , et dans le grand triangle la somme des pressions qui donnent la force égale au carré B C.

Mais n'y a-t-il pas là un artifice ? et ne faut-il pas que toutes ces pressions, si on les distingue, agissent chacune l'une après l'autre ? Il y a donc dans cet instant, autant d'instans que de pressions. Cette figure même montre évidemment un mouvement uniformément accéléré : or, comment peut-on supposer qu'un mouvement accéléré s'opère en un seul instant indivisible ?

1741.

Je demande si cette seule réponse ne peut pas suffire à découvrir le sophisme.

Je viens ensuite à la conclusion très-spécieuse que les leibnitziens tirent de la percussion des corps à ressort et des corps inélastiques.

Dans la collision des corps à ressort, ils retrouvent toujours les mêmes forces avant et après le choc, quand ils supputent la force par le carré de la vitesse ; et, dans la collision d'un corps inélastique qui choque un corps dur, ils retrouvent encore leur compte.

Par exemple, une boule de terre glaise, suspendue à un fil, rencontre un morceau de cuivre de même pesanteur qu'elle :

Leur masse est 2, leur vitesse 5 ;

Le choc produit un enfoncement que j'appelle 2 ; que chaque masse soit 2, et chaque vitesse 10, l'enfoncement est 4.

Mais que la masse de l'un soit 4 et la

— vitesse 5 , la masse de l'autre 2 et la vitesse 10 ,
174¹. l'enfoncement n'est que 3.

C'est là que les forceviviens prétendent triompher; car, disent-ils, nous avons trouvé cavité 2 produite par 200 de force, et cavité 4 produite par 400 de force; nous trouvons ici cavité 3 produite par 300, selon notre calcul.

Mais si l'on compte, poursuivent-ils, selon l'ancienne méthode, on aura pour le troisième cas, non pas 300 de force, mais 4×5 pour un des mobiles, 2×10 pour l'autre; le tout $= 40$. Donc, selon l'ancien calcul, l'enfoncement devrait être 4 comme dans le second cas, et non pas 3; donc il faut, concluent-ils, que l'ancienne façon de compter soit très-mauvaise.

Je fais bien qu'on peut dire que, dans la percussion de deux corps à ressort, lorsqu'un plus petit va choquer un plus grand, le ressort augmente les forces; mais ici, lorsque ce mobile de cuivre, et ce mobile inélastique de terre glaise se rencontrent, pourquoi se perd-il de la force? Nous n'avons plus dans ce cas la ressource des ressorts.

Ne dois-je pas recourir à une raison primitive? et si cette raison satisfait pleinement à ces deux difficultés qui paraissent opposées, pourrai-je me flatter d'avoir rencontré juste?

Cette cause que je cherche n'est-elle pas la masse même des corps?

Je remarque que dans les corps à ressort il n'y a accroissement de quantité de mouvement (que j'appelle force) que lorsque le corps à ressort choqué est plus pesant que celui qui l'attaque. 1741.

Je vois , au contraire , que quand le mobile inélastique souffre un enfoncement moins grand qu'il ne devrait le recevoir , le corps inélastique a moins de masse ; par exemple , quand la boule de terre glaise , qui est 2 et qui a 10 de vitesse , rencontre le cuivre 2 , qui a aussi 10 de vitesse , l'enfoncement est 4.

Mais si l'un des deux corps a 2 de masse et 10 de vitesse , et l'autre 4 de masse et 5 de vitesse , alors , quoique les causes paraissent égales , quoiqu'il y ait de part et d'autre égale quantité de mouvement , l'effet est cependant très-différent. Pourquoi ? n'est-ce pas que les corps réagissent moins quand ils ont moins de masse , et réagissent plus quand ils sont plus massifs ?

N'est-ce pas , toutes choses égales , parce qu'un corps est plus massif qu'il a plus de ressort , et qu'ainsi il réagit plus contre un petit corps à ressort qui le vient frapper ? comme dans l'expérience d'*Herman*. Et n'est-ce pas par cette même raison qu'un corps quelconque , toutes choses égales , réagit moins , s'il est plus petit ?

1741. — Voilà mon doute. Pardon de cette confession générale au temps de Pâques. Elle est trop longue ; mais si je voulais vous dire combien je vous aime et vous estime , je ferais bien plus prolix.

Adieu ; je suis de toute mon ame votre , &c.

L E T T R E X L I X.

A M. DE MAIRAN, à Paris.

A Bruxelles , le premier d'avril.

ME voici , Monsieur , tout à travers du schisme. Je suis toujours le confesseur de votre évangile , au milieu même des tentations. Je vous envoie mon petit grimoire ; vous verrez seulement , par la première partie , si je vous ai bien entendu ; et , en cas que vous trouviez quelques réflexions un peu neuves dans la seconde , vous pourrez montrer mes questions à votre aréopage.

Je serai curieux de savoir si on croit que je suis dans le bon chemin. Voilà tout ce que je prétends. Je ne veux point une approbation , mais une décision. Ai-je tort ? ai-je raison ? ai-je bien ou mal pris vos idées ?

Vous recevrez peut-être la réponse de

madame la marquise *du Châtelet* imprimée , en recevant mon manuscrit. Puisque vous avez eu la patience de lire mon Essai sur la métaphysique de *Leibnitz* , vous avez déjà vu que l'amitié ne me donne ni ne m'ôte mes opinions. Ce petit traité , mal imprimé en Hollande , fait partie d'une introduction aux *Elémens de Newton* qu'on réimprime ; et c'est à madame *du Châtelet* elle-même que j'adresse , et que je dédie cet ouvrage dans lequel je prends la liberté de la combattre. Il me semble que c'est-là , pour les gens de lettres , un bel exemple qu'on peut être tendrement et respectueusement attaché à ceux que l'on contredit.

Je me flatte donc que votre petite guerre avec madame *du Châtelet* ne servira qu'à augmenter l'estime et l'amitié que vous avez l'un pour l'autre. Elle est un peu piquée que vous lui ayez reproché qu'elle n'a pas lu assez votre Mémoire. Je voudrais qu'elle fût persuadée des choses que vous y dites autant qu'elle les a lues ; mais songeons , mon cher et aimable philosophe , combien il est difficile à l'esprit humain de renoncer à ses opinions. Il n'y a que l'auteur du *Télémaque* à qui cela soit arrivé. C'est qu'il aima mieux sacrifier le quietisme que son archevêché , et madame *du Châtelet* ne veut point sacrifier les forces vives , même à vous.

— Elle ne peut point convenir qu'il soit possible d'épuiser la force à former des ressorts, et de la reprendre ensuite. Elle trouve là une contradiction qui la frappe. J'ai beau faire; nous disputons tout le jour, et nous n'avancions point. Voilà pourquoi je veux savoir si son opiniâtreté ne vient pas en partie de ses lumières, et en partie de ce que je soutiens mal votre cause.

1741.

Je ne fais par quelle fatalité les dames se sont déclarées pour *Leibnitz*. Madame la princesse de *Columbrano* a écrit aussi en faveur des forces vives. Je ne m'étonne plus que ce parti soit si considérable. Nous ne sommes guère galans ni vous ni moi. Mais vous êtes comme *Hercule* qui combattait contre les Amazones sans ménagement, et moi je ne suis dans votre armée qu'un volontaire peu dangereux.

Si nous étions à Paris, la paix serait bientôt faite; et je me flatte bien que nous dînerions ensemble un jour dans cette belle maison (*) consacrée aux arts, peinte par *le Sueur* et par *le Brun*, et digne de recevoir M. de *Mairan*.

Adieu, cher ennemi de mes amis; adieu, mon maître, digne d'être celui de votre illustre et aimable adversaire.

P. S. Depuis cette lettre écrite, je reçois

(*) L'hôtel Lambert.

votre

votre billet à l'abbé *Mouffinot*. Ne me répondez point, mon cher philosophe; le temps est à ménager, quoi qu'en disent les *forceviviens*; mais si vous croyez que vous me ferez plaisir en montrant à l'académie de quelle façon je pense; si on peut voir, par mon Mémoire, que je ne suis pas absolument étranger dans Jérusalem, ayez la bonté de le communiquer: sinon, *pereat*.

1741.

Je me tiens pour répondu; je ne veux pas un mot. Je vous embrasse, je vous estime, je vous aime autant que vous le méritez.

L E T T R E L.

A M. H E L V E T I U S.

A Bruxelles, 3 d'avril.

J'AI reçu aujourd'hui, mon cher ami, votre diamant, qui n'est pas encore parfaitement taillé, mais qui fera très-brillant.

Croyez-moi, commencez par achever la première épître; elle touche à la perfection, et il manque beaucoup à la seconde.

Votre première épître, je vous le répète, sera un morceau admirable; sacrifiez tout pour la rendre digne de vous; donnez-moi la joie de voir quelque chose de complet sorti de

Corresp. générale. Tome III. * L

— vos mains. Envoyez-la-moi dans un paquet
 1741. un peu moins gros que celui d'aujourd'hui. Il n'est plus besoin de page blanche. D'ailleurs, quand vous en gardez un double, je puis aisément vous faire entendre mes petites réflexions. J'ai autant d'impatience de voir cette épître arrondie, que votre maîtresse en a de vous voir arriver au rendez-vous. Vous ne savez pas combien cette première épître sera belle, et moi je vous dis que les plus belles de *Despréaux* seront au-dessous; mais il faut travailler, il faut savoir sacrifier des vers; vous n'avez à craindre que votre abondance; vous avez trop de sang, trop de substance; il faut vous saigner et jeûner. Donnez de votre superflu aux petits esprits compassés, qui sont si méthodiques et si pauvres, et qui vont si droit dans un petit chemin sec et uni qui ne mène à rien. Vous devriez venir nous voir ce mois-ci; je vous donne rendez-vous à Lille, nous y ferons jouer Mahomet; *la Noue* le jouera, et vous en jugerez. Vous seriez bien aimable de vous arranger pour cette partie.

J'ai peur que nous n'ayons pas raison contre *Mairan* dans le fond; mais *Mairan* a un peu tort dans la forme, et madame *du Châtelet* méritait mieux. Bonsoir, mon cher poète philosophe; bonsoir, aimable *Apollon*.

L E T T R E L I.

1741.

A M. PITOT DE LAUNAY.

A Bruxelles, 5 d'avril.

M O N S I E U R , je vous fais mon compliment sur ce que vous allez changer de vilaine eau en une terre fertile. Cela est moins brillant que de mesurer la terre et de déterminer sa figure, mais cela est plus utile; et il vaut mieux donner aux hommes quelques arpens de terre, que de savoir si elle est plate aux pôles. Vous n'aurez besoin de personne auprès de votre confrère M. de *Richelieu*, mais je me vanterai à lui d'être votre ami; et c'est moi qui vous prie de lui bien faire ma cour, et à un très-aimable syndic avec qui j'ai fait la moitié du voyage jusqu'à Langres. Je vous prie, avant de partir, de me mander ce qu'on pense, ou plutôt ce que vous pensez sur le quatrième tome de la *Physique* de l'abbé de *Molières*.

Entre autres opinions qui m'ont surpris dans ce livre, j'ai trouvé une preuve surabondante de l'existence de DIEU, qui, me semble, ferait des athées si on pouvait l'être. Me trompé-je? M. de *Molières* me paraît étrangement anti-mécanique.

— Je suis fâché que l'auteur des Institutions
 1741. physiques abandonne quelquefois *Newton* pour
Leibnitz, mais il faut aimer ses amis de quelque
 parti qu'ils soient. Adieu; je vous prie de
 vous souvenir de moi avec tous vos amis.
 Vous savez que je vous aime et que je vous
 estime trop pour vous faire des complimens
 ordinaires. Ne m'oubliez pas auprès de madame
Pitot. L'illustre *Newton-leibnitzienne* va vous
 écrire.

L E T T R E L I I.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 4 de mai.

MADAME *du Châtelet*, Monsieur, m'a dérobé
 une marche; elle a envoyé sa lettre avant la
 mienne; mais je n'ai été ni moins touché ni
 moins inquiet, et je n'ai pas été moins satis-
 fait qu'elle quand j'ai appris votre heureuse
 arrivée à Vienne, après tant de fatigues et de
 dangers. Vous êtes fait pour plaire par-tout
 où vous êtes, mais vous ne plairez jamais
 tant à personne qu'à vos compatriotes quand
 vous les reverrez. Ils sont plus dignes que les
 Irlandais de jouir de votre commerce.

Si vous prenez le parti de repasser en France,
 et que vous preniez votre chemin par Bruxelles,

vous porterez la consolation et la joie dans
notre solitude. Vous savez, sans doute, com-
bien tout le monde s'est intéressé à votre des-
tinée. Croyez que ce n'est pas à Bruxelles
qu'on vous aime le moins. Il y a deux per-
sonnes ici qui ne font point du tout du même
avis sur les imaginations de *Leibnitz*, mais qui
se réunissent à vous estimer et à vous aimer de
tout leur cœur.

1741.

Conservez-moi, je vous en prie, l'amitié
que vous m'avez toujours témoignée, et sur-
tout conservez-vous.

L E T T R E L I I I.

A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, le 5 de mai.

J'AI reçu, Monsieur, votre certificat; mais
je vois que l'académie est neutre, et n'ose pas
juger un procès qui me paraît pourtant assez
éclairci par vous.

Je crois que la société royale ferait plus
hardie, et ne balancerait pas à prononcer
qu'en temps égal deux font deux, et quatre
font quatre; car, en vérité, tout bien pesé,
voilà à quoi se réduit la question.

Franchement, *Leibnitz* n'est venu que pour

1741. religion. Vous croirez peut-être que je blasphème quand je dis que *la Noue*, avec sa physionomie de finge, a joué le rôle de *Mahomet*, bien mieux que n'eût fait *Dufresne*. Cela n'est pas vraisemblable, mais cela est très-vrai. Le petit *Baron* s'est tellement perfectionné depuis la première représentation, a eu un jeu si naturel, des mouvemens si passionnés, si vrais et si tendres, qu'il se fait pleurer tout le monde, comme on faigne du nez. C'est une chose bien singulière qu'une pièce nouvelle soit jouée en province, de façon à me faire désespérer qu'elle puisse avoir le même succès à Paris. Mon fort, d'ailleurs, a toujours été d'être persécuté dans cette capitale, et de trouver ailleurs plus de justice. On dit que le goût des mauvaises pointes et des quolibets est la seule chose qui soit aujourd'hui de mode, et que sans la voix de *la le Maure*, et le canard de *Vaucanson*, vous n'auriez rien qui fît ressouvenir de la gloire de la France.

Je devrais dire : *Frangere, miser, calamos, vigilataque praelia dele*. Cependant j'aime toujours les lettres, comme si elles étaient honorées et récompensées; vous seuls me les rendez toujours chères, et vous faites ma patrie.

Madame *du Châtelet* a encore gagné aujourd'hui un incident considérable; et la justice est absolument bannie de ce monde, si elle ne

gagne pas un jour le fond du procès ; mais ce jour est loin , et le peu qui reste de belles années se consume à Bruxelles. Nous n'en ferons pas quittes avant trois ans. N'importe , mon courage ne s'épuisera pas , et je ne regretterai ni Paris ni Berlin. Je souhaite seulement que nous puissions venir faire un tour , quand vous nous direz de venir.

1741.

Adieu , nos anges ; je suis toujours *sub umbra alarum vestrarum*.

P. S. Vous savez M. de *Maupertuis* à Vienne chez le prince *Lichtenstein* , après avoir été dépouillé par des payfans en raison directe de tout ce qu'il avait.

L E T T R E L V.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, 17 de mai.

EH bien ! mon cher ami , vous avez donc employé les cent vieux louis. Soit. Tout ce que vous faites est bien , et *vidit quod esset bonum* , et *est bonum* d'avoir mille écus de rente de plus. Il faudra un peu pâtir cette année ; mais si **DIEU** permet que je vive , je vivrai à mon aise.

— 1741. Faites-moi le plaisir, mon cher ami, d'expédier promptement à Lille, à M. *Denis*, et franc de port, un joli paravent à feuilles, pour mettre devant une cheminée, haut d'environ trois pieds et demi, plus ou moins, les feuilles se levant et se baissant à volonté.

C'est de Lille, où j'ai passé quelques jours, que je vous envoyai ma signature en parchemin, dans laquelle j'oubliai le nom d'*Arouet*, que j'oublie assez volontiers. Je vous renvoie d'autres parchemins où se trouve ce nom, malgré le peu de cas que j'en fais. Dans peu, vous aurez mon certificat de vie, puisque, malgré ma maigreur et ma langueur, on dit que je vis encore. Dites-le vous-même, écrivez-le à nos débiteurs.

L E T T R E L V I.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Bruxelles, le 27 de mai.

J E n'apprends qu'aujourd'hui, mon cher ami, que ce manuscrit de Mahomet, dont je vous destinais l'hommage depuis si long-temps, est enfin arrivé à Paris, malgré les saints inquisiteurs. Ce bon musulman est entre les mains d'un docteur de sorbonne, nommé l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri, et cet abbé

n'attend que vos ordres pour vous l'envoyer par la voie que vous voudrez.

1741.

Je vous prie instamment de le lire avec des yeux de critique, et non pas avec ceux d'un ami. J'ai essayé, comme vous savez, la pièce à Lille. *La Noue* ne s'en est pas mal trouvé; mais je ne regarde les jugemens de Lille que comme une sentence de juges inférieurs qui pourrait bien être cassée à votre tribunal. Vous consulter de loin, mon cher *Cideville*, c'est une consolation d'une si longue absence; si je vivais avec vous, je vous consulerais tous les jours.

Pourquoi ne pouvez-vous pas faire comme le jeune *Helvétius*, qui est venu passer ici quelques jours? Nous avons parlé de belles-lettres, nous avons rempli toutes nos heures; ce serait avec vous surtout qu'un pareil commerce serait délicieux, *sed nos fata premunt*. Où êtes-vous à présent, et que faites-vous? Cueillez-vous les fleurs du Parnasse, ou arrachez-vous les chardons de la chicane? Il me semble que vous m'aviez écrit que quelquefois la malheureuse nécessité de plaider vous arrachait à l'étude et au plaisir; c'est le cas où est madame du Châtelet.

Nos patriæ, fines et dulcia relinquimus arva;

Nos patriam fugimus.

— Et pourquoi ? pour plaider six ou sept ans
1741. en Brabant. Personne ne mène la vie qu'il
devrait mener. Voilà-t-il pas le roi de Prusse,

L'enragé qu'il était, né roi d'une province,
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,

qui s'en va hasarder sa vie en Silésie contre
des hofards ! *Maupertuis*, qui pouvait vivre
heureux en France, cherche à Berlin le bon-
heur qui n'y est pas, et se fait prendre par
des payfans de Moravie, qui le mettent tout
nu, et lui prennent plus de cinquante théo-
rèmes qu'il avait dans ses poches. J'ai été plus
sage ; j'ai revolé bien vite vers *Emilie*. Le roi
de Prusse m'en a un peu boudé. Depuis les
incivilités qu'il a faites à la reine d'Hongrie,
il souffre impatiemment qu'on lui préfère une
femme. Il m'a fait des coquetteries immédia-
tement après la bataille de Molvitz, et actuel-
lement que je vous écris, je lui dois deux
lettres :

Mais il faut que je vous préfère ;
Car, dût-il être mon appui,
Vous faites des vers mieux que lui,
Et votre amitié m'est plus chère.

Il ne doit aller qu'après vous et madame
du Châtelet ; chacun doit être à sa place. Il

n'est que roi au bout du compte , et vous —
 êtes le plus aimable des hommes. Adieu, je 1741.
 vous embrasse.

L E T T R E L V I I .

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 28 de mai.

Vous n'avez pas, sans doute, reçu les lettres que madame *du Châtelet* et moi nous vous avons écrites à Vienne. Si vous aviez pu favoir la douleur dont nous fûmes pénétrés sur le faux bruit de votre mort, vous m'écrieriez avec un peu plus d'amitié, et vous ne vous borneriez point à me parler au nom de la reine-mère. Est-il possible que ce soit vous qui ayez des inégalités ! Je ne vous cacherai point qu'on m'a mandé que vous vous étiez plaint à Berlin d'expressions dont je m'étais servi en parlant de vous. Je ne me souviens pas d'en avoir jamais employé d'autres que celles de *digne appui de Newton*, de *mon maître dans l'art de penser*.

Je l'ai dit en vers et en prose, et vous n'avez jamais eu de partisan plus attaché que moi. Si ce sont ces expressions qui vous ont choqué, je vous avertis que je ne me corrigerai pas ; et que si vous avez de l'inégalité dans

1741. l'humeur , et de l'injustice dans le cœur , je ne vous en regarderai pas moins comme un homme qui fait honneur à son siècle. Mais il m'en coûterait infiniment d'être réduit à n'avoir pour vous que les froids sentimens de l'estime.

Je vous ai toujours aimé , et ne vous ai jamais manqué. Je suis en droit , par mon amitié , de vous gronder vivement , de vous reprocher votre humeur avec moi. J'use de mes droits , et je vous conjure de ne jamais croire que je puisse ni penser ni parler de vous d'une manière qui vous déplaîse. C'est une vérité aussi incontestable que celle de l'aplatissement des pôles.

Si vous écrivez au roi , je vous prie de lui dire qu'il y a près d'un mois que je suis malade ; c'est ce qui m'empêche de répondre à la lettre charmante dont il m'a honoré. Vous pourrez aisément m'excuser envers sa Majesté de la manière dont vous savez tout dire.

Vous savez qu'on n'a pas été trop content dans le monde de la lettre de M. de *Mairan* (*), et qu'on l'a été beaucoup de celle de madame *du Châtelet*. L'académie est toujours partagée sur les forces vives. J'ai pris la liberté d'entrer dans la querelle et d'envoyer un mémoire à

(*) Dispute sur les forces vives entre madame *du Châtelet* et M. de *Mairan*.

l'académie. Je voulais un jugement , mais ———
 MM. *Camus* et *Pitot*, nommés commissaires , 1741.
 se sont contentés de dire que je n'entendais
 pas mal la matière ; et M. *Pitot* prétend que
 le fond de la chose *est aussi difficile que la quadra-*
ture du cercle. Je ne croyais pas que cette
 question fût si profonde.

Savez-vous que M. de *la Trimouille* est mort
 de la petite vérole ? Ce n'était pas un grand
 géomètre , mais c'était un homme infiniment
 aimable , à ce qu'on dit.

Si vous faites un tour à Paris , prenez votre
 chemin par Bruxelles ; vous y verrez une
 dame plus digne que jamais de vous voir , et
 un homme qui mérite votre amitié , parce
 qu'il vous aime autant qu'il vous estime.

Je reçois dans ce moment une lettre du roi ,
 dans laquelle il me conte votre aventure de
 Molvitz , avec tout l'esprit que vous lui
 connaissez. Je suis si malade que je ne peux
 répondre à ses jolis vers. Je vous prie , plus
 que jamais , de faire mes excuses en gas que
 vous lui écriviez. S'il pense comme moi , il
 doit préférer votre prose à mes vers.

Adieu , mon cher Monsieur ; aimez-moi un
 peu , je vous en prie , et ne me tenez pas
 rigueur.

Du très-humble et très-obéissant , vous
 n'en aurez pas de *Voltaire*.

1741.

L E T T R E L V I I I .

A M. D E W A R M H O L T Z.

A Bruxelles , mai.

M O N S I E U R ,

V O U S m'aurez fait un vrai plaisir si vous aviez pu remplir les promesses que vous aviez eu la bonté de me faire ; mais puisque vous ne le pouvez pas , j'attendrai que votre grande et belle édition ait paru pour corriger mon petit abrégé de l'histoire de *Charles XII*, que je compte seulement faire imprimer à la suite de mes œuvres. Je ne manquerai pas alors de rendre la justice qui est due à la source où j'aurai puisé. Il est très-naturel que M. *Norberg*, suédois et témoin oculaire , ait été mieux instruit que moi étranger , et il est juste que sa grande histoire serve d'instruction pour mon petit abrégé. J'aurais renoncé entièrement à cette faible partie de mes ouvrages , si cette histoire que j'ai donnée n'avait eu quelque succès , au moins par le style , et si le public n'avait paru souhaiter que ce morceau assez intéressant fût appuyé de faits authentiques.

Au reste , il est très-faux que je me sois
adressé

adressé à aucun libraire , ni indirectement ni directement , pour faire imprimer cet abrégé nouveau , qui n'est pas même commencé. 1741.

Vous me ferez plaisir , Monsieur , et vous me rendrez justice , si vous voulez bien avertir , dans la préface ou dans les notes de votre ouvrage , que je ne prétends point combattre *M. Norberg* , mais me réformer sur ses mémoires. Je crois même que ce serait la seule note qui conviendrait , car il me paraît fort inutile de citer les endroits où j'aurai été trompé dans mes premières éditions , puisque tous ces endroits seront corrigés dans la nouvelle. C'est sur quoi je m'abandonne à votre discrétion , étant de tout mon cœur (*), Monsieur , &c.

(*) *M. de Voltaire* se trompait ; il trouva dans le chapelain plus d'injures et d'erreurs que de faits intéressans , ou de remarques utiles.

1741.

L E T T R E L I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 de juin.

C O M M E N T mes anges , qui fondent les cœurs , peuvent-ils s'imaginer que je fasse imprimer leur Mahomet ? Je ne suis pas assez impie pour transgresser leurs ordres : on ne l'imprimera, on ne le jouera à Paris que quand ils le voudront.

Vous avez cru , je ne fais sur quel billet moitié vers et moitié prose , écrit à *la Noue* il y a quelques mois , que je lui envoyais ce Mahomet imprimé ; mais mes anges sauront qu'il y a deux points dans cette affaire. Le premier est que j'envoyais à ce *la Noue* la pièce manuscrite avec les rôles , et qu'il m'a rendu le tout fidèlement , car ce *la Noue* est un honnête garçon.

Le second point est que ledit *la Noue* a été aussi indiscret qu'honnête homme , pour le moins ; qu'il a montré mes lettres , et que ces petits vers , dont vous me parlez , très-peu faits pour être montrés , ont couru Paris. C'est ce second point qui me fâche beaucoup. Il est défendu dans la sainte Ecriture de révéler la turpitude , et la plus grande des turpitudes

c'est une lettre écrite d'abondance de cœur à un ami, et qui devient publique. J'ai appris même qu'on a défigur^{1741.}é et fort envenimé ces petits vers dont, en vérité, il ne me souvient plus. Enfin, j'ai tout lieu de croire que cette bagatelle est allée jusqu'aux oreilles de monsieur le cardinal. Ce qui me le persuade, c'est que dans ce temps-là même, M. du Châtelet étant à Paris, et ayant retiré d'office mes ordonnances du trésor royal, monsieur le cardinal donna ordre qu'on ne les payât point.

Madame du Châtelet, sans m'en rien dire, m'a joué le tour d'écrire à son éminence, qui a répondu qu'on me payerait, mais qui n'a pas mis dans sa lettre le même air de bonté pour moi que celui dont il m'honorait quand j'étais en Hollande et en Prusse.

Je vais avoir l'honneur de lui écrire pour le remercier; mais je ne fais si je dois prendre la liberté de lui proposer de lire Mahomet; je ne ferai rien sans les ordres de mes anges gardiens.

Je fais mon compliment à M. de la Chaussée: Je voudrais bien que quelque jour il pût me le rendre, mais je doute fort qu'on trouve à la comédie française quatre acteurs tels que ceux qui ont joué Mahomet à Lille.

Je fais que *la Noue* a l'air d'un fils rabougré de *Baubourg*, mais aussi il joue à mon sens d'une manière plus forte, plus vraie et plus

— 1741. tragique que *Dufresne*. Il y a un petit *Baron* qui n'a qu'un filet de voix , mais qui a fait verser des ruisseaux de larmes. J'en verserais moi de n'être pas auprès de vous , si je n'étais pas ici. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

L E T T R E L X.

A M. PITOT DE LAUNAY.

Bruxelles , le 19 de juin.

JE suis un paresseux , mon cher philosophe ; je crois que c'est une mauvaise qualité attachée au peu de santé que j'ai. Je passe des six mois entiers sans écrire à mes amis. Il est vrai qu'il faut m'excuser un peu. J'ai fait des voyages au Nord quand vous alliez au Midi ; mais ne jugez point , je vous prie , de mon amitié par mon silence ; personne ne s'intéresse plus vivement que moi à tout ce qui vous arrive ; il suffit d'ailleurs d'être bon citoyen pour être charmé que vous soyez employé en Languedoc. J'aimerais mieux encore que vous fussiez occupé à ouvrir de nouveaux canaux en France qu'à rajuster les anciens. Il me semble qu'il manque à l'industrie des Français et à la splendeur de l'Etat, d'embellir le royaume, et de faciliter le commerce par ces rivières artificielles

dont on a déjà de si beaux exemples. De tels ouvrages valent bien l'aire d'une courbe, et la mesure leibnitzienne des forces vives. Vous faites de la géométrie l'usage le plus honorable, puisque c'est le plus utile ; car je m'imagine qu'il en est de la physique comme de la politique des princes : où est le profit, là est l'honneur.

J'ai un peu abandonné cette physique pour d'autres occupations ; il ne faut faire qu'une chose à la fois pour la bien faire. Madame *du Châtelet* est assez heureuse pour n'avoir rien à présent qui la détourne de cette étude ; sa lettre à M. de *Mairan* a été fort bien reçue, mais j'aurais mieux aimé que cette dispute n'eût pas été publique. Le fond de la question n'a pas été entamé dans les lettres de M. de *Mairan* et de madame *du Châtelet*, et le fond de la question consistant à savoir si le temps doit entrer dans la mesure des forces, il me semble que tout le monde devrait être d'accord. M. de *Bernoulli* lui-même ne nie plus qu'on doive admettre le temps. Ainsi, si on peut disputer encore, ce ne peut plus être que sur les termes dont on se sert. Il est triste pour des géomètres qu'on se soit si long-temps battu sans s'entendre. On les aurait presque pris pour des théologiens.

Je crois que vous êtes bien content du

— 1741. séjour du Languedoc. Est-il vrai qu'on s'y porte toujours bien ? Il n'en est pas de même en Flandre ; ma santé continue d'y être bien mauvaise. Les études en souffrent , l'ame est toujours malade avec le corps , quoique ces deux choses soient , dit-on , de nature si *hétérogène*. Avez-vous auprès de vous madame votre femme ? ou l'avez-vous laissée à Paris ? et vivez-vous avec elle comme *Cérès* avec *Proserpine* , six mois d'absence et six mois de séjour.

M. de *Maupertuis* doit être arrivé à Paris. On le dit mécontent ; il n'a point fondé d'académie à Berlin , comme il l'espérait , a mangé beaucoup d'argent , a perdu son petit bagage à la bataille de *Molvitz* , et n'est pas récompensé comme on s'en flattait. Il n'a point passé à son retour par *Bruxelles* , et il y a très-long-temps que je n'ai reçu de ses nouvelles. On nous dit , dans le moment , qu'il y a une suspension d'armes en *Silésie* ; mais cette nouvelle mérite confirmation.

Toute l'Europe se prépare à la guerre ; Dieu veuille que ce soit pour avoir la paix !

Adieu , mon cher Monsieur ; je vous aime tout comme si je vous écrivais tous les jours. Mon cœur n'est pas paresseux.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Je vous embrasse sans cérémonie.

L E T T R E L X I.

1741.

A M. H E L V E T I U S.

A Bruxelles, ce 20 de juin.

JE me gronde bien de ma paresse, mon cher et aimable ami ; mais j'ai été si indignement occupé de prose depuis un mois, que j'ofais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appesantit dans des études qui font à la poésie ce que des garde-meubles sombres et poudreux font à une salle de bal bien éclairée. Il faut secouer la poussière pour vous répondre. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point *Boileau* assez fort, il n'a rien de sublime, son imagination n'est point brillante, j'en conviens avec vous ; aussi il me semble qu'il ne passe point pour un poëte sublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux ; il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses transitions ; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère. Ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe, vous voyez tout en grand ; votre pinceau est

— fort et hardi. La nature en tout cela vous a
 1741. mis, je vous le dis avec la plus grande sincé-
 rité, fort au-dessus de *Despréaux*; mais ces talens-
 là, quelque grands qu'ils soient, ne feront
 rien sans les siens. Vous avez d'autant plus
 besoin de son exactitude, que la grandeur de
 vos idées souffre moins la gêne et l'esclavage.
 Il ne vous coûte point de penser, mais il
 coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai
 donc éternellement cet art d'écrire que
Despréaux a si bien connu et si bien enseigné,
 ce respect pour la langue, cette liaison, cette
 suite d'idées, cet air aisé avec lequel il con-
 duit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de
 l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne
 doit qu'au travail. Un mot mis hors de sa
 place gâte la plus belle pensée. Les idées de
Boileau, je l'avoue encore, ne sont jamais
 grandes, mais elles ne sont jamais défigurées:
 enfin, pour être au-dessus de lui, il faut
 commencer par écrire aussi nettement et aussi
 correctement que lui.

Votre danse haute ne doit pas se permettre
 un faux pas; il n'en fait point dans ses petits
 menuets. Vous êtes brillant de pierreries;
 son habit est simple, mais bien fait. Il faut
 que vos diamans soient bien mis en ordre,
 sans quoi vous auriez un air gêné avec le
 diadème en tête. Envoyez-moi donc, mon
 cher

cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé —
 que vous imaginez noblement ; ne dédaignez 1741.
 point tout à la fois d'être possesseur de la mine
 et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous sentez
 combien, en vous parlant ainsi, je m'intéresse
 à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié
 pour vous a redoublé encore à votre dernier
 voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de
 vers. Je ne veux plus aimer que les vôtres.
 Madame du Châtelet, qui vous a écrit, vous
 fait mille complimens. Adieu ; je vous aime-
 rai toute ma vie.

L E T T R E L X I I.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 21 de juin.

J E vous avoue que je suis étonné et embar-
 rassé de l'affaire de votre pension. Je ne peux
 douter que vous ne la touchiez tôt ou tard.
 Si vous n'entendez parler d'ici à un mois que
 des affaires de Hongrie et point des vôtres,
 et si vous jugez à propos de m'employer,
 je prendrai la liberté de faire souvenir sa
 Majesté prussienne de ses promesses ; si même
 vous croyez que je doive écrire à présent, je
 ne balancerai pas. Mon crédit, à la vérité,

Corresp. générale. Tome III. * N

— est aussi médiocre que les bontés continuelles
 1741. dont le roi m'honore sont flatteuses. Il pourrait très-bien souffrir mes vers et ma prose, et faire très-peu de cas de mes recommandations. Mais enfin, j'ai quelque droit de lui écrire d'une chose dont j'ai osé lui parler, et sur laquelle j'ai sa parole. La dernière lettre que j'ai reçue est du 3 juin. Je pourrais, dans ma réponse, glisser une commémoration très-convenable de vos services et de vos besoins.

Vous me ferez plaisir de m'apprendre à quel point M. de *Maupertuis* est satisfait, et ce que sa Majesté prussienne a ajouté à la manière distinguée dont elle l'a toujours traité. Vous pouvez me parler avec une liberté entière, et compter sur ma discrétion comme sur mon zèle.

Les vers qui regardent le roi de Prusse, et qui sont en manuscrit à quelques exemplaires de la *Henriade*, ne sont plus convenables. Ils n'étaient faits que pour un prince philosophe et pacifique, et non pour un roi philosophe et conquérant. Il ne me siedrait plus de blâmer la guerre en m'adressant à un jeune monarque qui la fait avec tant de gloire.

Vous savez d'ailleurs qu'il avait fait commencer une édition gravée de la *Henriade*. Je ne fais si les affaires importantes qui l'occupent, lui permettront de continuer à me

faire cet honneur ; mais , soit qu'on la réim-
prime à Berlin , soit qu'on la grave en Angle- 1741.
terre , je ne pourrai me dispenser de changer
cette dédicace d'une manière convenable au
sujet et au temps.

A l'égard de ces additions et de ces correc-
tions en vers et en prose que je vous ai
envoyées , vous sentez bien qu'il ne faut
jamais que cela passe en des mains profanes.
Ce qui est bon pour deux ou trois personnes
sensées , ne l'est point pour le grand nombre.
Je vous prie donc de ne vous en point défaisir.
Ce n'est pas que je pense qu'il y ait rien de
dangereux dans ces petites additions ; mais ,
quelque circonspection que j'apporte dans ce
que j'écris , on en peut toujours abuser. Je
passerais pour coupable des mauvaises inter-
prétations que la malignité fait trop aisément ;
enfin , je ne dois donner aucune prise. Je me
crois d'autant plus obligé à une extrême rete-
nue , que les obligations que j'ai à monsieur
le cardinal , m'imposent un nouveau devoir
de les justifier par la conduite la plus mesurée.
Je dois particulièrement ses bontés à madame
du Châtelet dont il a senti tout le mérite dans
les entretiens qu'il eut avec elle à Fontaine-
bleau , et pour laquelle il a conservé la plus
grande estime et les attentions les plus flat-
teuses. Tout cela redouble en moi l'envie de

— lui plaire , et je vous avoue que quand on
1741. voit dans les pays étrangers comment on
pense de lui , et avec quel respect on le
regarde , cette envie-là ne diminue pas.

M. d'*Argenson* m'a prévenu. Je voulais faire
relier proprement ce recueil pour vous prier
de lui en faire présent de ma part ; il s'est
faisi d'un bien qui était à lui , et que j'aurais
voulu lui offrir. Je vous prie de l'assurer de
mes plus tendres respects. Je vous embrasse
et vous souhaite tranquillité, santé et fortune.

L E T T R E L X I I I .

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles , le premier de juillet.

J E suis très-mortifié , Monsieur , que vous
soyez assez leibnitzien pour imaginer que vous
avez une raison suffisante d'être en colère
contre moi. Je crois , pour moi , que votre
fâcherie est un de ces effets de la liberté de
l'homme , dont il n'y a point de raison à
rendre.

En vérité , si on vous avait fait quelque
rapport , n'était-ce pas à moi-même qu'il fallait
vous adresser ? Ne connaissez-vous pas mes

sentimens et ma franchise ? puis-je avoir quel-
 que sujet et quelque envie de vous nuire ? — 1741.
 prétends-je être meilleur géomètre que vous ?
 ai-je pris parti pour ceux qui n'ont pas été de
 votre sentiment ? ai-je manqué une occasion
 de vous rendre justice ? n'ai-je pas parlé de
 vous au roi de Prusse , comme j'en ai parlé à
 toute la terre ?

Je vous avoue qu'il est bien dur d'avoir fait
 tant d'avances pour n'en recueillir qu'une
 tracasserie. Si vous aviez passé par Bruxelles ,
 vous auriez bien connu votre injustice. Voilà,
 ce me semble , de ces cas où il est doux
 d'avouer qu'on a tort.

J'ai été occupé , et ensuite j'ai été malade ;
 cela m'ôtait la liberté d'esprit nécessaire pour
 écrire ces lettres moitié prose et moitié vers ,
 qui me coûtent beaucoup plus qu'au roi. Je
 n'ai point d'imagination quand je suis malade ,
 et il faut que je demande quartier. Ce com-
 merce épistolaire est plus vif que jamais. Je ne
 reviens point de mon étonnement de recevoir
 des lettres pleines de plaifanteries du camp
 de Molvitz et d'Ottmachau. Vous pensez bien
 que votre prise n'a pas été oubliée dans les
 lettres du roi , mais il n'y a rien qui doive
 vous déplaire ; et s'il parle de votre aventure ,
 comme aurait fait l'abbé de *Chaulieu* , je me
 flatte qu'il en a usé ou en usera avec vous ,

— comme eût fait *Louis XIV*; mais , encore une
1741. fois , il fallait passer par Bruxelles pour se dire
sur cela tout ce qu'on peut se dire.

Madame *du Châtelet* n'a point reçu une
lettre qu'il me semble que vous dites lui avoir
écrite de Francfort. Mandez-lui , elle vous en
prie , si c'est de Francfort que vous lui avez
écrit cette lettre qui n'est point parvenue jus-
qu'à elle , et si vous avez été instruit qu'on
imprimât dans cette ville les Institutions de
physique.

M. de *Crouzas* , le philosophe le moins
philosophe , et le bavard le plus bavard des
Allemands , a écrit une énorme lettre à madame
du Châtelet , dont le résultat est qu'il n'est pas
du sentiment de *Leibnitz* , parce qu'il est bon
chrétien.

Je vous prie d'embrasser pour moi monsieur
Clairaut. Je pourrais lui écrire une lettre à la
Crouzas sur les forces vives ; je l'avais déjà
commencée , mais je la lui épargne. Il me
semble que tout est dit sur cela , que ce n'est
plus qu'une question de nom.

Il n'en est pas ainsi de mes sentimens pour
vous ; c'est la chose la plus décidée. Ne soyez
jamais injuste avec moi , et soyez sûr que je
vous aimerai toute ma vie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce lundi 11 de juillet.

HUMBLES REMONTRANCES.

1°. J E ne peux goûter le personnage qu'on veut que je fasse jouer à *Hercide*. Si *Séide* s'échappe du camp de *Mahomet* pour se rendre à la Mecque, et si *Hercide* en fait autant, ces deux évasions, pour faire rendre dans un même lieu deux hommes dont on a besoin, seront alors un artifice du poëte, peu vraisemblable, peu délié, et par là peu intéressant.

De plus, il ne me paraît pas raisonnable que *Mahomet* eût fait mettre en prison *Hercide* sur cette raison seule qu'*Hercide* a de l'amitié pour des enfans qu'il a élevés, et dont l'une est l'objet même de l'amour de *Mahomet*. Une troisième raison qui me détourne encore de faire ainsi revenir *Hercide*, c'est la nécessité où je serais d'interrompre le fil de l'action pour conter à plusieurs reprises l'emprisonnement et l'évasion d'*Hercide*. Je ne suis déjà chargé que de trop de récits préliminaires.

— Enfin , il me paraît plus court et plus tragique
1741. qu'*Hercide* demeure comme il était.

2°. Pour les changemens qu'on peut faire dans le détail des scènes de *Mahomet* et de *Palmire*, je m'y livrerai fans aucune répugnance.

3°. J'essayerai le cinquième acte tel qu'on le propose , et je le dégrossirai pour voir s'il n'y a point là une action double ; si , le père étant mort , le spectateur attend encore quelque chose , et surtout , si *Mahomet* ne porte pas le crime à un excès révoltant. Une lettre empoisonnée me paraît une chose assez délicate ; mais ce qui me fera le plus de peine , c'est *Palmire* qui doit être défarmée , et qui cependant doit se donner la mort. Je pourrais remédier à cet inconvénient , en la faisant tuer avec le poignard qui a frappé *Zopire* , et que son frère apporterait à la tête des habitans ; mais il faut là de la promptitude. Il sera bien difficile que la douleur et le désespoir aient lieu dans l'ame de *Mahomet* , surtout dans un moment où il s'agit de sa vie et de sa gloire. Il ne sera guère vraisemblable qu'il déplore la perte de sa maîtresse dans une crise si violente. C'est un homme qui a fait l'amour en souverain et en politique , comment lui donner les regrets d'un amant désespéré ? Cependant le moment où *Mahomet* se

justifie aux yeux du peuple par ce faux miracle —
de la mort de *Séide*, et cet art étonnant de 1741.
conserver sa réputation par un crime, est à
mon gré une si belle horreur que je vais tout
sacrifier pour peindre ce sujet de *Rembrant*
de ses couleurs véritables.

Ce 12 juillet, mardi. Je viens d'esquiffer
ce cinquième acte à peu-près tel qu'on l'a
voulu. C'est aux anges qui m'inspirent à voir
si je dois continuer. J'attends leur ordre et la
grâce d'en haut que je ne dois qu'à eux.

L E T T R E L X V.

A M. L O C - M A R I A.

Bruxelles, 17 de juillet.

J'AI reçu, Monsieur, le mémoire des vexa-
tions juridiques que vous avez essuyées. Je
suis très-sensible à votre souvenir et à vos pei-
nes. Du temps d'*Anne de Bretagne*, vous auriez
gagné votre procès tout d'une voix. La jurif-
prudence a changé. Il est plaisant qu'on ait
raison par-delà la Loire, et tort en-deçà ; mais
les hommes ne savent pas mieux, et il faut
que leur justice se ressente de leur misérable
nature.

Recevez aussi mes remerciemens sur l'estampe

— de M. de *Maupertuis*. Il est beau à vous de
 1741. songer, entre les griffes de la chicane, à la
 gloire de votre ami et de votre compatriote.
 L'estampe est digne de lui, et je me sens bien
 indigne de joindre mes crayons à ce burin-
 là. Une inscription latine me déplait, parce
 que je suis bon français. Je trouve ridicule
 que nos jetons, nos médailles et nos louis
 soient latins. En Allemagne, en Angleterre
 la plupart des devises sont françaises; il n'y
 a que nous qui n'osions pas parler notre
 langue dans les occasions où les étrangers la
 parlent. Je sens très-bien qu'il faudrait faire
 toutes les inscriptions en français, mais aussi
 cela est trop difficile. La marche de notre
 langue est trop gênée; notre rime délaye, en
 quatre vers, ce qu'un vers latin pourrait faci-
 lement exprimer. Ni vous ni moi ne serions
 contents du chétif quatrain que voici :

Ce globe mal connu, qu'il a fu mesurer,
 Devient un monument où sa gloire se fonde;
 Son sort est de fixer la figure du monde,
 De lui plaire et de l'éclairer. (*)

Si vous voulez mieux, comme de raison,
 faites les vers vous-même, ou, à votre refus,

(*) Ce quatrain fut gravé au bas d'un portrait de M. de
Maupertuis.

qu'il les fasse. *Despréaux* a bien eu le courage —
de faire son inscription. Il disait modestement 174r.
de lui-même :

Je rassemble en moi , *Perse* , *Horace* et *Juvénal* ;

mais c'est que *Boileau* n'était pas philosophe. J'ose vous prier d'ajouter à vos bontés celle de vouloir bien faire ma cour à madame la duchesse d'*Aiguillon*. Quand vous la ferez graver , tout le monde se battra à qui fera l'inscription.

L E T T R E L X V I.

A M. DE C I D E V I L L E.

Bruxelles , ce 19 de juillet.

MON cher ami , celui qui a fait un examen si approfondi et si juste de *Mahomet* , est seul capable de faire la pièce. Vous avez développé et éclairci beaucoup de doutes obscurs que j'avais ; vous m'avez déterminé tout d'un coup sur deux points très-importans de cet ouvrage.

Le premier , c'est la résolution que prenait ou semblait prendre *Mahomet* , dès le second acte , de faire assassiner *Zopire* par son propre fils , sans être forcé à ce crime. C'était sans

— doute un raffinement d'horreur qui devait
 1741. révolter , puisqu'il n'était pas nécessaire. Il y avait là deux grands défauts , celui d'être inutile , et celui de n'être pas assez expliqué.

Le second point essentiel , c'est la disparate de *Mahomet* au cinquième acte , qui envoie chercher des filles dans son boudoir , quand le feu est à la maison. Je crois qu'il ne fera pas mal que *Palmire* vienne elle-même se présenter à lui pour lui demander la grâce de son frère ; alors les bienfaisances sont observées , et cette action même de *Palmire* produit un coup de théâtre.

J'aurais voulu pouvoir retrancher l'amour ; mais l'exécution de ce projet a toujours été impraticable , et je me suis heureusement aperçu à la représentation que toutes les scènes de *Palmire* ont été très-bien reçues , et que la naïveté tendre de son caractère faisait un contraste très-intéressant avec l'horreur du fond du sujet.

La scène , au quatrième acte , avec *Séide* qui la consulte , et leur innocence mutuelle concourant au plus cruel des crimes , la mort de leur père devenue le prix de leur amour , tout cela faisait au théâtre un effet que je ne peux vous exprimer ; et il me semble que cette scène est aussi neuve qu'elle est touchante et terrible. Je dis plus , cette scène est

nécessaire, et sans elle l'acte ferait manqué. —
 Je n'ai vu personne qui n'ait pensé ainsi à la 1741.
 lecture et à la représentation.

Il y a bien d'autres détails dont je vous remercie; mais, au lieu de les discuter, je vais les corriger. Je ne trouve point le mot de *ciment* de l'amitié bas, et j'avoue que j'aime fort *haine invétérée; crie encore à son père* me paraît aussi, je vous l'avoue, bien supérieur à *invoker encore son père*. L'un peint et donne une idée précise, l'autre est vague.

La métaphore *des flambeaux de la haine consumés des mains du temps*, me paraît encore très-exacte. Le temps consume un flambeau précisément et physiquement, comme il consume du marbre, en enlevant les parties *insensibles*. L'*insecte insensible* n'est pas l'insecte qui ne sent pas, mais qui n'est pas senti. L'*indigne partage* me paraît aussi mauvais qu'à vous; *des trônes renversés en font la récompense*; ils sont alors, dites-vous, de peu de valeur; non, non, les morceaux en font bons.

Mais je me laisse presque entraîner à un petit air de dispute, lorsqu'il ne faut que travailler. Il faut que je vous dise encore pourtant que tout le monde a exigé absolument quelques petits remords à la fin de la pièce, pour l'édification publique. Au reste, mon cher ami, je suis bien loin de croire la

— pièce finie ; je ne l'ai fait jouer , et je ne vous
 1741. l'ai envoyée , que pour favoir si je la finirais.

Si le fujet était tout neuf , il était auffi bien épineux. C'est un nouveau monde à défricher. Je vais renoncer pour un temps à mes anciennes occupations , pour reprendre Mahomet en fous œuvre. La peine que vous avez bien voulu prendre , m'encourage à en prendre beaucoup. J'aurai fans celle votre excellente critiique devant les yeux.

Adieu , cher ami , auffi utile qu'aimable ; renvoyez cette faible esquisse à l'abbé *Mouffinot* , et prions , chacun de notre côté , les Dieux qui président aux lettres et à la douceur de la vie , qu'ils nous réunissent un jour.

L E T T R E L X V I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles , ce 9 d'auguste.

MADAME *du Châtelet* , Monsieur , vous mande que je fuis assez heureux pour soumettre à vos lumières un certain prophète , dont j'avais déjà eu l'honneur de vous réciter quelques scènes. Je voudrais pouffer ce bonheur-là jusqu'à vous le présenter moi-même

à Paris, mais nous sommes encore loin d'une félicité si complète. 1741.

J'ai de plus à vous prévenir que vous n'en verrez qu'une copie très-informe. Depuis que la personne qui doit vous prêter le manuscrit en est possesseur, j'y ai changé plus de deux cents vers, et dans ces deux cents vers, il y a beaucoup de choses essentielles. Il n'y a pas moyen de vous envoyer la véritable leçon. Pardonnez-moi donc si vous n'avez qu'une ébauche informe. Je vous fais ma cour comme je peux, et certainement je voudrais mieux faire. Je voudrais pouvoir me vanter à moi-même de vous avoir amusé une heure ou deux, dussent ces deux heures m'avoir coûté deux ans de travail. Si vous aviez été jusqu'à Lille, je n'aurais pas manqué d'y retourner. Je vous aurais couru, comme les autres courent les princes.

On dit que vous avez un fils digne d'un autre siècle, mais non d'un autre père. Il fait de jolis vers. *Macte animo, generose puer.* Je croyais qu'on ne faisait plus de vers français qu'en Prusse et en Silésie. Je reçois toujours quelques vers de Breslau et de Berlin : voilà tout le commerce que j'ai avec le Parnasse.

Toute votre nation, à ce qu'on dit, veut passer le Rhin et la Meuse, sans trop savoir ce qu'ils y vont faire; mais ils partent, ils

— font des équipages, ils vont à la guerre, et
 1741. cela leur suffit. Ils chantent et dansent, la
 première campagne; la seconde, ils bâillent;
 et la troisième, ils enragent. Il n'y a pas
 d'apparence qu'ils fassent la troisième. Les
 choses semblent tournées de façon qu'on
 pourra faire bientôt frapper une nouvelle
 médaille de *regna assignata*. Il semble que la
 France, depuis *Charlemagne*, n'a jamais été
 dans une si belle situation; mais de quoi tout
 cela servira-t-il aux particuliers? Ils payeront
 le dixième de leurs biens, et n'auront rien à
 gagner.

Je reviens à Mahomet; l'abbé *Moussinot*
 aura l'honneur de vous l'envoyer cacheté. Je
 vous prie instamment de le renvoyer de
 même, sans permettre qu'il en soit tiré copie.

Adieu, Monsieur; aimez toujours beaucoup
 les belles-lettres, et daignez aussi aimer un
 peu l'homme du monde qui vous est attaché
 avec le respect le plus tendre.

LETTRE

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, 10 d'auguste.

J E ne mettrai pas, mon cher aplatisseur de mondes et de *Cassinis*, de tels quatrains (*) au bas du portrait de *Christianus Wolfius*. Il y avait long-temps que j'avais vu, avec une stupeur de monade, quelle taille ce bavard germanique assigne aux habitans de *Jupiter*. Il en jugeait par la grandeur de nos yeux, et par l'éloignement de la terre au soleil; mais il n'a pas l'honneur d'être l'inventeur de cette sottise, car un *Wolfius* met en trente volumes les inventions des autres, et n'a pas le temps d'inventer. Cet homme-là ramène en Allemagne toutes les horreurs de la scolastique surchargée de *raisons suffisantes*, de *monades*, d'*indiscernables*, et de toutes les absurdités scientifiques que *Leibnitz* a mises au monde par vanité, et que les Allemands étudient, parce qu'ils sont Allemands.

C'est une chose déplorable qu'une française, telle que madame *du Châtelet*, ait fait servir

(*) Les vers pour le portrait de M. de *Maupertuis* étaient joints à cette lettre; on les a vus dans celle à M. de *Loc-Maria*, du 17 juillet.

— son esprit à broder ces toiles d'araignées.
 1741. Vous en êtes coupable, vous qui lui avez fourni cet enthousiaste de *Koëinig*, chez qui elle puifa ces hérésies qu'elle rend si fédulfantes.

Si vous étiez assez généreux pour m'envoyer votre cosmologie, je vous jurerais bien, par *Newton* et par vous, de n'en pas tirer de copie, et de vous la renvoyer après l'avoir lue. Il ne faut pas que vous mettiez *la chandelle sous le boisseau* . . . ; et, en vérité, un homme qui a le malheur d'avoir lu la cosmologie de *Christian Wolf*, a besoin de la vôtre pour se dépiquer.

Est-il vrai qu'*Euler* est à Berlin? vient-il faire une académie au rabais? Le comte *Algarotti* vous a-t-il écrit? Je m'imagine que la même ame charitable qui m'avait fait une tracasserie avec votre très-vive philosophie, m'en a fait une avec sa politique.

Le roi m'écrit toujours comme à l'ordinaire et dans le même style. *Keyserling* est toujours malade à Berlin où je crois qu'il s'ennuie, et où probablement vous ne vous ennuyerez plus. On dit que vous allez dans un lieu beaucoup plus agréable, et chez une dame (*) qui vaut mieux que tous les rois que vous avez vus.

(*) Madame la duchesse d'*Aiguillon*, douairière.

Il n'y a pas d'apparence que celle-là devienne
wolfienne. —————
1741.

Plus on lit , plus on trouve que ces métaphysiciens-là ne savent ce qu'ils disent ; et tous leurs ouvrages me font estimer *Locke* davantage. Il n'y a pas un mot de vérité , par exemple , dans tout ce que *Mallebranche* a imaginé ; il n'y a pas jusqu'à son système sur l'apparente grandeur des astres à l'horizon , qui ne soit un roman. *M. Smith* a fait voir , en dernier lieu , que c'est un effet très-naturel des règles de l'optique (4). Votre vieille académie fera encore bien fâchée de cette nouvelle vérité découverte en Angleterre. Cependant , *Privat de Molières* (qui ne vaut pas *Poquelin de Molière*) approfondit toujours le tourbillon , et les professeurs de l'université enseignent ces chimères ; tant les professeurs de toute espèce sont faits pour tromper les hommes.

Bonsoir ; madame *du Châtelet* qui , dans le fond de son cœur , sent bien que vous valez mieux que *Wolf* , vous fait des complimens , dans lesquels il y a plus de sincérité que dans ses idées leibnitziennes. Je suis à vous pour jamais.

(4) La solution de *Smith* , bien examinée , se trouve être la même que celle de *Mallebranche*. Voyez la note 27 , du tome I de *Physique* , page 283.

1741.

L E T T R E L X I X.

A M. D E F O R M O N T.

A Bruxelles, 10 d'auguste.

MON cher ami, il me semble que, si je vivais entre vous et notre aimable *Cideville*, j'en aimerais mieux les vers, et je les ferais meilleurs. Je suis charmé que vous ayez lu avec lui mon fripon de prophète, et que vous foyez de même avis. Il ne faudrait jamais rien donner au public qu'après avoir consulté gens comme vous. Je ne regarde la tragédie que vous avez lue, que comme une ébauche. Je sentais qu'il y avait dans cet embryon, le germe de quelque chose d'assez neuf et d'assez tragique; et, en vérité, si vous l'aviez vu jouer à Lille, vous auriez été ému. Vous avez grande raison de vouloir que mon illustre coquin ne se serve de la main du petit *Séide* pour tuer son bon homme de père, que faute d'autre; car les crimes au théâtre, comme en politique, ne sont passables, à ce qu'on dit, qu'autant qu'ils sont nécessaires. Il ne ferait pas mal, par exemple, que le grand-vicaire *Omar* dît au prélat *Mahomet*:

Pour ce grand attentat je réponds de Séide :
 C'est le seul instrument d'un pareil homicide.
 Otage de Zopire , il peut seul aujourd'hui
 L'approcher à toute heure , et te venger de lui.
 Tes autres favoris , pour remplir la vengeance ,
 Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience ;
 La jeunesse imprudente a plus d'illusions ;
 Séide est enivré de superstitions ,
 Jeune , ardent , dévoré du zèle qui l'inspire.

 1741.

Voilà à peu-près comme je voudrais fonder cette action , en ajoutant à ces idées quelques autres préparations dont j'envoyai un cahier presque versifié à M. de *Cideville* , il y a quelques jours. Enfin , j'y rêverai un peu à loisir ; et si vous pensez l'un et l'autre qu'on puisse faire quelque chose de cet ouvrage , je m'y mettrai tout de bon.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

J'ai lu cette justification de *Thomas Corneille* dont vous me parlez. L'esprit fin et délicat de *Fontenelle* ne pourra jamais faire que son oncle minor ait eu l'imagination d'un poëte ; et *Boileau* avait raison de dire que *Thomas* avait été partagé en cadet de Normandie. Il est plaisant de venir nous citer *Camma* et le baron d'*Albicrae* ; cela prouve seulement que

— 1741. M. de *Fontenelle* est un bon parent. C'est une grande erreur, ce me semble, de croire les pièces de ce *Thomas* bien conduites, parce qu'elles sont fort intriguées. Ce n'est pas assez d'une intrigue, il la faut intéressante, il la faut tragique, il ne la faut pas compliquée; sans quoi il n'y a plus de place pour les beaux vers, pour les portraits, pour les sentimens, pour les passions; aussi ne peut-on retenir par cœur vingt vers de ce cadet, qui est par-tout un homme médiocre en poésie, aussi-bien que son cher neveu, d'ailleurs homme d'un mérite très-étendu.

Il me tarde bien, mon cher confrère, en *Apollon*, de raisonner avec vous de notre art dont tout le monde parle, que si peu de gens aiment, et que moins d'adeptes encore savent connaître. Nous sommes le petit nombre des élus, encore sommes-nous dispersés. Il y a un jeune *Helvétius* qui a bien du génie; il fait de temps en temps des vers admirables. En parlant de *Locke*, par exemple, il dit :

D'un bras il abaisse l'orgueil du platonisme,
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme.

Je le prêche continuellement d'écarter les torrens de fumée dont il offusque le beau feu qui l'anime. Il peut, s'il veut, devenir un

grand-homme. Il est déjà quelque chose de mieux ; bon enfant , vertueux et simple. 1741.
Embrassez pour moi mon cher *Cideville* à qui j'écrirai bientôt. Adieu ; aimez-moi et encouragez-moi à n'abandonner les vers pour rien au monde. Adieu , mon très-aimable ami.

L E T T R E L X X.

A M. H E L V E T I U S.

A Bruxelles, ce 14 d'auguste.

MON cher confrère en *Apollon* , j'ai reçu de vous une lettre charmante , qui me fait regretter plus que jamais que les ordres de *Plutus* nous séparent , quand les Muses devraient nous rapprocher. Vous corrigez donc vos ouvrages , vous prenez donc la lime de *Boileau* pour polir des pensées à la *Cornéille*. Voilà l'unique façon d'être un grand-homme. Il est vrai que vous pourriez vous passer de cette ambition. Votre commerce est si aimable que vous n'avez pas besoin de talens ; celui de plaire vaut bien celui d'être admiré. Quelque beaux ouvrages que vous fassiez , vous ferez toujours au-dessus d'eux par votre caractère. C'est , pour le dire en passant , un mérite que n'avait pas ce *Boileau* dont je vous ai

— tant vanté le style correct et exact. Il avait
 1741. besoin d'être un grand artiste pour être quelque chose. Il n'avait que ses vers, et vous avez tous les charmes de la société. Je suis très-aise qu'après avoir bien rabeté en poésie, vous vous jetiez dans les profondeurs de la métaphysique. On se délasse d'un travail par un autre. Je fais bien que de tels délassemens fatigueraient un peu bien des gens que je connais, mais vous ne ferez jamais comme bien des gens en aucun genre.

Permettez-moi d'embrasser votre aimable ami, qui a remporté le prix de l'éloquence. Votre maison est le temple des Muses. Je n'avais pas besoin du jugement de l'académie française ou *françoise*, pour sentir le mérite de votre ami. Je l'avais vu, j'en avais entendu, et mon cœur partageait les obligations qu'il vous a. Je vous prie de lui dire combien je m'intéresse à ses succès.

M. *du Châtelet* est arrivé ici. Il se pourrait bien faire que, dans un mois, madame *du Châtelet* fût obligée d'aller à Cirey, où le théâtre de la guerre qu'elle soutient sera probablement transporté pour quelque temps. Je crois qu'il y aura une commission des juges de France, pour constater la validité du testament de M. de *Trichâteau*. Jugez quelle joie ce sera pour nous, si nous pouvons vous enlever sur

la

la route. Je me fais une idée délicieuse de revoir Cirey avec vous. M. de *Montmirel* ne pourrait-il pas être de la partie? Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur; il ne manque que vous à la douceur de ma vie. — 1741.

L E T T R E L X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 22 d'auguste.

Je ne vous écris guère, mon cher et respectable ami, mais c'est que j'en suis fort indigne. J'ai eu le temps de mettre toute l'histoire des musulmans en tragédie; cependant, j'ai à peine mis un peu de réforme dans mon scélérat de prophète. Toute l'Europe joue à présent une pièce plus intriguée que la mienne. Je suis honteux de faire si peu pour les héros du temps passé, dans le temps que tous ceux d'aujourd'hui s'efforcent de jouer un rôle. Je compte en jouer un bien agréable, si je peux vous voir. Madame *du Châtelet* vous a mandé que le théâtre de la petite guerre va être bientôt transporté à Cirey. Nous ne passerons à Paris que pour vous y voir. Sans vous, que faire à Paris? Les arts que j'aime y sont méprisés. Je ne suis pas destiné à ranimer leur

Corresp. générale. Tome III. * P

— 1741. langueur. La supériorité qu'une physique sèche, et abstraite a usurpé sur les belles-lettres, commence à m'indigner. Nous avions, il y a cinquante ans, de bien plus grands-hommes en physique et en géométrie qu'aujourd'hui, et à peine parlait-on d'eux. Les choses ont bien changé. J'ai aimé la physique, tant qu'elle n'a point voulu dominer sur la poésie; à présent qu'elle écrase tous les arts, je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaise compagnie. Je viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable, et le déclin de la vie plus doux. On ne saurait parler physique un quart d'heure, et s'entendre. On peut parler poésie, musique, histoire, littérature tout le long du jour. En parler souvent avec vous, serait le comble de mes plaisirs. Je vous apporterai une nouvelle leçon de Mahomet dans laquelle vous ne trouverez pas assez de changemens; vous m'en ferez faire de nouveaux, je serai plus inspiré auprès de vous. Tout ce que je crains, c'est que vous ne soyez à la campagne quand nous arriverons. Je connais ma destinée, elle est toute propre à m'envoyer à Paris pour ne vous y point trouver; en ce cas, c'est être exilé à Paris.

On dit que vous n'avez pas un comédien.

On ne trouve plus ni qui récite des vers , ni ———
 qui les fasse , ni qui les écoute. Je serais venu 1741.
 au monde mal à propos , si je n'étais venu de
 votre temps et de celui de mes autres anges
 gardiens , madame d'*Argental* et M. de *Pont-*
de-Vesle. Je leur baise très-humblement le bout
 des ailes , et me recommande à vos saintes
 inspirations.

L E T T R E L X X I I .

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles , le 6 d'octobre.

Vous devez , mon cher aplatisseur de ce
 globe , avoir reçu une invitation de vous
 rendre à Berlin. On compte que nous pour-
 rons arriver ensemble ; mais pour moi je n'irai ,
 je pense , qu'à Cirey. Je pourrai bien passer
 par Paris avec madame *du Châtelet* ; j'espère ,
 au moins , que je vous y verrai.

Si vous n'êtes pas assez philosophe pour
 préférer le séjour de l'amitié à la cour des
 rois , vous le ferez peut-être assez pour ne
 vous pas déterminer sitôt à retourner en
 Prusse. C'est un assez beau siècle que celui où
 les gens de lettres balancent à se rendre à la

— cour des rois ; mais s'ils ne balancent point ,
1741. le siècle fera bien plus beau.

Je suis toujours au rang de vos plus tendres
et de vos plus fidelles serviteurs.

L E T T R E L X X I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL , à Paris.

A Cirey , ce 25 décembre.

JE ne rends pas à mes chers anges gardiens un compte bien exact de ma conduite ; je leur écris peu , et en cela je péche grièvement ; mais ne lisent-ils pas dans mon cœur ? ne savent-ils pas qu'on est occupé d'eux à Cirey , et qu'on les regrette par-tout ? On a encore donné quelques coups de lime à leur Mahomet ; mais voici une triste nouvelle pour la comédie et pour l'opéra. Le roi de Prusse n'est pas content d'avoir pris la Silésie. Il me mande qu'il prend *Dupré* et *la Noue*. Le héros tragique n'est pas si bien fait que le héros dansant , et c'est faire venir un singe de loin ; mais ce singe-là joue très-bien , et je ne connais guère que lui qui pût mettre dans notre Mahomet et la force et la terreur convenables. Ce qui me rassure un peu , c'est que *la Noue* aime fort

mademoiselle *Gautier*, et que sûrement on ne peut quitter ce qu'on aime pour le roi de Prusse. La place de premier acteur à Paris vaut bien d'ailleurs une pension à Berlin, et notre parterre vaut un peu mieux qu'un parterre de Prussiens. Mandez-moi, je vous en prie, combien de temps l'ambassadeur turc fera à Paris, et ce qu'on fait à la comédie. Madame *du Châtelet* va passer un jour à Commerci; nous irons ensuite à Gray, et de là nous reviendrons vous voir, mes très-chers anges, à qui je souhaite la santé et tous les plaisirs de ce monde.

Me mettant toujours à l'ombre de vos ailes.

L E T T R E L X X I V .

A M. S E G U I ,

EDITEUR DES OEUVRES DE J. B. ROUSSEAU.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre projet de souscription pour les œuvres du célèbre poëte dont vous étiez l'ami. Je me mets très-volontiers au rang des souscripteurs, quoique j'aye été malheureusement au rang de ses ennemis les plus déclarés. Je vous

— ayouerai même que cette inimitié nefait beau-
 1741. coup à mon cœur. J'ai toujours penfé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de lettres devraient être tous frères. Ne les perfécute-t-on pas affez ? faut-il qu'ils fe perfécudent encore eux-mêmes les uns les autres ? Plût à Dieu qu'ils puffent s'aider, fe foutenir, fe confoler mutuellement ! Il femblait que la destinée, en me conduifant à la ville où l'illuftre et malheureux *Rouffeau* a fini fes jours, me ménageait une réconciliation avec lui. L'efpèce de maladie dont il était accablé, m'a privé de cette confolation que nous aurions tous deux également fouhaitée. L'amour de la paix l'eût emporté fur tous les fujets d'aigreur qu'on avait femés entre nous. Ses talens, fes malheurs et ce que j'ai ouï dire ici de fon caractère, ont banni de mon cœur tout reffentiment, et n'ont laiffé mes yeux ouverts qu'à fon mérite. Votre amitié pour lui contribue furtout à me réconcilier avec fa mémoire. J'attends avec impatience une édition que votre goût rendra digne du public à qui vous la préféntez. J'en retiens deux exemplaires, et je fuis charmé que cette occafion me procure le plaifir de vous dire à quel point je vous estime, et combien j'ai l'honneur d'être, &c.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, à Paris.

A Cirey, 10 de janvier.

FRÈRE *Macaire* et frère *François* se recommandent, Monsieur, à vos bontés. Frère *Macaire* est un petit hermite qui ne fait pas son catéchisme, mais qui est bon, doux, simple, qui gagne sa vie à nettoyer de vieux tableaux, à recoller de vieux chassis, à barbouiller des fenêtres et des portes. Il demeure dans les bois de Doulevant, l'un de vos domaines, voisins de Cirey. Il passe dans le canton pour un bon religieux, attendu qu'il ne fait point de mal, et qu'il rend service. Son hermitage est une petite chapelle appartenante à M. le duc d'Orléans; il voudrait bien une petite permission d'y demeurer et d'y être fixé.

Il y a, je crois, à Toul une espèce de général des hermites, qui les fait voyager comme le diable de Papefiguère, et frère *Macaire* ne veut point voyager. Madame du Châtelet, qui trouve cet hermite un bon diable, serait fort aise qu'il restât dans sa chapelle, d'où il viendrait quelquefois travailler de son métier à Cirey. Si donc, Monsieur, vous pouvez donner à frère *Macaire* une patente

— d'hermite de Doulevant , ou une permission
 1742. telle quelle de rester là comme il pourra ,
 madame *du Châtelet* vous remerciera , et DIEU
 et S^t *Antoine* vous béniront.

Quant à frère *François* , c'est moi , Monsieur ,
 qui suis encore plus hermite que frère *Macaire* ,
 et qui ne voudrais fortir de mon hermitage
 que pour vous faire ma cour. J'y vis entre
 l'étude et l'amitié , plus heureux encore que
 frère *Macaire* ; et si j'avais de la santé , je
 n'envierais aucune destinée ; mais la santé me
 manque , et m'ôte jusqu'au plaisir de vous
 écrire aussi souvent que je le voudrais. Au
 lieu d'aller à Paris , nous allons , sœur *Emilie*
 et frère *François* , en Franche-Comté , au milieu
 des neiges et des glaces. On pourrait choisir un
 plus beau temps , mais madame d'*Autrai* est
 malade ; on a logé chez elle à Paris. L'amitié
 et les bons procédés ne connaissent point les
 saisons.

Je me flatte qu'après ce voyage vous voudrez
 bien , Monsieur , me permettre de profiter
 quelquefois de vos momens de loisir , et que
 j'aurai encore l'honneur de vous voir dans
 cette ancienne maison de la baronne où l'on
 se fait si gaiement de si mauvais soupers.

Voulez-vous bien que je présente mes res-
 pects à monsieur votre fils et à celui d'*Apollon* ,
 qui va faire au châtelet son apprentissage de

maître des requêtes, d'intendant, de conseiller
d'Etat et de ministre. —————
1742.

Frère *François* priera toujours DIEU pour
vous avec un très-grand zèle et très-efficace.

L E T T R E L X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 de janvier.

Nous avons passé par la Franche-Comté, mon cher et respectable ami, pour venir plutôt vous revoir. Puisque l'amitié et la reconnaissance ont conduit madame *du Châtelet* à Gray, elles nous ramèneront bien vite auprès de vous. Je ne vous mandai point le succès entier de son affaire, parce que je croyais qu'elle vous écrirait le même jour que moi. Je me contentai de vous parler des bagatelles intéressantes du théâtre. Je n'ai point écrit à *la Noue*. Entre les rois et les comédiens, il ne faut point mettre le doigt, non plus qu'entre l'arbre et l'écorce. Je ne veux me brouiller ni avec le roi de Prusse, ni avec un roi de théâtre; j'attendrai paisiblement que *la Noue* soit reçu à Paris, et je ne compte pas plus me mêler de cette élection que de celle de l'empereur. Je ne me mêle

— que de reprendre de temps en temps mon
 1742. Mahomet en sous œuvre. J'y ai fait ce que j'ai pu ; je le crois plus intéressant que lorsqu'il fit pleurer les Lillois. J'avoue que la pièce est très-difficile à jouer, mais cette difficulté même peut causer son succès ; car cela suppose que tout y est dans un goût nouveau, et cette nouveauté suppléera du moins à ma faiblesse.

Je ne regrette point *Dufresne* ; il est trop formé pour *Séide*, et trop faible pour *Mahomet*. Il n'était nullement fait pour les rôles de dignité et de force ; je l'ai vu guindé dans *Athalie* quand il faisait le grand-prêtre. *La Noue* est très-supérieur à lui dans les rôles de ce caractère ; c'est dommage qu'il ait l'air d'un finge.

J'ai lu enfin les Confessions du comte de *** (*) ; car il faut toujours être comte ou donner les Mémoires d'un homme de qualité. J'aime mieux ces Confessions que celles de *St Augustin* ; mais, franchement, ce n'est pas là un bon livre, un livre à aller à la postérité ; ce n'est qu'un journal de bonnes fortunes, une histoire sans suite, un roman sans intrigue, un ouvrage qui ne laisse rien dans l'esprit, et qu'on oublie comme le héros oublie ses anciennes maîtresses. Cependant, je conçois

(*) Par M. Duclos.

que le naturel et la vivacité du style, et surtout le fond du sujet, aura réjoui les vieilles et les jeunes, et que ces portraits, qui conviennent à tout le monde, ont dû plaire aussi à tout le monde. 1742.

Bonsoir, homme charmant, à qui je voudrais plaire. Mille tendres respects à l'autre ange.

L E T T R E L X X V I I.

A M. DE CIDEVILLE.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 de janvier.

LE plus ambulante de vos amis, le plus écrivain et le moins écrivain, se jette aux pieds de l'autel de l'amitié, et avoue d'un cœur contrit sa misérable paresse. J'aurais dû vous écrire de Paris et de Cirey, mon aimable *Cideville*; fallait-il attendre que je fusse en Franche-Comté? Nous en partons d'aujourd'hui en huit; nous retournons à Cirey passer quelques jours, et de là nous faisons un petit tour à Paris. Nous y logerons dans la maison de madame la comtesse d'Autrai, près du Palais royal, qui appartient à la dame de la ville de Gray où nous sommes actuellement. Je ne fais si madame *du Châtelet* vous a fait tout ce détail dans sa lettre, mais je vous dois

— 1742. cette ample instruction de mes marches, pour avoir furement quelques lettres de vous à mon arrivée à Paris.

Ne ferez-vous point homme à passer, dans cette grande capitale des bagatelles, une partie du saint temps de carême? N'ai-je pas entendu dire que le philosophe *Formont* y doit venir? Il ferait très-doux, mon cher ami, de nous rassembler un petit nombre d'élus, serviteurs d'*Apollon* et du plaisir. Je ne fais pas trop comment vont les spectacles. Voilà ce qui m'intéresse; car, pour le spectacle de l'Europe, les armées d'Allemagne et la comédie de Francfort., je n'y jette qu'un coup d'œil. Je paye mon dixième pour être un moment debout au parterre, et je n'y pense plus; mais nous manquons d'acteurs à la comédie française; c'est-là l'objet intéressant. J'ai plus besoin de voir *Dufresne* remplacé, que de voir *Maximilien de Bavière* sur le trône de *Charles VI*.

Un grand comédien d'Allemagne, nommé le roi de Prusse, m'a mandé qu'il aurait *la Noue*; d'un autre côté, on se flattait de l'avoir à Paris, et je voudrais bien que *la Noue* fît comme moi, qu'il quittât les rois pour ses amis. Je ferai jouer Mahomet, s'il vient dans la troupe, supposé, s'entend, que vous soyez content de cet illustre fripon que j'ai retailé,

recoupé, relimé, raboté, rebrodé, le tout —
pour vous plaire; car il faut commencer par 1742.
vous, et je ferai sûr du public.

J'aurai encore le temps d'attendre que l'ambassadeur turc soit parti; car, en vérité, il ne serait pas honnête de dénigrer le prophète pendant que l'on nourrit l'ambassadeur, et de se moquer de sa chapelle sur notre théâtre. Nous autres Français, nous respectons le droit des gens, surtout avec les Turcs.

Mon Dieu, mon cher ami, que je voudrais vous retrouver à Paris pendant notre ramazan! Que je fasse jouer ou non mon fripon, je n'y resterai pas long-temps. Il faut encore aller boire à Bruxelles la lie du calice de la chicane, et végéter deux ans dans le pays de l'insipidité. Quelques étincelles de votre imagination, et quelques jours de votre présence, me serviraient d'antidote. Je cours grand risque de rester encore deux ans au moins chez les barbares. Ne pourrai-je avoir la consolation de vous voir deux jours?

Adieu, mon cher ami, à qui mon cœur est uni pour toute ma vie. Je vous embrasse bien tendrement.

1742.

L E T T R E L X X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 2 de février.

C'EST moi qui me donne aujourd'hui à tous les diables , pour y avoir presque envoyé hier mes bons anges. Vous mandez par votre lettre à madame *du Châtelet* , que vous avez une mauvaise fanté. Vous ne pouviez mander une nouvelle plus affligeante pour nous. Je consens que mes ouvrages meurent , mais je veux que vous viviez.

Ce qui est plus de votre goût , sera plus du mien. Je ferai de *Pandore* ce qu'il vous plaira.

Une scène de *Mahomet* vaut certainement mieux que tout *Zulime* ; je vous enverrai l'un et l'autre en deux paquets , sous le couvert de M. de *Pont-de-Vesle* , ou sous celui de M. de *Maurepas* , selon les ordres que vous me donnerez. Vous exercerez votre empire absolu sur les deux pièces ; mais si j'ose avoir mon avis , *Mahomet* , malgré son faible cinquième acte qui sera toujours faible , est un morceau très-singulier , et *Zulime* un peu *in communi martyrum*.

Vous ne voulez donc pas qu'une femme ———
 soit aussi friponne que *Tartufe*. Il ne faut donc 1742.
 les représenter que faibles et point méchantes.
 Dites-moi donc pourquoi on souffre *Cléopâtre*
 dans *Rodogune* ? et dites-moi pourquoi on
 ne peut peindre une femme friponne ? S'il ne
 tenait qu'à adoucir les teintes, et à ne donner
 à M. *Scrupulin* d'autre crime que d'avoir épousé
 la maîtresse de son ami, ce serait l'affaire d'une
 heure. Il me paraît que le personnage d'*Adine*
 est bien intéressant, et je vous défie de nier
 que madame *Burlet* ne soit une bonne diableffe.
 Je crois qu'avec des corrections cette pièce
 serait assez suivie ; mais la physique ne s'ac-
 commode pas de tout cela, et j'y retourne.
 Je vous supplie de faire ma cour à M. de *Solar*,
 et de vouloir bien lui présenter mes très-
 humbles remerciemens.

Je vous envoie le gros vin de Mahomet, et
 la crème fouettée de Zulime. Vous choisirez.
 Je baise les ailes de mes anges. La maison
 d'*Uffé* se souvient-elle de moi ?

Un petit mot ; c'est sur Pandore. Vous ne
 goûtez pas la scène de la friponnerie de
Mercur, qui lui persuade d'ouvrir la cassette ;
 mais *Mercur* fait là l'office du serpent qui per-
 suada *Eve*. Si *Eve* eût mangé par pure gour-
 mandise, cela eût été bien froid ; mais le
 discours avec le serpent réchauffe l'histoire.

— 1742. Je fais fort bien que l'aventure de *Pandore* n'est pas à l'honneur des Dieux. Je n'ai pas prétendu justifier leur providence, surtout depuis que vous êtes malade.

L E T T R E L X X I X.

A M. D E L A R O Q U E.

Mars.

PERMETTEZ, Monsieur, que je m'adresse à vous pour détromper le public au sujet de plusieurs éditions de mes ouvrages, que j'ai vues répandues dans les pays étrangers et dans les provinces de France. Depuis l'édition d'Amsterdam, faite par *Ledet*, qui m'a paru très-belle pour le papier, les caractères et les gravures, on en a fait plusieurs dans lesquelles non-seulement on a copié toutes les fautes de cette édition des *Ledet*, mais qu'on a défigurées par des négligences intolérables.

Si on veut, par exemple, se donner la peine d'ouvrir la tragédie d'Oedipe, on trouve, dès la seconde page, trois vers entiers oubliés, et presque par-tout des contre-sens inintelligibles. Si on veut consulter, dans le tome que les éditeurs ont intitulé *Mélanges de philosophie et de littérature*, le chapitre qui
regarde

regarde le gouvernement d'Angleterre , on y verra les fautes les plus révoltantes que l'inattention d'un éditeur puisse commettre. Il y avait dans la première édition de Londres ces paroles : » Ce qu'on reproche le plus aux » Anglais , et avec raison , c'est le supplice de » *Charles I* , monarque digne d'un meilleur » sort , qui fut traité par ses vainqueurs , &c. »

Au lieu de ces paroles , on trouve celles-ci , qui sont également absurdes et odieuses : » Ce qu'on reproche le plus aux Anglais , » c'est le supplice de *Charles I* , qui fut traité , » avec raison , par ses vainqueurs , &c. »

Et pour comble d'inattention , les éditeurs ont mis en marge , *monarque digne d'un meilleur sort* , comme si ces mots étaient ou une anecdote , ou quelque titre distinctif. Quand ces éditeurs ont trouvé le terme italien , *il costume* , consacré à la peinture , ils n'ont pas manqué de prendre ce mot pour une faute , et de mettre à la place *la coutume*. On y voit les arts engagés par *Louis XIV* , au lieu d'encouragés ; *la mère de la Bruyère* , au lieu de l'amer *la Bruyère* ; *les toiles solaires* , pour l'étoile polaire , &c.

Je ne veux pas faire ici une énumération fatigante de tous les contre-sens dont toutes ces éditions fourmillent , mais je dois me plaindre surtout d'une édition de Rouen , en cinq volumes , sous le nom de la compagnie

— 1742. d'Amsterdam, qui est l'opprobre de la librairie; c'est peu qu'il n'y ait pas une page correcte. On a mis sous mon nom des pièces qu'assurément personne ne mettra jamais sous le sien; une apothéose infame de la demoiselle *le Couvreur*; un fragment de roman qu'on dit impudemment avoir trouvé écrit de ma main, dans mes papiers; je ne fais quelles chansons faites pour la canaille, et plusieurs ouvrages dans ce goût. Attribuer ainsi à un auteur ce qui n'est point de lui, c'est tout à la fois outrager un citoyen et abuser le public, c'est en quelque façon un acte de fausfaire.

Les libraires, qui ont voulu imprimer mes ouvrages, devaient au moins s'adresser à moi, je ne leur aurais pas refusé mon secours; ils n'auraient pas à se reprocher ces éditions indignes, qui ne doivent leur apporter aucun profit, et qui font dire aux étrangers que l'imprimerie tombe en France, avec la littérature.

J'avertis donc tous les particuliers qui auront ces éditions, qu'ils n'ont qu'à voir si, dans le cinquième tome, ils trouveront les pièces dont je parle; en ce cas, je leur conseille de ne point se charger d'un livre si peu fait pour la bibliothèque des honnêtes gens.

DE M. DE VOLTAIRE. 187

LETTRE LXXX.

1742.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Paris, mars.

LES saints anges sont adorables ; que ne puis-je communier avec eux aujourd'hui ? Cette cène serait charmante pour moi. Madame *du Châtelet* est priée pour aujourd'hui et demain , et a donné sa parole. Je viendrai faire ma cour à mes chers anges à l'issue de leur dîner. Madame *du Châtelet* est réellement affligée de ne pouvoir souper avec eux. Si elle pouvait se dégager, elle le ferait. Ah , chevreuil ! ah , perdrix ! ce n'est que dans cette compagnie-là que je pourrais vous digérer.

LETTRE LXXXI.

A U M E M E.

A Paris, le 22 d'auguste, en partant.

TANDIS que vous êtes à Lyon, mon cher et respectable ami, avec mon autre ange gardien, le diable, qui dispose de ma vie, m'envoie à Bruxelles ; et songez, s'il vous plaît,

Q 2

— 174². qu'à Bruxelles il n'y a que des Flamands qui ne sauront pas même si dans la tragédie de Mahomet il sera question de mahométisme. Madame du Châtelet va, toute armée de compulsoires, de requêtes et de contredits, perdre son argent et son temps à gagner des incidens inutiles d'un procès qui sera jugé à la quatrième ou cinquième génération. *O vanas hominum mentes ! ô pectora cæca !* Pour moi, je dirai : *O noctes cænæque Deûm !* quand je vous reverrai à Paris. Je ne prétends pas vous regretter précisément autant que fait madame d'Argental ; mais, après elle, je crois que je peux très-hardiment le disputer à tout le monde.

Je vois que M. Pallu, et M. Perichon, et tous ceux qui font les honneurs de Lyon, vont donner des indigestions à mes deux anges. M. de la Marche n'est-il pas avec vous ? n'avez-vous pas un opéra, et par-dessus tout cela, un cardinal ? Voilà assurément de quoi passer son temps. Que dit M. de la Marche de ses confrères de Paris, qui ont instrumenté si pédantesquement contre mon prophète ? que dira M. le cardinal de Tençin ? que dira madame sa sœur de nos convulsionnaires en robe longue, qui ne veulent pas qu'on joue le Fanatisme, comme on dit qu'un premier président ne voulait pas qu'on jouât Tartufe ? Puisque me voilà la victime des jansénistes, je dédierai

Mahomet au pape , et je compte être évêque ————
1742.
in partibus infidelium , attendu que c'est là mon véritable diocèse. Bonjour , mes saints anges ; je me mets toujours à l'ombre de vos ailes. Voulez-vous des nouvelles ? on joue jeudi ma comédie nouvelle ; mademoiselle *Gauffin* a été saignée hier ; M. le cardinal de *Fleuri* a eu une petite faiblesse ; on répète *Hippolyte* et *Aricie*.

A propos , vous avez mon Mahomet ; madame de *Tencin* le lira , monsieur le cardinal le lira , qu'en auront-ils dit ? et M. *Pallu* , on ne peut pas se dispenser de lui en accorder une lecture.

Je vous prie de présenter mes respects à madame votre tante ; et si je n'étais pas aussi profane , aussi irrévocablement damné que j'ai l'honneur de l'être , je demanderais la bénédiction de son éminence.

L E T T R E L X X X I I .

1742.

A M. D E C I D E V I L L E .

A Bruxelles, le premier de septembre.

Allah, illah, allah, Mahommed rezoul, allah.

CE *Mahomet*, mon très-aimable ami, m'a fait bien coupable envers vous; il m'a rendu paresseux.

Me voilà enfin tranquille à Bruxelles, et je profite de ce petit moment de loisir pour m'entretenir avec vous. Je pars demain pour aller trouver, à Aix-la-chapelle, le roi de Prusse, qui a changé deux fois le système de l'Europe, et qui pourtant n'est pas puni de DIEU; car il est aux eaux sans avoir besoin de les prendre, et les médecins sont au nombre des puissances dont il se moque. Si notre Mahomet, mon cher ami, eût été représenté devant lui, il n'en eût pas été effarouché, comme l'ont été nos prétendus dévots. Il ne veut pas faire jouer *Zaïre*, parce qu'il y a trop de christianisme, à ce qu'il dit, dans la pièce. Vous jugez bien que le miracle de *Polyeucte* n'est pas de son goût, et que celui de *Mahomet* lui plaît davantage.

Nos jansénistes de Paris, et surtout nos jansénistes convulsionnaires, ne pensent point

ainfi. Les bonnes gens ont cru que l'on atta-
 quait S^t *Médard* et monfieur faint *Pâris*. Il y a 1742.
 eu même de vos graves confrères, confeillers
 au parlement de Paris, qui ont représenté à
 leur chambre que cette pièce était toute pro-
 pre à faire des *Jacques Clément* et des *Ravaillac*.
 Ne trouvez-vous pas que ce font-là de bonnes
 têtes? Ils croient fans doute qu'*Harpagon* fait
 des avarés, et enseigne à prêter fur gages. Il
 y a une chose qui me fait de la peine, mon
 cher ami, et je vous la dirai; c'est que le gros
 de notre nation n'a point d'esprit. Le petit
 nombre d'illustres précepteurs que les Fran-
 çais ont eu dans le siècle passé, n'a pu encore
 rendre la raison universelle. *Corneille*, *Racine*,
Molière, *la Bruyère*, *Bossuet*, *Fénélon*, &c. &c.
 ont eu beau faire, le faux, le petit, le léger
 font le caractère dominant. Cependant, il y a
 toujours le petit nombre des élus à la tête
 desquels je vous place. Ceux-là conduisent à
 la longue le troupeau : *Dux regit agmen*; mais
 ce n'est qu'à la longue, et il faut des années
 avant que les gens d'esprit aient repétri les
 fots.

Le *Tartufe* essuya autrefois de plus vio-
 lentes contradictions; il fut enfin vengé des
 hypocrites. J'espère l'être des fanatiques; car
 enfin, *Mahomet est Tartufe le grand*.

Nous en raisonnerons à Paris, c'est-là ma

— plus chère espérance ; car vous y viendrez à
1742. ce Paris , et moi , j'y ferai dans deux ou trois
mois.

Tout ce griffonnage , mon cher ami , avait été écrit il y a huit jours. J'ai été voir le roi de Prusse avant de finir ma lettre. J'ai courageusement résisté aux belles propositions qu'il m'a faites. Il m'offre une belle maison à Berlin , et une jolie terre ; mais je préfère mon second étage dans la maison de madame *du Châtelet*. Il m'assure de sa faveur et de la conservation de ma liberté , et je cours à Paris à mon esclavage et à la persécution. Je me crois un petit athénien qui refuse les bontés du roi de Perse. Il y a pourtant une petite différence : on était libre à Athènes , et je suis sûr qu'il y avait beaucoup de *Cideville* ; sans cela comment aurait-on pu aimer sa patrie ? C'est beaucoup qu'il y en ait un en France , et que je puisse me flatter d'avoir bientôt la consolation de l'embrasser.

Madame *du Châtelet* fait toujours ici sa malheureuse guerre de chicane ; et on craint à tout moment d'en voir une véritable et universelle. Quel acharnement ! ne faudra-t-il pas faire la paix après la guerre ? Eh , morbleu , que ne fait-on la paix tout d'un coup !

Adieu ; je vous regrette , je vous aime , je voudrais passer avec vous ma vie.

LETTRE

LETTRE LXXIII.

1742.

A M A D A M E

DE SOLAR, à Paris.

A Bruxelles, 2 de septembre.

C E fut, Madame, le 23 du dernier mois, que les troupes enfermées dans Prague firent la plus vigoureuse sortie. Ils comblèrent une partie de la tranchée, ils renversèrent des batteries, ils enclouèrent du canon. Le combat dura une heure; on se battit de part et d'autre en désespérés. On dit le prince des *Deux-Ponts* blessé à mort, le duc de *Biron* prisonnier, un nombre à peu-près égal de morts des deux côtés, mais beaucoup plus d'officiers français que d'autrichiens, par la raison qu'il y a toujours plus d'officiers dans nos troupes que chez les étrangers, et qu'ainsi nous jouons des pistoles contre de la monnaie.

Après cette sanglante action, il y eut une heure d'armistice pendant laquelle on agit et on se parla comme si tout le monde avait été du même parti. Les officiers français avouèrent aux autrichiens qu'ils espéraient que l'armée de secours arriverait le 28 août.

Corresp. générale. Tome III. * R

— 1742. Leurs généraux leur avaient donné cette espérance. Les assiégeans les détrompèrent , et leur firent voir que cette armée ne pouvait arriver qu'à la fin de septembre ; mais nos troupes , loin d'en être découragées , protestent qu'elles périront plutôt que de se rendre. Jamais on n'a vu tant de zèle et tant d'intrépidité : chaque soldat semble être responsable de la gloire de la nation ; c'est une justice que leur rend le prince *Charles*.

J'ai mandé cette nouvelle à M. le président de *Meynières* , pour en orner le grand livre de madame *Doublet* ; mais j'ai oublié de lui dire que nous avons pris *Monti* , ingénieur en chef de l'armée autrichienne. Puisse tant de courage être suivi d'une paix aussi prompte qu'honorable ! Il paraît que les Hollandais temporisent. Il y a ici dix-huit mille anglais avec du canon , ving-deux mille nationaux , et on attendait , il y a cinq jours , M. de *Neiperg* avec la déclaration de leurs hautes et lentes Puissances. Seize mille hanovriens devaient se joindre à toutes ses troupes , et commencer les opérations vers Thionville. Tous ces projets paraissent suspendus.

Le roi de Prusse est à Aix-la-chapelle où il fait semblant de consulter des charlatans , et de boire des eaux. Il traite les médecins comme les autres puissances. Je pars dans

l'instant, avec la permission du roi, pour aller faire un moment ma cour à ce prince. J'aimerais bien mieux partir pour venir manger la poule au riz. Permettez-moi, Madame, de présenter mes respects à M. de *Solar*. Madame du *Châtelet* va vous écrire. J'ai écrit aux anges. *Le baccio i piedi.*

L E T T R E L X X X I V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, à *Paris*.

A Bruxelles, ce 10 de septembre.

J'É vous en fais mon compliment, Monsieur, et je le ferais encore avec plus de plaisir s'il s'adressait à vous directement. J'ai vu, ces jours-ci, le roi de Prusse, et je l'ai vu comme on ne voit guère les rois, fort à mon aise, dans ma chambre, au coin de mon feu où ce même homme, qui a gagné deux batailles, venait causer familièrement comme *Scipion* avec *Térence*. Vous me direz que je ne suis pas *Térence*, mais il n'est pas non plus tout-à-fait *Scipion*.

J'ai appris des choses bien extraordinaires. Il y en a une qu'on débite fourdement, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire : On dit le siège de Prague levé, mais Bruxelles est le pays des mauvaises nouvelles. M. de

— 1742. *Neiperg* est arrivé de Hollande ici, mais il n'amène point de troupes hollandaises, comme on s'en flattait ; et nous pourrions bien avoir incessamment une paix utile et glorieuse, malgré milord *Stairs* et malgré M. *Van-Haren* qui est le poète *Tirtée* des Etats généraux. L'un présente des mémoires, l'autre fait des odes ; et avec tant de prose et tant de vers, leurs grosses et lentes Puissances pourraient bien rester tranquilles. Dieu le veuille, et nous préserve d'une guerre dans laquelle il n'y a rien à gagner, mais beaucoup à perdre !

Les Anglais veulent nous attaquer chez nous, et nous ne pouvons leur en faire autant : la partie en ce sens ne serait pas égale. Si nous les tuons tous, nous envoyons vingt mille hérétiques en enfer, et nous ne gagnons pas un château sur la terre ; s'ils nous tuent, ils mangent encore à nos dépens. Il vaut bien mieux n'avoir de querelles que sur *Locke* et sur *Newton*. Celle que j'ai sur Mahomet, n'est heureusement que ridicule. On croit ici les Français gais et légers : qui croirait qu'il y en ait de si tristes et de si pédans !

Vous qui êtes si loin d'être l'un et l'autre, conservez-moi, Monsieur, des bontés qui me seront toujours bien précieuses, et protégez-moi un peu auprès de monsieur votre fils. Madame du Châtelet vous fait mille complimens.

AU CARDINAL DE FLEURI.

10 de septembre.

MONSEIGNEUR,

JE commence par envoyer à votre Eminence la première lettre que le roi de Prusse m'écrivit le 26 d'auguste, qu'il date par mégarde du 26 de septembre. Votre Eminence verra au moins, par cette lettre, que je n'ai point écrit celle qui courut si malheureusement il y a un mois, et qui fut fabriquée à Paris par le secrétaire d'un ambassadeur, aussi-bien qu'une prétendue réponse de sa Majesté prussienne.

J'ai donc quelque droit d'espérer que je serai justifié dans l'esprit du roi, comme dans celui de votre Eminence, sur cette petite affaire.

Je vais maintenant lui rendre compte, comme je le dois, de mon voyage à Aix-la-chapelle.

Je ne partis que le 2 de ce mois. Je rencontrai en chemin un courier du roi de Prusse qui venait me réitérer ses ordres. Le roi voulut que je logeasse près de son appartement, et passa, deux jours consécutifs, quatre heures de suite dans ma chambre avec cette

— 1742. bonté et cette familiarité qui entre, comme vous savez, dans son caractère, et qui n'abaisse point un roi, parce qu'on n'en abuse jamais. J'eus tout le temps de parler, avec beaucoup de liberté, sur ce que votre Eminence m'avait prescrit, et le roi me parla avec une égale franchise.

D'abord, il me demanda s'il était vrai que la nation fût si piquée contre lui, si le roi l'était, si vous l'étiez. Je répondis qu'en effet tous les Français avaient ressenti vivement une défection si inespérée; qu'il ne m'appartenait pas de savoir comment pensait le roi, que je connaissais la modération de votre Eminence, &c. Il daigna me parler beaucoup des raisons qui l'ont engagé à précipiter la paix. Elles ne roulent point sur les prétendues négociations secrètes à la cour de Vienne, et desquelles votre Eminence a bien voulu se justifier. Elles sont si singulières que j'ose douter qu'on en soit instruit en France. Cependant je n'ose les confier à cette lettre, sentant combien il me sied peu de toucher à des affaires si délicates.

Tout ce que j'ose dire, c'est qu'il m'a semblé très-aisé de ramener l'esprit de ce monarque, que la situation de ses Etats, son intérêt et son goût semblent rendre l'allié naturel de la France.

Il m'a paru très-affligé de l'opinion que cet événement a fait concevoir de lui aux Français ; il m'a dit qu'il avait commencé un manifeste , mais qu'il le supprimerait. Il ajouta qu'il souhaitait passionnément de voir la Bohême aux mains de l'empereur , qu'il renonçait de la meilleure foi du monde à Bergue et à Juliers ; que malgré les propositions avantageuses que lui faisait le comte de *Stairs* , il ne songeait qu'à garder la Silésie ; qu'il savait bien qu'un jour la maison d'Autriche voudrait rentrer dans cette belle province , mais qu'il se flattait qu'il garderait sa conquête ; qu'il avait actuellement cent trente mille hommes de troupes ; qu'il allait faire de Neisse , de Glogaw et de Brieg des places aussi fortes que Vésel ; que d'ailleurs il était très-bien informé que la reine d'Hongrie doit plus de quatre-vingts millions d'écus d'Allemagne , qui font environ trois cents millions de France ; que ses provinces épuisées et séparées les unes des autres ne pourront faire de longs efforts , et que de long - temps les Autrichiens ne seront redoutables par eux-mêmes.

Il est indubitable qu'on avait donné à ce prince des idées aussi fausses sur la France qu'il en a de justes sur l'Autriche. Il me demanda s'il était vrai que la France fût

— 1742. épuisée d'hommes et d'argent, et entièrement découragée : je répondis qu'il doit y avoir encore plus de douze cents millions d'espèces circulant dans le royaume, que les recrues ne se font jamais faites si aisément, et qu'il n'y a jamais eu tant de bonne volonté.

Milord *Hindfort* lui avait parlé bien autrement, et milord *Stairs* dans ses lettres lui représentait, il y a un mois, la France comme prête à succomber. Il n'a cessé de le presser encore pendant le voyage d'Aix.

Malgré la déclaration que M. de *Podewils* avait faite à la Haie, il y avait même encore le 30 d'auguste à Aix un anglais, de la part de milord *Stairs*, qui vint parler au roi de Prusse dans un petit village nommé *Boschet*, à un quart de lieue d'Aix. On m'a assuré que l'anglais s'en est retourné très-mécontent. Cependant le général *Shmettau*, qui était avec le roi, envoya dans ce temps-là même acheter à Bruxelles cinq exemplaires des cartes du cours de la Moselle et des Trois-Evêchés.

Voilà les principales choses dont j'ai cru devoir rendre un compte succinct à votre Eminence, sans me hasarder à faire aucune réflexion, croyant avoir rempli mon devoir de français, sans manquer à la reconnaissance que je dois aux bontés extrêmes dont le roi de Prusse m'honore.

—
 1742.
 Votre Eminence verra d'un coup d'œil le fond des choses dont je n'ai vu et dont je ne peux rendre que la superficie.

Si ma lettre est jugée digne de votre attention, je vous supplie, Monseigneur, de ne la regarder que comme le simple témoignage de mon zèle pour le roi et pour ma patrie. La confiance avec laquelle le roi de Prusse daigne me parler, me mettrait peut-être quelquefois en état de rendre ce zèle moins inutile, et je croirais ne pouvoir jamais mieux répondre à ses bontés qu'en cultivant le goût naturel qu'il a pour la France.

Je suis, &c.

LETTRE LXXXVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A la Haie, 2 d'octobre.

MON cher ami, dont l'imagination et la probité font honneur aux lettres, vous m'avez bien prévenu; j'allais vous écrire et vous dire combien j'ai été fâché de ne point vous trouver ici. On m'avait assuré que vous logiez chez celui que vous avez enrichi (*). J'y ai volé,

(*) Son libraire.

— on vous a dit à Stutgard. Que ne puis-je y
 1742. aller ! Je suis ici accablé d'affaires , je ne
 pourrai y être que quatre ou cinq jours
 encore ; il faudra que je retourne d'ailleurs
 incessamment à Bruxelles ; mais vous , pour-
 quoi aller en Suisse ? Quoi , il y a un roi de
 Prusse dans le monde ! quoi , le plus aimable
 des hommes est sur le trône ! les *Algarotti* , les
Wolf , les *Maupertuis* , tous les arts y courent
 en foule , et vous iriez en Suisse ! Non , non ,
 croyez-moi , établissez-vous à Berlin ; la raison ,
 l'esprit , la vertu y vont renaître. C'est la
 patrie de quiconque pense ; c'est une belle
 ville , un climat sain ; il y a une bibliothèque
 publique que le plus sage des rois va rendre
 digne de lui. Où trouverez-vous ailleurs les
 mêmes secours en tout genre ? Savez-vous
 bien que tout le monde s'empresse à aller
 vivre sous le *Marc-Aurèle* du Nord. J'ai vu
 aujourd'hui un gentilhomme de cinquante
 mille livres de rentes , qui m'a dit : Je n'aurai
 point d'autre patrie que Berlin , je renonce à
 la mienne , je vais m'établir là , il n'y aura
 pas d'autre roi pour moi. Je connais un très-
 grand seigneur de l'Empire qui veut quitter
 sa sacrée Majesté pour l'humanité du roi de
 Prusse. Mon cher ami , allez dans ce temple
 qu'il élève aux arts. Hélas ! je ne pourrai vous
 y suivre , un devoir sacré m'entraîne ailleurs.

Je ne peux quitter madame *du Châtelet*, à qui j'ai voué ma vie, pour aucun prince, pas même pour celui-là ; mais je serai consolé si vous vous faites une vie douce dans le seul pays où je voudrais être si je n'étais pas auprès d'elle. *Paupie* m'a appris vos arrangemens. Je vous en fais les plus tendres complimens ; que ne puis-je avoir l'honneur de vous embrasser ! Adieu, mon cher *Isaac* ; vis content et heureux. 1742.

Si vous avez quelque chose à m'apprendre de votre destinée, écrivez à Bruxelles.

Adieu, mon aimable et charmant ami.

LET TRE LXXXVII.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 9 d'octobre.

J'AI reçu votre lettre du 2 d'octobre, mais pour celle du 12 de septembre, il était fort difficile qu'elle me parvînt, attendu que j'étais parti le 10 d'Aix-la-chapelle où elle était adressée. Je n'avais pas besoin assurément d'être excité à prendre vos intérêts auprès d'un prince à qui je les ai toujours osé, et osé seul représenter : car, quoi que vous en puissiez dire, soyez très-persuadé qu'il n'y a

— 1742. jamais eu que moi seul qui lui aye parlé de votre pension. On ne paye actuellement aucun marchand. Vous savez que les tableaux de *Lancret* ne sont point payés. Il faudra bien pourtant qu'on s'arrange à la fin, et qu'on acquitte des dettes si pressantes ; alors j'ai tout lieu de croire que vous ne serez point oublié. J'avoue qu'il est très-dur d'attendre. Cet homme-là s'empare d'une province plus vite qu'il ne paye un créancier ; mais comme il ne perd de vue aucun objet, chaque chose aura son temps. Il fait bâtir une salle de spectacle dont l'architecture fera ce qu'il y aura de plus beau dans l'Europe en ce genre. Il aura une comédie l'année prochaine. Il fonde une académie pour l'éducation des jeunes gens d'une manière bien plus utile que ce qu'il s'était proposé d'abord. Vous voyez que ce serait bien dommage si un prince qui fait de si grandes choses oubliait les petites qui sont nécessaires ; je dis les petites par rapport à lui, car votre pension est pour moi une très-grande affaire.

Je ne doute pas qu'avant qu'il soit un an, je ne réussisse à lui faire agréer M. de *la Bruère*, qui pourra avoir un emploi très-agréable pour un homme de lettres. Ce sera une très-bonne acquisition pour Berlin ; mais c'est à mon gré une perte pour Paris. Je ne connais guère d'esprit plus juste et plus délicat. Il est bien

triste qu'avec ses talens il ait besoin de fortir
de France. —————
1742.

Vous me dites qu'il est venu d'étranges récits sur le compte du roi de Prusse d'Aix-la-chapelle, mais que madame *du Châtelet* ni moi nous n'y sommes point mêlés. Cette restriction semble supposer que madame *du Châtelet* était à Aix-la-chapelle : c'est un voyage auquel elle n'a pas pensé. Si elle avait eu à le faire, ce n'est pas ce temps-là qu'elle eût pris. Je fais à peu-près d'où partent ces discours ; mais il faut favoir que les feseurs de tragédies, c'est-à-dire, les rois et moi, nous sommes fiffés quelquefois par un parterre qui n'est pas trop bon juge ; les auteurs en sont fâchés, de ces fifflets, mais les rois s'en moquent et vont leur train.

Songez à votre fanté, et puiffiez-vous avoir incessamment une bonne pension assignée sur la Silésie, laquelle vaut par an à son vainqueur quatre millions sept cents mille écus d'Allemagne, toutes charges faites. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1742.

L E T T R E L X X X V I I I .

A M. L'ABBÉ ONILLON. (*)

Octobre.

Allah , illah , allah , Mehemet rezoul , allah.

JE baise les barbes de la plume du sage *Onillon*, fils d'*Onillon*, resplendissant entre tous les imans de la loi du Christ.

Votre lettre a été pour moi ce que la rosée est pour les fleurs, et les rayons du soleil pour le tournesol. Que DIEU vous couronne de prospérité comme vous l'êtes de sagesse, et qu'il augmente la rondeur de votre face ! Mon cœur sera dilaté de joie, et la reconnaissance fera dans lui comme sur mes lèvres, quand mes yeux pourront lire les doctes pages du généreux iman qui fortifie la faiblesse de mon drame par la force de son éloquence. J'attends avec impatience sa docte dissertation. Mais comme la poste des infidèles est très-chère, et que le plus petit paquet coûte un sultania,

(*) Il avait écrit à l'auteur une lettre en style oriental, sur la tragédie de Mahomet. M. de *Voltaire* lui répondit sur le même ton.

je vous supplie de vouloir bien faire mettre promptement au coche de Bruxelles cet écrit bien ficelé et point cacheté, selon les usages de la peu sublime poste de Bruxelles. Ce paquet arrivera en six ou sept jours, attendu qu'il n'y a que dix-sept cents vingt-huit stades de la ville impériale de Paris à celle où la divine Providence nous retient actuellement. Que DIEU vous accorde toutes les églantines de Toulouse, et toutes les médailles des quarante ! que le bordereau de la fortune tombe de ses mains entre les vôtres !

Écrit dans mon bouge, sur la place de Louvain, affligé d'une énorme colique, le 8 de la lune du neuvième mois, l'an de l'hégire 1122.

Si la divine Providence permet que vous voyiez le plus généreux et le plus aimable des enfans des hommes, d'*Argental*, fils de *Férial*, dont DIEU croisse la chevance, nous vous prions de l'assurer que nous soupçons après l'honneur de le voir avec plus d'ardeur que les adjes ne soupirent après la vue de la pierre noire de Caaba, et qu'il sera toujours, ainsi que sa compagne ornée de grâces, l'objet des plus vives tendresses de notre cœur.

1742.

L E T T R E L X X X I X .

A M. T H I R I O T , à Paris.

A Bruxelles , le 3 de novembre.

JE vous avoue que je suis auffi fâché que vous du retard que vous éprouvez. Nous en raisonnerons à loisir à Paris où j'espère vous voir avant la fin du mois ,

Satisfait fans fortune , et sage en vos plaisirs.

Je voudrais bien voir cette sageffe un peu plus à son aise. On ne m'écrira que lorsque je ferai à Paris. Ainsi jusque-là je n'ai rien de nouveau à vous dire. J'attends pour cet hiver la paix et votre pension.

J'ai vu les meurtriers anglais et les meurtriers hessois et hanovriens : ce font de très-belles troupes à renvoyer dans leurs pays. Dieu les y conduise , et moi à Paris , par le plus court ! Les maudits houffards ont pris tout le petit équipage de mon pauvre neveu *Denis*, qui se tue le corps et l'ame en Bohème, et qui est malade à force de bien servir. Pour surcroît de disgrâce , on lui a saisi ici deux beaux chevaux qu'il envoyait à sa femme , et je n'ai jamais pu les retirer des mains des

commis ,

commis, gens maudits de DIEU dans l'Evan-
gile, et plus dangereux que les houffards. 1742.
Vous voyez que dans ce monde vous n'êtes
pas le seul à plaindre.

Madame du Châtelet essuie tous les tours de
la chicane, et moi tous ceux des imprimeurs.

*Durum : sed levius fit patientiâ ,
Quidquid corrigere est nefas.*

Quiconque est au coin de son feu, et qui
songe en soupant qu'en Bohême on manque
souvent de pain, doit se trouver heureux.

Je vous embrasse ; comptez toujours sur
mon amitié.

LETTRE XC.

A M. D'ARNAUD, à Paris.

A Bruxelles, 20 de novembre.

MON cher enfant en *Apollon*, vous vous
avisez donc enfin d'écrire d'une écriture lisible,
sur du papier honnête, de cacheter avec de
la cire, et même d'entrer dans quelque détail
en écrivant. Il faut qu'il se soit fait en vous
une bien belle métamorphose ; mais apparem-
ment votre conversion ne durera pas, et vous

Corresp. générale. Tome III. * S

— allez retomber dans votre péché de paresse.
 1742. N'y retombez pas au moins quand il s'agira de travailler à votre Mauvais riche, car j'aime encore mieux votre gloire que vos attentions. J'espère beaucoup de votre plan, et surtout du temps que vous mettez à composer, car depuis trois mois vous ne m'avez pas fait voir un vers. *Sat. citò si fat benè.*

Plusieurs personnes m'ont écrit que monsieur *Thiriot* répandait le bruit que j'avais part à votre comédie; je ne crois pas que monsieur *Thiriot* puisse ni veuille vous ravir un honneur qui est uniquement à vous. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que celle d'en avoir reçu de vous les prémices, et d'avoir été le premier à vous encourager à traiter un sujet susceptible d'intérêt, de comique et de morale, et où vous pourrez peindre les vertus d'après nature, en les prenant dans votre cœur. A l'égard des vices, il faudra que vous fortiez un peu de chez vous; mais les modèles ne seront pas difficiles à rencontrer.

Faites-moi le plaisir de me donner souvent de vos nouvelles, si vous pouvez. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X C I.

1742.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles , novembre.

VOTRE gardiennerie m'a donc inspiré , mon cher et respectable ami ; car j'ai renoué bien des fils à Mahomet et à Zulime avant que votre ordre angélique eût été signifié. Je ne pouvais pas me dispenser de faire imprimer Mahomet après les malheureuses éditions qu'on en avait faites à Paris , et qu'on allait faire encore à Londres et en Hollande. J'ai été obligé d'envoyer à ces deux endroits le véritable manuscrit , après l'avoir encore retouché selon mes petites forces. Il n'y a point d'épître dédicatoire au roi de Prusse , mais on imprime une lettre que je lui avais écrite , il y a deux ans , en lui envoyant un exemplaire manuscrit de la pièce. Je crois que vous ne ferez pas mécontent de la lettre : vous y trouverez les objections que le fanatisme a pu faire , détruites sans que je prenne la peine d'y répondre. Je me contente de faire sentir qu'il y a eu plus d'un *Séide* sous d'autres noms , et que la pièce n'est au fond qu'un sermon contre les maximes infernales qui ont mis le couteau à la main des *Poltrots* , des

— 1742. *Ravaillac* et des *Châtel*. D'ailleurs , quoique je parle à un roi , la lettre est purement philosophique : elle n'est souillée d'aucune flatterie ; je suis aussi loin de flatter les rois que je le suis d'écrire au cardinal de *Fleuri* que je soupçonne *Prault* de l'édition clandestine de *Mahomet*.

Je supplie instamment mes anges d'étendre ici leurs ailes : leur *Mahomet* pour lequel ils ont eu tant de bontés, et qui m'a coûté tant de soins, ne m'a donc produit que des peines ! Mon sort serait bien malheureux, si je n'avais pour ma consolation *Emilie* et mes anges.

Je compte que nous partirons dans cinq ou six jours, et que nous serons à Paris vers le 20 du mois. Tous les lieux me feraient égaux sans vous. Nous avons mené à Bruxelles une vie retirée qui est bien de mon goût ; j'y ai trouvé peu d'hommes, mais beaucoup de livres ; je n'ai pas laissé de travailler, mais ma mauvaise santé me fait perdre bien du temps ; elle se dérange plus que jamais. Vous rendrez heureuse cette vie que la nature s'obstine à tourmenter. Je retrouverai dans votre commerce et dans celui de madame d'*Argental* de quoi braver tous les maux.

Adieu ; les Autrichiens disent qu'ils inonderont la France avec cent mille hommes l'année qui vient. Je n'en crois rien du tout.

L E T T R E X C I I .

1743.

A M. D E M O N C R I F .

Premier de février.

J'AI été enchanté, Monsieur, de vous retrouver, et de retrouver l'ancienne amitié que vous m'avez témoignée. Je vous remercie encore de l'humanité que vous avez fait paraître en examinant les ouvrages d'un homme qui était l'ennemi du genre-humain (5). Si tous les gens de lettres pensaient comme vous, le métier ferait bien agréable. Ce ferait alors qu'on aurait raison de les appeler *humaniores litteræ*. J'ai oublié d'écrire à M. d'Argenson que je le suppliais de me recommander à M. de Maboul ; mais avec vous, Monsieur, on a beau avoir oublié ce qu'on voulait, vous vous en souviendrez. Je vous prie donc de vouloir bien suppléer mes péchés d'omission, et de dire à M. d'Argenson qu'il ait la bonté de me recommander fortement et généralement : ces deux adverbés joints font admirablement.

Le roi m'a donné son agrément pour être

(5) M. de Moncrif devait donner une édition des œuvres de J. B. Rousseau.

— de l'académie , en cas qu'on veuille de moi.
 1743. Reste à favoir si vous en voulez. Vous savez que, pour l'honneur des lettres , je veux qu'on fasse succéder un pauvre diable à un premier ministre (*) ; je me présente pour être ce pauvre diable-là.

J'écris à la plus aimable sainte qui soit sur la terre (**). Elle nous convertira tous. Elle était faite pour mener au ciel ou en enfer qui elle aurait voulu. Je compte sur sa protection dans cette vie et dans l'autre. Je me flatte aussi, mon cher Monsieur, que vous ne m'abandonnerez pas , et que quand vous aurez fini la grande affaire du frère d'*Athalie* et de *Phèdre*, vous donnerez des marques de votre amitié à votre ancien serviteur qui vous sera tendrement obligé , et qui vous aimera toute sa vie.

(*) Le cardinal de *Fleuri* était mort le 29 de janvier.

(**) Madame de *Villars*.

L E T T R E X C I I I.

1743.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce jeudi 15 de mai.

MON cher ami, qui me faites plus d'honneur que je n'en mérite, et qui me donnez autant de plaisir que j'en peux ressentir, la difficile *Emilie* a été très-contente de votre épître, à quelques bagatelles près. Jugez si j'en dois être enchanté. Je passai hier au soir à votre porte pour vous remercier. Je ne pus d'abord vous écrire parce que je souffrais beaucoup, mais votre épître m'a été un baume souverain.

Si vous voyez *Marivaux*, appliquez votre baume consolant sur son esprit très-injustement aigri. Vous savez s'il y a dans la bagatelle en question le moindre mot qui puisse le regarder; et s'il y avait la moindre apparence à la plus légère application, je ne l'y laisserais pas un moment. Il y a des gens bien méchants qui sèment toujours des poisons, tandis que vous faites naître des fleurs. Guérissez *Marivaux*, je vous en prie, des soupçons très-injustes que lui donnent des gens qui veulent nous tourmenter tous deux. *Vale, et me ama.*

1743.

L E T T R E X C I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

MON adorable ami, vous n'aurez pas aujourd'hui la moindre bouteille de ce vin que vous daignez aimer. En vous remerciant de celui de M. de *Mairan*. Je vais aujourd'hui à Versailles, je ne reviendrai que samedi.

Mais, mon Dieu, je suis accusé bien injustement. Ce n'est qu'à *la Noue* même que j'ai parlé, et c'est avec la plus tendre amitié que je lui ai fait mes représentations; il les a reçues avec un peu d'aigreur. Mais, mon cher et respectable ami, je ne m'opposais à voir le visage de *la Noue* couvert à Versailles du turban d'*Orosmane* que parce que je croyais qu'après avoir joué le rôle dans cette petite ville, il aurait le droit et la volonté de le jouer à Paris. Vous m'apprenez qu'il veut bien le céder à *Grandval*, après l'avoir joué à Versailles, en province: c'est une nouvelle en tout sens très-agréable pour moi. Il s'en faut beaucoup que mon goût pour la personne et les talens de *la Noue* soit diminué. Je serais fâché que *Grandval* jouât le rôle de *Titus* dans *Brutus*. Chacun a son talent et doit s'y renfermer. En vérité, vous devez avouer que

la

la Noue n'est pas fait pour *Orosmane*. Vous aimiez Zaire avant d'aimer *la Noue*. C'est les trahir tous deux que de donner *Orosmane* à *la Noue*. Je vous conjure de lui faire entendre raison. N'appellez point acharnement ma juste fermeté. *La Noue* devrait me remercier, je lui rends service en le suppliant instamment de ne point paraître sous une forme qui le dégrade. Joignez-vous à moi, faites-lui connaître ses véritables intérêts; dites-lui qu'ils me sont chers. Il ne faut pas que je lui déplaise en lui rendant service. 1743.

J'ai reçu hier une lettre de l'archevêque de Narbonne par laquelle il me fait entendre qu'on l'a pressé de succéder à M. le cardinal de *Fleuri*, et qu'il accepte la place.

Persecuté de tous côtés, que j'aye au moins le public pour moi. Il est de mon intérêt et de mon honneur de me présenter sous des faces différentes, et d'élever en ma faveur la voix publique qui, jointe à la vôtre, me console de tout. Mille tendres respects à mes deux anges que j'adore.

1743.

L E T T R E X C V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles , vendredi.

V O I C I , mon très-cher ange , un fait comique. Je fais à M. le duc de *Richelieu* mes très-humbles plaintes de ce qu'il m'a forcé à laisser jouer *Rouffelois* dans mes pièces , et de ce que tout Versailles dit que c'est moi qui l'ai fait venir , que c'est moi qui lui ai écrit de la part de monsieur le premier gentilhomme de la chambre. Je m'épuise en doux reproches , je me lamente. M. de *Richelieu* me répond en pouffant de rire ; eh bien , dit-il , après avoir bien ricané , voulez-vous que je vous avoue celui qui a écrit à *Rouffelois* , sans me consulter ? c'est *Roi*. Quoi *Roi* ? Oui *Roi* , *Roi* le chevalier de Saint-Michel , *Roi* le cheval , *Roi* l'ennuyeux , *Roi* l'insupportable , *Roi* qui fait assez bien des ballets. Il a gagné un homme à moi qui m'a recommandé *Rouffelois* comme un *Baron*. Je l'ai fait jouer dans vos tragédies , croyant vous servir. Je vous avoue ma faute , et vous pouvez dire par-tout que c'est moi qui ai tort.

Mes chers anges , cela défarme ; mais mademoiselle *Duménil* et ce pauvre *Paulin* font au

désespoir, et M. le duc d'*Aumont* va me croire le plus inepte des mortels ; mais enfin la vérité triomphe, et M. le duc de *Richelieu* confesse son erreur. Il ne reste que *Roi* à punir ; mais il n'y a pas moyen de punir un si sot homme. Justifiez-moi bien, mes chers anges ; permettez que je vous dise que je suis enchanté des bontés de sa Majesté. Le ministère n'a pas mis à cela la dernière main ; mais il le fera. Je vous confie ce petit secret comme à mes chers protecteurs que j'adorerai toute ma vie. 1743.

L E T T R E X C V I.

À M. LE COMTE D'ARGENTAL.

QUAND les autres en ont gros comme un moucheron, j'en ai gros comme un chameau. Quoique j'aye commencé long-temps avant mes anges, je ne crois pas que j'aye la force de sortir aujourd'hui de mon lit. Si je sortais, ce ne serait pas pour *Méropé*. Je suis trop heureux que ces cahiers vous amusent. En voilà six autres. J'aurai soin du quatrième acte d'*Adélaïde*, mais c'est sur *Zulime* que je compte le plus. Si j'étais plus jeune et moins persécuté, je travaillerais encore. Je suis venu dans le temps de barbarie. Je ne fais rien de

— 1743. cette académie ; tout ce que je fais , c'est qu'il est bien cruel que deux hommes puissans se soient réunis pour m'arracher un agrément frivole, la seule récompense que je demandais, après trente années de travail. Bonjour ; vous êtes ma plus grande consolation ; mais portez-vous bien l'un et l'autre.

L E T T R E X C V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars.

VOUS avez bien raison , ange tutélaire ; je vous ai cherché tous ces jours-ci pour vous demander vos conseils angéliques. Il est très-vrai que je dois avoir peur que *Satan* déguisé en ange de lumière, escorté de *Marie Alacoque*, se déchaîne contre moi.

Oui , l'auteur de *Marie Alacoque* persécute, et doit persécuter l'auteur de la *Henriade* ; mais je ferai tout ce qu'il faudra pour apaiser, pour défarmer l'archevêque de Sens. Le roi m'a donné son agrément ; je tâcherai de le mériter. Je me conduirai par vos avis. La place , comme vous savez , est peu ou rien, mais elle est beaucoup par les circonstances où je me trouve. La tranquillité de ma vie en

dépend; mais le vrai bonheur, qui consiste à
sentir vivement, se goûte chez vous. —
1743.

Adieu, mes adorables anges gardiens; ma
vie est ambulante, mais mon cœur est fixe.
Je vous recommande madame *du Châtelet* et
César: ce font deux grands-hommes.

L E T T R E X C V I I I .

A M. * * * ,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Mars.

J'AI l'honneur de vous envoyer les premières
feuilles d'une seconde édition des *Elémens*
de *Newton*, dans lesquelles j'ai donné un
extrait de sa métaphysique. Je vous adresse
cet hommage comme à un juge de la vérité.
Vous verrez que *Newton* était de tous les phi-
losophes le plus persuadé de l'existence d'un
Dieu; et que j'ai eu raison de dire qu'un
catéchiste annonce DIEU aux enfans, et
qu'un *Newton* le démontre aux sages.

Je compte dans quelque temps avoir l'hon-
neur de vous présenter l'édition complète
qu'on commence du peu d'ouvrages qui sont

— véritablement de moi. Vous verrez par-tout,
 1743. Monsieur, le caractère d'un bon citoyen. C'est
 par-là seulement que je mérite votre suffrage,
 et je sou mets le reste à votre critique éclairée.
 J'ai entendu de votre bouche, avec une grande
 consolation, que j'avais osé peindre, dans la
 Henriade, la religion avec ses propres cou-
 leurs, et que j'avais même eu le bonheur
 d'exprimer le dogme avec autant de correc-
 tion que j'avais fait avec sensibilité l'éloge de
 la vertu. Vous avez daigné même approuver
 que j'osasse, après nos grands maîtres, trans-
 porter sur la scène profane l'héroïsme chrétien.
 Enfin, Monsieur, vous verrez si, dans cette
 édition, il y a rien dont un homme, qui fait
 comme vous tant d'honneur au monde et à
 l'Eglise, puisse n'être pas content. Vous verrez
 à quel point la calomnie m'a noirci. Mes
 ouvrages, qui sont tous la peinture de mon
 cœur, seront mes apologistes.

J'ai écrit contre le fanatisme qui dans la
 société répand tant d'amertumes, et qui dans
 l'état politique a excité tant de troubles. Mais
 plus je suis ennemi de cet esprit de faction,
 d'enthousiasme, de rébellion, plus je suis
 l'adorateur d'une religion dont la morale fait
 du genre-humain une famille, et dont la pra-
 tique est établie sur l'indulgence et sur les
 bienfaits. Comment ne l'aimerais-je pas, moi

qui l'ai toujours célébrée? Vous dans qui elle est si aimable, vous suffiriez à me la rendre chère. 1743.
 Le stoïcisme ne nous a donné qu'un *Epictete*, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'*Epictete* qui ne savent pas qu'ils le font, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même. Elle nous soutient surtout dans le malheur, dans l'oppression et dans l'abandonnement qui la suit, et c'est peut-être la seule consolation que je doive implorer après trente années de tribulations et de calomnies qui ont été le fruit de trente années de travaux.

J'avoue que ce n'est pas ce respect véritable pour la religion chrétienne qui m'inspira de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur. Il faut l'attribuer à l'éloignement naturel que j'ai eu dès mon enfance pour ces sottises faciles, pour ces indécences ornées de rimes, qui plaisent par le sujet à une jeunesse effrénée. Je fis à dix-neuf ans une tragédie d'après *Sophocle*, dans laquelle il n'y a pas même d'amour. Je commençai à vingt ans un poëme épique dont le sujet est la vertu qui triomphe des hommes et qui se soumet à DIEU. J'ai passé mon temps dans l'obscurité à étudier un peu de physique, à rassembler des mémoires pour l'histoire de l'esprit humain, pour celle d'un siècle dans lequel l'esprit humain s'est perfectionné. J'y travaille tous les jours, sinon avec

— 1743. succès , au moins avec une assiduité que m'inspire l'amour de ma patrie.

Voilà peut-être , Monsieur , ce qui a pu m'attirer , de la part de quelques-uns de vos confrères , des politesses qui auraient pu m'encourager à demander d'être admis dans un corps qui fait la gloire de ce même siècle dont j'écris l'histoire. On m'a flatté que l'académie trouverait même quelque grandeur à remplacer un cardinal , qui fut un temps l'arbitre de l'Europe , par un simple citoyen qui n'a pour lui que ses études et son zèle.

Mes sentimens véritables sur ce qui peut regarder l'Etat et la religion , tout inutiles qu'ils sont , étaient bien connus en dernier lieu de feu M. le cardinal de *Fleuri*. Il m'a fait l'honneur de m'écrire , dans les derniers temps de sa vie , vingt lettres qui prouvent assez que le fond de mon cœur ne lui déplaisait pas. Il a daigné faire passer jusqu'au roi même un peu de cette bonté dont il m'honorait. Ces raisons seraient mon excuse , si j'osais demander dans la république des lettres la place de ce sage ministre.

Le désir de donner de justes louanges au père de la religion et de l'Etat , m'aurait peut-être fermé les yeux sur mon incapacité ; j'aurais fait voir au moins combien j'aime cette religion qu'il a soutenue , et quel est mon zèle

pour le roi qu'il a élevé. Ce ferait ma réponse aux accusations cruelles que j'ai effuyées; ce ferait une barrière contre elles, un hommage solennel rendu à des vérités que j'adore, et un gage de ma soumission aux sentimens de ceux qui nous préparent dans le dauphin un prince digne de son père. (6) 1743.

L E T T R E X C I X.

A M. * * *.

A Paris, 4 d'avril.

J'AI été bien malade, mon cher ami; j'ai fait parler à M. de la *Houffaye*, comme vous me l'avez ordonné; il me semble que c'est une chose assez aisée de faire retarder les affaires; voilà de toutes les grâces la plus facile à obtenir. Je n'ai point vu M. l'abbé *Berth*, qui devait m'expliquer tant de choses; je ne fais où le déterrer. Si vous me mandez sa demeure, j'irai chez lui. Vous savez si j'ai de l'empressement à vous obéir. Notre *Méropé* n'est pas encore imprimée; je doute qu'elle réussisse à

(6) On verra sans peine que cette lettre qui renferme une espèce d'apologie, était destinée à être répandue et à servir de réponse aux clameurs de la canaille littéraire, qui ne voulait pas que M. de *Voltaire* fût de l'académie française.

— 1743. la lecture autant qu'à la représentation ; ce n'est point moi qui ai fait la pièce , c'est mademoiselle *Duménil*. Que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer le parterre pendant deux actes de suite ? Le public a pris un peu le change ; il a mis sur mon compte une partie du plaisir extrême que lui ont fait les acteurs , et la séduction a été au point que je n'ai pu paraître à la comédie qu'on ne m'ait battu des mains ; cette faveur populaire m'a un peu consolé de la petite persécution que j'ai essuyée de monsieur l'évêque de Mirepoix. L'académie , le roi et le public m'avaient désigné pour avoir l'honneur de succéder à M. le cardinal de *Fleuri* parmi les quarante ; mais M. de *Mirepoix* n'a pas voulu , et il a enfin trouvé , après deux mois et demi , un évêque pour remplir la place qu'on me destinait. Je crois qu'il convient à un profane comme moi de renoncer pour jamais à l'académie , et de m'en tenir aux bontés du public ; mais il y a encore quelque chose de plus précieux que cette bienveillance , peut-être passagère , c'est l'amitié constante d'un cœur comme le vôtre.

Les lettres sont ici plus persécutées que favorisées. On vient de mettre à la bastille l'abbé *Langlet* , pour avoir publié des Mémoires déjà connus , qui servent de supplément à l'histoire de M. de *Thou* ; il a rendu un

très-grand service aux bons citoyens et aux amateurs des recherches sur l'histoire ; il méritait des récompenses , et on l'emprisonne à l'âge de soixante et huit ans. 1743.

Inferè nunc , Melibæ , pîros , pone ordine vites.

Madame du Châtelet vous fait mille complimens ; elle marie sa fille , comme je crois vous l'avoit mandé , à M. le duc de Montenero , napolitain , au grand nez , au visage maigre , à la poitrine enfoncée ; il est ici , et va vous enlever une française aux joues rebondies. Vale , et me ama.

LETTRE C.

A M. THIRIOT.

A Paris , le 11 de juin.

LA persécution et le ridicule sont un peu outrés. J'ai une récompense bien singulière et bien triste de trente années de travail. Ce n'est pas tant Jules-César que moi qu'on profcrit. Mais je songe encore plus à votre pension qu'aux tribulations que j'éprouve , et le plus grand de mes chagrins est de voir souffrir mon ami ; car enfin la pension du roi de Prusse vous est plus nécessaire que ne me l'était la justice que me refuse ma patrie.

1743.

L E T T R E C I.

A M. DE PONT-DE-VEGLE.

Juin.

IL est bien dur de partir sans avoir la consolation d'embrasser M. de *Pont-de-Vesle*. Je ne mettrais point de bornes à ma douleur, si, dans ma boîte de *Pandore*, il ne restait l'espérance de vous revoir un jour, et d'entendre avec vous Jules-César. Les *brutes* qui me chicanent sont aussi fots que ceux qui assassinèrent mon héros furent cruels.

L E T T R E C I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Haie, au palais du roi de Prusse, 5 de juillet.

EH bien, mes adorables anges, ce petit hémisphère est plus fou et plus malheureux que jamais; et moi ne suis-je pas un des plus infortunés de la bande? Les uns vont mourir de faim ou par l'épée des ennemis, vers le Danube, les autres sur le Mein, et moi où vais-je? où suis-je? j'ai bien peur de mourir de chagrin loin de vous.

Est-on devenu assez déterminément ostrogots pour ne pas jouer Jules-César? Si on avait dit, il y a quelques années, qu'on parviendrait à cet excès d'impertinence, on ne l'aurait pas cru. Je ne vous déplairai pas en vous disant qu'il y a ici une comédie assez passable, *Prin* et *Fierville* en sont les principaux acteurs. Il y a une *Bercaville* qui vaut mieux sans comparaison que toutes les soubrettes qu'on a essayées, et qui est plus effrontée elle seule que toutes les autres ensemble. Les Anglais sont encore plus effrontés pourtant, et prennent un terrible ascendant sur ce théâtre-ci. Ils jouent le rôle de tyrans fort noblement; et les Hollandais, celui d'assistans derrière leurs maîtres. Peut-on se réjouir à Paris dans ce malheur général! hélas! il le faut bien; et on tuerait cent mille hommes en Allemagne, que l'opéra serait plein les vendredis. Mais pourquoi la comédie ne le fera-t-elle pas?

Le roi de Prusse est réellement indigné des persécutions que j'essuie; il veut absolument m'établir à Berlin; j'ai sacrifié sa lettre à madame du Châtelet et à mes anges. Tout ce que je vous dis là, je le dis à M. de Pont-de-Veste, baissant toujours vos ailes avec un pur amour.

1743.

L E T T R E C I I I.

A M. A M E L O T,

MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES.

A la Haie, 2 d'auguste.

MONSEIGNEUR,

J E dépêchai, le 21 du mois passé, un courrier jufqu'à Lille, avec un paquet qu'il devait rendre à madame *Denis* ma nièce, femme du commissaire des guerres : dans ce paquet il y en avait un pour M. le comte de *Maurepas*; et, sous l'enveloppe de M. de *Maurepas*, une lettre d'environ fix pages que j'avais l'honneur de vous adresser, fans signature. Cette lettre contenait, entre autres particularités, la petite découverte que j'avais faite, que le roi de Prusse fait négocier secrètement un emprunt de quatre cents mille florins à Amsterdam à trois et demi pour cent. Je conclusais de là, ou que ses trésors ne font pas aussi considérables qu'on le dit, ou qu'il veut emprunter à un petit intérêt, pour rembourfer des sommes qui en portent un plus grand. Je vous demandais la permission de me servir de cette connaissance pour tâcher de démêler

s'il voudrait recevoir des subsides, et j'ofais proposer une manière d'affamer les armées ennemies, laquelle ce prince pouvait mettre en usage avec adresse. 1743.

Le même jour, 21 du mois passé, je fis proposer, par une voie très-secrète, à ce monarque de faire quelques difficultés aux Provinces-Unies touchant le passage des munitions de guerre qui doivent remonter le Rhin sur son territoire. Il a approuvé le projet; et si les choses ne changent pas, son ministre aura ordre de retarder le passage de ces munitions autant qu'il le pourra. On s'y prend avec beaucoup d'art. L'envoyé du roi de Prusse a ordre de ne point communiquer avec l'ambassadeur de France, parce qu'on craint qu'il ne s'en prévale, dans la chaleur des conjonctures présentes. On ne veut point du tout paraître lié avec vous; et on veut vous servir sous main, en ménageant la république.

Je tâcherai de faire fermenter ce petit levain. Je peux vous assurer que le fond des sentimens du roi de Prusse est tel qu'il était en 1741, quand il écrivit la lettre ci-jointe, dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie.

Je compte toujours lui faire ma cour à Aix-la-chapelle, vers le 18 de ce mois.

1743.

L E T T R E C I V.

A U M E M E.

Ce 3 d'auguste.

MONSEIGNEUR,

HIER, après le départ de ma lettre, j'en reçus une du roi de Prusse, datée du camp de Husfelt en Silésie, place dans laquelle il va bâtir une ville tandis qu'il fortifie ses frontières. Il fera le 14 à Berlin, et le 18 ou le 20 à Spa, et non plus à Aix-la-chapelle.

Je suis toujours dans la même espérance touchant le petit service que le roi de Prusse doit rendre; mais je crains que cette démarche n'ait pas d'assez grandes suites, si ce prince reste dans les idées qu'il me témoigne. Tous ses correspondans lui ont persuadé que la France est trop affaiblie pour mettre actuellement un grand poids dans la balance. Je n'ai pu même empêcher un ami intime, que j'ai ici, de lui écrire des choses qui doivent le dégoûter de votre alliance. Cet ami est cependant entièrement dans vos intérêts; et le roi de Prusse sent parfaitement qu'au fond votre cause et la sienne sont communes. Mais

cet

cet ami ne peut écrire autrement , de peur
d'être démenti par les autres correspondans ;
et le roi de Prusse ne peut à présent conce-
voir que des idées défavantageuses sur tant
de rapports. 1743.

Je suis obligé de vous dire que , dans la
dernière lettre , il s'exprime dans les termes
les plus durs sur la conduite passée ; mais il
paraît en sentir autant d'affliction qu'il en
parle avec violence.

Soyez très-persuadé que , dès l'année 1741,
il a prévu tout ce qui est arrivé. Il pense à
présent que si sa Majesté envoyait ou feisait
croire qu'elle envoie un corps considérable
vers la Meuse , cette démarche bien ménagée
opérerait une très-grande désunion entre le
parti anglais , qui prédomine en Hollande ,
et le parti pacifique qu'on ne doit pourtant
pas appeler le parti français. Il ne m'appar-
tient pas d'avoir une opinion sur ces matières,
j'en laisse le jugement ici à monsieur l'ambas-
sadeur et à M. de *Laville* , dont les lumières
et l'expérience sont trop supérieures à mes
faibles conjectures. Je n'ai ici d'autre avantage
que celui de mettre les partis différens et les
ministres étrangers à portée de me parler
librement. Je me borne et me bornerai tou-
jours à vous rendre un compte simple et
fidelle.

— 1743. Mais, comme il paraît nécessaire que le roi de Prusse ait une opinion très-avantageuse des forces et des résolutions vigoureuses de la France, j'ose vous supplier de m'envoyer quelques couleurs avec lesquelles je puisse faire un tableau qui le frappe quand je lui ferai ma cour à Spa; et je vous en prie d'autant plus, que je suis certain que le tableau lui plaira beaucoup. La France est une maîtresse qu'il a quittée, mais qu'il aime et qu'il souhaite passionnément de voir embellie. M. Trévor m'a demandé aujourd'hui en confidence si je croyais que la maison de Lorraine eût un grand parti en Lorraine.

L E T T R E C V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, à Paris.

A la Haie, au palais du roi de Prusse, le 8 d'auguste.

SOYEZ chancelier de France, Monsieur, si vous voulez que j'y revienne; rendez-nous la gloire des lettres, quand nous perdons celle des armes. Les hommes sont faits originairement, ce me semble, pour penser, pour s'instruire, et non pour se tuer. Faut-il que la guerre ne soit pas encore la seule persécution que les arts essuient? Je gémis de voir

ce pauvre abbé *Langlet* enfermé, à soixante-dix ans, dans la bastille, après nous avoir donné une bonne méthode pour étudier l'histoire, et d'excellentes tables chronologiques. Qui sont donc les vandales qui se sont imaginés que l'impression du sixième volume des additions à l'histoire de ce bon citoyen le président de *Thou*, était un crime d'Etat? Quel comble de barbarie, et quel excès de petitesse de ne pas permettre qu'on imprime des livres où l'on explique *Newton*, et où l'on dit que les rêveries de *Descartes* sont des rêveries!

J'aime encore mieux l'abus qu'on fait ici de la liberté d'imprimer ses pensées, que cet esclavage dans lequel on veut chez vous mettre l'esprit humain. Si l'on y va de ce train, que nous restera-t-il, que le souvenir de la gloire du beau siècle de *Louis XIV*?

Cette décadence me ferait souhaiter de m'établir dans le pays où je suis à présent. N'ayant rien à y prétendre, je n'aurais point de plaintes à former. Je vivrais tranquille, et j'y souhaiterais à la France des temps plus brillans.

Il y a ici des hommes très-estimables; la Haie est un séjour délicieux l'été, et la liberté y rend les hivers moins rudes. J'aime à voir les maîtres de l'Etat simples citoyens. Il y a

— 1743. des partis , et il faut bien qu'il y en ait dans une république ; mais l'esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie , et je vois de grands-hommes opposés à de grands-hommes.

Je suis bien aise , pour l'honneur de la poésie , que ce soit un poëte qui ait contribué ici à procurer des secours à la reine d'Hongrie , et que la trompette de la guerre ait été la très-humble servante de la lyre d'*Apollon*. Je vois , d'un autre côté , avec non moins d'admiration , un des principaux membres de l'Etat , dont le système est tout pacifique , marcher à pied sans domestiques , habiter une maison faite pour ces consuls romains qui se faisaient cuire leurs légumes , dépenser à peine deux mille florins par an pour sa personne , et en donner plus de vingt mille à des familles indigentes.

Ces grands exemples échappent à la plupart des voyageurs ; mais ne vaut-il pas mieux voir de telles curiosités que les processions de Rome , les récollets au capitole , et le miracle de *S' Janvier* ? Des hommes de bien , des hommes de génie : voilà mes miracles.

Ce gouvernement-ci vous plairait infiniment , même avec les défauts qui en sont inséparables. Il est tout municipal , et voilà ce que vous aimez. La Haie d'ailleurs est le pays des nouvelles et des livres ; c'est

proprement la ville des ambassadeurs ; leur société est toujours très-utile à qui veut s'instruire. On les voit tous en un jour. On sort , on rentre chez soi ; chaque rue est une promenade ; on peut se montrer , se retirer tant qu'on veut. C'est Fontainebleau , et point de cour à faire. 1743.

Adieu , Monsieur ; plût à Dieu que je pusse vous faire la mienne ! Vous savez si je vous suis attaché pour jamais.

L E T T R E C V I.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A la Haie , ce 8 d'auguste.

J'AI reçu , monsieur le Duc , la lettre dont vous m'avez honoré par la voie de Francfort ; mais il n'y a plus moyen de vous écrire par l'Allemagne , à moins que je ne veuille apprendre aux houffards autrichiens combien je vous aime. Daignez donc me donner vos ordres dans les paquets que vous adresserez à madame *du Châtelet*.

Les troupes hollandaises ne pourront certainement joindre les alliés que le 15 ou le 16 de septembre. Il paraît cependant que le

— 1743. gouvernement anglais commence à faire réflexion que tout le fardeau de la guerre retombera sur lui , et qu'il se ruine dans l'idée chimérique de faire avoir à la reine d'Hongrie un dédommagement aux dépens de la France. La moitié des Provinces-Unies a toujours des sentimens de paix , et je ne voudrais pas parier que les troupes de la république n'eussent bientôt des ordres de ne point agir , pour peu que la France témoigne de vigueur et de bonne conduite. Il y a grande apparence qu'on tirera de grands avantages de nos fautes passées. Dunkerque peut être rétabli pour n'être plus jamais détruit , et la France en deux ou trois mois de temps peut devenir plus respectable que jamais. Il paraît que nous ne sommes pas extrêmement bien vus dans les pays étrangers ; quand je dis nous , je dis notre puissance , car on aime les particuliers en haïssant la France. On nous traite comme nous traitons les jésuites ; on dit du mal du corps , et on est fort aise de vivre avec les membres ; on nous prie à souper , et on chante pouille à notre ministère : on joue publiquement , par permission du magistrat , une comédie intitulée la Présomption punie , dans laquelle la reine d'Hongrie est représentée sous le nom de *Mimi* ; le cardinal de *Fleuri* , sous celui d'un vieux bailli impuissant , qui ,

ne pouvant coucher avec *Mimī*, veut lui ôter toute la succession de son père; le prince *Charles*, sous le nom de *Charlot*, chasse le bailli et ses conforts; et voilà la Présomption punie: on va voir de dix lieues cette mauvaise bouffonnerie qui se joue à Amsterdam. J'aime encore mieux cette farce que la tragédie de *Dettingen*, cela ne casse ni bras ni tête. Conservez la vôtre, monsieur le Duc, et permettez que je fasse aussi des souhaits pour un individu fort aimable, qui a grande obligation au vôtre. Souffrez que je vous prie de daigner faire souvenir de moi M. le duc de *Duras*, *in quo bene complacuiſti*. Si vous pouvez m'apprendre de bonnes nouvelles, si vous avez la bonté de me faire un tableau bien brillant de votre position, comptez que vous me ferez bien du plaisir. Vous savez avec quel tendre respect je vous suis attaché pour toute ma vie.

1743.

1743.

L E T T R E C V I I .

A M. A M E L O T , à *Versailles*.

A la Haie , ce 16 d'auguste.

MONSEIGNEUR ,

J'AI reçu les ordres et les sages instructions dont vous m'honorez , en date du 11 du mois ; permettez qu'avant d'y répondre , j'aye l'honneur de vous parler de quelques affaires présentes.

Il y a près d'un mois que je vous informai qu'on pourrait réussir à mettre quelque obstacle au passage des munitions de guerre du corps de troupes hollandaises. Celui qui s'était chargé de cette petite négociation à Berlin , l'a conduite heureusement par le moyen du ministère des finances. L'ordre vient d'arriver à la régence de la Gueldre prussienne de ne pas laisser passer les effets des Hollandais. M. de *Podewils* prépare exprès un mémoire très-long , et de la discussion la plus ample , qu'il ne présentera que lundi 20 du mois. Il se passera bien du temps avant qu'on y ait répondu , et que cette affaire soit arrangée.

Cet événement du moins fera voir que le roi de Prusse est bien loin d'entrer dans les
mesures

mesures de la république et des Anglais, et qu'il est capable de les braver.

 1743.

Le moment serait bien favorable pour agir auprès de sa Majesté prussienne ; mais j'apprends , par cet ordinaire de Berlin , que le roi n'ira point à Spa. On ne me mande point cette nouvelle comme absolument certaine. Dans le doute , je me tiens prêt à partir ; et si le roi de Prusse , contre toute attente , était encore en Silésie , j'irais lui faire ma cour à Breslaw.

Le premier usage que j'ai fait de vos instructions , a été de dire en confidence à l'envoyé de Prusse que je savais , à n'en point douter , que la reine d'Hongrie avait déclaré depuis peu aux Anglais qu'elle regarderait toujours le roi de Prusse comme son plus cruel ennemi. Il l'a mandé à sa cour dans le moment , sans me nommer , et il a accompagné ce discours de tout ce qui peut exciter le plus le roi son maître à se lier aux intérêts de la France. Il a pris l'occasion du départ de M. le marquis de *Fénélon* , pour faire valoir adroitement la vigueur du ministère français , les ressources de l'Etat , le courage de la nation. Je suis même convenu avec lui des termes.

Il m'a assuré encore que le premier dessein du roi son maître avait été d'assembler à Magdebourg une armée de neutralité ; mais

1743. — qu'il en avait été détourné par nos disgrâces arrivées coup sur coup en Bavière, et aussi par la politique circonspecte et même timide du comte de *Podewils*, oncle du ministre de la Haie, qui a d'autant plus d'influence sur l'esprit de sa Majesté prussienne qu'il ne veut jamais en avoir.

C'est bien dommage que ce jeune homme plein d'esprit, qui plaît beaucoup au roi et au ministre son oncle, ne voye point le roi de Prusse à Spa, comme je l'espérais. J'ose vous assurer, Monseigneur, qu'il n'y a personne qui ait à présent le cœur plus français, et qui pût mieux vous seconder dans vos vues.

Cependant, je suis très-loin de perdre l'espérance; je vois même que de jour en jour le roi de Prusse se met dans la nécessité de n'avoir d'autre allié que sa Majesté. J'apprends, par les lettres du ministre hollandais à Pétersbourg, que ce prince refuse toujours, sous différens prétextes, d'accéder au traité défensif de la Russie et de l'Angleterre.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous rappeler, à cette occasion, ce que vous avez bien voulu me dire dans votre dépêche du 11, touchant la cour de Russie. On vous la dépeint comme peu liée avec l'Angleterre et la Hongrie; cependant vous verrez, par la copie ci-jointe de la lettre du résident *Swart*,

que le ministère russe paraît entièrement autrichien.

1743.

Voilà, Monseigneur, tout ce qui est venu à ma connaissance. Les démarches récentes du roi de Prusse auprès des Etats généraux pour la paix de l'Empire, la hardiesse qu'il a de les mécontenter et de les braver, sa froideur avec les Anglais, ses longueurs avec les Russes, et plus que tout cela son intérêt visible, font espérer qu'on pourra le porter à quelque résolution éclatante et digne d'un grand roi. Je vous rendrai un compte fidelle de tout ce que j'aurai aperçu à sa cour, sans oser vous promettre qu'on puisse jamais rien attribuer aux efforts de mon zèle.

J'aurai des lettres de recommandation de M. *Trevor* pour milord *Hindfort*, qui vous a tant fait de mal : je tâcherai de me lier avec lui, et de tourner à votre avantage l'heureuse obscurité à l'abri de laquelle je peux être reçu par-tout avec assez de familiarité.

Comme il a été nécessaire que j'écrivisse quelquefois ici en chiffres, et que je consultasse M. le marquis de *Fénélon* et M. de *Laville*, il pourra arriver que je sois à Berlin dans une pareille obligation. Je ne m'ouvrirai à M. de *Valori*, qui d'ailleurs m'honore de quelque amitié, qu'avec toute la réserve convenable aux intérêts présens.

— 1743. Encore une fois, je ne répons d'aucun succès, mais soyez sûr du zèle le plus ardent.

La manière dont sa Majesté prussienne me parlera, réglera celle dont j'aurai l'honneur de lui parler. Je prendrai conseil de l'occasion et de l'envie extrême que j'ai de mériter l'approbation d'un esprit tel que le vôtre, et la protection d'un ministre tel que vous.

A l'égard de M. *Van-Haren*, il faut le regarder comme un homme incorruptible, mais il paraît aimer la gloire et les ambassades. Il voulait aller en Turquie; c'est de là que j'ai pris occasion de lui représenter qu'il trouverait plus d'amis et d'approbateurs à Paris qu'à Constantinople. Cette idée a paru le flatter. On pourrait en faire usage en cas que les yeux des Hollandais commençassent à s'ouvrir sur la ridicule injustice d'attaquer la France, sous prétexte d'un secours qu'ils ont refusé à la reine d'Hongrie quand elle en avait besoin, et qu'ils lui donnent quand elle peut s'en passer. En ce cas, *Van-Haren* pouvant avec honneur employer à la conciliation les talens qu'il a consacrés à la discorde, l'espérance d'être nommé ambassadeur en France, malgré l'usage qui l'en exclut comme frison, pourrait le flatter et le déterminer à servir la cause de la justice et de la raison.

L E T T R E C V I I I.

1743.

A U M E M E.

A la Haie , ce 17 d'auguste.

MONSEIGNEUR,

H E U R E U S E M E N T , le courier n'est pas encore parti. Je profite de cet instant pour avoir l'honneur de vous informer qu'il vient d'arriver un courier du roi de Prusse à son ministre , avec une lettre portant en substance qu'il regarde comme une violation du droit des souverains , et *comme une marque de mépris pour sa personne* , le passage des troupes hollandaises par son territoire , sans lui en avoir demandé , à lui expressément , la permission. Il ordonne à son ministre , le jeune comte de *Podewils* , de prendre cette affaire avec hauteur , et d'exiger une satisfaction authentique. De plus , il ordonne à son ministre de partir , et de venir recevoir ses ordres à Berlin , après avoir fait ses plaintes et demandé réparation. Il lui ordonne en même temps de ne partir qu'après avoir laissé à la Haie un secrétaire , et l'avoir instruit du courant des affaires. La lettre est datée de Glatz. Le voyage du ministre à Berlin fera différé jusqu'au retour de ce

— 1743. secrétaire qui est actuellement à Spa, et auquel on dépêche un courier dans le moment.

J'observe que le roi de Prusse n'a été instruit du passage des troupes que par les dépêches datées de la Haie du 30 juillet, et que la personne que j'avais engagée à demander l'arrêt des munitions de guerre, l'avait obtenu dès le commencement de juillet, et cela même malgré la permission que les Etats devaient demander pour ces munitions.

Ces effets sont assez considérables, et j'aurai l'honneur de vous en adresser le mémoire par le premier ordinaire, après que je l'aurai traduit du hollandais en français.

La méfintelligence que j'avais trouvé l'heureuse occasion de préparer, touchant ces effets, est fondée sur l'intérêt. Celle qui naît du passage des troupes, vient du juste maintien de la dignité de sa couronne. Je souhaiterais que ces deux grands motifs pussent servir à déterminer ce monarque au grand but où il faudrait l'amener. J'ai peur que son ministre à la Haie, qui a plus d'une raison d'aimer ce séjour, ne ménage, autant qu'il pourra, une conciliation. Je n'attends pas une rupture ouverte, mais je tâcherai de faire en sorte que le ministre de sa Majesté prussienne attende encore quelques jours pour faire sa déclaration aux Etats généraux. Plus il aura tardé à

éclater, et plus tard la réconciliation se fera, —
 et plus long-temps aussi les munitions de 1743.
 guerre seront arrêtées.

Au reste, je partirai pour Berlin avec ce ministre, et vous êtes bien sûr que je n'omettrai rien pour le faire servir à vos intentions.

L E T T R E C I X.

A U M E M E.

MONSEIGNEUR,

C E que vous mande M. de *Valori*, touchant la conduite du roi de Prusse à mon égard, n'est que trop vrai. Vous savez de quel nom et de quel prétexte je m'étais servi auprès de lui pour colorer mon voyage. Il m'a écrit plusieurs lettres sur l'homme (*) qui servait de prétexte, et je lui en ai adressé quelques-unes qui sont écrites avec la même liberté. Il y a dans ses billets et dans les miens quelques vers hardis qui ne peuvent faire aucun mal à un roi, et qui en peuvent faire à un particulier. Il a cru que si j'étais brouillé sans ressource avec l'homme qui est le sujet de ces plaifanteries, je serais forcé alors d'accepter les offres

(*) *Boyer*, ancien évêque de Mirepoix.

1743. que j'ai toujours refusées, de vivre à la cour de Prusse. Ne pouvant me gagner autrement, il croit m'acquérir en me perdant en France; mais je vous jure que j'aimerais mieux vivre dans un village fuisse que de jouir à ce prix de la faveur dangereuse d'un roi capable de mettre de la trahison dans l'amitié même; ce serait en ce cas un trop grand malheur de lui plaire. Je ne veux point du palais d'*Alcine* où l'on est esclave, parce qu'on a été aimé, et je préfère surtout vos bontés vertueuses à une faveur si funeste.

Daignez me conserver ces bontés, et ne parler de cette aventure curieuse qu'à M. de *Maurepas*. Je lui ai écrit de *Bareith*, mais j'ai peur que le colonel *Mentzel* n'ait ma lettre.

L E T T R E C X.

A M. T H I R I O T.

A la Haie, ce 16 d'auguste.

J E mène ici une vie délicieuse dont les agrémens ne sont combattus que par le regret que m'inspirent mes amis, et surtout par le chagrin que j'ai de voir que vous ne vivez encore que de promesses. Je n'ai jamais douté de la pension, vous le savez; mais je suis

aussi surpris qu'affligé de ces prodigieux retar-
demens. Le roi de Prusse vous fera-t-il donc
vieillir dans l'espérance ? et l'inscription de
votre tombeau fera-t-elle un jour : Ci gît qui
attendit son paiement ? En vérité, cela perce
le cœur. J'espère en parler bientôt fortement
à sa Majesté prussienne, soit aux eaux de Spa,
soit à Berlin. Vous savez que je ne suis pas

1743.

Diffimulator opis propriæ mihi commodus uni.

Je n'ai heureusement rien à demander à ce
monarque pour moi-même. On est bien honteux
quand on demande pour soi, mais on est bien
hardi quand on demande pour un ami. Le roi de
Prusse m'a fait l'honneur, en dernier lieu, de
m'écrire plusieurs lettres dans lesquelles il daigne
m'offrir un établissement sûr et avantageux. Je
lui ai répondu que le plus bel établissement pour
moi, était le bonheur de le voir et de l'entendre,
que je n'en voulais point d'autre, et que si je
pouvais renoncer à ma patrie et à mes amis à
qui je dois tout, je passerais le reste de ma
vie dans sa cour. Voilà où j'en suis, et voilà
quels seront toujours mes sentimens. Je suis
même assez heureux pour que le roi de Prusse
les approuve. Tout roi qu'il est, il ne trouve
pas mauvais que les grands devoirs de l'amitié
aillent les premiers.

— 1743. Ne vous méprenez plus sur le nom d'un homme qui fera immortel dans ce pays-ci. Ce n'est point *Van-Hyden*, c'est *Van-Haren* qu'il s'appelle. Il lui est arrivé la même chose qu'à *Homère*. On gagnait sa vie à réciter ses vers aux portes des temples et des villes. La multitude court après lui quand il va à Amsterdam. On l'a gravé avec cette belle inscription :

Que canit ipse fecit.

Vous ne sauriez croire combien cette fadaïse, par laquelle j'ai répondu à ses politesses et à ses amitiés, m'a concilié ici les esprits. On en a imprimé plus de vingt traductions. Il n'est rien tel que l'apropos.

Bonsoir ; croyez qu'en tout temps et en tout lieu , je songerai à vos intérêts. Je vous embrasse.

L E T T R E C X I.

1743.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Sur l'eau , près d'Utrecht , ce 23 d'auguste.

LA Haie en Touraine est donc une ville bien célèbre ! Savez-vous , mon cher et respectable ami , que votre lettre adressée à la Haie , n'est pas venue d'abord en Hollande. Je l'ai reçue avec ces belles paroles : *Inconnu à la Haie en Touraine ; renvoyée à la Haie en Hollande.* Oh bien , il n'y aura plus de *quiproquo* ; me voici sur le chemin de Berlin. Le roi de Prusse devait aller à Spa , il devait aller à Aix-la-chapelle , il m'ordonne d'aller lui faire ma cour dans sa capitale , et peut-être apprendrai-je , en courant la poste , qu'il a changé d'avis , et il faudra courir en Franconie ou dans le haut Palatinat. Heureusement , je ne crains point les houffards en voyageant , comme je fais , avec des allemands ; et d'ailleurs je leur réciterai des vers pour la reine d'Hongrie. Le fameux colonel *Mentzel* a commencé par être comédien. Je lui ferai jouer Jules-César , puisqu'on ne le joue point à Paris. Ah ! plût à Dieu que les dévots ne fussent pas plus à craindre que les houffards ! Ayez pitié de moi , *saltem vos amici mei.* Ecrivez-moi un petit mot à Berlin. On dit que

— vous n'avez pas trop bien vendu votre charge.
1743. On n'achète chèrement dans ce temps-ci que des malheurs. Daignez me mander ce que devient ce pays fait pour être si aimable ; y est-on bien fou ? y a-t-on de la crainte, de l'espérance ? ou plutôt Paris ne s'occupe-t-il pas plus d'une danseuse que de ce qui se passe sur le Rhin ? Cela n'est peut-être pas si fou. Les véritables fous, en vérité, sont ceux qui font tuer les hommes, et je mets encore de ce nombre ceux qui voyagent en Prusse, pouvant être à Paris ; mais puisque ces fous-là sont les plus malheureux, dites-leur des choses bien consolantes ; daignez les égayer par des nouvelles. Ayez la bonté de présenter leurs respects à vos parens et amis. Bonsoir, mes anges ; j'enrage du meilleur de mon cœur. Adieu, les plus aimables personnes du monde.

A M. A M E L O T.

Ce 3 d'octobre.

MONSEIGNEUR,

EN revenant de la Franconie, où j'ai resté quelques jours après le départ de sa Majesté prussienne, je reprends le fil de mon journal.

Le roi de Prusse me dit à Bareith, environ le 13 ou le 14 du mois passé, qu'il était bien content que le roi eût envoyé de l'argent à l'empereur, et qu'il était satisfait des explications données par M. le maréchal de *Noailles*, au sujet de l'électeur de Mayence; mais, ajouta-t-il, il résulte de toutes vos démarches secrètes, que vous demandez la paix à tout le monde, et il se pourrait très-bien faire que votre cour eût fait des propositions contre moi à l'électeur de Mayence, seulement pour entamer une négociation, et pour sonder le terrain.

C'est donc ainsi, lui dis-je en riant, que vous en usez, vous autres rois; et c'est ainsi, probablement, que vous fîtes, au mois de mai, des propositions à la reine d'Hongrie contre la France. Etes-vous toujours dans cette

— 1743. idée , me répondit-il ; je vous jure sur mon honneur que je n'ai jamais pensé à faire cette démarche. Il me répéta deux fois ces paroles , en me frappant sur l'épaule ; et vous sentez bien que , quand un roi jure deux fois sur son honneur , il n'y a rien à répliquer. Il m'ajouta : Si j'avais fait la moindre offre à la reine d'Hongrie , on l'eût acceptée à genoux ; et il n'y a pas long-temps que les Anglais m'ont offert la carte blanche , si je voulais envoyer seulement dix mille hommes à l'armée autrichienne.

Ensuite il me dit qu'il allait voir à Anspach ce qu'on pourrait faire pour la cause commune , qu'il y attendait l'évêque de Wurtzbourg , et qu'il tâcherait de réunir les cercles de Suabe et de Franconie. Il promit , en partant , au margrave de Bareith , son beau-frère , qu'il reviendrait chez lui avec de grands desseins et même de grands succès.

Ces succès se bornèrent à des promesses vagues du margrave d'Anspach , de s'unir aux autres princes en faveur de l'empereur , quand sa Majesté prussienne donnerait l'exemple. L'évêque de Wurtzbourg ne se trouva point à Anspach , et même n'envoya pas s'excuser. Le roi de Prusse alla voir l'armée de l'empereur , et n'entama rien d'essentiel avec le général *Sékendorff*.

Tandis qu'il fe fait cette tournée, le margrave me parla beaucoup des affaires présentes. Il venait d'être déclaré feld-maréchal du cercle de Franconie. C'est un jeune prince plein de bonté et de courage, qui aime les Français, et qui hait la maison d'Autriche. Il voyait affez que le roi de Prusse n'était point du tout dans l'intention de rien rifquer et d'envoyer une armée de neutralité vers la Bavière. Je pris la liberté de dire au margrave en fubftance, que s'il pouvait difpofer de quelques troupes en Franconie, les joindre aux débris de l'armée impériale, obtenir du roi, fon beau-frère, feulement dix mille hommes, je prévoyais en ce cas que la France pourrait lui donner en fubfide de quoi en lever encore dix mille cet hiver en Franconie, et que toute cette armée, fous le nom d'armée des cercles, pourrait arborer l'étendard de la liberté germanique, auquel d'autres princes auraient alors le courage de fe rallier; et que le roi de Prusse engagé, pourrait encore aller plus loin.

Le margrave et fon miniftre approuvèrent ce projet et l'embrafsèrent avec chaleur, d'autant plus qu'il pouvait mettre ce prince en état de faire valoir plus d'une prétention dans l'Empire; mais il fallait gagner l'évêque de Wurtzbourg et de Bemberg, de qui la tête eft, dit-on, très-affaiblie; et le miniftre du

— 1743. margrave me dit que , moyennant trente à quarante mille écus , on pourrait déterminer les ministres de cet évêque.

Le roi de Prusse , à son retour à Bareith , ne parla pas de la moindre affaire à son beau-frère , et l'étonna beaucoup. Il l'étonna encore plus en paraissant vouloir retenir de force à Berlin le duc de *Virtemberg* , sous prétexte que madame la duchesse de *Virtemberg* , sa mère , voulait faire élever son fils à Vienne.

Irriter ainsi le duc de *Virtemberg* , et désespérer sa mère , n'était pas le moyen d'acquérir du crédit dans le cercle de Suabe , et de réunir tant de princes. La duchesse de *Virtemberg* , qui était à Bareith pour s'aboucher avec le roi de Prusse , m'envoya chercher. Je la trouvai fondant en larmes. Ah ! me dit-elle , le roi de Prusse veut-il être un tyran ? veut-il , pour prix de lui avoir confié mes enfans , et donné deux régimens , me forcer à demander justice contre lui à toute la terre ? Je veux avoir mon fils. Je ne veux point qu'il aille à Vienne ; c'est dans ses Etats que je veux qu'il soit élevé auprès de moi. Le roi de Prusse me calomnie quand il dit que je veux mettre mon fils entre les mains des Autrichiens. Vous savez si j'aime la France , et si mon dessein n'est pas d'y aller passer le reste de mes jours , quand mon fils sera majeur.

Enfin ,

Enfin , la querelle fut apaisée. Le roi de Prusse me dit qu'il ménagerait plus la mère , qu'il rendrait le fils si on le voulait absolument ; mais qu'il se flattait que de lui-même le jeune prince aimerait à rester auprès de lui. 1743.

Sa Majesté prussienne partit ensuite pour Leipfick et pour Gotha , où il n'a rien déterminé.

Aujourd'hui vous savez quelles propositions il vous fait ; mais toutes ses conversations et celles d'un de ses ministres , qui me parle assez librement , me font voir évidemment qu'il ne se mettra jamais à découvert que quand il verra l'armée autrichienne et anglaise presque détruite.

Il faudrait du temps , de l'adresse et beaucoup plus de vigueur que le margrave de Bareith n'en a pour faire réussir , cet hiver , le projet d'assembler une armée de neutralité.

Le roi de Prusse veut beaucoup de mal au roi d'Angleterre ; mais il ne lui en fera que quand il y trouvera sécurité et profit. Il m'a toujours parlé de ce monarque avec un mépris mêlé de colère ; mais il me parle toujours du roi de France avec une estime respectueuse ; et j'ai de sa main des preuves par écrit que tout ce que je lui ai dit de sa Majesté lui a fait beaucoup d'impression.

Je pars vers le 12 ; j'aurai l'honneur de

— vous rendre un compte beaucoup plus ample.
 1743. Je me flatte que vous et monsieur le contrôleur général permettrez que je prenne ici trois cents ducats, pour acheter un carrosse et m'en retourner, ayant dépensé tout ce que j'avais pendant près de quatre mois de voyages.

L E T T R E C X I I I .

A U M E M E .

A Berlin, 8 d'octobre.

MONSEIGNEUR,

DA NS le dernier entretien particulier que j'eus avec sa Majesté prussienne, je lui parlai d'un imprimé qui courut, il y a six semaines, en Hollande, dans lequel on proposait des moyens de pacifier l'Empire, en sécularisant des principautés ecclésiastiques en faveur de l'empereur et de la reine d'Hongrie, suivant l'exemple qu'on en donna, le siècle passé, à la paix de Westphalie. Je lui dis que je voudrais de tout mon cœur voir le succès d'un tel projet; que c'était rendre à *César* ce qui appartient à *César*; que l'Eglise ne devait que prier DIEU pour les princes; que les bénédictins n'avaient pas été institués pour être souverains; et que cette opinion, dans laquelle j'avais toujours

été, m'avait fait beaucoup d'ennemis dans le clergé. Il m'avoua que c'était lui qui avait fait imprimer ce projet. Il me fit entendre qu'il ne ferait pas fâché d'être compris dans ces restitutions que les prêtres doivent, dit-il, en conscience aux rois, et qu'il embellirait volontiers Berlin du bien de l'Eglise. Il est certain qu'il veut parvenir à ce but, et ne procurer la paix que quand il y verra de tels avantages.

C'est à votre prudence à profiter de ce dessein secret qu'il n'a confié qu'à moi. Peut-être si l'empereur lui faisait, dans un temps convenable, des ouvertures conformes à cette idée, et pressait une association de princes de l'Empire, le roi de Prusse se déterminerait à se déclarer; mais je ne crois pas qu'il voulût que la France se mêlât de cette sécularisation, ni qu'il fasse aucune démarche éclatante, à moins qu'il n'y voye très-peu de péril et beaucoup d'utilité.

Il me dit que, dans quelque temps, on verrait éclore des événemens agréables à la France. J'ai peur que ce ne soit une énigme qui n'a point de mot. Il veut toujours me retenir. Il m'a fait encore parler aujourd'hui par la reine-mère; mais je crois que je dois plutôt venir vous rendre compte, que de jouir ici de sa faveur.

1743.

L E T T R E C X I V.

A M. THIRIOT.

A Berlin, le 8 d'octobre.

J'AI reçu vos deux lettres en revenant de la Franconie à la fuite d'un roi qui est la terreur des postillons, comme de l'Autriche, et qui fait tout en poste. Il traîne ma momie après lui. Je n'ai que le temps de vous dire un mot. *Jodelet*, prince, est entouré de rois, de reines, de musique, de bals. Le roi de Prusse daigne, en quatre jours de temps, faire ajuster sa magnifique salle des machines. et faire mettre au théâtre le plus bel opéra de *Metastasio* et de *Haff*; le tout parce que je suis curieux. *Jodelet*, prince, s'en retourne, après ce rêve, être à Paris *Jodelet* tout court, être berné et écrasé comme de coutume; mais il ne s'en retournera pas sans s'être jeté aux pieds du roi, en faveur de son ami *Thiriot*, et sans avoir obtenu quelque chose. Ce ne fera pas assurément le fruit le moins flatteur du plus agréable voyage qu'on ait jamais fait. L'amitié qui me ramène à Paris, est toujours à Berlin la première divinité à qui je sacrifie.

L E T T R E C X V.

1743.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Brunsvick, le 16 d'octobre.

J'AI reçu, dans mes courses, la lettre où mon cher aplatisseur de ce globe daigne se souvenir de moi avec tant d'amitié. Est-il possible que je ne vous aye jamais vu que comme un météore toujours brillant et toujours fuyant de moi ? n'aurai-je pas la consolation de vous embrasser à Paris ?

J'ai fait vos complimens à vos amis de Berlin, c'est-à-dire, à toute la cour, et particulièrement à M. de *Valori*. Vous êtes là, comme ailleurs, aimé et regretté. On m'a mené à l'académie de Berlin, où le médecin *Eller* a fait des expériences par lesquelles il croit faire croire qu'il change l'eau en air élastique ; mais j'ai été encore plus frappé de l'opéra de *Titus*, qui est un chef-d'œuvre de musique. C'est, sans vanité, une galanterie que le roi m'a faite, ou plutôt à lui ; il a voulu que je l'admiraſſe dans sa gloire.

Sa ſalle d'opéra est la plus belle de l'Europe. Charlotembourg est un ſéjour délicieux : *Fédéric* en fait les honneurs, et le roi n'en fait rien. Le roi n'a pas encore fait tout ce qu'il voulait,

— mais sa cour , quand il veut bien avoir une
1743. cour, respire la magnificence et le plaisir.

On vit à Potsdam comme dans le château d'un seigneur français qui a de l'esprit, en dépit du grand bataillon des gardes, qui me paraît le plus terrible bataillon de ce monde.

Jordan ressemble toujours à *Ragotin* ; mais c'est *Ragotin* bon garçon et discret, avec seize cents écus d'Allemagne de pension. *D'Argens* est chambellan, avec une clef d'or à sa poche et cent louis dedans, payés par mois. *Charot*, ce *Charot* que vous avez vu maudissant la destinée, doit la bénir ; il est major, et a un gros escadron qui lui vaut environ seize mille livres, au moins, par an. Il l'a bien mérité, ayant sauvé le bagage du roi à la dernière bataille.

Je pourrais, dans ma sphère pacifique, jouir aussi des bontés du roi de Prusse, mais vous savez qu'une plus grande souveraine, nommée madame *du Châtelet*, me rappelle à Paris. Je suis comme ces Grecs qui renonçaient à la cour du grand roi, pour venir être honnis par le peuple d'Athènes.

J'ai passé quelques jours à Bareith. Son Altesse royale m'a bien parlé de vous. Bareith est une retraite délicieuse où l'on jouit de tout ce qu'une cour a d'agréable sans les inconvénients de la grandeur. Brunsvick, où je suis,

a une autre espèce de charme : c'est un voyage céleste où je passe de planète en planète, pour revoir enfin ce tumultueux Paris où je serai très-malheureux si je ne vois pas l'unique *Maupertuis* que j'admire et que j'aime pour toute ma vie. — 1743.

L E T T R E C X V I.

A M. A M E L O T.

27 de novembre.

MONSEIGNEUR,

EN arrivant à la Haie, je commence par vous rendre compte de plusieurs particularités dont je n'ai pu encore avoir l'honneur de vous informer.

Pour aller par ordre, je dirai d'abord que le roi de Prusse m'écrivit quelquefois de Potsdam à Berlin, et même de petits billets de son appartement à ma chambre, dans lesquels il paraissait évidemment qu'on lui avait donné de très-sinistres impressions qui s'effaçaient tous les jours peu à peu. J'en ai entre autres une du 7 de septembre, qui commence ainsi :
 » Vous me dites tant de bien de la France et
 » de son roi, qu'il serait à souhaiter, &c. et

— 1743. „ qu'un roi digne de cette nation , qui la gou-
 „ verne sagement , peut lui rendre aisément
 „ son ancienne splendeur. Personne de tous
 „ les souverains de l'Europe ne fera jamais
 „ moins jaloux que moi de ses succès „.

J'ai conservé cette lettre , et lui en ai rendu plusieurs autres qui étaient écrites à deux marges , l'une de sa main , l'autre de la mienne. Il me parut toujours jusque-là revenir de ses préjugés ; mais lorsqu'il fut prêt à partir pour la Franconie , on lui manda , de plus d'un endroit , que j'étais envoyé pour épier sa conduite. Il me parut alors altéré , et peut-être écrivit-il à M. *Chambrier* quelque chose de ses soupçons. D'autres personnes charitables écrivirent à M. de *Valori* que j'étais chargé , à son préjudice , d'une négociation secrète , et je me vis exposé tout d'un coup de tous les côtés. Je fus assez heureux pour dissiper tous ces nuages. Je dis au roi qu'à mon départ de Paris , vous aviez bien voulu seulement me recommander en général de cultiver par mes discours , autant qu'il serait en moi , les sentimens de l'estime réciproque et l'intelligence qui subsiste entre les deux monarques. Je dis à M. de *Valori* que je ne serais que son secrétaire , et que je ne profiterais des bontés dont le roi de Prusse m'honore , que pour faire valoir ce ministre ; c'est en effet à quoi je travaillai. L'un

et

et l'autre me parurent satisfaits ; et sa Majesté prussienne me mena en Franconie avec des distinctions flatteuses. 1743.

Immédiatement avant ce voyage, le ministre de l'empereur à Berlin m'avait parlé de la triste situation de son maître. Je lui conseillai d'engager sa Majesté impériale à écrire de sa main une lettre touchante au roi de Prusse. Ce ministre déterminina l'empereur à cette démarche, et l'empereur envoya la lettre par M. de *Sékendorff*. Vous savez que le roi de Prusse m'a dit depuis, qu'il y avait fait une réponse dont l'empereur doit être très-satisfait. Vous savez qu'à son retour de Franconie à Berlin, il fit proposer, par M. de *Podewils*, à M. de *Valori*, de vous envoyer un courier, pour savoir quelles mesures vous vouliez prendre avec lui pour le maintien de l'empereur ; mais ce que le roi me disait de ces mesures, me paraissait si vague, il paraissait si peu déterminé, que j'osai prier M. de *Valori* de ne pas envoyer un courier extraordinaire, pour apprendre que le roi de Prusse ne proposait rien.

Je peux vous assurer que la réponse que fit M. de *Valori* au secrétaire d'Etat, étonna beaucoup le roi, et lui donna une idée nouvelle de la fermeté de votre cour. Le roi me dit alors, à plusieurs reprises, qu'il aurait souhaité que j'eusse eu une lettre de créance. Je lui dis

— 1743. que je n'avais aucune commission particulière, et que tout ce que je lui disais, était dicté par mon attachement pour lui. Il daigna m'embrasser à mon départ, me fit quelques petits présens, à son ordinaire, et exigea que je revinsse bientôt. Il se justifia beaucoup sur la petite trahison dont M. de *Valori* et moi nous vous avons donné avis. Il me dit qu'il ferait ce que je voudrais pour la réparer. Cependant, je ne serais point surpris qu'il m'en eût fait encore une autre par le canal de *Chambrier*, tandis qu'il croyait que j'avais l'honneur d'être son espion.

J'arrivai le 14 à Brunsvick, où le duc voulut absolument me retenir cinq jours. Il me dit qu'il refusait constamment deux régimens que les Hollandais voulaient négocier dans ses Etats. Il m'assura que lui et beaucoup de princes n'attendaient que le signal du roi de Prusse, et que le sort de l'Empire était entre les mains de ce monarque : il m'ajouta que le collège des princes était fort effarouché que l'électeur de Mayence eût, sans les consulter, admis à la dictature le mémoire présenté, il y a un mois, contre l'empereur, par la reine d'Hongrie; qu'il souhaitait que le collège des princes pût s'adresser à sa Majesté prussienne (comme roi de Prusse), pour l'engager à soutenir leurs droits, et que cette union en amènerait

bientôt une autre en faveur de sa Majesté impériale.

1743.

Plusieurs personnes m'ont confirmé dans l'idée où j'étais d'ailleurs , que si l'empereur signifiait au roi de Prusse qu'il va être réduit à se jeter entre les bras de la cour de Vienne , et à concourir à faire le grand-duc roi des Romains , cette démarche précipiterait l'effet des bonnes intentions du roi de Prusse , et mettrait fin à cette politique qui lui a fait envisager son bien dans le mal d'autrui.

On m'a encore assuré qu'on commence à redouter en Allemagne le caractère inflexible de la reine d'Hongrie , et la hauteur du grand-duc , et que vous pourrez profiter de cette disposition des esprits.

Oserais-je , Monseigneur , vous soumettre une idée qu'un zèle , peut-être fort mal éclairé , me suggère ? On m'a fait promettre d'aller faire un tour à Wirtemberg , à Anspach , à Brunsvick , à Bareith , à Berlin. S'il se pouvait faire que l'empereur me chargeât de lettres pressantes pour les princes de l'Empire dont il espère le plus , si je pouvais porter au roi de Prusse les copies des réponses faites à l'empereur , ne pourrait-on pas pousser alors le roi de Prusse dans cette association tant désirée , qui se trouverait déjà signée en effet par tous ces princes ? on saurait du moins alors certai-

— 1743. nement à quoi s'en tenir sur le roi de Prusse; et s'il abandonnait la cause commune, ne pourriez-vous pas, à ses dépens, faire la paix avec la reine d'Hongrie? vous ne manquerez de ressources ni pour négocier ni pour faire la guerre. Je vous demande pardon pour mes rêves qui font les très-humbles serviteurs de votre raison supérieure.

L E T T R E C X V I I .

A M. DE LA MARTINIERE,

AUTEUR DU DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE.

A Paris, ce 3 de janvier.

— 1744. J'AI attendu le temps des étrennes, Monsieur, pour avoir l'honneur de vous répondre. J'ai cru que les usages du jour de l'an justifieraient l'insolence que j'ai de vous donner mon carrosse. Votre histoire de *Puffendorf*, dans laquelle vous avez corrigé une partie de ses fautes, est un présent plus considérable que celui que j'ose vous faire. Si j'avais l'honneur de porter quelque couronne électorale, j'enverrais le carrosse chez vous, traîné par six chevaux gris-pommelés, avec un beau

brevet de pension dans les bourses de la portière; mais je n'ai qu'une stérile couronne de laurier; et si je pense en prince, mes étrennes ne sont que d'un homme de lettres: ayez la bonté de les accepter, Monsieur, comme celles d'un ami qui ne peut vous témoigner combien il vous estime. — 1744.

Voulez-vous bien vous charger de présenter mes profonds respects à monsieur l'ambassadeur et à madame l'ambassadrice d'Espagne, à M. et madame de *Fogliani*, et à tous ceux qui daignent se souvenir de moi?

J'aurai l'honneur de vous envoyer le tome qui vous manque de ce mauvais recueil qu'on a fait de mes œuvres. Il est vrai que je donnai, il y a quelques années, à monsieur l'envoyé d'Angleterre, un exemplaire d'une autre édition, non moins mauvaise, que je trouvai à Amsterdam. Je ne manquerai pas d'obéir aux ordres de madame la marquise de *Saint-Gilles*, à la première occasion; mais il faut qu'elle sache que je préfère un quart d'heure de sa vue et de sa conversation à tous les vers, à toute la prose de ce monde. Adieu, Monsieur; je suis pour toute ma vie avec la plus tendre estime,

votre très-humble et très-obéissant
serviteur, &c.

 1744. LETTRE CXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Bruxelles, 2 de février.

IL me prend envie de mander des nouvelles à mes anges. M. de *Stairs*, au nez haut, arrive ici dans ce moment; on lui tire le canon. Je ne crois pas qu'il s'expose au nôtre. Les Hollandais ne se déclarent point. Le roi d'Angleterre portera tout le fardeau, qui est un peu pesant. Ses Hanovriens, qui campent aux portes de Bruxelles, disent publiquement qu'on les mène à la boucherie, et sont assez fâchés du voyage. J'ai vu les troupes flamandes, troupes déguenillées et mal payées. On doit actuellement onze mois aux officiers. Allons, Français, réjouissez-vous.

Voici une lettre du sieur *Rutan*. Vous me direz: Pourquoi madame *du Châtelet* ne me l'envoie-t-elle pas elle-même? Vraiment elle avait grande envie d'accompagner la lettre de ce *Rutan* d'une longue épître; mais elle est si fatiguée d'avoir conversé toute la journée avec *Christianus Wolfius* et gens semblables, qu'elle n'a pas la force d'écrire. Vous n'aurez donc que ce billet de moi; mais les tendres

complimens qu'elle vous fait, valent mieux
que cent de mes lettres. Mille respects à mes
anges. 1744

L E T T R E C X I X.

A M. P A L L U,

Intendant de Lyon, en faveur d'un juif.

Le 20 de février.

BÉNI soit, Monsieur, l'ancien Testament, qui me fournit l'occasion de vous dire que de tous ceux qui adorent le nouveau, il n'y a personne qui vous soit plus attaché que moi. L'un des descendans de *Jacob*, honnête fripier, comme tous ces messieurs, en attendant le messie très-fermement, attend aussi votre protection, dont il a dans ce moment plus de besoin.

Les gens du premier métier de *S^t Matthieu*, qui fouillent les juifs et les chrétiens aux portes de votre ville, ont saisi je ne fais quoi, dans la culotte d'un page israélite, appartenant au circoncis qui aura l'honneur de vous remettre ce billet en toute humilité.

Permettez-moi de joindre mes *amen* aux siens. Je n'ai fait que vous entrevoir à Paris,

— comme *Moïse* vit DIEU ; il me ferait bien doux
 1744. de vous voir face à face, si le mot de face est
 fait pour moi. Conservez, s'il vous plaît, vos
 bontés à votre ancien et éternel serviteur,
 qui vous aime de cette affection tendre, mais
 chaste, qu'avait le religieux *Salomon* pour les
 trois cents funamites.

L E T T R E C X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, en félicité, ce 28 d'avril.

J E vous envoie, mes anges tutélaires, un
 énorme paquet par la voie de M. de *la Reinière*.
 Dans ce paquet vous trouverez le premier
 acte et le premier divertissement qui doit faire
 bâiller monsieur le dauphin et madame la
 dauphine, mais qui pourra vous amuser, car
 il plaît à madame *du Châtelet*, et vous êtes
 dignes de penser comme elle. Quand vous
 aurez tant fait que de lire ce premier acte, je
 vous prie de le cacheter, avec la lettre ci-
 jointe, pour M. le duc de *Richelieu*, et de
 faire mettre le tout à la poste; mais la prière
 la plus essentielle que je vous fais, c'est de
 me faire des critiques. Vous pensez bien que
 j'en garde un exemplaire par-devers moi,

ainsi vous n'aurez seulement qu'à marquer sur un petit papier ce que vous désapprouverez. 1744. Il se pourra bien faire que vous receviez aussi, par la même poste, le divertissement du second acte; on le copie actuellement, et il y a apparence que vous aurez encore ce petit fardeau.

J'ai mis aussi dans le paquet un cinquième acte de Pandore, avec une lettre pour l'abbé de *Voisenon*, qui demeure rue Culture ou Couture-Sainte-Catherine; et je vous demande les mêmes bontés pour ce paquet que pour celui qui est destiné à M. le duc de *Richelieu*. A l'égard de la pastorale qui sert de divertissement au second acte de la fête-dauphine, vous pouvez la garder; M. de *Richelieu* en a déjà un exemplaire. Vous verrez, mes chers anges, que, si j'ai perdu mon temps à Cirey, ce n'est pas à ne rien faire; aussi j'ai fait graver sur la porte de ma galerie :

Afile des beaux arts, solitude où mon cœur
Est toujours occupé dans une paix profonde,
C'est vous qui donnez le bonheur
Que promettait en vain le monde.

Cela veut dire que votre amie est presque toujours dans la galerie.

Ne vous laissez point de moi, mes anges;

—
1744. armez-vous de courage ; car , dès que j'aurai fini l'ambigu du dauphin , je vous fers d'une Fausse Prude , revue et corrigée , qu'il faudra bien que vous aimiez. Quoi ! faudra-t-il que l'opéra soit toujours fade , et la comédie toujours larmoyante ? et l'histoire un chaos de faits mal digérés , une gazette de marches et de contre-marches ? je veux mettre ordre à tout cela avant de mourir. Les récompenses seront pour les autres , et le travail pour moi.

Mais Cirey et votre amitié consolent de tout. Ce Cirey est un bijou , et n'a pas besoin de l'être ; il n'a besoin que de vous posséder.

Je me mets toujours à l'ombre de vos ailes , et vous suis tendrement attaché , à vous , mes deux anges , et à M. de *Pont-de-Vesle* , quoiqu'il me mette moins sous ses ailes que vous. *Valete.*

L E T T R E C X X I.

1744.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 8 de mai.

MON cher ami, vous m'avez envoyé le plus joli journal qu'on ait jamais fait. Pardonnez si je répons en prose à des vers si aimables; je ne pourrais pas même vous payer en vers; je suis d'ailleurs presque glacé par mon ouvrage pour la cour. Je me représente un dauphin et une dauphine ayant tout autre chose à faire qu'à écouter ma rapsodie. Comment les amuser? comment les faire rire? moi travailler pour la cour! j'ai peur de ne faire que des sottises. On ne réussit bien que dans des sujets qu'on a choisis avec complaisance.

Cui lecta potenter erit res,

Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Molière et tous ceux qui ont travaillé de commande, y ont échoué. J'espérerais plus de l'opéra de Prométhée, parce que je l'ai fait pour moi. M. de Richelieu l'a donné à mettre en musique à Royer, et le destine pour une des secondes fêtes qu'il veut donner. Or je veux sur cela, mon cher ami, vous supplier

— de faire une petite négociation. J'avais, il y
 1744. a quelques mois, confié ce Prométhée à
 madame *Dupin*, qui voulait s'en amuser et
 l'orner de quelques croches, avec M. de
Franqueville et *Jélotte*. Je crois qu'elle ne me
 fera pas mauvais gré si M. de *Richelieu* y fait
 travailler *Royer*; c'est un arrangement que je
 n'ai ni pu ni dû empêcher.

Je vous supplie d'en dire un petit mot à la
 déesse de la beauté et de la musique, avec
 votre sageffe ordinaire.

Mais, s'il vous plaît, que faites-vous à
 Paris cet été? seriez-vous assez philosophe et
 assez ami pour passer quelques jours à Cirey?
 vous y trouveriez deux personnes qui vous
 feraient peut-être supporter la solitude. Quand
 vous aurez vu et revu Dardanus et l'École
 des mères, venez ici dans l'école de l'amitié.

Cette duchesse de *Luxembourg*, dont le
 nom de baptême est *belle et bonne*, avait quel-
 que velléité de venir voir comment on vit
 entre deux montagnes, dans une petite maison
 ornée de porcelaines et de magots. Affermissez-
 la dans ses louables intentions, et soyez le
 digne écuyer de votre adorable gouvernante.

Je vous embrasse tendrement, mon cher
 et ancien ami, *operum nostrorum candidè judex.*

LETTRE CXXII.

1744.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 8 de mai.

J'E bénis DIEU et le roi de Prusse de ce qu'enfin vous allez être du nombre des élus de ce monde, et qu'on songe à vous payer; mais permettez-moi de réserver mon *Te Deum* pour le jour où vous aurez touché votre argent. Cette petite somme payée à la fois vous mettrait fort à l'aise, et votre philosophie s'en trouvera très-bien. Je vous assure que c'est un des plus grands plaisirs que le roi de Prusse pût me faire. Il m'écrit toujours des lettres charmantes; mais la lettre de change qu'il doit vous envoyer me paraîtra un chef-d'œuvre.

J'ai lu les Extraits de *Cicéron* (*) que j'ai trouvé très-élegamment traduits. Je ne fais si ces pensées détachées seront une grande fortune; ce sont des choses sages, mais elles sont devenues lieux communs, et elles n'ont pas cette précision et ce brillant qui sont nécessaires pour faire retenir les maximes. *Cicéron* était diffus et il devait l'être, parce

(*) Par l'abbé d'Olivet.

— 1744. qu'il parlait à la multitude. On ne peut pas d'un orateur, avocat de Rome, faire un *la Rochefoucauld*. Il faut dans les pensées détachées plus de sel, plus de figures, plus de laconisme. Il me paraît que *Cicéron* n'est pas là à sa place.

On m'a mandé que l'Ecole des mères (*) est tombée à la seconde et à la troisième représentation. Il n'y a guère d'ouvrage dont on m'ait dit plus de mal; mais je me défie toujours des jugemens précipités. Une pièce de théâtre n'est jamais bien jugée qu'avec le temps.

Je n'ai point lu et je ne veux point lire l'ouvrage contre M. de *Maupertuis*: c'est un grand mathématicien et un grand génie. Qu'a-t-on à lui reprocher? Laissons là toutes ces brochures ridicules; je n'ai le temps que de lire de bons livres; je lirai sûrement celui de l'abbé *Prévost*. Je n'ai pu lire qu'à Cirey la traduction libre et très-libre de la vie de *Cicéron*; elle m'a fait un très-grand plaisir. Je fais venir les lettres à *Brutus*, et surtout celles de *Brutus*, qui me paraissent bien plus nerveuses que celles de *Marc-Tulle*. Bonsoir; écrivez à votre ancien ami qui vous aime toujours.

(*) Par M. de la *Chaussée*.

LETTRE CXXIII.

1744.

A U M E M E, à Paris.

A Cirey, le 30 de mai.

J E vous suis très-obligé de la sensibilité que vous me marquez à la perte que je viens de faire de ce pauvre *Denis*. Sa veuve est très à plaindre; elle a fait une perte unique; elle était adorée d'un mari honnête homme et aimable; elle perd des jours et des nuits, et de la fortune qu'elle ne retrouvera plus.

Je vous avais prié, par la réponse que je fis à votre première lettre, de dire à M. l'abbé de *Rothelin* combien je m'intéressais à sa santé. Vous avez prévenu mes prières, mais vous m'annoncez de fort tristes nouvelles. Il faudrait que des ames comme la sienne vécussent dans de meilleurs corps et dans un meilleur siècle, et que la vertu ne fût point obligée de rendre hommage au fanatisme et à l'hypocrisie.

J'attends avec impatience la nouvelle du payement qui s'est fait attendre si long-temps. Il faut bien qu'enfin vous jouissiez de cette petite aisance qui ne dérangera pas votre philosophie, mais qui la rendra plus heureuse.

1744. — Le bonheur que je goûte dans une retraite délicieuse , et dans un loisir toujours occupé des arts et de l'amitié , augmentera par les accroissemens de votre fortune , si on peut appeler fortune ce nécessaire qu'on vous a promis.

Je vous embrasse.

L E T T R E C X X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey , 5 de juin.

Vous m'avez écrit , adorable ange , des choses pleines d'esprit , de goût et de bon sens , auxquelles je n'ai pas répondu parce que j'ai toujours travaillé. Figurez-vous que , pendant ce temps-là , M. de *Richelieu* envoie au président *Hénault* et à M. d'*Argenson* le ministre , l'informe esquisse de cet ouvrage. J'en suis très-fâché ; car les hommes jugent rarement si l'or est bon quand ils le voient dans la mine , tout chargé de terre et de marcaffites. J'écris au président pour le prévenir. J'espère qu'avec du temps et vos conseils , je pourrai venir à bout de faire quelque chose de cet essai ; mais je vous demande en grâce de jeter dans le feu le manuscrit que vous avez.

Pourquoi

Pourquoi voulez-vous garder des titres contre moi ? pourquoi conserver les langes de mon enfant quand je lui donne une robe neuve ? 1744

Je conviens avec vous que le plaifant et le tendre font difficiles à allier. Cette amalgame est le grand œuvre ; mais enfin cela n'est pas impossible , surtout dans une fête. *Molière* l'a tenté dans la *Princesse d'Elide* , dans les *Amans magnifiques* ; *Thomas Corneille* dans l'*Inconnu* : enfin , cela est dans la nature. L'art peut donc le représenter , et l'art y a réuffi admirablement dans *Amphytrion*. Je vous avertis d'ailleurs qu'on a voulu une *Sanchette* ou *Sancette* , et que je la fais un enfant simple , naïve et ayant autant de coquetterie que d'ignorance ; c'est du fond de ce caractère que je prétends tirer des situations agréables.

*Si quid novisti rectius istis
Candidus , imperti , si non , his utere mecum.*

1744.

L E T T R E C X X V.

A M. T H I R I O T.

A Cirey , 11 de juin.

SOUVENEZ-VOUS que j'avais dit à celui qui vous fait tant attendre :

Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

Je n'ai point dit vous n'en perdez pas, puisque voilà neuf années perdues jusqu'à présent pour vous. Cependant, je ne puis croire que, tout *Vespasien* qu'il est, par son goût que vous lui reprochez pour l'argent, il ne vous paye à la fin en *Titus*. Il ne vous a pas demandé votre mémoire pour ne vous rien donner; il exerce votre patience, mais il ne la confondra point. Je vous réponds qu'on paye exactement toutes les pensions qu'il donne; on les paye même tous les mois; il ne s'agit que d'être mis sur l'état, et je vous assure qu'enfin vous y ferez. Je vous plains beaucoup, l'épreuve est trop longue; mais je ferais bien trompé si, dans peu de temps, vous ne recevez une somme honnête. Malheureusement les nouvelles affaires que la succession d'Osfrise va susciter, pourraient être un prétexte d'un nouveau délai; mais une affaire aussi petite que la vôtre ne doit pas être comptée

pour une dépense : enfin , j'espère encore qu'il ne fera pas une injustice si criante. — 1744.

Je vous prie de dire à M. l'abbé de *Rothelin* qu'il doit me compter parmi ceux qui s'intéressent le plus à son état ; je lui suis sincèrement dévoué comme citoyen et comme homme de lettres.

J'avoue qu'il est triste qu'il ait été forcé de sacrifier sa philosophie et sa manière de penser à des hypocrites et à des imbécilles. *Fari quæ sentiat* est le plus beau privilège de l'humanité ; mais il faut être anglais pour jouir de cette prérogative. Si on avait le malheur de le perdre , il quitterait un monde bien peu regrettable. Je suis plus détaché que jamais des tourbillons des fots dans la douce solitude qui fait ma consolation ; et si la fête de monsieur le dauphin ne me rappelait pas à Paris , je ne crois pas que j'y revinsse jamais. *Le paradis terrestre est où je suis.* Si vous aviez vu mon appartement , vous me croiriez plus mondain que philosophe. Je me crois pourtant plus philosophe que mondain. Comptez que dans ma philosophie l'amitié tient toujours un grand chapitre ; je la regarde comme le baume qui guérit toutes les blessures que la fortune et la nature font continuellement aux hommes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1744.

L E T T R E C X X V I.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 18 de juin.

J'AI reçu, monsieur le Duc, les opinions de mes juges qui, à peu de chose près, justifient ma manière de penser. Vous m'avez donné une terrible besogne. J'aurais mieux aimé faire une tragédie qu'un ouvrage dans le goût de celui-ci (*). La difficulté est presque insurmontable, mais je me flatte qu'à la fin mon zèle me sauvera. Voici un prologue que la prise de Menin m'a inspiré. Il me paraît qu'il embrasse assez naturellement le sujet de vos victoires et celui du mariage. Peut-être l'envie de vous servir m'aveugle; mais il me paraît que *Mars* et *Vénus* viennent assez à propos, et que l'arbre chargé de trophées, dont les rameaux se réunissent, fournit un des heureux corps de devise qu'on ait jamais vus.

Je n'ai qu'une certaine portion de talent, et je vous avoue que j'ai mis dans ce prologue tout ce que la nature du sujet fournit à ma très-faible capacité; j'en envoie un double

(*) La Princesse de Navarre. On n'a pas trouvé le prologue dont l'auteur parle ici.

à mes juges. Qu'ils prennent bien garde que
souvent *il meglio el nemico del bene.* ————— 1744.

Les divertissemens du premier acte ne peuvent devenir que plus mauvais s'ils main; et si le spectacle de ce premier acte, tel qu'il est, ne fait pas un grand effet, je suis l'homme du monde le plus trompé.

Voyez donc, monsieur le Duc, si vous voulez que j'envoie à *Rameau* ce prologue et ces fêtes du premier acte, tandis que je travaillerai au reste.

Ce reste est extrêmement difficile, encore une fois, parce que vous avez ordonné l'alliage des métaux. J'y travaille comme un homme qui veut vous plaire; mais croyez-moi sur le prologue et sur les fêtes du premier acte: ce ne sont pas des morceaux qui flattent assez mon amour propre pour m'aveugler. Il n'y a ici d'autre gloire pour moi que celle de vous obéir. Le grand point est que je vous fournisse un spectacle brillant et plein d'agrément, qui fasse honneur à votre magnificence et à votre goût; et je vous réponds que tout cela se trouve dans le prologue et dans le premier acte. Je ne parle que du tableau; il est aisé de se le représenter. Y a-t-il rien de plus contrasté et de plus magnifique, j'ose dire de plus neuf? Où trouvera-t-on une femme persécutée, arrêtée par des fêtes à toutes les portes par où

— elle veut fortir? Songez bien que je ne prends
 1744. le parti que de ce tableau que je soutiens
 devoir faire un effet charmant; croyez-en
 l'expérience que j'ai du théâtre. J'abandonne
 tout, mon style, mes scènes, mes caractères;
 j'insiste sur ces deux divertissemens dont je
 peux parler sans faire l'auteur. Enfin, je crois
 voir cela très-clair, et enfin il faut prendre un
 parti: *Rameau* presse. Je travaillerai nuit et
 jour pour vous, mais encouragez-moi un
 peu, et fiez-vous un peu à qui vous aime et
 vous respecte si tendrement.

L E T T R E C X X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 11 de juillet.

LE convalescent fait partir aujourd'hui, sous
 l'enveloppe de M. de *la Reinière*, le plus
 énorme paquet dont jamais vous ayez été
 excédé; c'est, mes anges, toute la pièce avec
 les divertissemens, telle à peu-près que je suis
 capable de la faire. Je ne vous demande pas
 d'en être aussi contents que madame *du Châtelet*
 et M. le président *Hénault*, mais je vous
 demande de l'envoyer à M. le duc de *Richelieu*,
 et d'en paraître contents.

Je souhaiterais, pour le bien de votre ame,

que vous vouluffiez faire grâce à *Sanchette*, —
 dont vous m'avez paru d'abord si mécontents. 1744.
 Tenez-moi quelque compte d'avoir mis au
 théâtre un personnage neuf dans l'année 1744,
 et d'avoir, dans ce personnage comique, mis
 de l'intérêt et de la fenfibilité. Comment avez-
 vous pu jamais imaginer que le *bas* pût se
 gliffer dans ce rôle? comment est-ce que la
 naïveté d'une jeune perfonne ignorante, et
 à qui le nom feul de la cour tourne la tête,
 peut tomber dans le *bas*? ne voulez-vous
 pas diftinguer le *bas* du familier, et le naïf de
 l'un et de l'autre?

Il n'y a de *bas* que les expreffions popu-
 laires et les idées du peuple groffier. Un
Jodelet est *bas*, parce que c'est un valet ou un
 vil bouffon à gages.

Morillo est d'une néceffité abfolue; il est le
 père de fa fille, une fois, et on ne peut fe
 passer de lui. Or, s'il faut qu'il paraiße, je
 ne vois pas qu'il puiße fe montrer fous un
 autre caractère, à moins de faire une pièce
 nouvelle.

Je pourrai ajouter quelques airs aux diver-
 tifsemens, et furtout à la fin; mais dans le
 cours de la pièce, je me vois perdu fi on
 fouffre des divertifsemens trop longs. Je main-
 tiens que la pièce est intéreffante; et ces diver-
 tifsemens n'étant point des intermèdes, mais

— étant incorporés au fujet , et faisant partie des
1744. scènes , ne doivent être que d'une longueur
qui ne refroidisse pas l'intérêt.

Enfin, vous pouvez , je crois , envoyer le tout à M. de *Richelieu* , et préparer son esprit à être content. S'il l'est, ne pourrait-on pas alors lui faire entendre que cette musique, continuellement entrelacée avec la déclamation des comédiens , est un nouveau genre pour lequel les grands échafaudages de symphonie ne font point du tout propres? ne pourrait-on pas lui faire entendre qu'on peut réserver *Rameau* pour un ouvrage tout en musique? Vous me direz ce que vous en pensez , et je me conformerai à vos idées.

Que de peines vous avez avec moi ! et que d'importunités de ma part ! En voici bien d'un autre. Vous souvenez-vous avec quels sermens réitérés ce fripon de *Prault* vous promet de ne pas débiter l'infame édition qu'il a fait faire à Trévoux? M. *Pallu* me mande qu'elle est publique à Lyon. Je le supplie de la faire séquestrer ; mais je vous demande en grâce d'envoyer chercher ce misérable , et de lui dire que ma famille est très-résolue à lui faire un procès criminel , s'il ne prend pas le parti de faire lui-même ses diligences , pour supprimer cette œuvre d'iniquité. Il a assurément grand tort , et on ne
peut

peut se conduire avec plus d'imprudence et de mauvaise foi. Je travaillais à lui procurer une édition complète et purgée de toutes les sottises qu'il a mises sur mon compte dans son indigne recueil ; et c'est pendant que je travaille pour lui qu'il me joue un si vilain tour. Il ne sent pas qu'il y perd, que son édition se vendrait mieux, et ne serait point étouffée par d'autres, si elle était bonne. 1744.

Mais presque tous les libraires sont ignorans et fripons ; ils entendent leurs intérêts aussi mal qu'ils les aiment avec fureur. La mauvaise foi de *Prault* me fait d'autant plus de peine, que je me flattais que cette même édition, corrigée selon mes vues, ferait celle dont je serais le plus content. Vous allez trouver ma douleur trop forte ; mais vous n'êtes pas père : pardonnez aux entrailles paternelles, vous qui êtes le parrain et le protecteur de presque tous mes enfans. Adieu, mon cher et respectable ami ; madame *du Châtelet* vous dit toujours des choses bien tendres ; car comment ne vous pas aimer tendrement. Mille respects à tous les anges.

P. S. Permettez que le bavard dise encore un petit mot de la Princesse de Navarre et du Duc de Foix. Il m'est devenu important que cette drogue soit jouée bonne ou mauvaise. Elle n'est pas faite pour l'impression ;

Corresp. générale. Tome III. * B b

— elle produira un spectacle très-brillant et très-varié ; elle vaut bien la Princesse d'Elide, et c'est tout ce qu'il faut pour le courtifan ; mais c'est aussi ce qu'il me faut. Cette bagatelle est la seule ressource qui me reste, ne vous déplaît, après la démission de M. *Amelot*, pour obtenir quelque marque de bonté qu'on me doit pour des bagatelles d'une autre espèce dans lesquelles je n'ai pas laissé de rendre service. Entrez donc un peu, mon cher ange, dans ma situation, et songez plutôt ici à votre ami qu'à l'auteur, et au solide qu'à la réputation. Je ferai pourtant de mon mieux pour ne pas perdre celle-ci.

VOLTAIRE.

Autre bavarderie. Je suis pourtant toujours pour cet arbre chargé de trophées, dont les rameaux se réunissent. Est-ce encore ce coquin de M. le chevalier *Roi* qui m'a volé cette idée ? Je viens de lire *Nérée*. Je ne fais si je ne me trompe ; mais cela ne me paraît écrit ni naturellement ni correctement.

Ces deux choses manquant, font détestablement.

J'en demande pardon à monsieur le chevalier.

L E T T R E C X X V I I I .

1744.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 23 de juillet.

J'AVAIS déjà fait le divertissement du second acte, selon le projet que j'avais envoyé à M. de *Richelieu*. M. le président *Hénault* doit avoir à présent entre les mains ce nouveau divertissement. Le comité peut comparer mes Maures avec mon berger qui tue les monstres tout seul pendant que l'évêque bénit les drapeaux. Il peut choisir ou rejeter tout.

Je vous avertis, mon cher ange gardien, que la comédie est à peu-près faite selon les deux manières, c'est-à-dire, qu'avec le divertissement de la *Princesse Esone*, tiré d'*Higin*, madame de *Navarre* n'est reconnue qu'au troisième acte, et qu'avec mes Maures, mes amours, mon bassin, mon groupe, tirés de ma tête, madame de *Navarre* est reconnue au second acte. Vous devinez tout le reste. J'ai reçu votre projet du troisième acte, et je vous remercie d'aider la faiblesse de mon imagination; mais je vous supplie de ne pas imiter les comédiens italiens, quand vous craignez d'imiter *Roi*. Or, ce ferait les imiter bien

— 1744. —
pauvrement que de donner un feu d'artifice ,
sans autre raison que l'envie de le donner ;
mais que ce feu d'artifice serve à expliquer un
secrèt , à dénouer une intrigue , alors il me
semble que c'est une invention très-agréable.
J'ai imaginé qu'on avait prédit à la princesse
qu'elle aimerait un jour son ennemi ; et
l'accomplissement de cette prédiction se trou-
vera renfermé dans les lettres de feu qui
paraîtront sur un ciel étoilé , comme un ordre
des Dieux écrit dans le ciel. Laissez-moi donc
conserver mon divertissement du premier
acte ; il ne ressemble point tant , ce me semble.
Ce sont les trois déesses elles-mêmes qui font
une galanterie de leur pomme à la princesse.
Les guerriers sont nécessaires , parce qu'ils la
jettent dans l'embarras. Enfin , il me semble
que c'est n'imiter personne que de faire arrêter
les gens à chaque porte par des fêtes. C'est
principalement dans cette invention que con-
siste toute la galanterie ; et pour peu que la
musique soit bonne , il me paraît que ce pre-
mier acte doit beaucoup réussir.

A l'égard des autres , vous sentez bien
qu'il y a deux tons qui dominant , celui de
la tendresse et celui du comique ; je ne dis
pas celui du bouffon. J'appelle comique le
rôle de *Sanchette* , qui est tout neuf au théâtre,
et qui doit partager au moins l'attention.

J'entends par comique la scène de *Léonore* —
avec sa maîtresse, où elle dit : 1744.

Mais, si j'étais fille d'un empereur,
Si j'étais reine de la France, &c.

Je ne fais ce que vous aviez contre moi quand vous m'avez mandé que cette *Léonore* parlait en suivante de comédie. Je soutiens que quand madame de *Villars* n'avait pas le malheur d'être dévote, elle ne s'exprimait pas autrement. Je vous demande bien pardon; mais cette scène de la princesse et de sa confidente est, avec ce que j'y ai ajouté, une des moins mauvaises de l'ouvrage; prenez garde que le reste ne retombe dans tous les combats ordinaires *de la gloire et du devoir*. Enfin, il faut se résoudre à quelque chose dans cette besogne où il y a peu d'honneur à acquérir, mais qui est très-importante pour moi. Je crois que le tout formera un très-beau spectacle; mais, en conscience, il faut donner à *Rameau* le prologue, le premier divertissement, et celui des deux seconds qui vous déplaira le moins; il aura bientôt le troisième. Je voudrais bien épargner à vos bontés ces volumes d'écriture, et vous consulter de vive voix; mais le moyen que vous veniez à Cirey ou que j'aie à Paris! Vous

— aurez donc d'énormes paquets au lieu de
 1744. fréquentes visites. Je baise mille fois le bout
 des ailes de mes anges gardiens, quoique je
 dispute contre eux. Je lutte comme *Jacob*,
 mais il adora l'ange après avoir lutté; aussi
 fais-je.

L E T T R E C X X I X.

A U M E M E.

9 d'auguste.

A D O R A B L E ami, je reçois votre lettre.
 Vous corrigez la *Princesse de Navarre* et *Prault*.
 Il faut que je vienne vous remercier de tous
 vos bienfaits. Madame *du Châtelet* et DIEU me
 font témoins que je rapetaffais la scène man-
 quée quand votre lettre est venue. Songez
 qu'il n'y a pas encore trois mois que j'ai
 entrepris un ouvrage extrêmement difficile,
 qui demanderait plus de six mois d'un travail
 assidu pour être tolérable. Je n'ai jamais tra-
 vaillé aux divertissemens qu'à regret et à la
 hâte, ne pouvant les bien faire que quand la
 pièce achevée me laissera de la liberté dans
 l'esprit.

Tout malade que je suis, je n'en ai pas
 moins d'envie de vous plaire. Une fille d'*Eole*,
 nommée *Armé*, avec qui *Neptune* eut une

passade , viendra très-bien à la place de _____
Calisto. Il n'y a qu'à substituer aux quatre vers 1744.
 de *Calisto*, ces quatre-ci :

De l'empire inconstant des airs ,
 La fille d'Eole
 Descend et revole
 Près du dieu des mers.

Je sens bien que M. de *Richelieu* voudrait une répétition des divertissemens avant son départ pour l'Espagne ; mais , s'il veut tout précipiter , il gâtera tout. Il a déjà fait assez de tort à la pièce , en me forçant d'en faire le plan chez lui à Versailles , et d'y mettre une espèce de *Jodelet* dont vous l'avez dégoûté trop tard. Vous voyez , mon cher ange gardien , que votre empire est assez difficile à conduire , et qu'il faut donner le temps à vos sujets de semer et de cultiver leurs terres qui ne peuvent pas produire en trois mois.

Je crois enfin avoir , à peu de chose près , dégrossi la comédie. Je vais me mettre aux divertissemens. Au nom de Dieu , ne m'en demandez pas trois dans le premier acte ; *terrepetita nocent* : cela ferait insupportable. Il faut bien prendre garde que les ballets dans la pièce n'étouffent l'intérêt.

M. de *Richelieu* veut despotiquement que nous revenions à Paris , et je sens que mon cœur dit oui , puisque je vous reverrai.

1744.

L E T T R E C X X X.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, à Paris.

A Cirey, ce 9 ou 8 d'auguste. Dieu merci, je ne fais pas
comme je vis.

A propos, je suis un infame paresseux. Ah, que j'ai tort ! que je vous demande pardon, Monsieur ! Vous mariez un fils que j'aime presque autant que son père. Vous écrivez sans cesse aux fermiers généraux, et moi je ne vous écris point. Je disais toujours : j'écrirai demain ; et demain je faisais une plate comédie-ballet pour l'infante dauphine, et je me grondais, et puis j'étais honteux. Je le suis bien encore, mais je passe par-dessus tout cela. Pour Dieu, faites-en autant, et aimez-moi toujours. Mais y a-t-il tant de complimens à vous faire de ce que vous êtes du conseil des finances ? Je vous en ferai, ou plutôt à la France, quand vous serez chancelier ; car je veux que vous le foyez pour me dépiquer. N'y manquez pas, je vous en conjure ; et le plutôt fera le mieux.

Je vous avertis que je viendrai chercher bientôt la réponse à mon chiffon ; et quand vous serez souf des fermes et gabelles, et dixièmes, et autres grosses besognes, je vous

lirai ma petite drôlerie pour l'infante, en ———
 présence du nouveau marié. Nous partons 1744.
 vers le 20 de ce mois.

Savez-vous bien, Monsieur, que mon plus grand chagrin n'est pas de ne vous avoir point écrit, mais de passer ma vie sans vous faire ma cour. Je vous la ferai, je vous jure; mais quand? Vous ne soupez point, je ne dîne point; vous allez entendre au conseil des choses affommantes, et j'en fais de frivoles. N'importe; il faut absolument que je reprenne mon habitude de vous soumettre mes rêveries :

Dum validus, dum letus eris, dum denique posses.

Mes respects, si vous le permettez, à monsieur votre fils tout comme à vous; mais, malgré mon long et coupable silence, je vous suis dévoué avec l'attachement le plus tendre et le plus vieux. Il y a, ne vous déplaise, plus de quarante ans. Cela fait frémir.

Adieu, Monsieur; aimez-moi un peu, je vous en supplie; que j'aye cette consolation dans cette courte vie. Il y a quarante ans, ô ciel! que je vous aime, et je n'ai pas eu l'honneur de vivre avec vous la valeur de quarante jours! Ah! ah!

—
1744.

L E T T R E C X X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 25 d'auguste.

DEUX nouveaux divertissemens , qui peut-être ne vous divertiront guère , mes anges gardiens , partent dans le moment sous le couvert de M. le président *Hénault*. Eh bien , je vous ai sacrifié *Vénus* , et la pomme , et *Pâris* , et les galanteries que tout cela produisait. Voyez , jugez , écrivez-moi. Vous êtes d'étranges anges de ne pouvoir venir à Cirey où on fait des drames , et où l'on voit *Jupiter* et ses satellites tous les soirs. Vous passeriez tout le jour dans votre chambre , et le soir on vous lirait la besogne du jour ; mais vous êtes des mondains , mes anges , vous ne connaissez pas les charmes de la retraite.

Je baise vos ailes.

L E T T R E C X X X I I. 1744.

A U M E M E.

A Cirey, août.

EH bien, mes chers anges, tandis que vous y êtes, crayonnez encore cette guenille, et ne me laissez faire rien de médiocre. Quand vous en ferez contens, ne la lisez et ne l'envoyez qu'à vos amis. Je crois que M. de *Chauvelin* ne fera pas mécontent de la manière dont j'y traite messieurs des Alpes; mais je voudrais qu'on fût aussi un peu satisfait à Metz.

S'il est bien vrai que le roi ait dit de lui-même que l'ode de madame *Bienvenu* était trop mauvaise pour être de moi, nous sommes trop heureux. Nous avons un roi qui a du goût. Il faut donc que ceci lui plaise, mais j'ai peur d'avoir raison de lui dire :

Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire !

J'attends ma Princesse, et je me recommande à vos bontés.

1744.

L E T T R E C X X X I I I .

A U M E M E .

A Cirey , auguste.

J E vous supplie , mes saints anges , de considérer que M. de *Richelieu* aurait voulu que l'ouvrage eût été fait avant son départ , et qu'en moins de quinze jours j'ai fait deux actes et ces deux divertissemens. Il ne faut donc regarder tout ce que j'ai broché que comme une esquisse dessinée avec du charbon sur le mur d'une hôtellerie où on couche une nuit. Je n'ai jamais prétendu que la comédie restât comme elle est , je prétends seulement que les divertissemens du premier acte demeurent. Ils me paraissent devoir faire un spectacle charmant. J'ai déjà fait tenir à M. le duc de *Richelieu* le second acte , mais je lui mande bien positivement que tout cela n'est qu'une ébauche. Il veut absolument du burlesque ; j'ai eu beaucoup de peine à obtenir qu'il n'y eût point d'*Arlequin*. A l'égard de *Sanchette* , elle n'est qu'une pierre d'attente. Il y faut mettre madame *Morillo* , parce qu'il faut une personne ridicule , qui occasionne des méprises et des jeux de théâtre ; mais , je vous en prie , prêtez-vous un peu plus au

comique. Il est vrai qu'il est hors de mode, ———
 mais ce n'est pas parce que le public n'en 1744.
 veut point, c'est qu'on ne peut lui en donner.
 Comptez que le comique qui fait rire, dépend
 du jeu des acteurs, et ne se sent point quand
 on examine un ouvrage, et qu'on le discute
 sérieusement. Je vais retoucher ce premier
 acte dont l'idée paraît toujours charmante à
 madame *du Châtelet*, et qui peut fournir un
 des plus agréables spectacles du monde, avec
 des danses et de la musique. A l'égard de ce
 qui était destiné à M. de *Richelieu*, il n'y a
 qu'à le brûler. Je vais le refondre. Je ne me
 rebuterai point, je travaillerai jusqu'à ce que
 vous soyez contents.

L E T T R E C X X X I V.

A U M E M E.

Septembre.

MON cher et respectable ami, voilà ma
 petite drôlerie : si vous voulez avoir la bonté
 de souffrir qu'elle passe par vos aimables
 mains pour aller ennuyer ou amuser un
 moment votre éminentissime oncle, cela fera
 mieux reçu; et je vous supplie de vouloir
 bien ménager cette négociation. Il y a je ne
 fais quoi de bien insolent à envoyer ses vers

— 1744. foi-même; c'est dire à un ministre : quittez vos affaires pour me lire, admirez-moi et donnez-vous la peine de me l'écrire. Il faut, en vérité, que les vers se fassent lire eux-mêmes, qu'ils courent d'eux-mêmes s'ils sont bons, qu'ils tombent d'eux-mêmes s'ils ne valent rien, et que le pauvre auteur se cache tant qu'il peut. On doit être fou de vers sur le roi. Hier je vis encore trois odes; c'est bien le cas de dire, et *si peu de bons vers*. Il faudrait être fou pour se fâcher quand on nous dit que, de trente mille vers faits par nous, il y en a peu de bons.

Si on avait l'esprit mal fait, on se fâcherait plutôt du début :

Quoi ! verrai-je toujours des sottises en France !

On se fâcherait de ce qu'on dit qu'il y a des railleurs : voilà qui est plus personnel; mais j'espère qu'on ne se fâchera point, parce qu'on ne me lira point. Peut-être quatre vers de l'endroit de *Germanicus*, qui sont touchans, et que M. le cardinal de *Tençin* pourrait faire valoir dans un moment favorable, et puis c'est tout. En un mot, que le roi sache que j'ai mis mes trois chandelles à ma fenêtre. Pardon, si je suis un bavard en vers et en prose. Mille tendres respects à madame l'ange.

L E T T R E C X X X V.

1744.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, à *Verfailles*.

A Champs, ce 14 de septembre.

LE roi, pour chasser son ennui,
 Vous lit et voit votre personne ;
 La gloire a des charmes pour lui,
 Puisqu'il voit celui qui la donne.

En qualité de bon citoyen et de votre serviteur, je dois être charmé que le roi vous lise, et je le ferais plus encore s'il vous écoutait. Vous savez bien, très-adorable président, que vous avez tiré madame *du Châtelet* du plus grand embarras du monde ; car cet embarras commençait à la Croix des petits champs, et finissait à l'hôtel de Charost ; c'était des reculades de deux mille carrosses en trois files, des cris de deux ou trois cents mille hommes semés auprès des carrosses, des ivrognes, des combats à coups de poing, des fontaines de vin et de suif qui coulaient sur le monde, le guet à cheval qui augmentait l'embroglio ; et, pour comble d'agrémens, *son Altesse royale* revenant paisiblement au palais royal avec ses grands carrosses, ses

— 1744. gardes, ses pages, et tout cela ne pouvant ni reculer ni avancer, jufqu'à trois heures du matin. J'étais avec madame *du Châtelet*; un cocher, qui n'était jamais venu à Paris, l'allait faire rouer intrépidement. Elle était couverte de diamans, elle met pied à terre, criant à l'aide, traverse la foule fans être ni volée, ni bourrée; entre chez vous, envoie chercher la poularde chez le rôtiſſeur du coin, et nous buvons à votre fanté tout doucement dans cette maifon où tout le monde voudrait vous voir revenir.

*Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius ſpectare laborem.*

J'ai laiffé la Princeſſe de Navarre entre les mains de M. d'*Argental*, et le divertiffement entre les mains de *Rameau*. Ce *Rameau* eſt auſſi grand original que grand muſicien. Il me mande *que j'aye à mettre en quatre vers tout ce qui eſt en huit, et en huit tout ce qui eſt en quatre*. Il eſt fou; mais je tiens toujours qu'il faut avoir pitié des talens. Permis d'être fou à celui qui a fait l'acte des Incas. Cependant, ſi M. de *Richelieu* ne lui fait pas parler ſérieuſement, je commence à craindre pour la fête.

Je ſuis le plus trompé du monde ſi *Royer* n'a pas fait de belles choſes dans *Prométhée*; mais *Royer* n'a pas eu la plus grande part de

ce monde au larcin du feu céleste. Le génie est ———
 médiocre ; on en peut cependant tirer parti. 1744.
 Je voudrais bien, Monsieur, qu'à votre retour
 nous fissions exécuter quelque chose devant
 vous. Il est juste qu'on amuse celui qui passe
 sa vie à joindre *utile dulci*.

Adieu, Monsieur ; vous êtes aimé où je
 suis comme par-tout ailleurs , et je crois tou-
 jours me distinguer un peu dans la foule ;
 car, en vérité , je sens bien vivement tout ce
 que vous valez. Je le dis de même , et je vous
 suis attaché de même.

L E T T R E C X X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Champs, septembre.

J E partis pour Champs , mon adorable ange ,
 au lieu de dîner. Je me mis dans le trémouf-
 soir de l'abbé de *Saint-Pierre*, et me voilà un
 peu mieux. Ayez donc la bonté de me ren-
 voyer notre Princesse crayonnée de votre
 main ; ajoutez à toutes les peines que vous
 daignez prendre , celle de me pardonner mon
 impuissance. Vous ordonnez que cette pre-
 mière scène, entre le duc de *Foix* et sa dame ,
 soit des plus touchantes. Je ne l'ai regardée

Corresp. générale. Tome III. * C c

— que comme une scène de préparation , qui
 1744. excite la curiosité , qui laisse échapper des
 sentimens , mais qui ne les développe point ;
 qui irrite le désir , et qui n'entame pas la
 passion. Si cette scène avait le malheur d'être
 passionnée, la scène suivante , qui me paraît
 bien plus piquante , deviendrait très-insipide.
 Je sacrifierai pourtant , autant que je pourrai ,
 mes idées à vos ordres , je tâcherai d'échauffer
 encore un peu cette scène des deux amans ;
 mais permettez-moi de ménager les teintes ,
 et de ne pas prodiguer des sentimens qui
 doivent être ménagés et filés jusqu'à la fin.
 J'ôterai , si vous voulez , le mot d'*outrageuse* ,
 quoiqu'il soit dans *Boileau* et dans *Corneille*.

Vous vous intéressez tant aux arts , que
 vous ne souffrirez pas que mademoiselle *Clairon*
 joue d'une manière raisonnée et froide ce
 troisième acte , où elle doit faire éclater le
 pathétique et le désespoir le plus douloureux ;
 ce ferait un contre-sens du cœur , et ceux-là
 sont les plus impardonnables.

Je fais bien que ces deux vers du Dis-
 cours (*)

Ennuyer son héros est une triste chose ;
 Nous l'accablons de vers, nous l'endormons en prose.

(*) Sur les événemens de l'année 1744. Voyez volume
 de poèmes.

font trop faibles et ne répondent pas assez à l'idée que vous avez qu'il ne faut pas avoir l'air de se mettre au-dessus de son prochain. N'aimeriez-vous pas mieux ?

O ma prose , mes vers , gardez-vous de paraître ;
Il est dur d'ennuyer son héros et son maître.

La pièce avec ces deux vers devient honnêtement modeste.

Je vous prie de vouloir bien observer que ce petit ouvrage ne s'adresse point au roi , que ce n'est que par occasion qu'on ose y parler de lui , qu'il commence sur le ton familier , et qu'ainsi les vers héroïques gêneraient cet ouvrage s'ils donnaient l'exclusion aux autres. Le grand art, ce me semble , est de passer du familier à l'héroïque , et de descendre avec des nuances délicates. Malheur à tout ouvrage de ce genre qui sera toujours sérieux , toujours grand ; il ennuiera : ce ne sera qu'une déclamation. Il faut des peintures naïves ; il faut de la variété ; il faut du simple , de l'élevé , de l'agréable. Je ne dis pas que j'aye tout cela , mais je voudrais bien l'avoir ; et celui qui y parviendra , fera mon ami et mon maître. Dites-moi seulement pourquoi madame du Châtelet et M. de la Vrillière savent par cœur ma petite drôlerie ?

Adieu , mes adorables anges.

1744.

L E T T R E C X X X V I I .

A M A D A M E

L A C O M T E S S E D ' A R G E N T A L .

A Champs, 18 de septembre.

VRAIMENT, Madame, votre idée est très-bonne; en vous remerciant de vos belles inspirations; je tâcherai d'en faire usage. Ne croyez pourtant point qu'au temps de *Pierre le cruel* il n'y eut point de barons. Toute l'Europe en était pleine; et il y a toujours eu des barons ridicules.

Si la platitude des vers du janséniste *Racine* a réuffi à la cour, il est clair que des vers d'un ton agréable doivent y être mal reçus.

En vain *Boileau* a recommandé de passer du grave au doux, du plaifant au fèvre; c'est, à la vérité, la feule manière de se faire lire dans des ouvrages détachés, dans des épîtres, dans des discours en vers. Ce genre de poëfie a befoin de fel pour n'être pas fade; c'est pourquoi je ne reviens pas d'étonnement que *M. d'Argental* condamne ces vers :

Et le vieux nouvellifte, une canne à la main,
Trace au Palais royal Ypres, Furne et Menin.

Si vous n'aimez pas ces peintures , vous ne pouvez aimer la poësie. Il n'y a que ces images qui la soutiennent. *Boileau* n'est lu que parce que ses ouvrages sont pleins de ces portraits vrais , plaisans , familiers , qui égaiant le ton sérieux , et en varient l'insupportable monotonie. Prenez garde qu'un peu trop de goût pour l'uniformité du sentiment , ne vous écarte des idées qui firent fleurir les lettres , il y a quatre-vingts ans. Vous ne voulez point de comique dans les comédies , vous ne voulez point d'images gaies dans les épîtres : gare l'ennui , gare le néant.

Il faut jeter le *Pastor-Fido* dans le feu si ces vers-ci ne valent rien.

J'en crois assez votre rougeur ,
 C'est de vos sentimens le premier témoignage. —
 C'est l'interprète de l'honneur.
 Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur ,
 S'en indigne sur mon visage.

A l'égard des autres détails , il y en a une grande partie sur lesquels je passe condamnation ; mais , soit que je me soumette , soit que j'aye la témérité de demander une révision , je suis également plein de reconnaissance et de la plus respectueuse tendresse pour tous mes anges.

1744. LETTRE CXXXVIII.

A M. B E R G E R.

A Paris , le 7 d'octobre.

J'AI bien peur, Monsieur, de perdre l'imagination comme la mémoire. J'ai été si lutiné depuis mon retour à Paris, et par mes maladies et par les fêtes que je prépare à notre dauphine; il a fallu tant faire de vers, tant en refaire, parler à tant de musiciens, de comédiens, de décorateurs; tant courir, tant m'épuiser en bagatelles, que j'avoue que je ne fais plus si j'ai répondu à une lettre que vous m'adressâtes, il y a quelque temps, au Champbonin. Vous me mandâtes que tout le foin de la cavalerie du roi très-chrétien était soumis à votre juridiction. Je souhaite que vous en mettiez dans vos bottes, et que vous veniez à Paris, enrichi de nos triomphes. Il me semble que votre général a fait une campagne à la *Turenne*, toujours supérieur, par la conduite, à un ennemi supérieur en force. Si tous les fourrages qu'on a pris aux Autrichiens vous appartenaient, vous seriez un *Bernard*; mais quand vous ne seriez qu'un homme très-aimable un peu à son aise, ce sera

toujours un rôle fort agréable. Je ferai très-
 charmé de vous embrasser à Paris. Je compte
 toujours sur votre amitié ; la mienne est ,
 comme vous savez , ennemie des cérémonies.

L E T T R E C X X X I X .

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES.

19 de novembre.

D E quoi diable m'avifai-je , moi , d'écrire
 à M. le duc de *Richelieu* qu'il fallait sur le
 champ envoyer un courier pour cette terre
 que vous deviez acheter ? Il m'appartient bien
 de bourdonner , à moi , mouche du coche !

Or , vous voilà cocher , Monseigneur ;
 menez-nous à la paix tout droit par le chemin
 de la gloire : et quand vous verrez , en passant ,
 votre ancien attaché dans les broussailles ,
 donnez-lui un coup d'œil.

Vous allez embrasser , être embrassé , remer-
 cier , promettre , vous installer , travailler
 comme un chien ; mais surtout portez-vous
 bien , et aimez toujours *Voltaire*.

1744.

L E T T R E C X L.

A M. NERICAULT DESTOUCHES.

3 de décembre.

J'AI toujours été, Monsieur, au rang de vos amis ; mais , en vérité , je ne me croyais pas dans celui de vos créanciers. Le premier titre m'est si cher que je ne pense point du tout à l'autre. Il y a eu une étrange fatalité sur ces souscriptions de la Henriade. Les quinze qui avaient échappé à votre mémoire , sont en sûreté , et je fais , il y a long-temps , que vous conduisez une affaire aussi-bien qu'une pièce de théâtre ; mais il n'en alla pas de même de cent souscriptions dont mon pauvre *Thiriot* me perdit l'argent sans aucune ressource. Il m'a offert depuis fort souvent de me rembourser , mais il serait ruiné ; et moi je serais bien indigne d'être homme de lettres , si je n'aimais pas mieux perdre cent louis que de gêner mon ami. Jugez , Monsieur , si , ayant remis à *Thiriot* cent louis qu'il me devait , j'aurai la mauvaise grâce de vous presser sur quinze louis que j'avais oubliés. J'aime mieux vos vers que votre argent , et j'attends avec bien plus d'impatience le recueil de vos ouvrages

ouvrages que les guinées dont vous me parlez. Je voudrais que le tourbillon de Paris pût me laisser assez de liberté pour aller philosopher avec vous dans votre retraite, et y jouir des charmes de votre amitié et de ceux de votre conversation; mais, quand vous viendrez à Paris, n'oubliez pas de faire avertir votre ancien ami, et comptez que vous le trouverez toujours comme vous l'avez laissé, attaché à votre gloire et à votre personne. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie, &c. — 1744.

L E T T R E C X L I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 7 de décembre.

M. de *Smettau* vient de me montrer un petit imprimé intitulé : Lettre d'un ami à votre ennemi *Bartenstein*. Il a grande raison de vouloir que cet écrit soit rendu public. Je soupçonne *M. Spon*, ministre de l'empereur auprès du roi de Prusse, d'en être l'auteur; mais, de quelque main qu'il parte, je vais le faire imprimer sur la parole que *M. de Smettau* m'a donnée que vous le trouverez bon, et sur la

Corresp. générale. Tome III. * D d

— confiance que j'ai , en le lisant , qu'il fera un
1744. très-bon effet.

Si vous pouviez me faire envoyer la *déduction en faveur des droits de l'empereur à la succession des Etats héréditaires* , je serais plus en état de travailler aux choses auxquelles vous permettez que je m'emploie.

Adieu , Monseigneur ; tôt ou tard on aura la paix , et votre ministère fera probablement bien glorieux. Vous savez si je m'y intéresse.

LET T R E C X L I I .

A U M E M E .

Samedi au soir , 18 ou 19 de décembre.

J'A I l'honneur de vous renvoyer , Monseigneur , les armes que vous m'avez mises en main , et qui ne valent pas celles de vos trois cents mille hommes. J'y joins mon thème que je vous supplie de corriger à votre loisir.

Vous me faites un petit abbé de *Saint-Pierre*. J'en ai les bonnes intentions ; c'est tout ce que vous trouverez , dans cette ébauche , qui puisse mériter votre suffrage. Pardonnez-moi si vous ne me trouvez que bon citoyen , et soyez sûr qu'il n'y en a point qui attende

de vous de plus grandes choses quand je vous —
 en donne de si petites. Je suis pétri pour vous 1744.
 d'attachement , de respect et de reconnaif-
 fance.

Madame du Châtelet vous aime de tout son
 cœur.

L E T T R E C X L I I I .

A U M E M E .

Ce samedi, 26 de décembre.

Vous avez trop de bonté pour ce pauvre
 avocat, et vous empêcherez bien, Monsei-
 gneur, qu'il ne soit l'avocat des causes per-
 dues. Je vous remercie bien tendrement de ce
 que vous avez daigné dire un mot de mon
 griffonnage.

Je m'occupe à présent à tâcher d'amuser
 par des fêtes celui que je voudrais servir par
 mes plaidoyers, mais j'ai bien peur de n'être
 ni amusant ni utile.

Il est bien ridicule que je ne vous aye
 pas encore contemplé depuis votre nouvelle
 grandeur. Je suis toujours bien aise de vous
 dire que les ministres étrangers sont enchantés
 de vous. Il me paraît qu'ils aiment vos
 mœurs, et qu'ils respectent votre esprit. Ce
 que je vous dis là est à la lettre.

— 1744. Comptez sur la vérité de votre ancien et très-ancien serviteur. Je me flatte d'accompagner votre amie dans votre château à quatre lieues de Paris , et de vous y faire ma cour.

L E T T R E C X L I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce jeudi.

L'UN et l'autre de mes anges , je vous prie de battre de vos ailes un très-aimable homme nommé l'abbé de *Bernis*. Il faut absolument que vous lui fassiez changer un endroit de son discours. Il le faut , il le faut ; vous en allez convenir et lui aussi, ou tout est perdu.

Les plus cruels ennemis de l'académie, et puis tous les talens de l'esprit de ces plus cruels ennemis. Ah, les lâches, les ridicules ennemis, passe! et du mérite, du mérite! les grands talens! *Roi?* de grands talens! quatre ou cinq scènes de ballet; des vers médiocres dans un genre très-médiocre; voilà de plaisans talens! Y a-t-il là de quoi racheter les horreurs de sa vie? Puisqu'il daigne désigner *Roi*, est-ce ainsi qu'on le doit désigner, lui, le plus cruel ennemi de l'académie? C'est ainsi qu'on eût parlé d'*Antoine* dans le sénat; c'est mettre *Roi*

dans la balance avec l'académie, c'est l'égaliser à elle, c'est la rabaisser à lui. Ah, divins anges ! c'est trop d'honneur pour ce faquin ; ne le souffrez pas, élevez-vous de toute votre force ; qu'il ne soit pas dit qu'un homme aussi aimable que l'abbé de *Bernis* ait paru se plaindre tendrement de *Roi* au nom de l'académie. Il n'en faut parler qu'avec mépris, avec horreur, ou s'en taire. C'est mon avis à jamais. Bonsoir, mes deux anges. — 1744.

L E T T R E C X L V.

A M. DE LA CONDAMINE, à la Haie.

Versailles, 7 de janvier.

VOTRE style, Monsieur, n'est point d'un homme de l'autre monde : votre cœur pourrait bien en être ; vous vous souvenez de vos amis, et ce n'est pas la mode de cet hémisphère. Il est vrai que vous êtes fait pour être excepté. Il s'en faut bien qu'on vous ait oublié pendant vos dix ans d'absence : on parlait toujours de vous à Paris, tandis que vous étiez sur la montagne de Pichincha. Vous avez dû jouir du plaisir d'occuper de vous les deux moitiés du globe. Revenez donc vite à Paris, et faites-vous peindre comme M. de — 1745.

— 1745. *Maupertuis*, aplatissant la terre d'un côté, tandis qu'il la presse de l'autre; on ne dira plus que la *figure du monde passe*: vous l'aurez fixée pour jamais. Il est question de vous fixer aussi à la fin, et de venir jouir du fruit de vos travaux, et surtout qu'on ne puisse pas dire du succès de votre voyage, *tout leur bien du Pérou n'est que du caquet*. Je vous ai écrit plusieurs fois, et surtout quand *M. du Fai*, votre ancien ami et le mien, vivait encore. Que vous trouverez ici d'honnêtes gens de moins et de sottises de plus! que vous trouverez de choses changées! Je me suis fait tant soit peu physicien, pour être plus digne de vous revoir: mais c'est madame *du Châtelet* qui mérite toute votre attention, en qualité de sublime géomètre. Elle s'est mise à éclaircir *Leibnitz*, ce qui était très-difficile; et moi, à embrouiller *Newton*, ce qui était très-aisé; mais elle a été mieux imprimée que moi, et l'édition des *Elémens de Newton*, faite en Hollande, est entièrement ridicule. Gardez-vous bien d'en lire un mot; j'aurai l'honneur de vous en présenter à Paris une moins mauvaise.

Je conçois que vous devez être retenu à la Haie par les agrémens de la société: vous devez être surtout bien content de notre ministre *M. de Laville*. Vous aurez fait de grands dîners chez *M. le général Debrosses*;

vous aurez dit des galanteries espagnoles à madame de *Saint-Gilles*. Avez-vous vu mon cher et respectable ami, M. de *Podewils*, l'envoyé de Prusse? Il était bien malade quand il est arrivé à la Haie, et j'ai peur qu'il n'ait pu jouir du plaisir de vous entretenir. La Haie est un des endroits de la terre où j'aurais le mieux aimé à vivre; mais je donne encore la préférence à Paris, où je vous attends avec l'impatience de l'amitié, très-indépendante de celle de la curiosité.

Vous me trouverez aussi maigre et aussi malade que vous m'avez laissé, et aussi rempli d'attachement pour vous; je ne vous traite point comme un ami de l'autre monde. Point de compliment. Je reprends avec vous mes anciens errements. Il n'y a point eu de mille lieues entre nous. Je vous embrasse de tout mon cœur, comme vous me le permettiez autrefois.

1745.

L E T T R E C X L V I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

8 de février.

J E vous renvoie , Monseigneur , le manuscrit que vous avez bien voulu me confier. L'auteur n'a pas la courte haleine s'il prononce, sans respirer, ses périodes. C'est un peu se moquer du monde que de dire que ce duc co-régent (*) n'aurait pas où reposer son chef, s'il devenait veuf; il aurait l'administration des pays héréditaires de la maison d'Autriche, jusqu'à la majorité de l'archiduc, qui serait bientôt roi des Romains. Je suis sûr que vous direz de meilleures raisons aux électeurs.

Je suis bien fâché contre la Princesse de Navarre, qui m'empêche de vous faire ma cour. M. *Racine* fut moins protégé par messieurs *Colbert* et *Seignelay* que je ne le suis par vous. Si j'avais autant de mérite que de sensibilité, je serais en belle passe.

La charge de gentilhomme ordinaire ne vaquant presque jamais, et cet agrément n'étant qu'un agrément, on y peut ajouter

(*) Le grand duc de Toscane, depuis empereur sous le nom de *François I*, père de *Joseph II*.

la petite place d'historiographe ; et au lieu de la pension attachée à cette historiographie , je ne demande qu'un rétablissement de quatre cents livres. Tout cela me paraît modeste , et M. *Orri* en juge de même. Il consent à toutes ces guenilles. 1745.

Daignez achever votre ouvrage , Monseigneur , et vous aboucher avec M. de *Maurepas*. Je compte avoir l'honneur de vous remercier incessamment , et de vous renouveler mes très-tendres respects et ma vive reconnaissance.

L E T T R E C X L V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles , 25 de février.

LA cour de France ressemble à une ruche d'abeilles ; on y bourdonne autour du roi. Il y avait plus de bruit à la première représentation qu'au parterre de la comédie ; cependant le roi a été très-content. Je ne me suis mêlé que de lui plaire. Sa protection et l'amitié de M. et de madame d'*Argental* , voilà l'objet de mes désirs et de mes soins ; le reste m'est très-indifférent , et on peut faire à l'opéra toutes les sottises qu'on voudra , sans que je m'en mêle. Mon ouvrage est

— 1745. décent, il a plu sans être flatteur. Le roi m'en fait gré. Les *Mirepoix* ne peuvent me nuire. Que me faut-il de plus? Il y aurait cent tracasseries à effuyer si je voulais empêcher qu'on rejouât l'opéra de *Rameau* (*). Je n'en veux aucune, je ne veux que revenir vous faire ma cour; mais je vous avertis que madame *du Châtelet* veut être du voyage. Je suis comme les jésuites, je ne marche point seul. Vous sentez bien que n'étant qu'un *accident*, et madame *du Châtelet* étant *ens per se*, je ne peux me séparer d'elle sans être anéanti.

(*) *Dardanus*.

LETTRE CXLVIII.

1745.

A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles, 7 de mars.

JE compte, mon cher ami, vous apporter ces sottises de commande dès que je ferai à Paris. Je me ferais à présent une grosse affaire avec vingt messieurs en charge, si je donnais le moindre ordre au sieur *Ballard*, imprimeur des ballets du roi très-chrétien. Chacun a ici son droit; il n'y a que les arts et les talens qui n'en ont point; mais j'ai des droits qui valent mieux que tous ceux des premières charges de la couronne; ce sont ceux que j'ai sur votre cœur. Vous ne sauriez croire l'impatience que j'ai de vous embrasser.

1745.

L E T T R E C X L I X .

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 16 d'avril.

JE cours à Châlons avec madame *du Châtelet* pour assister à la petite vérole de son fils, car c'est tout ce qu'on y peut faire : on n'est que spectateur de la tyrannie ignorante des médecins. Guérissez la maladie épidémique de l'Europe ; empêchez les araignées de se manger, et conservez-moi vos bontés.

J'espère revenir avant que vous partiez pour aller faire la paix à la tête des armées.

Adieu, Monseigneur ; personne ne s'intéressera jamais à votre gloire et à votre bonheur autant que votre très-ancien serviteur.

A M. LE PRESIDENT HENault.

Avril.

Vous devez avoir reçu, Monsieur, les prémices de l'édition du *louvre* (*), telles que vous les voulez, simples et sans reliure; voilà comme il vous les faut pour *Plombières*; mais le roi vous en a fait relire un exemplaire pour votre bibliothèque de Paris, que je compte bien avoir l'honneur de vous présenter à votre retour.

Je vous ai fait une infidélité en fait de livres. Je parlais, il y a quelques jours, à madame de *Pompadour* de votre charmant, de votre immortel *Abrégé de l'histoire de France*; elle a plus lu à son âge qu'aucune vieille dame du pays où elle va régner, et où il est bien à désirer qu'elle règne; elle avait lu presque tous les bons livres, hors le vôtre; elle craignait d'être obligée de l'apprendre par cœur. Je lui dis qu'elle en retiendrait bien des choses sans efforts, et surtout les caractères des rois, des ministres et des siècles; qu'un coup d'œil lui rappellerait tout ce qu'elle fait de notre histoire, et

(*) De la Princesse de Navarre.

— 1745. lui apprendrait ce qu'elle ne fait point ; elle m'ordonna de lui apporter , à mon premier voyage , ce livre auffi aimable que fon auteur. Je ne marche jamais fans cet ouvrage. Je fis fefflant d'envoyer à Paris , et après fouper on lui apporte votre livre en beau maroquin , et à la première page était écrit ,

Le voici ce livre vanté ;
 Les Grâces daignèrent l'écrire
 Sous les yeux de la Vérité ,
 Et c'est aux Grâces de le lire.

&c. &c. &c. Il y en a davantage , mais je ne m'en fouviens pas ; je ne me fouviens que de vos vers aimables où *Corneille déshabille Pfyché*. Nous ne déshabillons perfonne dans notre fête. *Cahufac* pourrait bien n'être point joué , mais on donnera un magnifique ouvrage composé par M. *Bonneval* des Menus , et mis en musique par *Collin*. Vous savez que le fylvphe réuffit (*). Cela fait , ce me femble , un très-joli fpectacle ; venez donc le voir. Peut-on prendre toujours des eaux ? Revenez dans ces belles demeures , où je ne fouperai plus , mais où je vous ferai ma cour , fi vous et moi fommes affez fages pour dîner.

(*) Zélin dor , paroles de *Moncrif* , musique de *Rebel* et *Francaeur*.

Tortone est pris , le château non ; mais tout le Canada est perdu pour nous ; plus de morue , plus de castors. La paix , la paix. Je suis las de chanter les horreurs de la destruction. Oh ! que les hommes sont fous , et que vous êtes charmant ! Savez-vous que je vous idolâtre ?

1745.

L E T T R E C L I.

A M. DUCLOS.

Avril.

.

J'EN ai déjà lu cent cinquante pages (*), mais il faut sortir pour souper : je m'arrête à ces mots :

Ce brave Huniade Corvin , surnommé la terreur des Turcs , avait été le défenseur de la Hongrie , dont Ladislas n'avait été que le roi.

Courage , il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire. En vous remerciant bien tendrement , Monsieur , d'un présent qui m'est bien cher , et qui me le ferait quand même vous ne me le feriez pas. Je passe à votre porte pour vous dire combien je vous aime , combien je vous estime , et à quel point je

(*) Histoire de Louis XI.

— vous suis obligé ; et je vous l'écris dans la
1745. crainte de ne pas vous trouver. Bonsoir,
Salluste.

L E T T R E C L I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 29 d'avril.

JE tremble que nos tristes aventures de Bavière ne déterminent le roi de Prusse à faire une seconde paix. Vous êtes, Monseigneur, dans des circonstances bien critiques, et nous aussi. Si cela continue, le bel emploi que celui d'historiographe !

Je suis bien affligé de ne pouvoir vous faire ma cour parce que le fils de madame *du Châtelet* a quelques boutons au visage, à quarante lieues d'ici. J'ai toujours eu plus à souffrir qu'un autre des préjugés de ce monde.

Mon tendre attachement pour vous fait ma consolation.

P. S. J'apprends que tous ces écrits, qui, par parenthèse, sont de faibles armes quand on est battu, pour donner l'exclusion au grand duc, ne font point un bon effet en Allemagne. On y sent trop que ce sont des français qui
parlent :

parlent : il me semble qu'un air plus impartial réussirait mieux , et qu'un bon allemand qui déplorerait de tout son cœur les calamités de sa pesante patrie , ferait une impression tout autre sur les esprits. Pardon ; je soumets mon petit doute à vos lumières , et je vous rends compte simplement de ce qu'on m'écrit.

Il ne m'est rien revenu de mon correspondant qu'une prière du roi de Prusse à la reine d'Hongrie de ne point prendre ses vaisseaux sur l'Elbe. Ses vaisseaux sont des bateaux ; mais gare que le roi de Prusse ne fasse d'autres prières.

L E T T R E C L I I I .

A U M E M E , à *Versailles*.

A Paris , ce 3 de mai.

EN bien , il faudra donc vous laisser partir sans avoir la consolation de vous voir. Partez donc ; mais revenez avec le rameau d'olivier , et que le roi vous donne le rameau d'or ; car , en vérité , vous n'êtes pas payé pour la peine que vous prenez.

Vous avez eu trop de scrupule en craignant d'écrire un petit mot à M. l'abbé de *Canillac*. Je vous avertis que je suis très bien avec le

Corresp. générale. Tome III. * E e

1745. — pape , et que M. l'abbé de *Canillac* fera sa cour en disant au saint-père que je lis ses ouvrages , et que je suis au rang de ses admirateurs comme de ses brebis.

Chargez-vous , je vous en supplie , de cette importante négociation. Je vous réponds que je ferai un petit favori de Rome , sans que nos cardinaux y aient contribué.

Que dites-vous , Monseigneur , de la princesse royale de Suède , qui me prie de faire un petit voyage à Stockholm , comme on prie à souper à la campagne ? Il faut être *Maupertuis* pour aller ainsi courir dans le Nord. Je reste en France où je me trouverais encore mieux si madame *du Châtelet* se mettait à dîner avec vous.

J'ai une grâce à vous demander pour ce pays du Nord ; c'est de permettre que je vous adresse en Flandres un paquet pour M. d'*Allion*. Ce sont des livres que j'envoie à l'académie de Pétersbourg , et des flagorneries pour la czarine.

Adieu , Monseigneur ; je vous souhaite de la santé et la paix ; et je vous suis attaché , comme vous savez , pour la vie.

Lettre du roi à la Czarine, pour le projet de
paix. 1745.*(Minutée par M. de Voltaire.)*

LE dessein magnanime que votre Majesté a conçu d'être la médiatrice des puissances qui sont en guerre, est digne de votre grand cœur, et touche sensiblement le mien. C'est un nouveau sujet de vous admirer; tous les princes vous en doivent des remerciemens, et j'en dois d'autant plus à votre Majesté que je vois mes desirs les plus chers fécondés par les vôtres.

Je peux vous jurer, Madame, que je n'ai jamais eu les armes à la main que dans des vues de paix, et mes succès n'ont servi qu'à fortifier ces sentimens que les revers seuls auraient pu rendre moins vifs, peut-être.

Je vois avec joie que la souveraine à qui je devais le plus d'estime, veut être la bienfaitrice des nations. Les rois ne peuvent aspirer chez eux qu'à la gloire de faire la félicité de leurs sujets, vous ferez celle des rois et de leurs peuples. Les vôtres, Madame, en voyant que vous travaillez au bonheur des autres, sentiront augmenter, s'il se peut, leur vénération pour leur souveraine, et votre règne en fera plus heureux quand les acclamations de l'Europe redoubleront les bénédictions qu'on vous donne dans vos Etats.

Non-seulement, Madame, j'accepte, avec une

—
1745. vive reconnaissance , cette médiation glorieuse , mais plus la guerre est heureuse pour moi , plus je vous conjure d'employer tous vos bons offices pour la terminer. Mes peuples que j'aime , et dont je me flatte d'être aimé , vous devront la conservation du sang qu'ils sont toujours prêts à répandre pour ma cause.

Commencez et achevez ce grand ouvrage qui vous couvrira d'une gloire immortelle. Ne vous bornez point , Madame , aux simples propositions dictées par votre ame généreuse ; aplanissez tous les obstacles , et soyez sûre de n'en trouver aucun dans moi.

Tous les autres princes doivent concourir , sans doute , à ce noble projet. L'humanité , les malheurs de tant de provinces , le respect qu'ils ont pour vos vertus , les engagera à vous déférer avec empressement ce titre de médiatrice de l'Europe , le plus beau qu'une tête couronnée puisse obtenir , et le seul qui pouvait manquer à votre gloire.

Mais aucun d'eux ne sentira mieux que moi le prix que votre personne y ajoute , ni quel est le bonheur de vous devoir ce que tous les souverains doivent désirer le plus.

LETTRE CLIV.

1745

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 9 de mai.

QUE DIEU récompense la reine ou l'impératrice de toutes les Russies, et vous, ange de la paix ! Je n'ose écrire sans être sous vos yeux ; je crains de dire trop ou trop peu, et de ne pas m'ajuster. Je compte venir demain à Versailles me mettre au rang de vos secrétaires.

En vous remerciant, Monseigneur, de la bonté que vous avez pour le plus pacifique des humains, et celui qui vous est dévoué avec le plus de tendresse.

LETTRE CLV.

A U M E M E.

A la première nouvelle de la victoire de Fontenoi.

Jeudi 13, à onze heures du soir.

AH, le bel emploi pour votre historien ! Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie !

Bonsoir, Monseigneur.

1745.

L E T T R E C L V I.

A U M E M E.

20 de mai, au soir.

Vous m'avez écrit, Monseigneur, une lettre telle que madame de *Sévigné* l'eût faite, si elle s'était trouvée au milieu d'une bataille (*). Je viens de donner bataille aussi, et j'ai eu plus de peine à chanter la victoire (**) que le roi à la remporter. *M. Bayard de Richelieu* vous dira le reste. Vous verrez que le nom de *d'Argenson* n'est pas oublié. En vérité, vous me rendez ce nom bien cher; les deux frères le rendront bien glorieux.

Adieu, Monseigneur; j'ai la fièvre à force d'avoir embouché la trompette. Je vous adore.

(*) On trouve cette lettre dans le Commentaire sur la vie et les ouvrages de l'auteur de la *Henriade*.

(**) Le Poème de Fontenoi.

A U M E M E.

Ce 26 de mai.

TENEZ, Monseigneur, je n'en peux plus ; voilà tout ce que j'ai pu tirer de mon cerveau, en passant la journée à chercher des anecdotes, et la nuit à rimailleur.

On en fera demain une quatrième édition. J'ai rendu justice ; et on a pour moi, cette fois-ci, quelque indulgence.

Je vous remercie des faveurs du saint-père ; je me flatte qu'il n'y aura pas là-bas conflit de ministère ; s'il y en avait, je demeurerais entre deux médailles le cu à terre. Le fait est qu'à Rome, comme ailleurs, on est jaloux de sa besace.

Je me recommande à DIEU et à vous, et j'attendrai les bénédictions paternelles sans me remuer.

Le roi est-il content de ma petite drôlerie ?

Je suis à vos ordres à jamais.

P. S. Autre paquet de batailles de Fontenoi. Permettez, Monseigneur, que tout cela soit

— 1745. sous vos auspices , et que j'aye encore l'honneur d'en envoyer beaucoup , par votre protection , dans les pays étrangers : ce sont des réponses aux gazetiers et aux journalistes de Hollande.

L E T T R E C L V I I I .

A U M E M E .

A Paris , le 29 de mai.

MALGRÉ l'envie , ceci a du débit. Seriez-vous mal reçu , Monseigneur , à dire au roi qu'en dix jours de temps , il y a eu cinq éditions de sa gloire ? N'oubliez pas , je vous en prie , cette petite manœuvre de cour.

Je croyais monsieur votre fils à Paris ; point du tout , il instrumente avec vous. A-t-il vu la bataille ? il se ferait mis avec son cousin à la tête des moutons de Berri. Je le supplie de lire cette cinquième édition , la plus correcte de toutes , la plus ample et la plus honnête. J'en envoie de cette fournée à je ne fais combien de têtes couronnées. Vous permettez bien , suivant votre bénignité ordinaire , que j'en mette quelques-unes sous votre couvert , aux *Valori* , aux *Onillon* , aux *Laville* , à tous ceux qui

qui auraient été honnis en pays étranger si nous ayions été battus. — 1745.

J'en envoie à M. l'abbé de *Canillac*, et je le remercie de ses bontés que je vous dois. Mais j'ai bien peur que M. l'abbé de *Tolignan* et le cardinal *Aquaviva* ne soient fâchés qu'on leur souffle une négociation ; je veux avoir mes médailles papales, et je vous supplie que M. l'abbé de *Canillac* traite cette grande affaire avec sa très grande prudence.

Adieu, Monseigneur ; triomphez et revenez avec le rameau d'olivier.

L E T T R E C L I X.

A U M E M E.

Le 30 de mai.

AU milieu des énormes paquets, dont je vous accable, pour la gloire du roi mon maître ou pour son ennui, il faut, s'il vous plaît, Monseigneur, que j'éclaircisse ma petite affaire avec le pape. La voici :

Vous savez que les bontés de mademoiselle du *Thil* m'ont valu les bons offices de l'abbé de *Tolignan*, et que M. l'abbé de *Tolignan* m'a valu un petit compliment de la part de sa sainteté, fans que cette sainte négociation passât par d'autres mains.

Corresp. générale. Tome III. * F f

1745. Vous vous souvenez , peut-être , qu'il y a près de deux mois que l'envie me prit d'avoir quelque marque de la bienveillance papale qui pût me faire honneur en ce monde-ci et dans l'autre. J'eus l'honneur de vous communiquer cette grande idée ; mais vous me dites qu'il n'était guère possible de mêler ainsi les choses célestes aux politiques. Sur le champ j'allai trouver mademoiselle du *Thil* , qui a été pour moi *turris eburnea* , *fœderis arca* , &c. , et elle me dit qu'elle essaierait si l'abbé de *Tolignan* aurait assez de crédit encore pour obtenir de sa sainteté deux médailles qui vaudraient pour moi deux évêchés.

Nouvelles coquetteries de ma part avec le pape ; je lis ses livres , j'en fais un petit extrait ; je versifie , et le pape devient mon protecteur *in petto*.

Je vous mande tout cela , il y a trois semaines , et je vous écris que M. l'abbé de *Canillac* ferait très-bien sa cour en parlant de moi à sa sainteté ; mais je ne parle point de médailles. Alors il vous revient en mémoire que j'avais eu grande envie du portrait du saint-père , et vous en écrivez à M. l'abbé de *Canillac*. Pendant ce temps-là qu'arrive-t-il ? Le pape , le très-saint , le très-aimable , donne deux grosses médailles pour moi à M. l'abbé de *Tolignan* ; et le maître de la chambre m'écrit de

la part de sa sainteté : L'abbé de *Tolignan* a en poche médailles et lettres , et les enverra quand et comme il pourra. 1745.

A peine M. de *Tolignan* est-il muni de ces divins portraits que M. de *Canillac* va en demander pour moi au saint-père. Il me paraît que sa sainteté a l'esprit présent et plaisant ; elle ne veut pas dire au ministre de France : *Monfù , un altro a le medaglie* ; mais elle lui dit qu'à la Saint-Pierre il y en aura de plus grosses.

Vous recevrez , Monseigneur , la lettre de l'abbé de *Canillac* qui vous mande cette pantalonnade du pape tout sérieusement ; et mademoiselle du *Thil* reçoit la lettre de M. l'abbé de *Tolignan* , qui lui mande la chose comme elle est.

Est-ce assez parler de deux médailles ? Non vraiment , Monseigneur ; il faut que je réussisse dans ma négociation , car elle va plus loin que vous ne pensez , et vous n'êtes pas au bout.

Le grand point est donc que M. l'abbé de *Canillac* ne souffle pas la négociation à l'abbé de *Tolignan* , parce qu'alors il se pourrait faire que tout échouât. Je vous supplie donc d'écrire tout simplement à votre ministre romain que le poids de marc ne fait rien à ces médailles , qu'il vous fera plaisir de me protéger dans l'occasion, que l'abbé de *Tolignan*

— étant mon ami depuis long-temps, il n'est pas
1745. étonnant qu'il m'ait servi, et que vous le
priez d'aider l'abbé de *Tolignan* dans cette
affaire, &c. &c. &c.

Moyennant ce tour très-simple et très-vrai,
il n'y aura point de tracasserie; j'aurai mes
médailles; tout le monde sera content, et je
vous aurai la plus grande obligation du monde.

Pardonnez-moi. Comment peut-on écrire
quatre pages sur ces balivernes! Cela est
honteux.

P. S. A force de bontés, vous devenez mon
bureau d'adresse. Pardon, Monseigneur, mais
la princesse de Suède est plus jolie que le
pape; elle m'a envoyé son portrait, et je n'ai
pas encore celui du saint-père; ainsi, permet-
tez que je mette sous votre protection cet
énorme paquet, en attendant que j'aye l'hon-
neur de vous en dépêcher d'autres pour la
famille.

Prenez la citadelle, prenez-en cent, et reve-
nez l'arbitre de la paix.

L E T T R E C L X.

1745.

A M. D E C I D E V I L L E.

30 de mai.

MON cher ami, j'apprends en arrivant que votre amitié vous a conduit ici pour avertir madame *du Châtelet* des belles critiques que l'on fait. Quant au maréchal de *Saxe*, voici ce qu'il a écrit à madame *du Châtelet* : *Le roi en a été très-content, et même il m'a dit que l'ouvrage n'était pas susceptible de critique.*

Vous sentez bien qu'après cela je dois penser que le roi est le meilleur et le plus grand connaisseur de son royaume.

Quant au maréchal de *Noailles*, il a été très-satisfait, et c'est lui qui a fait au roi la lecture de l'ouvrage. Il n'y a personne à l'armée qui n'ait senti combien il était délicat de parler de M. le maréchal de *Noailles*, l'ancien du maréchal de *Saxe*, et n'ayant pas le commandement. Les deux vers qui expriment qu'il n'est point jaloux, et qu'il ne regarde que l'intérêt de la France, sont un petit trait de politique, si ce n'en est pas un de poésie; et ce sont précisément ces vérités qui donnent à penser à un lecteur judicieux. Ces traits si éloignés des

— 1745. lieux communs , et ces allusions aux faits qu'on ne doit pas dire hautement , mais qu'on doit faire entendre ; ce font-là , dis-je , ces petites finesses qui plaisent aux hommes comme vous , et qui échappent à ceux qui ne font que gens de lettres.

Vos vers font charmans ; c'est à eux et non aux miens que je devrai cette belle fumée après laquelle on court. Permettez-moi donc la vanité de les faire imprimer. Les encouragemens que vous me donnez me font plus de plaisir que vos beaux vers n'humilient les miens. Bonjour ; la tête me tourne ; je ne fais comment faire avec les dames , qui veulent que je loue leurs cousins et leurs greluchons. On me traite comme un ministre ; je fais des mécontents.

Je vous embrasse tendrement.

L E T T R E C L X I.

A M. LE COMTE ALGAROTTI, à *Berlin*.

Parigi, 4 giugno.

MI lusingavo , caro mio ed illustrissimo amico , d'aver recuperata la mia fanità , e già ero tutto apparecchiato a seguire il mio rè in Fiandra ; forse avrei avuto , ò almen creduto

avere la forza di fare un più gran viaggio, e di —
vedervi ancorà una volta nella corte dell' 1745.
Augusto moderno, ed avrei detto :

Quivi il famoso Egon di lauro adorno
Vidi poi d'ostro, e di virtù pur sempre
Sicchè Febo sembrava, onde io devoto
Al suo nome facrai la cedra e'l core.

Mà sono ricaduto, e così trapasso la mia
misera vita trà alcuni raggj di sanità, e più
notte di dolori e di svogliatezza. Vivete pur
felice, voi a cui la natura diède ciò, che aveva
concesso a *Tibullo* :

Gratia, fama, valetudo contingit abundè.

Vivete trà il gran *Federigo*, ed il filosofo
Maupertuis; non farete mai per dire comè
Marino :

Tutto fei, nulla fui; per cangiar foco,
Stato, vita, pensier, costumi e loco
Mài non cangio fortuna.

La vostra fortuna è degna di voi, e la mia
farebbe moltò innalzata sopra il mio merito,
e mi farebbe troppò felice, se questa madrigna
di natura non avesse mescolato il suo veleno
con tante dolcezze.

— 1745. Farewel good fir. La marchesa *Newton* vous fait les plus sincères complimens ; permettez-moi de vous supplier de faire les miens à ceux qui daignent se souvenir un peu de moi à Berlin.

L E T T R E C L X I I.

A M. D E C I D E V I L L E.

Le 9 de juin.

A P R È S avoir travaillé toute la nuit , mon cher ami , à mériter vos éloges et votre amitié par les efforts que je fais , après avoir poussé notre bataille jusqu'à près de trois cents vers , y avoir jeté un peu de poésie , fait un discours préliminaire , et ayant surtout profité de vos avis , il faut prendre du café ; et c'est en le prenant que je vous rends compte de tout ce que je fais.

Je viens de recevoir du roi la permission de faire imprimer l'épître dédicatoire dont je lui avais envoyé le modèle. Il faut courir chez l'imprimeur ; j'y ferai jusqu'à une heure précise. Si vous étiez assez aimable pour vous y rendre , vous m'y donneriez de nouveaux conseils , et je vous aurais de nouvelles obligations. Je partirai ensuite pour Champs. Est-ce

que je n'aurai jamais le plaisir de passer quelques jours tranquillement avec vous à la campagne ? 1745.

Venez chez *Prault*, je vous en prie ; j'ai beaucoup à vous parler.

Je ne crois pas que la petite fatire du *chevalier de Saint-Michel*, qui, en style d'huissier prifeur, prétend que j'*adjuge* les lauriers selon mon caprice, plaise beaucoup à M. de *Richelieu*, à MM. de *Luxembourg*, de *Soubise*, d'*Ayen*, &c. &c., et à tous ceux que j'ai mis dans mes caquets. Ils m'ont fait tous l'honneur de me remercier, mais je ne pense pas qu'ils le remercient.

Sa Majesté a entre les mains tout mon ouvrage ; elle daigne être contente. Je souhaite que vous le foyez. Je vous embrasse tendrement, et j'attends vos vers avec plus d'impatience que l'édition des miens.

Votre éternel ami, &c.

1745.

L E T T R E C L X I I I .

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le 15 de juin.

J E n'ose vous supplier de m'envoyer quelques belles anecdotes héroïques ; cependant il ferait bien beau à vous de contribuer à faire durer mon petit monument , vous qui en élevez de si beaux. On va faire une septième édition à Paris , et peut-être la fera-t-on au louvre ; elle est dédiée au roi , et la bonté qu'il a d'accepter cet hommage , met le sceau à l'authenticité de la pièce. Je voudrais en faire un ouvrage qui passât à la postérité , et dans lequel ceux qui seront nommés pussent dès à présent trouver quelque petit avant-goût d'immortalité. Je voudrais des notes plus instructives , pour les vivans et pour les morts.

Ne pourrais-je point citer quelques services de M. de Lutiaux dans mon *De profundis* ? N'y a-t-il rien à dire sur le poste d'Antoin ? ne s'est-il pas fait de belles et inconnues prouesses qui sont perdues , *carent quia vate sacro* ? Que Bellone ; s'il vous plaît , instruisse un peu les Muses. Je vous ferais tendrement obligé.

Adieu, *Pollion* et *Tibulle* ; je baise votre myrte et vos lauriers.

 1745.

Et quorum pars magna fuisti : Vous avez vaincu, et vous chantez la victoire. M. de *Pollion*, vous ne laissez rien faire à ceux qui ne sont que vos trompettes. Madame *du Châtelet* est enchantée de vos vers aimables, et de votre souvenir. Je fais plus que d'être enchanté ; vous m'avez donné de l'enthousiasme. J'ai entièrement refondu mon petit poëme. Je fais ce que je peux pour qu'il soit moins indigne du héros. On l'imprime à Lille avec un discours préliminaire ; j'ai donné ordre qu'on eût l'honneur de vous en envoyer des premiers, car c'est à vous que je veux plaire. Seriez-vous assez bon pour dire à M. le maréchal de *Noailles* qu'il m'a écrit une lettre charmante dont je sens tout le prix, et pour faire ma cour à M. le duc d'*Ayen* qui doit m'aimer ; car il m'a fait du bien auprès du roi, et on s'attache à ses bienfaits.

Adieu, aimable *Horace* ; aimez et protégez *Varius* et sifflez les *Vadius*.

1745.

L E T T R E C L X I V .

A M. DE MONCRIF, à Versailles.

A Paris, 16 de juin.

J'E n'avais, mon cher sylphe, supplié madame de *Luines* de présenter ma rapsodie à la reine que parce qu'il paraissait fort brutal d'en laisser paraître tant d'éditions sans lui en faire un petit hommage; mais je vous prie de lui dire très-férieusement que je lui demande pardon d'avoir mis à ses pieds une pauvre esquisse que je n'avais jamais osé donner au roi.

Enfin, sa Majesté ayant bien voulu que je lui dédiaffe sa bataille, j'ai mis mon grain d'encens dans un encensoir un peu plus propre, et le voici que je vous présente. C'est à présent que vous pouvez dire hardiment à la reine que cela vaut mieux que la mauffaderie de notre ami le poëte *Roi*. Je ne vois pas qu'aucun de ceux que j'ai si justement célébrés soit fort content que cet honnête homme ait dit, en style d'huissier priseur, que j'ai adjugé les lauriers selon mon caprice; mais c'est une des moindres peccadilles de monsieur le chevalier de Saint-Michel. Mon aimable sylphe, cet animal-là est un vilain gnome.

Il a fait une petite satire dans laquelle il dit
de moi : —————
1745.

Il a loué depuis Noailles
Jusqu'au moindre petit morveux
Portant talon rouge à Versailles.

On débite cette infamie avec les noms de
MM. d'Argenson, Castelmoron et d'Aubeterre en
notes. Vous êtes engagé d'honneur à faire
connaître à la reine ce misérable. Si je n'étais
pas malade, j'irais me jeter à ses pieds. Je vous
supplie instamment de lui faire ma cour.

Comptez que je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE CLXV.

AU MEME, à Versailles.

A Champs, 22 de juin.

JE fens, mon très-aimable *Zélinde*, tout le prix
de vos bontés. Quoi ! au milieu de vos succès
vous songez à réparer mes fautes ! J'avais déjà
prévenu vos attentions charmantes. Je ne pré-
sentai point mon poëme sur les horreurs de la
guerre à la vertu pacifique de la sainte duchesse
(*), parce que je fus dévalifé par tout ce qui me

(*) Madame de Villars.

— 1745. — rencontra chez la reine. Je vous remercie tendrement de faire valoir mes batailles auprès d'une princesse dont les vertus devraient inspirer la paix à tout l'univers.

Il est vrai qu'on a pensé à donner une fête au héros de Fontenoi. Je ne fais pas encore bien précisément ce que ce fera ; mais je fais très-certainement qu'il la faut dans le genre le plus noble. Je n'ai qu'une ambition , c'est de mêler ma voix à la vôtre , et de faire voir aux ennemis des gens de lettres et des honnêtes gens , par exemple , à M. *Roi*, *chevalier de Saint-Michel*, et à l'abbé de bicêtre , que les cœurs et les talens se réunissent pour louer notre monarque , sans connaître la jalousie.

Je serais enchanté que votre prologue pût nous convenir ; je tâcherais d'y conformer mon sujet. Mandez-moi , mon aimable génie , quand vous ferez à Paris , afin que je puisse en raisonner avec vous.

Conservez-moi votre amitié ; comptez que je vous suis dévoué pour ma vie avec la tendresse que votre caractère m'inspire , et avec l'estime que vos talens aimables doivent arracher au dragon de *Saint-Michel* et au gibier de bicêtre.

L E T T R E C L X V I.

1745.

A M. DE CIDEVILLE.

A Champs, ce 25 de juin.

MON charmant ami, celui des Muses, celui de la vertu, vous que je ne vois pas assez et avec qui je voudrais toujours vivre, vous me donnez là un laurier dont je fais beaucoup plus de cas que de tout ce que *Maupertuis* va chercher à Berlin, et de tout ce qu'on cherche à Versailles. Le roi fera qu'il y a dans son royaume des ames assez belles pour joindre hardiment à son nom celui d'un ami; il fera que mon cher *Cideville* atteste à la postérité que les bontés dont sa Majesté m'honore ne sont pas un reproche à sa gloire.

J'envoie à M. le duc de *Richelieu* ce beau monument que vous érigez au roi, à la nation et à l'amitié. C'est un bel exemple que vous donnez à la littérature. Madame *du Châtelet*, qui vous est tendrement obligée, donnera son exemplaire à madame la duchesse de *la Vallière*, et il restera dans la bibliothèque de Champs. Nous en prendrons d'autres lundi à Paris, où nous comptons arriver sur les trois heures. C'est là que j'embrasserai celui qui m'immortalise.

1745.

L E T T R E C L X V I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Champs, le 25 de juin.

J E suis, comme l'*Arétin*, en commerce avec toutes les têtes couronnées ; mais il s'en faisait payer pour les mordre, et je ne leur demande rien pour les amadouer. Recevez donc, Monsieur, cet énorme paquet que vous pourriez faire partir par la première flotte que vous enverrez à la pêche de la baleine. Que direz-vous de mon insolence ? vous ai-je assez importuné de mes batailles ? Tantôt c'est pour la princesse de Suède, tantôt c'est pour la czarine. Vous êtes bien heureux que je vous fauve le roi de Prusse cette fois-ci ; et si vous étiez à Paris, vous auriez vraiment un paquet pour le pape. Eh bien ! il pleut donc des victoires ! Le roi de Prusse bat nos ennemis, et fait des épigrammes contre eux. Oh ! la belle et glorieuse paix que vous ferez ! Je vous prépare une fête pour votre retour ; j'y couronnerai le roi de lauriers. En attendant, vous recevrez une septième édition de Lille, de ce petit monument que j'ai élevé à la gloire de notre monarque. Dites-lui-en un peu de bien,

bien , et empêchez , si vous pouvez , les araignées de se manger.

 1745.

Voici une mauvaise plaisanterie que j'écris au roi de Prusse. Vous verrez , Monseigneur , que je ne le traite pas si pompeusement que le vainqueur de Fontenoi.

Lorsque deux rois s'entendent bien , ()*

Cela n'est pas bon à courir , mais peut-être en peut-on amuser le roi preneur de villes et gagnant de batailles ; car , encore faut-il amuser son héros.

Où est monsieur votre fils ? négocie-t-il avec le gros M. Bentin ? Je n'ai pas vu votre belle-fille à qui je voulais rendre mes respects. Je suis tantôt à Champs , tantôt à Etiole. Préparez pour la fête les oliviers que je voudrais qui ornassent le théâtre.

(*) Volume d'Epîtres , page 999.

1745. *Lettre critique d'une belle Dame à un beau
Monsieur de Paris, sur le Poëme de la
bataille de Fontenoi, à M. * * *.*

Juin.

JE ne fais pas, Monsieur, pourquoi j'ai pu lire jusqu'au bout ce poëme de la bataille de Fontenoi; c'est un ouvrage qui roule tout entier sur des faits vrais et récents. Y a-t-il rien de plus insipide pour des esprits comme les nôtres, si solidement nourris de la lecture du prince *Titi* et de *Zerbinette*?

Vous vous souvenez que nous étions à l'opéra, le jour qu'on donna cette vilaine bataille, et que nous fîmes un souper délicieux qui dura quatre heures, après quoi nous gagnâmes cent louis au cavagnol, en nous plaignant *furieusement* et *infiniment* de la misère du temps.

L'auteur du poëme prétend que nous avons beaucoup d'obligation au roi de gagner des batailles en personne, et de prendre des villes, afin que nous jouissions tranquillement à Paris du fruit de ses travaux et des dangers où il s'expose. Quelle sottise! Je voudrais bien savoir si les dames de Londres se réjouissent moins, parce que le duc de *Cumberland* a été bien battu? Je ne fais qui a fait cette rapsodie, mais il connaît bien mal le monde.

Que m'importe à moi que quatre ou cinq officiers de l'état-major aient été blessés? j'ai bien affaire qu'on me les nomme. Ils ont versé, dit-on, leur

fang pour nous, sous les yeux de leur roi; et les louanges qu'on leur donne, sont une juste récompense et un aiguillon de la gloire; mais, si cela était, il aurait dû nous donner une liste des morts et des blessés. J'ai un parent, lieutenant de milice, qui a reçu un coup de fusil dans la manche. Pourquoi parle-t-il plutôt des autres que de mon parent? J'aurais été fort aise de trouver là son nom; mais toutes les choses qui ne m'intéressent pas personnellement, ou qui ne sont pas des romans nouveaux, m'ennuient épouvantablement, horriblement.

On dit que M. le maréchal de Saxe est fort content de l'endroit qui le regarde; je le trouve bien indulgent.

Maurice qui, touchant à l'inférieure rive,
Rappelle pour son roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour et de mourir vainqueur.

M. l'abbé de ** nous a fait remarquer judicieusement le ridicule de nommer un homme par son nom de baptême, et de le faire ensuite prier le dieu Mars. J'ai bien senti l'impertinence de dire qu'un maréchal de France est prêt à *descendre sur l'inférieure rive*, quand il est dangereusement malade. Je trouve fort mauvais, moi, lorsque j'ai la migraine, après avoir joué toute la nuit, qu'on vienne me dire que j'ai mauvais visage. On prétend qu'en effet M. le maréchal de Saxe, après la victoire, dit au roi qu'il n'avait demandé au ciel que ce jour de vie pour

1745. — voir triompher sa Majesté : permis à lui de penser de cette façon ; mais , en vérité , cela est bien déplacé dans un poëme qui ne doit donner que des idées douces et riantes.

Pourquoi dit-il que le duc de *Grammont*

Dans l'Elysée emporte la douleur

D'ignorer, en tombant, si son maître est vainqueur.

Voilà un sentiment que je n'ai vu dans aucun des petits romans que je lis. Je voudrais bien savoir si on a de ces idées-là quand on a la cuisse emportée d'un boulet de canon ; on me répond à cela que le duc de *Grammont* aimait véritablement le roi, et qu'il pouvait très-bien avoir eu de pareils sentimens à sa mort. Faible réponse, misérable évasion dont vous sentez la petitesse !

Je me soucie fort peu qu'il me nomme tous les lieutenans généraux qui étaient chacun à leur poste. Ne voilà-t-il pas une chose bien extraordinaire d'être à son poste ? Un franc pédant , qui est tout plein de son *Homère* , nous a voulu persuader que c'est ainsi que ce vieux grec s'y prenait dans son roman amoureux de l'Iliade , et que *Virgile* l'avait imité. Vous savez comme nous l'avons reçu avec son *Homère* et son *Virgile*. Je ne crois pas qu'on s'avise de les citer dorénavant devant vous ni devant moi. J'entends dire à de fort habiles gens que ces rêveurs-là font tout-à-fait passés de mode , et qu'un homme qui écrirait dans leur goût , ne ferait pas toléré aujourd'hui. On dit qu'ils pouffaient le ridicule

jusqu'à faire une description détaillée des blessures d'anciens héros imaginaires. Si cela est, il est bien clair que rien n'est plus impertinent que de parler des blessures que nos officiers ont reçues réellement depuis peu, puisque *Virgile* ne parlait que de gens qui avaient été blessés deux mille ans auparavant. 1745.

On m'a assuré qu'*Homère* employait un livre tout entier à faire l'énumération de toutes les troupes de la Grèce : pourquoi donc ne peindre qu'en peu de vers, les grenadiers, les carabiniers, la maison du roi, les dragons? S'il y avait eu davantage de ces peintures, il est vrai que je n'aurais jamais lu cet ouvrage; et c'est précisément ce que je voulais: car, en vérité, je l'ai lu malgré moi, et je ne fais pas pourquoi quelques personnes, à l'article de M. du Brocard, de M. de Craon et du duc de Grammont, ont versé des larmes. On ne peut s'attendrir ainsi que par esprit de cabale; mais je vous réponds que nous en ferons une bien violente contre l'auteur et ses adhérens.

Premièrement, nous dirons qu'il est anglais; et on le voit assez par l'épithète de brave qu'il donne au duc de *Cumberland* qui est venu attaquer sa Majesté. Nous déchaînerons contre lui tout Paris qu'il a si indignement attaqué par ces détestables vers :

Ils tombent ces héros, ils tombent ces vainqueurs,
 Ils meurent, et nos jours sont heureux et tranquilles:
 La molle volupté, le luxe de nos villes,
 Filent ces jours fereins, ces jours que nous devons
 Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.

1745. C'est moi, sans doute, et toute ma société qu'il a eue en vue, mais nous le perdrons à la cour d'Hanovre. Nous ferons voir à toute la terre que son ouvrage est plein de menfonges.

Il y a un jeune officier dont il dit, dans ses notes, que le cheval a été tué sous lui, et nous favons, de science certaine, par le gazetier de Cologne, que ce cheval n'a eu que trois balles dans le corps, et qu'un maréchal a promis, foi d'homme d'honneur, de le guérir. Il y a bien d'autres impostures pareilles qu'on relèvera, aussi-bien que l'insolence de faire cinq ou six éditions de cette pièce ridicule, pour faire plaisir à son libraire. Encore je lui pardonnerais s'il avait dit quelque petit mot de moi, et s'il avait parlé de ma beauté à propos de la bataille de Fontenoi. Il pouvait très-bien dire qu'un de ces jeunes officiers dont il vante les grâces, a été amoureux deux jours d'une de mes cousines, et qu'il voulut même lui faire une infidélité pour moi, le premier jour; et assurément on peut dire que ma cousine ne me valait pas. Elle a trois ans et demi plus que moi, et elle est tout engoncée; c'est de quoi je veux vous entretenir ce soir à fond; car, en vérité, je suis très-fâchée contre ma cousine.

Adieu, Monsieur; le cavagnol m'attend.

L E T T R E C L X V I I I .

1745.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 10 d'auguste.

JE viens , Monseigneur , de recevoir le portrait du plus joufflu saint-père que nous ayons eu depuis long-temps. Il a l'air d'un bon diable et d'un homme qui fait à peu-près ce que tout cela vaut. Je vous remercie de ces deux faces de pontife , du meilleur de mon cœur ; je crois que sans vous , ces deux visages-là qu'on m'envoyait , se feraient en allés en brouet d'andouille. L'abbé de *Tolignan* , le cardinal *Aquaviva* , l'abbé de *Canillac* , ne se feraient point entendus pour me faire avoir les bénédictions papales , si vous n'aviez eu la bonté d'écrire. Vous devriez bien dire au roi très-chrétien combien je suis un sujet très-chrétien.

Quand aurez-vous pris *Ostende* ? quand aurez-vous fait un empereur ? quand aurez-vous la paix ? Je n'en fais rien , mais j'espère vous faire ma cour en octobre , pénétré de vos bontés.

1745.

L E T T R E C L X I X .

A U M E M E .

Le 17 d'auguste.

J'AI envie de ne point jouir du bénéfice d'historiographe sans le desservir. Voici une belle occasion. Les deux campagnes du roi méritent d'être chantées , mais encore plus d'être écrites. Il y a d'ailleurs en Hollande tant de mauvais français qui inondent l'Allemagne d'écrits scandaleux , qui déguisent les faits avec tant d'impudence , qui , par leurs fatires continuelles , aigrissent tellement les esprits , qu'il est nécessaire d'opposer à tous ces menfonges la vérité représentée avec cette simplicité et cette force qui triomphe tôt ou tard de l'imposture. Mon idée ne ferait pas que vous demandassiez pour moi la permission d'écrire les campagnes du roi ; peut-être sa modestie en serait alarmée ; et d'ailleurs je présume que cette permission est attachée à mon brevet ; mais j'imagine que si vous disiez au roi que les impostures qu'on débite en Hollande doivent être réfutées , que je travaille à écrire ses campagnes , et qu'en cela je remplis mon devoir , que mon ouvrage sera achevé sous vos yeux et sous votre protection ;

enfin ,

enfin, si vous lui représentez ce que j'ai l'honneur de vous dire, avec la persuasion que je vous connais, le roi m'en saura quelque gré, et je me procurerai une occupation qui me plaira et qui vous amusera. Je remets le tout à votre bonté. Mes fêtes pour le roi sont faites; il ne tient qu'à vous d'employer mon loisir.

Je n'entends point parler de la Russie. Oserai-je vous supplier de me vouloir bien recommander à M. d'Allion. Vous me protégez au Midi, daignez me protéger au Nord; et puisse la paix habiter les quatre points cardinaux du monde et le milieu!

Madame du Châtelet vous fait mille complimens.

LET TRE C L X X.

AU CARDINAL QUIRINI,

EVEQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHECAIRE DU
VATICAN.

Parigi, 17 agosto.

LA perfetta conoscenza che vostra Eminenza a di tutte le scienze, la protezione che compartisce alle scienze sono i motivi che mi danno l'animo d'importunare vostra Eminenza,

Corresp. générale. Tome III. * H h

— 1745. benchè il suo guſto e la ſua capacità ſiano per tormelo. Porgo dunque ai piedi di voſtra Eminenza un piccolo tributo del mio riſpetto, e della ſtima nella quale è tenuta à Parigi comà in Italia. Ho ſempre detto che i Franceſi, e gli altri popoli ſono obbligati all' Italia di tutte le arti, e ſcienze. Tutti i fiori adornarono i voſtri giardini più di un ſecolo avanti che il noſtro terreno foſſe diſſodato e colto. Eccò i miei titoli per ambire d'eſſere ſottò la ſua protezione. Le porgo l'omaggio d'una piccola opera, la quale il rè criſtianiſſimo a fatto ſtampare nel ſuo palazzo.

O celebrato vittorie, e tutti i miei voti ſono per la pace; un tal ſentimento non diſpiacerà à un ſavio, che frà tanti furori e diſagj del mondo compatifce ai vinti, ed ancorà ai vincitori.

Si compiaccia d'accogliere benignamente le riſpettoſiſſime atteſtazioni del mio oſſequio; le baccio la ſacra porpora, e ſono con ogni maggiore riſpetto, &c.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Etiole, le 19 d'auguste.

J'E ne crains pas, Monseigneur, malgré votre belle modestie, que vous me brouilliez avec madame de *Pompadour* pour tout le mal que je lui dis de vous ; car, après tout, il faut être indulgent pour les petits emportemens où le cœur entraîne d'anciens serviteurs.

J'ai écrit à *nostro signore* le saint-père pour le remercier de ses portraits, et je me flatte bientôt d'un petit bref. Si je dois au cardinal *Aquaviva* deux médailles, je vous dois les deux autres, et cependant je sens que je suis plus reconnaissant pour vous que pour l'*Aquaviva*.

J'ai envoyé des Fontenoi au roi d'Espagne, à madame sa très-honorée et très-belligérante épouse, au sérénissime prince des Asturies, au sérénissime infant cardinal, le tout adressé à monsieur l'évêque de Rennes, à qui j'ai dit que je prenais cette liberté grande, parce que vous daignez m'aimer un peu depuis quarante-deux ou quarante-trois ans. Pardon de l'époque, mais ne me démentez pas sur le fond.

— 1745. Il serait fort doux que je dusse encore à votre protection, quelque petite marque des bontés de leurs Majestés catholiques. Je mets les princes à contribution, comme l'*Arétin*, mais c'est avec des éloges. Cette façon-là est plus décente.

En vérité, je vous aurais bien de l'obligation si vous voulez bien, dans votre première lettre à M. de *Rennes*, lui toucher adroitement quelque petit mot des services qu'il peut me rendre. Les médailles papales, l'impression du louvre, et quelque marque de magnificence espagnole, seront une belle réponse aux *Desfontaines*.

Mais il faut que je vous parle de la Lettre à un archevêque de Cantorbéri, écrite par un mauvais prêtre nommé *Langlet*. Vous savez qu'il y dit tout net que M. de *Chauvelin* reçut cent mille guinées des Anglais pour le traité de Séville. Cent mille guinées ! L'abbé *Langlet* ne fait pas que cela fait plus de deux millions cinq cents mille livres. Si cela n'était que ridicule, passe ; mais une calomnie atroce fait toujours plus de bien que de mal au calomnié. M. de *Chauvelin* a une grande famille. On trouve affreux qu'on ait imprimé une injure si indécente. Les indifférens disent qu'il n'est pas permis d'attaquer ainsi des ministres, que l'exemple est dangereux, et

l'on se plaint du lieutenant de police. Celui-ci dit que c'est l'affaire de *Gros de Bofe* ; et *Gros de Bofe* dit que c'est la vôtre, que vous avez jugé la pièce imprimable ; et moi je dis que non ; qu'on vous a envoyé l'ouvrage comme étant fait en pays étranger , et que vous avez répondu simplement que l'auteur prenait le parti de la France contre la maison d'Autriche ; que vous n'aviez répondu que sur cet article , et que d'ailleurs vous êtes loin d'approuver une pièce mal écrite , mal conçue , pleine de sottises et de calculs faux. Fais-je bien , fais-je mal ? Prescrivez-moi ce qu'il faut dire et taire.

Je vous suis attaché pour ma vie avec la tendresse la plus respectueuse et la plus ardente.

Nous gagnons donc la Flandre pour r'avoir un jour le Canada. En attendant , les castors seront chers ; j'ai envie de proposer les bonnets. Trouvez donc sous votre bonnet quelque façon de nous donner la paix. Le beau moment pour vous !

1745.

L E T T R E C L X X I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

28 de septembre.

J E reçois , Monseigneur , votre lettre à dix heures du soir , après avoir travaillé toute la journée à certain plan de l'Europe , pour en venir aux campagnes du roi. Le tout pourra vous amuser à Fontainebleau.

Je vais quitter les traités d'Hanovre et de Séville pour la capitulation de Tournai. Les Hollandais deviennent des Carthaginois , *fides punica*. Je tâcherai de remplir vos intentions , en suivant votre esprit , et en transcrivant vos paroles qu'il faut appuyer des belles figures de rhétorique appelées *ratio ultima regum*. C'est à M. le maréchal de Saxe à donner du poids à l'abbé de *Laville*.

Vous aurez , Monseigneur , votre amplification au moment que vous la voudrez. Mille tendres respects.

P. S. Madame de *Colorini* (c'est , je crois , son nom) , la gouvernante des pauvres princesses de Bavière , attend de vous certaine ordonnance. Je crois qu'elle m'a dit que vous deviez la remettre à madame *du Châtelet*. Elle

est venue au chevet de mon lit pour cela , et se mettrait , je crois , dans le vôtre , si elle ofait. 1745.

Adieu , Monseigneur ; heureux les gens qui vous voient !

L E T T R E C L X X I I I .

A U M E M E .

Du 29 , *mardi matin*.

V O I C I , Monseigneur , ce que je viens de jeter sur le papier : je me suis pressé , parce que j'aime à vous servir , et que j'ai voulu vous donner le temps de corriger le mémoire.

Je crois avoir suivi vos vûes : il ne faut point trop de menaces. M. de *Louvois* irritait par ses paroles : il faut adoucir les esprits par la douceur , et les soumettre par les armes.

Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher quand vous ferez à Paris , et vous corrigerez mon thème , mais vous ne trouverez rien à refaire dans les sentimens qui m'attachent à vous.

1745. *Représentations aux Etats généraux de Hollande.*
(Minutées par M. de Voltaire.)

Septembre.

HAUTS et puissans Seigneurs , je suis chargé expressément , de la part du roi mon maître , de vous faire ces nouvelles représentations que je soumets encore , s'il en est temps , à votre sagesse et à votre équité. (*)

J'oserai d'abord vous faire souvenir d'une ancienne république puissante et généreuse , ainsi que la vôtre , à laquelle quelques-uns de ses citoyens présentèrent un projet qui pouvait être utile. La nation demanda si le projet était juste ; on lui avoua qu'il n'était qu'avantageux ; et le peuple répondit d'une commune voix , qu'il ne voulait pas même le connaître.

On est en droit d'attendre de votre assemblée une telle réponse. La proposition d'éluder la capitulation de Tournai , est précisément dans ce cas ; à cela près que cette infraction ne ferait point utile pour vous , et ferait dangereuse pour tout le monde.

Que pourriez-vous gagner en effet en violant des droits sacrés , qui seuls mettent un frein aux sévérités

(*) Les Etats généraux avaient résolu d'envoyer au roi d'Angleterre et contre le prétendant , les mêmes troupes qui , par la capitulation de Tournai et de Dendermonde , avaient fait le serment de ne servir de dix-huit mois , même dans les places les plus éloignées , &c. (Voyez le Siècle de Louis XV , chapitre XXIV , malheurs du prince Edouard.)

de la guerre ? Vous ôteriez aux victorieux l'heureuse liberté de renvoyer désormais des vaincus sur leur parole. Qui voudra jamais laisser sortir une garnison sous le serment de ne point porter les armes, si ces sermens peuvent être violés sous le moindre prétexte ?

 1745.

Considérez, hauts et puissans Seigneurs, quels tristes effets une telle conduite pourrait entraîner. Une république aussi sage et aussi humaine les prévendra, sans doute, et ne brisera point ces liens qui laissent encore aux hommes quelque ombre des douceurs de la paix, au milieu même de la guerre.

Vous n'avez envisagé dans l'article de la capitulation de Tournai, que ces mots qui expriment la promesse *de ne pas servir, même dans les places les plus reculées*. Ces termes seuls, et dégagés de ce qui les précède, pourraient en effet laisser peut-être encore à la garnison de Tournai la liberté de servir d'autres puissances, si on voulait oublier l'esprit du traité pour le violer, en s'en tenant en quelque sorte à la lettre.

Mais vous vous souvenez des expressions claires qui précèdent. Vous savez qu'il est dit que la garnison *doit être dix-huit mois sans porter les armes, sans passer à aucun service étranger, sans faire, durant ce temps, aucun service militaire, de quelque nature qu'il puisse être*.

Vous sentez que nulle interprétation ne peut altérer un sens si précis, et vous sentez encore mieux que des conditions si manifestes sont en effet l'expression de la volonté déterminée du roi mon

— maître, à laquelle la garnison de Tournai s'est
 1745. soumise sans aucune restriction. Il a bien voulu, à ce prix seul, la laisser sortir avec honneur, pour vous donner une marque de sa bienveillance et de son estime. Il se flatte encore que vous n'altérerez point de tels sentimens, en détruisant, par une interprétation forcée, les effets de sa générosité.

Il n'est permis à la garnison de Tournai de servir de dix-huit mois, en aucun lieu de la terre, à compter depuis sa capitulation.

Le roi mon maître atteste toutes les nations défintéressées; et s'il y en a une seule qui puisse admettre le moindre subterfuge à ces mots, *aucun service militaire, de quelque nature qu'il puisse être*, il est prêt à oublier tous ses droits.

Mais une nation aussi éclairée et aussi équitable n'a besoin de consulter qu'elle-même. Vous manquerez, sans doute, au droit des gens et au roi mon maître; et il espère encore que les séductions de ses ennemis ne vous détermineront point à violer, en leur faveur, des lois qu'il est de l'intérêt de toutes les nations de respecter.

Vous ne souffrirez pas que ceux qui sont jaloux de votre heureuse situation, vous entraînent dans une guerre contraire à la sagesse de votre gouvernement, en exigeant de vous une démarche plus contraire encore à votre équité.

Ils voudraient rendre irréconciliables ceux qu'on a si long-temps regardés comme capables de concilier l'Europe. Ils ne se bornent pas à exiger de vous un secours dont ils n'ont pas en effet besoin, et que

Les lois sacrées de la guerre défendent de leur donner, —
ils veulent (vous le savez trop bien) vous faire 1745.
lever l'étendard contre un roi victorieux , dont les
ménagemens pour vous ont excité leur envie.

Ils veulent fermer tous les chemins à la paix
que tant de nations désirent , et qu'elles ont attendue
de votre prudence.

Mais le roi mon maître , qui , dans tous les temps ,
vous a témoigné une estime et une affection si const-
tantes , ne peut croire encore que vos hautes puif-
sances , si renommées pour leur justice , immolent
la justice même pour retarder la tranquillité publique,
l'objet de vos vœux et des siens.

L E T T R E C L X X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fontainebleau , ce 5 d'octobre.

VRAIMENT les grâces célestes ne peuvent
trop se répandre , et la lettre du saint-père est
faite pour être publique (*). Il est bon , mon
respectable ami , que les persécuteurs des
gens de bien sachent que je suis couvert
contre eux de l'étole du vicaire de DIEU. Je
me suis rencontré avec vous dans ma réponse ,

(*) Lettre de *Benoît XIV* , au sujet de la tragédie de
Mahomet.

— car je lui dis que n'ai jamais cru si fermement
1745. à son infailibilité.

Je resteraï ici jusqu'à ce que j'aye recueilli toutes mes anecdotes sur les campagnes du roi, et que j'aye dépouillé les fatras des bureaux. J'y travaille, comme j'ai toujours travaillé, avec passion. Je ne m'en porte pas mieux; je vous apporterai ce que j'aurai ébauché. M. et madame d'*Argental* seront toujours les juges de mes pensées et les maîtres de mon cœur.

Bonsoir, couple adorable; je vous donne ma bénédiction, je vous remets les peines du purgatoire, je vous accorde des indulgences. C'est ainsi que doit parler votre saint serviteur, en vous envoyant la lettre du pape; mais, charmantes créatures, il serait plus doux de vivre avec vous que d'avoir la colique en ce monde, et d'être sauvé dans l'autre. Hélas! je ne vis point; je souffre toujours, et je ne vous vois pas assez. Quel état pour moi, qui vous aime tous deux, comme les saints, au nombre desquels j'ai l'honneur d'être, aiment leur Dieu créateur!

A M. DE CIDEVILLE.

Le 6 d'octobre.

LORSQUE tu fais un si riche tableau,
 Du fier vainqueur de Liffus et d'Arbelles,
 Tu veux encor que je fois un Apelles!
 Il fallait donc me prêter ton pinceau.

O loisir qui me manquez, quand pourrai-je,
 entre vos bras, répondre tranquillement, et
 à mon aise, aux bontés de mon cher *Cideville*!
 O santé, quand écarterez-vous mes tourmens
 pour me laisser tout entier à lui!

Je suis accablé de mes maux d'entrailles, et
 il faut pourtant préparer des fêtes et écrire les
 campagnes du roi. Allons, courage; soutenez-
 moi, mon cher ami. Vous m'avez déjà encou-
 ragé dans le poëme de Fontenoi; continuez.

Je vous fais part ici d'une petite lettre du
 saint-père, avec laquelle je vous donne ma
 bénédiction; mais j'aimerais mieux faire, pour
 votre académie, une inscription qui put lui
 plaire, et n'être pas indigne d'elle. Elle réunit
 trois genres. Si elle prenait pour devise une
Diane, avec cette légende: *Tria regna tenebat*,

— avec l'exergue : *Académie des sciences, de littérature et d'histoire*, à Rouen, 1745.

Bonfoir ; je vous embrasse. Je n'ai pas un moment. Mes respects à votre académie. N'oubliez pas M. l'abbé du *Resnel*, sur l'amitié de qui je compte toujours.

L E T T R E C L X X V I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 20 d'octobre.

MONSEIGNEUR,

IL n'y a pas de foin que je ne prenne pour faire une histoire complète des campagnes glorieuses du roi, et des années qui les ont précédées. Je demande des mémoires à ses ennemis même. Ceux qui ont senti le pouvoir de ses armes, m'aident à publier sa gloire.

Le secrétaire de M. le duc de *Cumberland* (qui est mon intime ami) m'a écrit une longue lettre, dans laquelle je découvre des sentimens pacifiques que les succès de sa Majesté peuvent inspirer.

Si le roi jugeait que ce commerce pût être de quelque utilité, je pourrais aller en Flandre, sous le prétexte naturel de voir par mes yeux

les choses dont je dois parler. Je pourrais —
 ensuite aller voir ce secrétaire qui m'en a 1745.
 prié. M. le duc de *Cumberland* ne s'y opposerait assurément pas. Je suis connu de la plupart des anciens officiers qui l'entourent. Je parle l'anglais ; j'ai des amis à Bruxelles , et ces amis sont attachés à la France. Je peux aisément , et en peu de temps , favoir bien des choses.

Le secrétaire de M. le duc de *Cumberland* a fait naître à son maître l'envie de me voir : les éloges que j'ai donnés à ce prince , pour relever davantage la gloire de son vainqueur , lui ont donné quelque goût pour moi. Voilà ma situation.

Si sa Majesté croit que je puisse rendre un petit service , je suis prêt ; et vous connaissez mon zèle pour sa gloire et pour son service.

Je suis avec respect , &c.

Billet ajouté.

Voici , Monseigneur , ce qui m'a passé par la tête à la réception de la lettre anglaise du secrétaire du duc de *Cumberland*. Il ne tient qu'à vous de me procurer un voyage agréable et peut-être utile. Vous pouvez disposer les esprits du comité. Je crois que M. le maréchal de *Neailles* même me donnera sa voix. Vous

— liriez ensuite ma lettre en plein conseil :
 1745. chacun dirait oui, et le roi aussi. Tout ceci est dans le secret. Madame * * * n'en fait rien. Faites ce que vous jugerez à propos ; mais j'ai plus d'envie encore de vous faire ma cour qu'au duc de *Cumberland*.

N. B. Ce secrétaire du duc de *Cumberland* est le chevalier *Fakener*, ci-devant ambassadeur à Constantinople, homme d'un très-grand crédit, informé de tout mieux que personne, et, encore une fois, mon intime ami. Ne ferait-il pas mieux que cela fût entre le roi et vous ? Mais il y a encore un parti à prendre peut-être, c'est de vous moquer de moi. En tout cas, pardonnez au zèle, et brûlez mes rêveries.

L E T T R E C L X X V I I .

A U M E M E .

A Champs, ce 23 d'octobre.

VRAIMENT, Monseigneur, ce que je vous ai proposé, n'est que dans la supposition que vous crussiez que je pusse apprendre, par le chevalier *Fakener*, des circonstances que vous eussiez besoin de savoir. Je vous ai dit que ce digne chevalier a des sentimens *pacifiques*,
 mais

mais je n'en conclus rien. Je me bornais seulement à vous demander si vous pensiez qu'on pût tirer quelque fruit de ses entretiens, et être plus au fait de ce qui se passe. Voilà tout. 1745.

Si vous ne pensez pas que ce voyage puisse être utile, n'en parlez point. J'ai cru seulement devoir vous rendre compte de ma liaison avec le secrétaire du duc de *Cumberland*. J'aimerais mieux d'ailleurs travailler paisiblement ici à mon histoire que de courir aux nouvelles.

Il se peut faire de plus que le roi trouve en moi trop d'empressement. Je lui ai pourtant rendu quelque service en Prusse; mais croyez que je ne prétends point me faire de fête. Encore une fois, ce voyage proposé n'est que dans l'idée que vous voulussiez avoir quelque notion par ce canal. Or, c'est une curiosité dont vous n'avez pas besoin. Ce que me dirait le chevalier *Fakener*, n'empêchera pas le prétendant d'être battant, ni d'être battu: par conséquent, voyage inutile; donc je crois qu'il n'en faut point effaroucher les oreilles du maître, sauf votre meilleur avis. J'aurai mille fois plus de plaisir à vous faire ma cour à Fontainebleau qu'à voir des anglais. Je compte y retourner quand M. de *Richelieu* aura disposé de moi pour ses fêtes.

Est-il possible que ce soit madame de

— 1745. *Pompadour* qui, à vingt-deux ans, déteste le cavagnol, et que ce soit madame *du Châtelet-Newton* qui l'aime!

Madame *du Châtelet* a plus d'envie de vous voir que vous n'en avez de causer avec elle. Nous vous sommes attachés solidairement.

Je vous fais mon compliment sur le héros d'Ecosse.

L E T T R E C L X X V I I I .

A U C A R D I N A L Q U I R I N I .

A Paris, ce 25 d'octobre.

IL faudrait, Monseigneur, vous écrire dans plus d'une langue, si on voulait mériter votre correspondance; je me fers de la française que vous parlez si bien, pour remercier votre Eminence de sa belle prose et de ses vers charmans. Je revenais de Fontainebleau, quand je reçus le paquet dont elle m'a honoré; je m'en retournais à Paris avec madame la marquise *du Châtelet*, qui entend *Virgile* et vous, aussi-bien que *Newton*; nous lûmes ensemble votre excellente préface et la traduction que vous avez bien voulu faire du poëme de Fontenoi. Je m'écriai :

*Sic veneranda fuis plaudebat Roma Quirinis,
Laus antiqua redit, Romaque surgit adhuc,*

*Non jam Marte ferox, dirisque superba triumphis,
Plus mulcere orbem quam domuisse fuit.*

 1745.

La fièvre et les incommodités cruelles qui m'accablent, ne m'ont pas permis d'aller plus loin, et m'empêchent actuellement de dire à votre Eminence tout ce qu'elle m'inspire. Elle me cause bien du chagrin en me comblant de ses faveurs; elle redouble la douleur que j'ai de n'avoir point vu l'Italie. Je ferais volontiers comme les *Platon* qui allaient voir leurs maîtres en Egypte; mais ces *Platon* avaient de la fanté, et je n'en ai point.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous envoyer une dissertation que j'ai faite pour l'académie de Bologne, dont j'ai l'honneur d'être membre. Dès que je serai un peu rétabli, je lui ferai adresser cet hommage, sous l'enveloppe de M. le cardinal *Valenti*, si vous le trouvez bon; car les dissertations de Paris à Rome ruinent quand on ne prend pas ces précautions. Ce sera le troc de *Sarpedon*; vous me donnez de l'or, et je vous rendrai du cuivre. Il y a long-temps que tout homme qui cherche à enrichir son ame, trouve bien à gagner avec la vôtre. La mienne sent tout le prix d'un tel commerce.

Je suis avec un profond respect, &c.

1745.

L E T T R E C L X X I X .

A U M E M E .

Parigi, 7 di novembre.

TUTTI i seguaci d'*Ippocrate*, i *Boeravi*, i *Leprotti* non avrebbero mai potuto somministrare ai miei continui dolori un più dolce e più certo sollievo di quello che o provato nel leggere le lettere, e le belle opere, delle quali vostra Eminenza si è compacciata d'onorarmi. Ella mi a deflato dal languido torpore, nel quale le malatie mie mi avevano sepolto.

Dica ella di grazia, qual' arte, qual incanto pone ella in uso per condire cotanti vezzi tanta e così varia dottrina, e per adornarla di questa finitura di composizione, in cui non appare l'arte, mà soprà tutto la facilità dello stile, e la vera e soda eloquenza.

Si raddopiò in cielo la felicità del cardinal *Polvi* dai nuovi pregj, che la penna di vostra Eminenza gli ha conferiti. Ella da ad un tratto a questo celebre inglese ed a se, stessa l'immortalità del mondo letterato.

Credo bene io coll'erudito *Vulpio* che quel bel giovane scolpito in avorio sia il genio del rè *Tolomeo* et di *Berenice*; ma mi pare più certo che vostra Eminenza sia il mio;

e se gli antichi soleano porgere i loro voti ai genj de' grand' uomini, mi fa d'uopo d'invocare quello del cardinale *Quirini*. Gli rendo umilissime grazie, e mi protesto con ogni ossequio il suo zelante ammiratore. 1745.

L E T T R E C L X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, et jamais à la cour, décembre.

JE vous envoie, mes adorables anges, une fête que j'ai voulu rendre raisonnable, décente, et à qui j'ai retranché exprès les fadeurs et les fornettes de l'opéra, qui ne conviennent ni à mon âge, ni à mon goût, ni à mon sujet. (*)

Vraiment, mes chers anges, je crois bien que la vérité se trouvera chez vous, et que j'y trouverai plus de secours qu'ailleurs; aussi je compte bien venir profiter de vos bontés, dès que j'aurai débrouillé ici le chaos des bureaux. Il est absolument nécessaire que je commence par ce travail, pour avoir des notions qui ne soient point exposées à des contradictions devant le ministre et devant

(*) Le Temple de la gloire,

— le roi (*). Ce travail, joint aux tracasseries
 1745. du pays, me retient ici plus long-temps que
 je ne pensais. Il faut que mon ouvrage soit
 approuvé par M. d'Argenson; il est mon chan-
 celier, et M. de Crémille mon examinateur.
 Vous jugez bien que c'est moi qui ai demandé
 M. de Crémille, et que je n'ai pas eu de peine
 de l'obtenir.

Je me trouvai hier chez M. d'Argenson, et
 je parlais du combat de Mêle. Je disais
 combien cette action fe fait d'honneur aux
 Français. Il y a surtout, disais-je, un diable
 de M. d'Azincourt, un jeune homme de vingt
 ans, qui a fait des choses incroyables. Comme
 je bavardais, entre M. d'Azincourt, que je
 n'avais jamais vu; il ne fut pas fâché. Je crois
 que c'est un officier d'un très-grand mérite,
 car il écrit tout.

Adieu, le plus adorable ménage de Paris.

(*) Il s'agit de l'Histoire de la guerre de 1741.

L E T T R E C L X X X I.

1745.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

MON cher ange gardien, vous ne réussissez qu'à vous faire adorer et à me faire trembler; mais il fera bien difficile que vous puissiez empêcher qu'on ne hafarde la petite pièce avec Jules-César. On ne ferait jamais rien dans ce monde, dans aucun genre, si on ne hafardait pas un peu. Pourvu que je ne rifque point de perdre votre estime et votre amitié, et celle de madame d'*Argental*, je peux hafarder tout le reste; car qu'est-ce que le reste?

Le roi m'a accordé verbalement la première charge vacante de gentilhomme ordinaire de sa chambre, et par brevet, la place d'historiographe, avec deux mille francs d'appointemens. Me voilà engagé d'honneur à écrire des anecdotes; mais je n'écrirai rien, et je ne gagnerai pas mes gages.

Adieu, ange de paix; ne foyez pas un ange de mauvais augure; vous n'êtes fait que pour annoncer le bonheur.

Songez, je vous prie, à faire en forte que je ne fois pas brouillé avec M. le duc d'*Aumont*, parce que *la Noue* ressemble au petit finge de la cheminée de madame de *Tencin*.

Sub umbra alarum tuarum.

1745.

L E T T R E C L X X I I .

A M. LE MARQUIS DE VAUVENARGUES,

CAPITAINE AU REGIMENT DU ROI.

*Sur un Eloge funèbre d'un officier, composé
à Prague.*

L'ETAT où vous m'apprenez que font vos yeux, a tiré, Monsieur, des larmes des miens; et l'éloge funèbre que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai en général. Vous en exceptez sans doute l'amitié. C'est elle qui vous a inspiré, et qui a rempli votre ame de ces sentimens qui condamnent le genre humain; plus les hommes sont méchans, plus la vertu est précieuse, et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle est la première de nos consolations. Voilà la première oraison funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres sont l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il est bien difficile que ce genre d'écrire se garantisse de ce défaut; qui

qui parle long-temps parle trop fans doute. —
 Je ne connais aucun discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit faible; 1745.
 quelle tragédie est fans remplissage, quelle ode fans strophes inutiles? Mais, quand le bon domine, il faut être satisfait; d'ailleurs, ce n'est pas pour le public que vous avez écrit, c'est pour vous, c'est pour le soulagement de votre cœur; le mien est pénétré de l'état où vous êtes. Puissent les belles-lettres vous consoler! elles sont en effet le charme de la vie quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais quand on s'en sert comme d'un organe de la renommée, elles se vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte assez pur; elles nous suscitent des ennemis qui nous persécutent jusqu'au tombeau. *Zoïle* eût été capable de faire tort à *Homère* vivant. Je fais bien que les *Zoïles* sont détestés, qu'ils sont méprisés de toute la terre, et c'est-là précisément ce qui les rend dangereux. On se trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobres.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel *Zoïle* pourrait médire de ce que l'amitié; la douleur et l'éloquence ont inspiré à un jeune officier, et qui ne ferait étonné de voir le génie de M. *Bossuet* à Prague? Adieu, Monsieur;

Corresp. générale. Tome III. * K k

— foyez heureux , si les hommes peuvent l'être ;
 1745. je compterai parmi mes beaux jours celui où
 je pourrai vous revoir.
 Je suis avec les sentimens les plus tendres, &c.

L E T T R E C L X X X I I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris , le 14 de janvier.

— S I le prince *Edouard* ne doit pas son réta-
 1746. blissement à M. le duc de *Richelieu* , on dit
 que nous devons la paix à M. le marquis
d'Argenson. Les Italiens feront des sonnets
 pour vous ; les Espagnols , des rodondillas ;
 les Français , des odes , et moi , un poëme
 épique pour le moins. Ah , le beau jour que
 celui-là , Monseigneur ! En attendant , dites
 donc au roi , dites à madame de *Pompadour*
 que vous êtes content de l'historiographe.
 Mettez cela , je vous en supplie , dans vos
 capitulaires. Que j'aurai de plaisir de finir cette
 histoire par la signature du traité de paix !

Je viens d'envoyer à M. le cardinal de
Tençin la suite de ce que vous avez eu la
 bonté de lire ; il lit plus vîte que vous ; tant
 mieux , c'est une preuve que vous n'avez pas
 de temps , et que vous l'employez pour nous ;

mais lisez , je vous en prie , l'article qui vous regarde (c'est à la fin de 1744). Le public ne me défavouera pas , et je vous défie de ne pas convenir de ce que je dis. 1746.

Le pape a envie que j'aïlle à Rome , et le roi de Prusse que j'aïlle à Berlin. Mais comme un de vos confrères me traite à Versailles ! On n'est point prophète chez soi.

On vient de m'envoyer un livre , fait par quelque politique allemand , où votre gouvernement est joliment traité. J'y ai trouvé la lettre du maréchal de *Smittau* où il dit que M. d'*Allion* est un ignorant et un paresseux ; mais vraiment pour paresseux , je le crois ; il y a un an que je lui ai envoyé un gros paquet que vous avez eu la bonté de lui recommander , et je n'en ai aucune nouvelle. Seriez-vous assez bon , Monseigneur , pour daigner l'en faire ressouvenir , la première fois que vous écrirez au bout du monde ?

Il paraît tant de mauvais livres sur la guerre précédente , qu'en vérité mon histoire est nécessaire. Je vous demande en grâce de dire au roi un mot de cet ouvrage auquel sa gloire est intéressée. J'ai peur que vous ne soyez indifférent , parce qu'il s'agit aussi de la vôtre ; mais il faut boire ce calice. Je ne crois pas avoir dit un seul mot , dans cette histoire , que les personnes sages , instruites et justes

1746. neignent. Vous me direz qu'il y aura peu de signatures ; mais c'est ce peu qui gouverne en tout le grand nombre , et qui dirige à la longue la manière de penser de tout le monde.

Adieu , Monseigneur , *sermonum nostrorum candide judex*. Votre historiographe n'a pu vous faire sa cour dimanche passé , comme il s'en flattait ; il passe son temps à souffrir et à historiographier ; il vous aime , il vous respecte bien personnellement.

LET T R E C L X X X I V .

A U C A R D I N A L Q U I R I N I .

Parigi , 3 febbrajo.

PORGO à lei un nuovo rendimento di grazie per gl'ultimi suoi favori. La lettera pastorale di vostra eminenza mi fa desiderare d'essere uno dei suoi diocesani. Non direi allora come quelli d'Avranches : *Quand aurons-nous un évêque qui ait fait ses études ?*

Il dono della sua libreria al suo popolo ed ai suoi successori farà un monumento eterno del suo grande e generoso spirito. La marmorea mole che la contiene non durerà quantò la vostra memoria. E le belle e savie opere di

vostra eminenza in ogni genere faranno il più nobile ornamento di questo tesoro di letteratura. Non mi starebbe bene di voler porre in quel bel tempio alcuni de' miei imperfetti componimenti. Sono troppò profano. Non dimenò dimanderò à vostra eminenza, frà pochi mesi, la licenza di presentarle un faggio d'istoria de' presenti movimenti, e delle guerre che scuotono d'ogni lato, e distruggono l'Europa. Tocca al mio rè di far tremarla, ai grandi personaggj di vostro carattere di pacificarla, à me di scrivere con verità e modestia quel ch'è passato. Ben sò io, che quandò doverò parlare degl'ingegni, che sono il fregio e l'onore di nostra età, incomincerò dal nome dell' illustrissimo cardinale *Quirini*.

In tanto le baccio la sacra porpora, e mi rassegno con ogni maggiore ossequio e venerazione, &c.

 1746. LETTRE CLXXXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 17 de février.

JE vous fais mon compliment de la belle chose que j'entends dire. Comptez que, quand vous ferez au comble de la gloire, je ferai à celui de la joie. Souvenez-vous, Monseigneur, que vous ne pensiez pas à être ministre quand je vous disais qu'il fallait que vous le fussiez pour le bien public. Vous nous donnerez la paix en détail; vous ferez de grandes et de bonnes choses, et vous les ferez durables, parce que vous avez justesse dans l'esprit, et justice dans le cœur. Ce que vous faites m'enchanté, et fait sur moi la même impression que le succès d'Armide sur les amateurs de *Lulli*.

Il faut que j'aie passé une quinzaine de jours à Versailles; je ne serai point surpris si, au bout de la quinzaine, j'y entends chanter un petit bout de *Te Deum* pour la paix. En attendant, voulez-vous permettre que je fasse mettre un lit dans le grenier au-dessus de l'appartement que vous avez prêté à madame du Châtelet sur le chemin de Saint-Cloud? J'y

ferai un peu loin de la cour , tant mieux ; mais
 je me rapprocherai souvent de vous , car c'est
 à vous que mon cœur fait sa cour depuis bien
 long-temps et pour toujours. 1746.

Mille tendres respects.

LETTR E CLXXXVI.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE . . . à Naples.

Verfaglia.

PERDONI, l'Eccellenza vostra , se le scrivo
 così di rado. Non a dà rimproverarne la mia
 dimenticanza , mà dà compatire il cattivo stato
 di mia salute , che fà di me un uomo mezzo
 morto , e mi toglie la consolazione di più
 spesso prestare à vostra eccellenza il dovuto
 mio ossequio ; mà la pertinace e noiosa mia
 infermità , ed i miei continui dolori , non
 anno puntò indeboliti i sentimenti di rispetto ,
 di stima , et del più vivo affetto che nutrirò
 sempre per lei. Ne il tempo , ne la lonta-
 nanza potranno mài scancellare quel che il
 suo merito a impresso nel mio cuore. Il felice
 parto dell' eccellenza vostra mi a recato un
 così sensibil piacere , che a fatto svanire tutti

— 1746. i miei affanni. Il mio animo non è ora capace di risentire altro che la gioia di vostra eccellenza, quella del signor duca suo sposo, e di tutta l'illustrissima sua casa.

Vostra eccellenza è sì cortese versò di me, che nel tempo della sua gravidanza, s'è degnata di pensare à mandarmi un bel regalo di cioccolata, che il signor marchese de l'*Hôpital*, già arrivato à Versaglia, mi farà pervenire dà Marfiglia frà poche settimane. Vorrei veramente prenderne alcune chichere nel cabinetto di vostra eccellenza in Napoli, e godere il giubilo di vederla collocata nel grado che a bramato.

Mi lusingo che quantò ella desidera, farà dall' eccellenza vostra conseguito senza fallo, imperocchè il signor principe d'*Ardore* essendo aggregato all' ordine del rè de Francia, è ben giusto che quello di Napoli conceda alcuni favori alla più ragguardevole di tutte le dame francesi che possano fare l'ornamento d'una corte. Le auguro l'adempimento di tutte le sue brame; mà non mi consolerei mài di non vedere co' proprj occhj la sua felicità, di non poter bacciare il suo bambino, ne profondamente inchinare la di lei cara madre.

Qùì si fanno feste ogni giorno. Le nostre communi vittorie in Italia ed in Fiandra anno portato la casa di Borbone al cumulo

della sua gloria. Il duca di *Richelieu* deve esser
 ora sbarcato in Inghilterra, ed avrà forse
 scacciato via il re *Giorgio* quandò nelle mani
 dell' eccellenza vostra capiterà la mia lettera.
 Eccellentissima mia signora che ella sia sempre
 altre tantò felice, quantò lo sono i nostri
 monarchi. 1746.

Le auguro un felicissimo avanzamento ed
 esito dell' affare nel quale l' affezionatissima
 madre dell' eccellenza vostra, gli umilissimi
 suoi servidori servidamente s'impiegano; ed
 io refterò sempre colla viva ambizione d'ubbi-
 dirla, e con ogni maggiore rispetto e vene-
 razione.

Di vostra eccellenza, &c.

LETTERE CLXXXVII.

AU CARDINAL PASSIONEI, à Rome.

Marte.

STENTO d'imparare la lingua italiana,
 mentrè si diletta l' eminenza vostra nell' abellire
 la lingua francese. Aspetto colla maggior pre-
 mura, e co' i più vivi sentimenti di gratitudine
 i libri coi quali ella si degna d'ammaestrarmi.
 Mà essendo privo dell' onore di venire ad

— 1746. inchinarla in Roma; voglio almenò intitolarmi al suo padrocinio, e naturalizzarmi romano in qualche maniera, nel sottoporre al suo sommo giudizio, ed alla sua pregiatissima protezione questo saggio, che ho sbozzato in italiano. Prendo la libertà di pregarla di presentarlo à quelle accademie delle quali è ella protettore (e credo che sia il protettore di tutte) ricercò un nuovo vincolo che possa supplire la mia lontananza, e che mi renda uno de suoi clienti, comè se fossi un habitante di Roma. Sarei ben fortunato di vedermi aggregato à quelli che godono l'onore d'essere istruiti dalla sua dottrina, e di bere à quel sacro fonte, del quale si degna d'inviarmi alcune gocciole.

Non voglio interrompere più longamente suoi grandi negozj, e bacciando la sua sacra porpora mi confermo, &c.

LETTRE CLXXXVIII.

1746.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Mars.

JE ne vous fais point ma cour, Monseigneur, mais je fais mille vœux pour le succès de votre belle entreprise. On dit que vous avez besoin de votre courage, et de résister aux contradictions en faisant le bien des hommes. Voilà où l'on en est réduit. Vous avez de la philosophie dans l'esprit et de la morale dans le cœur; il y a peu de ministres dont on puisse en dire autant. Vous avez bien de la peine à rendre les hommes heureux, et ils ne le méritent guère. Oh, que vous allez conclure divinement mon histoire, et que je me fais bon gré d'avoir barbouillé votre portrait! Il est vrai du moins.

M. le cardinal *Passionei* me mande qu'il envoie sous votre couvert, par monsieur l'archevêque de Bourges, un paquet de livres dont il veut bien me gratifier.

Voici le saint temps de Pâques qui approche; la reine d'Hongrie et la reine d'Espagne dépouilleront toutes deux *la vieille femme*, et se réconcilieront en bonnes chrétiennes; cela est immanquable. Ah! maudites araignées,

— vous déchirerez-vous toujours au lieu de faire
1746. de la foie !

Grand et digne citoyen , ce monde-ci n'est pas digne de vous.

LETTRE CLXXXIX.

A M. DE MONCRIF,

LECTEUR DE LA REINE, &c.

Mars.

MON cher sylphe , dont je n'ose encore m'appeler le confrère , mais dont je ferai toute ma vie l'ami le plus tendre , je vous cherche par-tout pour vous dire combien il me fera doux d'être lié avec vous par un titre nouveau. Je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour moi ; mais comment me conduirai-je au sujet du libelle diffamatoire dans lequel l'académie est outragée , et moi si horriblement déchiré ! Il n'est que trop prouvé , aux yeux de tout Paris , que le sieur *Roi* est l'auteur de ce libelle coupable. C'est la vingtième diffamation dont il est reconnu l'auteur ; et il n'y a pas long-temps qu'il écrivit deux lettres anonymes à M. le duc de *Richelieu*. Il a comblé la mesure de ses crimes ; mais je dois respecter

la protection qu'il se vante d'avoir surprise —
auprès de la reine. Il a pris les apparences de 1746.
la vertu pour être reçu chez la plus vertueuse
princesse de la terre. C'est la seule manière de
la tromper ; mais cette même vertu , dont sa
Majesté donne tant d'exemples , permettra
sans doute que je me serve des voies de la
justice pour faire connaître le crime. Je vous
supplie d'exposer à la reine mes sentimens , et
de lui demander pour moi la permission de
suivre cette affaire. Je ne ferai rien sans le
conseil du directeur de l'académie , et surtout
sans que vous m'ayez mandé que la reine
trouve bon que j'agisse. Vous pourriez même
peut-être lui lire ma lettre ; elle y découvrirait
un cœur plus touché des sentimens
d'admiration que ses vertus inspirent , qu'il
n'est pénétré du mal que le sieur *Roi* m'a
voulu faire.

Adieu , homme aimable et digne de servir
celle que la France adore.

1746.

L E T T R E C X C .

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le mars.

J E vous ai toujours cru ou parti ou partant, mon divin *Pollion*. Je vous ai cru portant la terreur et les grâces dans le pays des *Marlborough* et des *Newton*. Mais vous êtes comme les Grecs en Aulide, à cela près que dans cette affaire il y aura plus de pucelles que de pucelles immolées.

Je n'ai point écrit à M. le duc de *Richelieu*; je l'ai cru trop occupé. Je prépare pour lui ma trompette et ma lyre. Partez, foyez *Achille* et *Homère*, et conservez vos bontés pour votre ancien, très-tendre et très-attaché serviteur.

L E T T R E C X C I.

1746.

A M. D E M O N C R I F.

MON céleste fylphe, mon ancien ami, je compte sur vos bontés. Je vous ai cherché à Versailles et à Paris. Je me mets entre vos mains, et aux pieds de S^{te} *Villars*. Je vous recommande M. *Hardion*. C'est peu de chose d'entrer dans une compagnie, il faut y être reçu comme on l'est chez ses amis. Voilà ce qui rend une telle place infiniment désirable. Un lien de plus qui m'unira à vous me fera bien cher et bien précieux; et, pour entrer avec agrément, je veux être conduit par vous. J'attends tout de la bonté de votre cœur et de l'ancienne amitié dont vous m'avez toujours donné des marques.

Je vous prie de dire à la plus aimable sainte qui soit sur la terre que quoique la reconnaissance soit une vertu mondaine, cependant j'en suis pétri pour elle. J'ose croire que M. l'abbé de *Saint-Cyr* ira à l'académie le jour de l'élection, et qu'il ne me refusera pas ce beau titre d'élu.

Comptez sur le tendre et éternel attachement de *Voltaire*.

1746.

LETTR E C X C I I .

A U C A R D I N A L Q U I R I N I .

Parigi, 12 aprile.

MI è stato detto che vostra eminenza non aveva ricevuto le lettere da me scritte. Se sono smarrite, farò riputato appreso di vostra eminenza il più ingrato di tutti gli uomini. Si è degnata di dare l'immortalità al poema di Fontenoi; m'a favorito della sua bella lettera pastorale, della stampa di questo magnifico monumento eretto da lei nel suo palazzo di Brescia: in somma è divenuta il mio *Mecenate*, e non riceve da me il menomo testimonio della mia gratitudine. Sono però più infelice che colpevole. O scritto a vostra eminenza tre o quattro volte; l'ho ringraziato, le ho spiegato il mio cuore; o pensato che il suo nome farebbe riverito anche da' barbari che possono svaligiare i corrieri: o mandato le mie lettere alla posta senza altra diligenza. Dopo questo il signore ambasciatore di Venezia m'a dato la licenza di mettere nel suo piego tutte le lettere che avrei da oggi in avanti l'onore di scrivere a vostra eminenza. Userò di questa libertà, e mi lusingo che il signore *Tron*
essendo

effendo il suo nipote , farà un nuovo vincolo dal quale verranno raddoppiati quelli , che mi ritengono sottò il suo caro padrocinio , e che stringono la mia ossequiosa servitù. Mi perdoni se non o potuto scrivere di proprio pugno ; sono gravemente ammalato. Mà benchè le mie forze siano moltò indebolite , non sono sminuiti i vivi sentimenti del mio riverente ossequio. 1746.

Baccio la sua sacra porpora , e mi confermo , &c.

LETTRE CXCI II.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

15 d'avril.

JE suis bien malade , mais vous me rendez la santé , et vous l'allez rendre à la patrie. Je viens de lire votre préambule , il n'y a que des points et des virgules à y mettre. Je vous le renverrai , où vous le rapporterai. Je vous garderai le plus profond secret , et la France vous gardera long-temps , Monseigneur , la plus profonde reconnaissance. Je me flatte que votre petit préambule en fera faire bientôt un autre plus général , et que les Hollandais ne feront pas comme le roi de Sardaigne.

Corresp. générale. Tome III. * I. I

— 1746. Ah! que la sentence de *Comines*, qui est dans votre porte-feuille, vous sied bien! En vérité, vous êtes un homme adorable. Vous allez dormir avec des feuilles d'olive sous votre chevet.

L E T T R E C X C I V .

A U C A R D I N A L Q U I R I N I .

Parigi, 8 maggio.

O ricevuto il cumulo de' tuoi favori, la lettera stampata, e dedicata al tuo degno nipote, nella quale mi fa conoscere quel grand' uomo barbaro di nome, mà di costumi cortesi, e di operar grande; e nella quale o trovato i belli versi italiani e latini, che fanno à me un tanto onore, ed un sì gran stimolo alla virtù. E mi sono pervenuti gli altri pieghi, che contengono la traduzione latina, ed italiana del principio della *Henriade*. Non fù mai il gran *Tasso* così remunerato, ed il trionfo che gli fu preparato nel campidoglio non era d'un tanto valore. Mi conceda d'indirizzare à vostra eminenza le dovute grazie al suo eccellentissimo nipote.

Sarò domani pubblicamente aggregato all' accademia francese, nell'istesso tempo che

l'accademia della Crusca si procura il vantaggio d'acquirre l'eminenza vostra, mà questa è la differenza frà noi, che l'accademia della Crusca riceve un' onore insigne dal vostro nome, làdove io ne ricevo un grande dà quella di Parigi. O l'incombenza di pronunciare un lungo e tedioso discorso; mà per quanto tedioso possa essere, non mancherò di mandarlo à vostra eminenza, essendo costumato di mandarle tributi benchè indegni del suo merito.

1746.

Non dubito che le sia à quest'ora capitato il piego, che contiene cinque ò sei esemplari del mio piccolo saggio italiano soprà una materia fisica, che io o sottoposto al suo giudizio, e pe'l quale richiedo il suo padrocinio. Sarò sempre col più profondo rispetto, &c.

L E T T R E C X C V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 16 de mai.

VOICI, Monseigneur, ma bavarderie académique. Je fourre par-tout mes vœux pour la paix. On dit que je suis bon citoyen : comment ne le ferais-je pas ? il y a quarante ans que je vous aime.

— 1746. Allez , si vous voulez , à Rotterdam , mais revenez à Paris avec des branches d'olivier , et vous entendrez des *hosanna in excelsis*. Permettez que je mette dans votre paquet un imprimé pour M. l'abbé de *Laville* , et un pour M. *Charlier* votre hôte , et hôte très-aimable.

Je ne fais pas comment font les actions d'Angleterre ; mais je garde les miennes. Fais-je bien , mon maître ? J'ai tant de confiance aux grandes actions du roi ! Mon Dieu , que je vous aimerai si vous faites tout ce que vous avez tant d'envie de faire !

Voilà monsieur l'évêque de Bazas mort : cette place conviendrait-elle à M. l'abbé de *Laville* ? On en a déjà parlé dans l'académie ; mais il faudrait écrire , et faire agir des amis. Gardez-moi le secret.

LETTERE CXCVI.

1746.

AU CARDINAL QUIRINI

1 giugno.

EMINENZA,

SONO sfrinto ora con un forte e dolce nodo à l'eminenza vostra, mentre che ella è aggregata all' accademia della Crusca, ricevo il medesimo onore, ed il discepolo viene introdotto sotto il padrocinio del maestro; l'accademia a voluto in una volta acquirre un compagno paesano, ed un fervidore forestiero.

Il signore principe di *Craon* mi a fatto l'onore d'informarmi della singolare bontà dell' accademia verso di me; e ne o risentito tantò più di giubilo e di riconoscenza, quantò più questa pregiatissima grazia m'intitola ai vostri nuovi favori.

Spero che vostra eminenza avrà ricevuto le mie lettere del passato mese; colla lettera di ringraziamento al suo degno nipote che mifi nel di lei piego.

Se ben mi rammento, presi l'ardire nella mia ultima scritta, di richiederla d'un favore. La pregai, comè la prego ancorà umilmente e colle più vive premure di degnarsi darmi alcuni

— 1746. rischiarimenti sopra la difficoltà mossa tra noi intorno ai nostri comedianti, che rappresentano in presenza del re e tutta la corte, tragedie e comedie scritte con la più severa decenza, adornate di tutti i principj della vera virtù e sonda morale. Non pare ne giusto ne convenevole, che quelli che vengono pagati dal re per rappresentare tali onorevoli componimenti, restino indegnamente confusi con quelli antichi istrioni barbari, che andavano sfacciatamente trattenendo la più infima plebe colle più vili brutture. Eglino meritavano la scomunica della chiesa, e la severa correzione dei magistrati; ma essendo j tempi ed j costumi felicemente cambiati, sembra oggi convenevole ai più savj personagj, che si faccia la giusta distinzione, tra quelli che meritano il nome d'infami, e questi che sono degni d'essere assunti nel numero de' più degni cittadini. Supplico vostra eminenza di degnarsi dirmi comè s'usi con loro in Roma, e qual sia il di lei parere sopra tal caso, aggiungerò questo nuovo favore à tanti che s'è compiacuta di compartirmi.

A M. LE PRINCE DE CRAON.

Giugno.

UN cittadino avanzato al titolo di conte dell'impero non sene tiene tantò honorato, quantò io lo sono dalla mia aggregazione all' accademia della Crusca. I versi gentilissimi co' quali vostra eccellenza si è compiacciuta di accompagnare versò di me la polizza del favore conferitomi dà questa celebratissima accademia, producono in me un nuovo riconoscimento accresciuto ancorà dal celebrato nome *Allamani*, di cui la gloria vien' ancorà avanzata da voi. Non m'è incognito il bel poëma della coltivazione di quel nobil fiorentino *Luigi Allamani*, emulo di *Virgilio*, e vostro antenato, maestro di casa della regina *Catarina di Medici*. Egli fù giusta-mente protetto dal rè *Francesco primo*, quel gran principe che incominciò ad inestare i selvatici allori delle muse galliche ne i verdi ed eterni allori di Firenze. Fù questo *Luigi Allamani* le delizie della corte di Francia; e mi pare oggi di ricevere dal più degno de' suoi nipoti, un contrafegno di gratitudine versò la nostra nazione; mà menò o meritato le fue

— 1746. cortezissime espressioni , più rissento la sua benignità; ed esibisco la mia prontezza à ringraziarne la.

Le porgo la supplica di presentare all' accademia la lettera che o l'onore di remetterle , nella quale vostra eccellenza vedrà quali siano i miei ardenti sensi di riconoscimento e di venerazione.

Piaceffe à dio che potessi ringraziare l'accademia di viva voce , mà se la presenza di questi valentissimi letterati fosse per accrescere in me la gratitudine e l'ammirazione , farebbe per minuire la stima della quale si sono degnati d'onorarmi. Non voglio però perdere la speranza di riverire un giorno miei maestri e benefattori , e dirvi , ò mio signore , quanto io sono desideroso di ricevere i vostri comandi. Non ardirò intitolarmi il vostro socio, mà mi chiamero sempre ,

Di vostra eccellenza , &c.

LETTRE

L E T T R E C X C V I I I .

1746.

A M. B E R G E R ,

D I R E C T E U R D E L ' O P E R A .

Du 13 de juin.

IL me ferait bien peu séant , Monsieur , qu'ayant fait le Temple de la gloire pour un roi qui en a tant acquis , et non pour l'opéra auquel ce genre de spectacle trop grave et trop peu voluptueux ne peut convenir , je prétendisse à la moindre rétribution et à la moindre partie de ce qu'on donne d'ordinaire à ceux qui travaillent pour le théâtre de l'académie de musique. Le roi a trop daigné me récompenser , et ni ses bontés ni ma manière de penser ne me permettent de recevoir d'autres avantages que ceux qu'il a bien voulu me faire. D'ailleurs la peine que demande la versification d'un ballet est si au-dessous de la peine et du mérite du musicien , *M. Rameau* est si supérieur en son genre , et de plus , sa fortune est si inférieure à ses talens , qu'il est juste que la rétribution soit pour lui toute entière. Ainsi , Monsieur , j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne prétends aucun honoraire , que vous pouvez donner à *M. Rameau*

Corresp. générale. Tome III. * M m

— 1746. tout ce dont vous êtes convenu , fans que je forme la plus légère prétention. L'amitié d'un auffi honnête homme que vous , Monsieur , et d'un amateur auffi zélé des arts , m'est plus précieufe que tout l'or du monde. J'ai toujours pensé ainfi , et quand je ne l'aurais pas fait , je devrais commencer par vous et par M. *Rameau*. C'est avec ces sentimens , Monsieur , et avec le plus tendre attachement que j'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E C X C I X.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 27 giugno.

SIGNOR MIO ILLUSTRISSIMO E PRINCIPE
COLENDISSIMO,

O l'esercito del duca de *Lobkovitz* , ò l'ammiraglio *Martin* , a intercettato le lettere , che o avuto l'onore di scrivere à vostra eccellenza. Gli o scritto due volte , e gli o mandato un esemplare del poëma che o composto sopra la vittoria di Fontenoi , o indirizzato il piego comè l'avevate prescritto. Potete dubitare ch'io fossi tardo nel ringraziarvi dell sommo onore che m'avevate fatto ? Me ne ricorderò

fempre. E qual barbaro potrebbe mai dimenticare di tanti vezzi e del vostro bell' ingegno? 1746.
 Avete guadagnato più d'un cuore in Francia, fra gli Allemani, e fottò il polo. Oh! che fate bene adesso di passare i vostri belli giorni à Venezia, quandò tutta l'Europa è matta dà catena, e che la guerra fà un campo d'orrore di tanti matti! Il vostro rè di Prussia, che non è più il vostro, a battuto atrocemente i vostri Saffoni. Il nostro rè a rintuzzato l'intrepido furore dell' Inglefi, e mentrè che la tromba afforda tutte le orrechie,

Tu, Tityre, lentus in umbrâ

Formosam resonare doces Amaryllida lacus.

Aspetto colla più viva impazienza la vita de Giulio-Cesare, la quale o sentito che avevate scritta; il soggetto è più grande, e più movente, che quello della vita di Cicerone, che a pigliato Middleton. Vi prego di dirmi quandò la vostra bell' opera uscirà in pubblico.

Emilia è sempre interrata ne i profondi e sacri orrori di Newton; io sono costretto di fare corone di fiori per mio rè, e di vaggheggiare colle muse.

Mi parlate della sanità del gran conte di Saffonia; i suoi allori sono stati il più salutare rimedio, che potesse sanarlo; va

— 1746. meglio dopò che a battuto i nostri amici l'Ingleſi; la vittoria l'a invigorito.

Maupertuis cangia di patria, ſi fa pruffiano, ed abbandona affatto Parigi per Berlino. Il rè di Pruffia gli dà dodeci mille franchi ogni anno; accetta egli quel che io hò rifiutato; i miei amici ſono nel mio cuore avanti di tutti i monarchi e governatori del mondo.

Addio, caro conte; le raflegno intanto l'immutabilità della mia divozione nel bacciarle riverentemente le mani, e nel dirmi di voſtra eccellenza,

Umiliſſimo ed affabiliſſimo ſervidore.

L E T T R E C C.

A M. DE MAUPERTUIS, à *Berlin.*

A Verſailles, le 3 de juillet.

MON cher philoſophe, je compte que vous avez reçu d'Utrecht un petit paquet contenant ma bavarderie académique. J'ai été privé du plaifir que je me feſais de vous rendre publiquement la juſtice qui vous eſt due, et que je vous ai toujours rendue. Vous étiez dans le même cadre avec votre auguſte monarque. Je n'avais point ſéparé le ſouverain et le philoſophe; et vous étiez le *Platon* qui

avait quitté Athènes pour un roi supérieur —
 assurément à *Denys*. On m'a rayé ce petit 1746,
 article dans lequel j'avais mis toutes mes
 complaisances.

Lorsque je lus mon discours à l'académie ,
 devant les officiers et devant plusieurs autres
 académiciens , avant de le prononcer , ils exi-
 gèrent absolument que je me renfermasse dans
 les objets de littérature qui sont du ressort de
 l'académie, et retranchèrent tout ce qui paraif-
 fait s'en écarter. Croyez que j'en ai été plus
 fâché que vous.

Bonjour ; ma santé est pire que jamais ; je
 suis étonné de vivre ; mais tant que je vivrai
 ce fera pour vous admirer et pour vous aimer.

Avez-vous détruit les monades , les harmo-
 nies *préruinées* , et le grand art de dire des
 riens en trente-deux volumes in-4°. ? (*)

(*) Oeuvres de *Wolf*.

1746.

L E T T R E C C I.

A M. D E C I D E V I L L E.

Le 19 d'auguste.

MON cher ami, pardonneriez-vous à un homme qui a été accablé de maladies et d'une tragédie ? Figurez-vous qu'on m'avait ordonné une grande pièce de théâtre pour les relevailles de madame la dauphine, que j'en étais au quatrième acte quand madame la dauphine mourut, et que moi chétif, j'ai été sur le point de mourir pour avoir voulu lui plaire. Voilà comme la destinée se joue des têtes couronnées, des premiers gentilshommes de la chambre, et de ceux qui font des vers pour la cour.

Le poëme de madame *du Bocage*, que vous m'avez envoyé, a eu une meilleure fortune. Je lui en ai fait, quoique très-tard, les remerciemens les plus sincères. C'est une belle époque pour les lettres, et pour votre académie. J'ai trouvé son poëme écrit facilement et avec naturel ; ce n'est pas là un petit mérite, puisque c'est avoir surmonté la plus grande des difficultés.

Nous avons ici un jeune homme du pays

de *Pourceaugnac* qui a remporté notre prix ; ———
 cela n'a pas l'air si galant que votre académie , 1746.
 mais , en vérité , sa pièce est une des meilleures
 qui se soient faites depuis trente ans. La litté-
 rature languit d'ailleurs. La terre se repose. Il
 ne faut pas faire des moissons tous les jours ;
 la trop grande abondance dégoûterait. Il n'y
 a que la douceur de l'amitié , et de la société
 qui ne lasse point. Et cependant , mon ancien
 ami , ai-je vécu avec vous ? ai-je eu cette con-
 solation ? je n'ai fait que souffrir pendant
 tout le temps que vous avez été à Paris , et
 j'ai passé une vie douloureuse à espérer inuti-
 lement de jouir des agrémens et du commerce
 charmant de mon cher *Cideville*. Il y a deux
 mois que je ne vois personne , et que je n'ai
 pu répondre à une lettre. Mon ame était à
 Babylone , mon corps dans mon lit , et de là
 je dictais à mon valet de chambre de grands
 diables de vers tragiques qu'il estropiait.

J'ai exécuté tous vos ordres sur le poëme
 de la *Sapho* de Normandie. Adieu , vous qui
 en êtes l'*Anacréon* , aimez toujours ce pauvre
 malade. Je vous embrasse tendrement. Madame
du Châtelet vous fait mille complimens.

1746.

L E T T R E C C I I.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Paris, ce 21 d'auguste.

JE dois passer, Monsieur, dans votre esprit pour un ingrat et pour un paresseux. Je ne suis pourtant ni l'un ni l'autre ; je ne suis qu'un malade dont l'esprit est prompt et la chair très-infirme. J'ai été pendant un mois entier accablé d'une maladie violente, et d'une tragédie qu'on me feait faire pour les relevailles de madame la dauphine, C'était à moi naturellement de mourir, et c'est madame la dauphine qui est morte, le jour que j'avais achevé ma pièce. Voilà comme on se trompe dans tous ses calculs.

Vous ne vous êtes assurément pas trompé sur *Montagne*. Je vous remercie bien, Monsieur, d'avoir pris sa défense. Vous écrivez plus purement que lui, et vous pensez de même. Il semble que votre portrait, par lequel vous commencez, soit le sien. C'est votre frère que vous défendez, c'est vous-même. Quelle injustice criante de dire que *Montagne* n'a fait que commenter les anciens ! Il les cite à propos, et c'est ce que les commentateurs ne

font pas. Il pense, et ces messieurs ne pensent point. Il appuie ses pensées de celles des grands-hommes de l'antiquité ; il les juge, il les combat, il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même ; toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre, et ce que j'aime, toujours sachant douter. Je voudrais bien savoir, d'ailleurs, s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le nouveau monde découvert presque de son temps, sur les guerres civiles dont il était le témoin, sur le fanatisme des deux sectes qui désolaient la France ? Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parce qu'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire.

Je suis bien édifié de savoir que celui qui veille sur nos côtes est entre *Montagne* et *Epictète*. Il y a peu de nos officiers qui soient en pareille compagnie. Je m'imagine que vous avez aussi celle de votre ange gardien que vous m'avez fait voir à Versailles. Cette *Michelle*, et ce *Michel Montagne* sont deux bonnes ressources contre l'ennui. Je vous souhaite, Monsieur, autant de plaisir que vous m'en avez fait.

Je ne fais si la personne à qui vous avez

 1746.

—
1746. envoyé votre dissertation , également instructive et polie, osera imprimer sa condamnation. Pour moi, je conserverai chèrement l'exemplaire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pardonnez-moi encore une fois, je vous en supplie, d'avoir tant tardé à vous en faire mes tendres remerciemens. Je voudrais, en vérité, passer une partie de ma vie à vous voir et à vous écrire ; mais qui fait dans ce monde ce qu'il voudrait ? Madame *du Châtelet* vous fait les plus sincères complimens ; elle a un esprit trop juste pour n'être pas entièrement de votre avis ; elle est contente de votre petit ouvrage, à proportion de ses lumières, et c'est dire beaucoup.

Adieu, Monsieur ; conservez à ce pauvre malade des bontés qui font sa consolation, et croyez que l'espérance de vous voir quelquefois et de jouir des charmes de votre commerce, me soutiennent dans mes longues infirmités.

L E T T R E C C I I I.

1746.

A M. DE CIDEVILLE.

A Fontainebleau, le 9 de novembre.

JE ne fais plus qui difait que les gens qui font des tragédies, n'écrivent jamais à leurs amis. Cet homme-là connaissait fon monde. Un tragédien dit toujours, j'écrirai demain. Il met proprement toutes les lettres qu'il reçoit dans un grand porte-feuille, et verifie. Son cœur a beau lui dire : écris donc à ton ami ; vient un héros de Babylone, ou une piaillarde de princesse, qui prend tout le temps.

Voilà comme je vis, mon très-aimable *Cideville* ; me voici à Fontainebleau, et je fais tous les soirs la ferme résolution d'aller au lever du roi ; mais tous les matins je reste en robe de chambre avec Sémiramis. Mais comptez que je me reproche bien plus de ne vous avoir point écrit, que de n'avoir pas vu habiller *Louis XV*. Au moins je me console en difant, c'est pour eux que je travaille. Mon cher *Cideville*, si j'ai de la fanté, j'irai à Paris à votre lever, je viendrai vous montrer ma besogne, je réparerai ma paresse. Revenez, mon cher ami ; je ne fais pas ce qu'on fera sur

— nos frontières, mais tout fera à Paris en fêtes,
1746. et c'en est une bien grande pour moi de vous
revoir.

Bonjour ; je vous embrasse tendrement.

LETTR E C C I V.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 13 di novembre.

NON o voluto ringraziarla di tutti i suoi favori primà d'averli interamente goduti; mene sono veramente inebriato. O letto e riletto il newtonianismo, e sempre con un nuovo piacere; sà bene non esservi chi abbia maggior interesse di me nella sua gloria; fidegni ella di ricordarsi che la mia voce fù la prima tromba che fece rimbombare trà le nostre sampogne francesi il merito del vostro libro primà che fosse uscito in publico. La vostra luce septemplice abbarbagliò per un tempo gli occhi de' nostri cartesiani, e l'accademia delle scienze ne' suoi vortici ancorà involta, parve un poco ritrosetta nel dare al vostro bello e mal tradotto libro i dovuti applausi. Mà vi sono delle cose al mondo, che sottomettono sempre i ribelli, la verità, e la beltà. Avete vinto con queste armi; mà

mi lagnerò sempre, che abbiate dedicato il newtonianifmo ad un vecchio cartesiano, che non intendeva puntò le leggi della gravitazione. O letto col medesimo piacere la vostra dissertazione soprà i sette piccoli, e mal conosciuti rè romani; l'avete scritta nella vostra gioventù, mà eravate già moltò maturo d'ingegno e di dottrina. Avete per avventura conoscenza d'un volume scritto in Germania ventianni fà dà un francese soprà l'istessa materia? Vi sono acute investigazioni, mà non mi ricordo dell' autore.

1746.

O letto sei volte la vostra epistola al signor *Zeno*; òh! quantò s'innalza un tal nobile ed egregio volo soprà tutti i sonnettieri dell' infirguarda Italia! Eccò dunque tre opere tutte differenti di materia e di stile. *Tria regna tenens*. Non v'è al mondo un ingegno così versatile, e così universale. Pare à chi vi legge, che siate nato solamente per la cosa che trattate.

Mi rincresce moltò di non accompagnare il duca di *Richelieu*. Mi lusingavo di vedere in Dresda la nostra delphina, la magnifica corte d'un rè amato dà suoi sudditi, un gran ministro, è'l signor *Algarotti*; mà la mia languida sanità distrugge tutte queste speranze incantatrici. Non si scordi però dell' affare che le o raccomandato; la protezione d'una madre è la più efficace presò d'una figlia, e ne spero un

— felice esito col vostro patrocínio ; le baccio di
1746. gran cuore la mano che a scritto tante belle cose.

Adieu, le plus aimable de tous les hommes.
Madame du Châtelet vous fait les plus sincères complimens.

L E T T R E C C V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 12 de juin.

— L'ÉTERNEL malade, l'éternel persécuté,
1747. le plus ancien de vos courtisans et le plus éclopé, vous demande, avec l'instance la plus importune, que vous ayez la bonté d'achever l'ouvrage que vous avez daigné commencer auprès de M. le Bret, avocat général. Il ne tient qu'à lui de s'élever et de parler seul dans mon affaire assez instruite, et dont je lui remettrai les pièces incessamment. Il empêchera que la dignité du parlement ne soit avilie par le batelage indécent qu'un misérable tel que *Manori* apporte au barreau.

La bienséance exige qu'on ferme la bouche à un plat bouffon qui déshonore l'audience, méprisé de ses confrères, et qui porte la bassesse de son ingratitude jusqu'à plaider, de la

manière la plus effrontée, contre un homme
qui lui a fait l'aumône.

1747.

Enfin, je supplie mon protecteur de mettre dans cette affaire toute la vivacité de son ame bienfaisante. Je suis né pour être vexé par les *Desfontaines*, les *Rigoley*, les *Manori*, et pour être protégé par les d'*Argenson*.

Je vous suis attaché pour jamais, comme ceux qui voulaient que vous les employassiez, vous disaient qu'ils vous étaient dévoués.

Mille tendres respects.

L E T T R E C C V I.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

SE ella è ammalata, compiango; se stà bene, me ne rallegro; se si trastulla, lodo; se si ferma in Berlino, fà bene; se ella ritorna al nostro monastero, farà gran piacere ai frati, e mi porgerà una gran consolazione. Mà comunque si sia del come, e del perchè, la prego di rimandarmi le bagatelle istoriche, le quali a portate seco à Berlino. Intanto baccio le

— leggiadre mani , che scrivono che toccano le
1747. più delicate cose.

Adieu , belle fleur d'Italie ,
Transplantée aux climats des géans grenadiers ;
Revenez , mêlez-vous aux forêts de lauriers
Que fait croître en ces lieux l'Apollon des guerriers,
Quelle terre par vous ne ferait embellie !

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire
souvenir de moi l'estomac de milord et miladi
Tirconel , la poitrine de M. le maréchal *Keith* ,
les uretères de M. le comte de *Rothembourg*.
Je me flatte que , par un si beau temps , il
n'y aura plus de malade que moi.

L E T T R E C C V I I .

A M. M A R M O N T E L .

A Lunéville , à la cour , 13 de février.

— J'AVAIS bien raison , mon cher ami , de vous
1748. dire que j'espérais beaucoup de ce *Denis* , et
de ne vous point faire de critique. Comptez
que jamais les petits détails n'ajouteront au
succès d'une tragédie ; c'est pour l'impression
qu'il faut être sévère. L'exactitude , la correc-
tion du style , l'élégance continue , voilà ce
qu'il

qu'il faut pour le lecteur; mais l'intérêt et les situations sont tout ce que demande le spectateur. Je vous fais mon compliment avec un plaisir extrême. Voilà votre succès assuré. C'est à présent qu'il faut corriger la pièce; c'est un grand plaisir d'embellir un bon ouvrage. Adieu; je m'intéresserai toute ma vie, bien tendrement, à votre gloire et à tout ce qui vous regarde. — 1748.

L E T T R E C C V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Lunéville, le 14 de février.

MES divins anges, me voici donc à Lunéville! et pourquoi? C'est un homme charmant que le roi *Stanislas*; mais quand on lui joindrait encore le roi *Auguste*, tout gros qu'ils sont, dans une balance, et mes anges dans l'autre, mes anges l'emporteraient.

J'ai toujours été malade, cependant ordonnez; et s'il y a encore des vers à refaire, je tâcherai de me bien porter. M. de *Pont-de-Vesle* et M. de *Choiseul* sont-ils enfin contents de ma reine de Babylone? Comment va leur santé? sont-ils bien gourmands? Oui; et ensuite on

1748. prend de l'eau de tilleul. C'est ainsi, à peu-près, que j'en use depuis quarante ans, disant toujours : j'aurai demain du régime. Mais madame du Châtelet, qui n'en eut jamais, se porte merveilleusement bien; elle vous fait les plus tendres complimens. Je ne fais si elle ne restera point ici tout le mois de février. Pour moi, qui ne suis qu'une petite planète de son tourbillon, je la suis dans son orbite, cahin caha.

Je suis beaucoup plus aise, mon respectable et charmant ami, du succès de *Marmontel*, que je ne serais content de la précipitation avec laquelle les comédiens auraient joué cette *Sémiramis* : elle n'en vaudra que mieux pour attendre. J'aime beaucoup ce *Marmontel*; il me semble qu'il y a de bien bonnes choses à espérer de lui.

J'ai vu jouer ici le *Glorieux* : il a été cruellement massacré, mais la pièce n'a pas laissé de me faire un extrême plaisir. Je suis, plus que jamais, convaincu que c'est un ouvrage égal aux meilleurs de *Molière* pour les mœurs, et supérieur à presque tous pour l'intrigue. *Zaire* a été jouée par des petits garçons et des petites filles, *ex ore infantium*.

Je ne peux donc, mes divins anges, sortir de Paris sans être exilé ! Vos gens de Paris sont de bonnes gens d'avertir les rois et les

ministres qu'ils n'ont qu'à donner des lettres de cachet, et qu'elles feront toujours les très-bien venues. Moi, une lettre à madame la dauphine ! Non assurément. Il est bien vrai que j'ai écrit quelque chose à une princesse qui, après la reine et madame la dauphine, est, dit-on, la plus aimable de l'Europe. Il y a plus d'un an que cette lettre fut écrite, et je n'en avais donné de copie à personne, pas même à vous. Je n'en fais pas assez de cas pour vous la montrer ; mais dites bien, je vous prie, à toutes les trompettes que vous pourrez trouver en votre chemin, que je n'écris point à madame la dauphine. Le grand père de son auguste époux rend ici mon exil prétendu fort agréable.

Il est vrai que j'ai été malade, mais il y a plaisir à l'être chez le roi de Pologne ; il n'y a personne assurément qui ait plus soin de ses malades que lui. On ne peut être meilleur roi et meilleur homme.

Je serai charmé, en revenant auprès de vous, de me trouver confrère de l'auteur du Méchant. Il ne nous donnera point de grammaire ridicule, comme l'abbé *Girard* son devancier ; mais il fera de très-jolis vers, ce qui vaut bien mieux.

Je vous supplie de dire à M. l'abbé de *Bernis* que, s'il m'oublie, je ne l'oublie pas. Est-il

—
1748. déjà dans son palais des Tuileries ? Pour moi, si je ne vivais pas avec madame du Châtelet, je voudrais occuper l'appartement où la belle *Babet* (*) avait ses guirlandes et ses bouquets de fleurs. Madame du Châtelet se trouve si bien ici que je crois qu'elle n'en sortira plus, et je sens que je ne quitterais Lunéville que pour vous. Vous ne sauriez croire, couple adorable, avec quelle respectueuse tendresse je vous suis attaché à vous et aux vôtres.

L E T T R E C C I X.

A M. M A R M O N T E L.

A Lunéville, 15 de février.

J E vous avais déjà écrit, mon cher ami, pour vous dire combien votre succès m'intéresse. J'avais adressé ma lettre chez un marchand de vin. Il doit avoir à présent pour enseigne du laurier au lieu de lierre, quoiqu'on ait dit, *hederâ crescentem ornate poëtam*.

Je reçois votre billet. L'honneur que vous voulez me faire, en est un pour les belles-lettres. Vous faites renaître le temps où les

(*) Nom de société qu'on donnait au cardinal de Bernis.

auteurs adreſſaient leurs ouvrages à leurs amis. —
 Il eût été plus glorieux à *Corneille* de dédier 1748.
Cinna à *Rotrou* qu'au trésorier de l'épargne
Montauron. Je vous avoue que je ſuis bien
 flatté que notre amitié ſoit auſſi publique
 qu'elle eſt ſolide , et je vous remercie ten-
 drement de ce bel exemple que vous donnez
 aux gens de lettres. J'eſpère revenir à Paris
 aſſez à temps pour voir jouer votre pièce ,
 quelque tard que j'y vienne. Comptez que
 tous les agrémens de la cour de Pologne ne
 valent ni l'honneur que vous me faites , ni
 le plaisir que votre réuſſite m'a cauſé. Je vous
 mandais , dans ma dernière lettre , que c'eſt à
 préſent qu'il faut corriger les détails ; c'eſt
 une beſogne aiſée et agréable quand le ſuccès
 eſt confirmé. Adieu , mon cher ami ; il faut
 ſonger à préſent à être de notre académie ;
 c'eſt alors que ma place me deviendra bien
 chère. Je vous embraille de tout mon cœur ,
 et je compte à jamais ſur votre amitié.

1748.

L E T T R E C C X.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL, à *Paris*.

A Lunéville, le 15 de février.

J'AI acquitté votre lettre de change, Madame, le lendemain de sa réception; mais je crains bien de ne vous avoir payé qu'en mauvaise monnaie. L'envie même de vous obéir, ne m'a pu donner du génie. J'ai mon excuse dans le chagrin de savoir que votre santé va mal : comptez que cela est bien capable de me glacer. Vous ne savez peut-être pas, M. d'*Argental* et vous, avec quelle passion je prends la liberté de vous aimer tous deux.

Si j'avais été à Paris, vous auriez arrangé de vos mains la petite guirlande que vous m'aviez ordonnée pour le héros de la Flandre et des filles, et vous auriez donné à l'ouvrage la grâce convenable. Mais aussi pourquoi moi, quand vous avez la grosse et brillante *Babet* dont les fleurs sont si fraîches? les miennes sont fanées, mes divins anges, et je deviens, pour mon malheur, plus raisonneur et plus historiographe que jamais; mais enfin, il y

a remède à tout , et *Babet* est là pour mettre quelques roses à la place de mes vieux pavots. Vous n'avez qu'à ordonner. 1748.

Mon prétendu exil ferait bien doux ici , si je n'étais pas trop loin de mes anges. En vérité , ce séjour-ci est délicieux ; c'est un château enchanté dont le maître fait les honneurs. Madame *du Châtelet* a trouvé le secret d'y jouer *Iffé* trois fois sur un très-beau théâtre , et *Iffé* a fort réuffi. La troupe du roi m'a donné *Méropé*. Croiriez-vous , Madame , qu'on y a pleuré tout comme à Paris ? Et moi qui vous parle , je me suis oublié au point d'y pleurer comme un autre.

On va tous les jours dans un kiosque , ou d'un palais dans une cabane ; et par-tout des fêtes et de la liberté. Je crois que madame *du Châtelet* passerait ici sa vie ; mais moi , qui préfère la vie unie et les charmes de l'amitié à toutes les fêtes , j'ai grande envie de revenir dans votre cour.

Si M. d'*Argental* voit *Marmontel* , il me fera le plus sensible plaisir de lui dire combien je suis touché de l'honneur qu'il me fait. J'ai écrit à mon ami *Marmontel* , il y a plus de dix jours , pour le remercier ; j'ai accepté , tout franchement et sans aucune modestie , un honneur qui m'est très-précieux , et qui , à mon sens , rejaillit sur les belles-lettres. Je

—
1748. trouve cent fois plus convenable et plus beau de dédier son ouvrage à son ami et à son confrère, qu'à un prince. Il y a long-temps que j'aurais dédié une tragédie à *Crébillon*, s'il avait été un homme comme un autre. C'est un monument élevé aux lettres et à l'amitié. Je compte que M. d'*Argental* approuvera cette démarche de *Marmontel*, et que même il l'y encouragera.

Adieu, vous deux qui êtes pour moi si respectables, et qui faites le charme de la société. Ne m'oubliez pas, je vous en conjure, auprès de monsieur votre frère, ni auprès de M. de *Choiseul* et de vos amis.

L E T T R E C C X I.

A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, juin.

J E vous fais mon compliment, mon cher ami, sur votre emploi (*), et sur l'épître à *Manon*. Je souhaite que l'un fasse votre fortune, comme je suis sûr que l'autre doit vous faire de la réputation. Il y a des vers charmans, et en grand nombre; mais vous êtes trop

(*) La correspondance littéraire du roi de Prusse.

aimable

aimable pour n'être pas toujours un franc
pareilleux. —
1748.

Je vais partir avec un joli viatique ; vos vers égayeront mon imagination : je suis vieux et malade , je n'ai plus d'autre plaisir que de m'intéresser à ceux de mes amis. Les *Manon* sont bien heureuses d'avoir des amans et des poètes comme vous. Je ne vous envie point *Manon* , mais je vous envie les princes de *Virtemberg*. Je pars sans avoir pu leur faire ma cour : peut-être , à leur retour , ils passeront chez le roi de Pologne en Lorraine. Il me semble que c'est leur chemin ; en ce cas , je réparerais la sottise que j'ai eue d'être malade , au lieu de leur rendre mes respects. Je vous prie de me mettre à leurs pieds.

Si M. de *Montaulieu* est celui que j'ai vu à Berlin et à Bareith , je pars désespéré de ne l'avoir point revu.

Adieu, mon cher d'*Arnaud* ; entre les princes et les *Manon*, n'oubliez pas *Voltaire*. Adieu.

1748.

L E T T R E C C X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

JE n'ai point écrit à mes anges , depuis qu'ils m'ont abandonné. Je suis livré aux mauvais génies. Buvez vos eaux tranquillement, charmans malades ; pour moi j'avale bien des calices. Il faut d'abord que vous fachiez que je ne fais plus où j'en suis quand vous ne me tenez plus par la lisière. Il y a grande apparence qu'on ne pourra venir à bout de Sémiramis que quand vous y ferez. Comment voulez-vous que je fasse quelque chose de bien , et que je réuffisse fans vous ? D'ailleurs , me voilà , outre mes coliques , attaqué d'une édition en douze volumes qu'on vend à Paris sous mon nom , remplie de sottises à déshonorer , et d'impiétés à faire brûler son homme. Les Français me persécutent sur terre , les Anglais me pillent sur mer.

Ah ! pour Sémiramis quel temps choisissez-vous ?

Il y a plus que tout cela , mes adorables anges. Madame *du Châtelet* a essuyé mille contre-temps horribles sur ce commandement de

Lorraine. Il a fallu livrer des combats, et j'ai fait cette campagne avec elle. Elle a gagné la bataille, mais la guerre dure encore. Il faut qu'elle aille dans quelque temps à Commerci. Je vais donc aussi à Commerci; et Sémiramis que deviendra-t-elle? On ne peut rien faire sans vous. Buvez, mes anges, buvez; que madame d'*Argental* revienne aussi rebondie que l'abbé de *Bernis*! que M. de *Choiseul* (*) rapporte le meilleur estomac du royaume!

Pour vous, mon cher et respectable ami, qui dînez et soupez, et qui n'êtes aux eaux que pour votre plaisir, revenez comme vous y êtes allé; mais, mon Dieu, comment faites-vous dans un pays où on ne peut pas toujours sortir de chez soi à quatre heures? comment vous passez-vous d'opéra et de comédie? Je ne fais nulle nouvelle. Tout est tranquille dans l'Europe, tout l'est encore plus à Versailles. Monsieur le grand prieur n'est pas mort. Les prières des agonisans lui ont fait beaucoup de bien.

On vous aura sans doute mandé que le diable a paru dans la rue du Four, et qu'on l'a mis en prison. La rue du Four n'est pas philosophe. Pour moi, j'ai le diable dans les entrailles, et mes anges dans le cœur.

(*) Le comte de *Choiseul*, depuis duc de *Praslin*.

— Adieu , Madame ; adieu , Messieurs ; quand
1748. pourrai-je avoir le bonheur de vous revoir ?
Mille tendres respects.

L E T T R E C C X I I I .

A U M E M E .

A Commerci , 27 de juin.

JE pars demain ; je me rapproche d'environ soixante lieues de mon cher et respectable ami. M. l'abbé de *Chauvelin* peut vous dire des nouvelles d'une répétition de *Sémiramis* , les rôles à la main. Tout ce que je désire , c'est que la première représentation aille aussi bien. Ils ne répétèrent pas *Méropé* avec tant de chaleur. Ils m'ont fait pleurer ; ils m'ont fait frissonner. *Sarrazin* a joué mieux que *Baron* ; mademoiselle *Duménil* s'est surpassée , &c. Si *la Noue* n'est pas froid , la pièce sera bien chaude. Elle demande un très-grand appareil. J'ai écrit à M. le duc de *Fleuri* , à madame de *Pompadour*. Il nous faut les secours du roi ; mais , mon ange , il nous faut le vôtre. Ecrivez bien fortement à M. le duc d'*Aumont* ; mais surtout revenez au plus vite protéger votre ouvrage , et recevoir la fête que je vous donne. Les acteurs seront prêts avant quinze jours.

Encore une fois , s'ils jouent comme ils ont répété , M. *Romancau* leur fera de bonnes recettes. J'ignore encore si je pourrai voir les premières représentations , mais vous les verrez. C'est pour vous qu'on joue *Sémiramis*. Portez-vous donc bien , tous mes anges ; revenez gros et gras à Paris , et faites réussir votre fête. 1748.

Vraiment j'ai bien suivi votre conseil pour cette infame édition. Les magistrats s'en mêlent , et moi je ne songe qu'à vous plaire. Adieu , Madame ; adieu , Messieurs ; tâchez de me prendre en repassant. Mille tendres respects.

L E T T R E C C X I V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , à Paris.

A Commerci , ce 19 de juillet.

VOULEZ-VOUS bien permettre , Monsieur , que je prenne la liberté de vous adresser un gros paquet pour M. le comte de *Maillebois*. Ceci est du ressort de l'historiographie.

Il me paraît , par tous les mémoires qui me font passés par les mains , que M. le maréchal de *Maillebois* s'est toujours très-bien conduit , quoiqu'il n'ait pas été heureux. Je crois que le premier devoir d'un historien est de faire

— voir combien la fortune a souvent tort, com-
 1748. bien les mesures les plus justes, les meilleures intentions, les services les plus réels, ont souvent une destinée défagréable. Bien d'honnêtes gens sont traités par la fortune comme je le suis par la nature; je fais l'impossible pour avoir de la santé, et je ne puis en venir à bout.

Mé voici dans un beau palais, avec la plus grande liberté (et pourtant chez un roi), avec toutes mes paperasses d'historiographe, avec madame *du Châtelet*; et avec tout cela je suis un des plus malheureux êtres pensans qui soient dans la nature. Je vous trouve heureux si vous vous portez bien : *Hoc est enim omnis homo.*

Est-il vrai que mon illustre confrère va incessamment porter ses grâces chez les Suisses? Je n'ai fait que l'entrevoir depuis qu'il est marié et ambassadeur. Ma détestable santé m'a empêché de faire ma cour au père et au fils : on m'a empaqueté pour Commerci, et j'y suis agonisant comme à Paris. M'y voici avec le regret d'être éloigné de vous, sans avoir pu profiter de votre commerce délicieux, et des bontés que vous avez pour moi. Laissez-moi toujours, je vous en prie, l'espérance de passer les dernières années de ma vie dans votre société. Il faut finir ses jours comme

on les a commencés. Il y a tantôt quarante-
cinq ans que je me compte parmi vos attachés : 1748.
il ne faut pas se féparer pour rien.

Adieu , Monfieur ; je voudrais être au-
deffus des maux comme vous êtes au-deffus
des places ; mais on peut être fort heureux fans
tracasseries politiques , et on ne peut l'être
fans estomac. Comptez qu'il n'y a point de
malade qui vous soit plus tendrement et plus
respectueusement dévoué que *Voltaire*.

L E T T R E C C X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Commerci, le 2 d'auguste.

PLUS de Cirey , mes chers anges. Madame
du Châtelet joue le Double veuvage et l'opéra.
On ne peut se soustraire un moment à ces
importantes occupations. Nous avons repré-
senté au roi de Pologne , comme de raison ,
qu'il faut tout quitter pour M. et madame
d'Argental. Il a bien été obligé d'en convenir ;
mais il est jaloux , et il veut que vous préférerez
Commerci à Cirey. Il m'ordonne de vous
prier de sa part de venir le voir. Vous ferez
bien à votre aise ; il vous fera bonne chère ;
c'est le seigneur de château qui fait assurément

— le mieux les honneurs de chez lui. Vous
 1748. verrez son pavillon avec des colonnes d'eau. Vous aurez l'opéra ou la comédie le jour que vous viendrez. Je vois déjà votre philosophie effarouchée ; mais , si vous avez quelque idée du roi de Pologne , elle doit s'appriivoiser. Cela ferait charmant ; c'est votre chemin le plus court ; et , si vous voulez m'avertir de votre arrivée , le roi vous enverra probablement un relais , et vous en donnera un autre pour le retour. Votre voyage ne fera pas retardé d'un seul jour. Vous ferez les maîtres absolus du temps ; vous arriyerez à Paris le jour que vous aurez réfolu d'y arriver. Voyez ce que vous pouvez faire pour nous. Je vais écrire à M. le duc d'*Aumont* pour le remercier ; mais je vous remercierai bien davantage si vous venez. A propos , on dit que la paix pourrait bien être publiée à la fin de ce mois ; cela pourrait fournir quelques spectateurs de plus à *Sémiramis*. Je commence à avoir grand-peur. Je ne ferai rassuré que quand vous serez à Paris. Si elle était jouée sans vous , mon malheur serait sûr. Mes adorables anges , venez raisonner de tout cela à *Commerci*. Bonsoir. Madame *du Châtelet* joint ses prières aux miennes. Refuserez-vous les rois et l'amitié ?

Mille tendres respects à vous deux.

A U M E M E.

A Lunéville, 15 d'auguste.

SOUFFRIREZ-VOUS, mon ange gardien, qu'on habille notre ombre de noir, et qu'on lui donne un crêpe comme dans le Double veuvage? Mon idée à moi, c'est qu'elle soit toute blanche, portant cuirasse dorée, sceptre à la main et couronne en tête. En fait d'ombre, il m'en faut croire; car j'ai l'honneur de l'être un peu, et je le suis plus que jamais. Je me flatte que madame d'*Argental* ne l'est pas, et qu'elle a rapporté des eaux cette fanté brillante, ou du moins ce tour de fanté que je lui ai connu. Nous voici actuellement à Lunéville; je pourrai bien venir vous faire ma cour à tous deux, et vous remercier si vous faites la fortune de Sémiramis.

Votre substitut, l'abbé de *Chauvelin*, me mande que le roi donne une décoration magnifique: chargez-vous, s'il vous plaît, de la plus grande partie de la reconnaissance, car tout cela se fait pour vous; mais n'allons pas être sifflés avec une dépense royale, et qu'on ne dise pas:

— Le faste de votre dépense
1748. N'a point pu réparer l'extrême impertinence, &c.

Cette petite distinction va mettre contre moi tout le peuple d'auteurs ; et , si je suis sifflé , je n'oserai jamais me présenter devant M. et madame d'*Argental* , ni devant le roi. Il n'y a que votre présence , à la première représentation , qui puisse me rassurer. Vous savez que la fête est pour vous. Je n'y ferai pas , mais vous y ferez. Cela vaut bien mieux.

Adieu , adorables créatures.

LET T R E C C X V I I .

A U M E M E .

A Châlons , ce 12 de septembre.

JE ne peux vous écrire de ma main , mes divins anges ; j'ai la fièvre bien ferré à Châlons ; je ne fais plus quand je pourrai partir.

On s'est bien plus pressé , ce me semble , de lire *Catilina* que de le faire ; mais faudra-t-il que mon ami *Marmontel* pâtisse de mon impatience , et qu'on ne reprenne pas son pauvre *Denis* dont il a besoin ? Ce serait une extrême injustice , et mes anges ne le souffriront pas. *Prault* n'est-il pas venu la gueule enfarinée ? n'a-t-il pas bien envie d'imprimer *Sémiramis* ?

mais ne faut-il pas tenir le bec de *Prault* dans l'eau, afin de prévenir les éditions subreptices dont on me menace continuellement. 1748.

Joue-t-on *Sémiramis* les mercredis et lesamedis seulement, dans l'effroyable difette de monde où l'on est à Paris ? la laisse-t-on aller jusqu'à Fontainebleau ?

Au reste, vous parlez de *Zadig* comme si j'y avais part ; mais, pourquoi moi ? pourquoi me nomme-t-on ? Je ne veux avoir rien à démêler avec les romans.

J'ai bien l'air d'être ici malade quelques jours. Vous veillez sur moi, mes anges, de loin comme de près. Je vais mettre un *V* au bas de cette lettre ; c'est tout ce que je puis faire, car je n'en peux plus. *V*.

LET T R E C C X V I I I .

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, 4 d'octobre.

J'AI senti, Madame mon ange, ce que c'est que la jalousie. J'ai trouvé un M. de *Verdun*, qui m'a dit du premier bond : J'ai reçu une lettre de madame d'*Argental*. C'est donc

— un heureux homme que ce M. de *Verdun* ?
 1748. Eh bien , Madame , si je n'ai pas eu le bonheur dont il se vante , j'ai la consolation de vous écrire. Je vous soupçonne d'être à Paris. M. d'*Argental* est , dit-il , à Guiscard ; mais , où est Guiscard ? Voici , Madame , une lettre pour cet ange-là , et je vous foudrains tout ce que je lui écris. Je ne fais pas plus où adresser ma lettre pour l'abbé de *Bernis* ; permettez que je la mette dans votre paquet. Je ne m'attendais pas à ce nouveau trait de la calomnie ; mais , qui plume a , guerre a. Le loyer de nous autres , pauvres diables de victimes publiques , c'est d'être honnis et persécutés. Je pardonne à l'envie ; elle a raison de me croire heureux ; elle fait l'amitié dont vous m'honorez. Si je m'avise de donner jamais une pièce qui ait du succès , je serai infailliblement lapidé. On s'attend ici à une prompte publication de la paix. Paris fera plus méchant et plus frivole que jamais. Si deux ou trois personnes ne soutenaient le bon goût , nous dégringolerions dans la barbarie. Songez à votre santé , Madame ; je veux vous retrouver avec un appétit dévorant. Je compte vous faire ma cour à Noël. C'est bien tard ; mon cœur me le dit. Je vous supplie de détruire , dans l'esprit de M. l'abbé de *Bernis* , la ridicule calomnie que je trouve

encore plus défagréable que ridicule ; c'est l'homme du monde dont je crois mériter le mieux l'amitié , et il s'en faut bien que j'aye rien à me reprocher sur son compte. Permettez-moi , en vous renouvelant mes plus tendres respects , de les présenter à M. de *Pont-de-Vesle* et à M. de *Choiseul*. Madame du *Châtelet* , qui joue ou l'opéra , ou la comédie , ou la comète , vous fait mille complimens.

1748.

L E T T R E C C X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Malgrange , 4 d'octobre.

MON cher et respectable ami , voici bien des points sur lesquels j'ai à vous remercier et à vous répondre.

A l'égard des comédiens , *Sarrazin* m'a parlé avec beaucoup plus que de l'indécence , quand je l'ai prié , au nom du public , de mettre dans son jeu plus d'ame et plus de dignité. Il y en a quatre ou cinq qui me refusent le salut , pour les avoir fait paraître en qualité d'assistans. *La Noue* a déclamé contre la pièce , beaucoup plus haut qu'il n'a déclamé son rôle. En un mot , je n'ai essuyé d'eux que de l'ingratitude et de l'insolence. Permettez , je vous en prie ,

— 1748. que je ne sacrifie rien de mes droits pour des gens qui ne m'en sauraient aucun gré, et qui en sont indignes de toutes façons. Je ne prétends pas hasarder d'offenser l'amour propre de mademoiselle *Duménil*, de mademoiselle *Clairon* et de *Grandval*. Quelques galanteries, données à propos, ne les fâcheront pas. Le chevalier de *Mouhi* et d'autres ne doivent pas être oubliés. Qui oblige un corps, n'oblige personne. On ne peut s'adresser qu'aux particuliers qui le méritent.

A l'égard de la pièce, je vous jure que je la travaillerai pour la reprise avec le peu de génie que je peux avoir, et avec beaucoup de soin. Il est triste qu'on la joue à Fontainebleau, parce que le théâtre est impraticable; mais si on la joue, je vous supplie d'engager M. le duc d'*Aumont* à ne pas faire mettre de lustres sur le théâtre: nous avons ici l'expérience que le théâtre peut être très-bien éclairé avec des bougies en grand nombre, et des reflets dans les coulisses. Il ne s'agirait, pour exécuter la nuit absolument nécessaire au troisième acte, que d'avoir quatre hommes chargés d'éteindre les bougies dans les coulisses, tandis qu'on abaisserait les lampions du devant du théâtre.

J'en ai écrit à M. de *Cindré*, mais c'est de M. le duc d'*Aumont* que j'attends toute sorte

de protection grande et petite , et c'est à vous —
 que je la devrai , à vous à qui je dois tout , 1748.
 et dont l'amitié est si active , si indulgente et
 si inaltérable.

Je reviens à l'abominable calomnie par laquelle on m'a voulu brouiller avec M. l'abbé de *Bernis* ; elle vient d'un homme (*) qui m'a fait depuis long-temps l'honneur d'être jaloux de moi , je ne fais pas pourquoi , et qui n'aime pas l'abbé de *Bernis* (je fais bien pourquoi) parce qu'il veut plaire , et que l'abbé de *Bernis* plaît. Je ne nomme personne , je ne veux me plaindre de personne ; je vis dans une cour charmante et tranquille , où toute tracasserie est ignorée ; mais je serais pénétré de douleur que M. l'abbé de *Bernis* me crût capable d'avoir dit une parole indiscrete sur son compte. Je lui écris ; mais ne sachant où adresser ma lettre , je prends la liberté de la mettre dans votre paquet que j'adresse à Paris à madame d'*Argental*. Adieu , divin ami , mon cher ange gardien ; je vous apporterai , à mon retour , de quoi vous amuser.

(*) *Piron*.

1748.

L E T T R E C C X X.

A U M E M E , à *Paris*.

A Commerci , le 10 d'octobre.

OUI , respectable et divin ami ; oui , ame charmante , il faudrait que je partisse tout à l'heure , mais pour venir vous embrasser et vous remercier. Je suis ici assez malade , et très-nécessaire aux affaires de madame *du Châtelet*. Voici ce que j'ai fait sur votre lettre.

J'étais dans ma chambre , malingre , et j'ai fait dire au roi de Pologne que je le suppliais de permettre que j'eusse l'honneur de lui parler en particulier. Il est monté sur le champ chez moi. Il permet que j'écrive à la reine sa fille une lettre. Elle est faite , et il la trouve très-touchante. Il en écrit une très-forte , et il se charge de la mienne. Ce n'est pas tout , j'écris à madame de *Pompadour* , et je lui fais parler par M. de *Montmartel*.

J'écris à madame d'*Aiguillon* , et j'offre une chandelle à M. de *Maurepas*. J'intéresse la piété de la duchesse de *Villars* , la bonté de madame de *Luynes* , la facilité bienfaisante du président *Hénault* que je vous prie d'encourager. Je presse M. le duc de *Fleuri* ; je représente fortement et sans me commettre , à M. le duc de

Gèvres ,

Gèvres, des raisons sans réplique, et je ne crains pas qu'il montre ma lettre qu'il montrera; je me fers de toutes les raisons, de tous les motifs, et je mets surtout ma confiance en vous. Je suis bien sûr que vous échaufferez M. le duc d'*Aumont*; qu'il ne souffrira pas que les scandales, qu'il a réprimés pendant six ans, se renouvellent contre moi, et qu'il soutiendra son autorité dans une cause si juste; qu'il engagera M. le duc de *Fleuri* à ne pas abandonner la sienne, et à ne pas souffrir l'avilissement des beaux arts et d'un officier du roi, dans l'affront qu'on veut faire à un ouvrage honoré des bienfaits du roi même.

Mes anges, engagez M. l'abbé de *Bernis* à ne pas abandonner son confrère, à ne pas souffrir un opprobre qui avilit l'académie, à écrire fortement de son côté à madame de *Pompadour*; c'est ce que j'espère de son cœur et de son esprit; et ma reconnaissance sera aussi longue que ma vie. Au reste, je pense que peut-être une des meilleures réponses que je puisse employer, est dans les amples corrections que je vous envoie pour *Sémiramis*. J'en ai fait faire une copie générale pour mademoiselle *Duménil*, qu'elle donnera à *Minet*, et une copie particulière pour chaque acteur. Si vous êtes content, vous et votre aréopage,

— je me flatte que vous ajouterez à toutes vos
1748. bontés celle d'envoyer le paquet à mademoi-
selle *Duménil* à Fontainebleau. J'attends votre
arrêt.

A l'égard de l'histoire de ma vie dont on me menace en Hollande, je vais faire les démarches nécessaires. Je ne laisse pas d'avoir des amis auprès du *stathouder*; mais si je ne réussis pas, je mettrai ces deux beaux volumes à côté de *Frétilon*, et la canaille ne troublera pas mon bonheur. Des amis tels que vous font une belle consolation. Le bénéfice l'emporte sur les charges. Mon cher ange, cultivons les lettres jusqu'au tombeau, méritons l'envie et méprisons-la, en faisant pourtant ce qu'il faut pour la réprimer. Adieu, maison charmante où habitent la vertu, l'esprit et la bonté du cœur. Adieu, vous tous qui foupez; moi, qui dîne, je suis bien indigne de vous. Ah, M. de *Pont-de-Vesle*! oubliez-vous mes moyeux?

O anges! j'ajoute que je ne doute pas que M. le duc d'*Aumont* ne soit indigné qu'on vilipende un ouvrage que j'ai donné pour lui comme pour vous, que j'ai fait pour lui, pour le roi, et dans la sécurité d'être à l'abri de l'infame parodie. Il faut qu'il combatte comme un lion, et qu'il l'emporte. Représentez-

fentez-lui tout cela avec cette éloquence persuasive que vous avez.

 1748.

J'ai écrit à M. *Berrier*. Madame *du Châtelet* doit vous écrire ; elle vous fait les plus tendres complimens. Comme notre cour est un peu voyageuse, je vous prie d'adresser vos ordres à la cour du roi de Pologne, en Lorraine. On ne laissera pas de la trouver.

P. S. Je ferais très-fâché de passer pour l'auteur de *Zadig*, qu'on veut décrier par les interprétations les plus odieuses, et qu'on ose accuser de contenir des dogmes téméraires contre notre sainte religion. Voyez quelle apparence !

Mademoiselle *Quinault*, *Quinault-comique*, ne cesse de dire que j'en suis l'auteur. Comme elle n'y voit rien de mal, elle le dit sans croire me nuire ; mais les coquins, qui veulent y voir du mal, en abusent. Ne pourriez-vous pas étendre vos ailes d'ange gardien jusque sur le bout de la langue de mademoiselle *Quinault*, et lui dire ou lui faire dire que ces bruits sont capables de me porter un très-grand préjudice ? Il faut que vous me défendiez à droite et à gauche. J'attends mille fois plus de vous et de vos amis que de tout ce que je pourrais faire à Fontainebleau. Ma présence, encore une fois, irriterait l'envie

— 1748. qui aimerait bien mieux me bleffer de près que de loin. Le mieux qu'on puisse faire, quand les hommes sont déchaînés, c'est de se tenir à l'écart. Je vous reverrai avant Noël, aimables soupeurs et preneurs de lait. Conservez-moi une amitié précieuse, qui console de tous les chagrins, et qui augmente tous les plaisirs.

L E T T R E C C X X I.

A U M E M E.

Ce 11 d'octobre.

BELLES ames, ces représentations si justes, jointes à la chaleur de vos bons offices et aux mesures que je prends, me donnent lieu d'espérer qu'on parviendra à prévenir l'infamie avec laquelle on veut déshonorer la scène française, la seule digne en Europe d'être protégée. Continuez, mon cher et respectable ami, à défendre ce que vous avez fait réussir; triomphez de la plus lâche cabale que l'on ait suscitée depuis Phèdre. Vous ferez beaucoup plus que moi-même. Ma présence animerait mes ennemis qui voudraient me rendre témoin de l'opprobre qu'ils ont machiné, et, si je ne réussissais pas à faire défendre leur malheureuse satire, je ne serais venu que pour

réjouir leur malignité, et pour leur amener leur victime. Je me flatte toujours que M. l'abbé de *Bernis* ne vous refusera pas d'appuyer mes prières auprès de madame de *Pompadour*, et qu'il se déclarera avec force contre les misérables parodies, qu'il regarde comme la honte de notre nation. 1748.

Encore une fois, le soin que je prends de rendre *Sémiramis* moins indigne du public éclairé, est ma meilleure réponse, est ma meilleure manœuvre. Bien faire et être secondé par vous, voilà mon évangile. Adieu, mes chers anges, qui présidez à ma *Babylone*. L'envie a raison de vouloir me perdre, votre amitié me rend trop heureux.

Ce 12 d'octobre.

Je fais une réflexion. Si la fureur de la cabale, et le plaisir malin attaché à l'humiliation de son prochain, l'emportent sur tant de justes raisons ; si on s'obstine à jouer l'infamie à la cour, M. le duc d'*Aumont*, qui assurément doit en être mortifié, ne peut-il pas différer la représentation de *Sémiramis* ? ne pouvez-vous pas même engager très-aisément mademoiselle *Duménil* à exiger de ses camarades un long délai fondé sur cent vers nouvellement corrigés, qu'il faut apprendre ? la disposition

— 1748. d'un mot de M. d'*Argental*. Je ne peux répondre à présent que par les plus tendres remerciemens. Je n'épargnerai point assurément mes peines pour mériter des bontés si continues , si vives et si encourageantes. J'avais encore, par la dernière poste , envoyé de la Malgrange quelques rogatons ; mais tenons tout cela pour non avenu , et attendons qu'après avoir travaillé à tête reposée , je vienne travailler sous vos yeux à Paris , vers le milieu de décembre. Les travaux les plus difficiles deviennent des plaisirs quand on a pour critiques des amis si tendres et si éclairés.

Madame *du Châtelet* vous fait mille tendres complimens , et moi j'attends des moyeux. Cela est bien autrement intéressant que *Sémiramis*. Or , dites-moi , respectable ami , si vous êtes content de mon procédé avec monsieur l'abbé de *Bernis* ? Daignez-vous faire usage des mémoires dont je vous ai affiné ? Pardonnez-moi mes vers , mes mémoires , mes fatigantes importunités ; je travaille à mériter d'être toujours gardé par vous ; je ne fais si j'en ferai digne. Adieu , tous les chers anges gardiens.

LETTRE

L E T T R E C C X X I I I .

1748.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 23 d'octobre.

VOICI, mon cher et respectable ami, un gros paquet de Babylone ; mais, à présent, le point essentiel est d'empêcher la parodie à la ville comme à la cour. J'ai lieu de penser que M. de *Montmartel* m'ayant écrit de la part de madame de *Pompadour*, et m'ayant redit ses propres paroles : „ Que le roi était bien „ éloigné de vouloir me faire la moindre peine, „ et que la parodie ne ferait certainement „ point jouée ; „ j'ai lieu, dis-je, de me flatter que cette proscription d'un abus aussi pernicieux est pour Paris comme pour Versailles.

Je vais écrire dans cet esprit à M. *Berrier* ; et l'ordre du roi, à Fontainebleau, fera pour lui un nouveau motif de me marquer sa bienveillance, et une nouvelle facilité de se faire entendre aux personnes qui pourraient favoriser encore la cabale qui s'est élevée contre moi. Je suis fâché que M. le duc d'*Aumont* soit le seul qui ne réponde point à mes lettres, mais je n'en compte pas moins sur sa fermeté et sur la chaleur de ses bons offices, animée par votre amitié. Je vous prie de m'instruire

— sur tout ce qui se passe de cette affaire qui
1748. m'est devenue très-essentielle.

La reine m'a fait écrire, par madame de *Luynes*, que les parodies étaient d'usage, et qu'on avait travesti *Virgile*. Je réponds que ce n'est pas un compatriote de *Virgile* qui a fait l'*Enéide* travestie, que les Romains en étaient incapables; que si on avait récité une *Enéide* burlesque à *Auguste* et à *Octavie*, *Virgile* en aurait été indigné; que cette sottise était réservée à notre nation long-temps grossière et toujours frivole; qu'on a trompé la reine quand on lui a dit que les parodies étaient encore d'usage; qu'il y a cinq ans qu'elles sont défendues; que le théâtre français entre dans l'éducation de tous les princes de l'Europe, et que *Gilles* et *Pierrot* ne sont pas faits pour former l'esprit des descendants de *S^t Louis*.

Au reste, si j'ai écrit une capucinade, c'est à une capucine.

Voici, mon divin ange, une autre grâce que je vous demande, c'est de savoir au juste et au plus vite de mademoiselle *Quinault* de quel remède elle s'est servie pour faire passer un énorme goître dont elle s'est dé faite. Il y a ici une dame, beaucoup plus jolie qu'elle, qui a un cou extrêmement affligé de cette maladie, et vous rendriez un grand service à elle et à ses amans de nous envoyer la joyeuse

recette de la demoiselle *Quinault*. Ajoutez —
cette grâce à tant d'autres bontés. Et mes 1748.
moyeux ! ah, M. de *Pont-de-Veste*, mes moyeux !

Ce 24.

Le roi de Pologne , qui avait envoyé ma lettre à la reine , et qui en était très-content , a été fort piqué que nos adverfaires aient prévalu auprès de la reine , et que ce ne soit pas elle à qui j'aye l'obligation de la suppression de l'infamie. Les mêmes gens qui avaient fait la calomnie sur *Zadig* , ont continué sous main leurs bons offices , et le roi de Pologne en est très-instruit. Dites cela à l'abbé de *Bernis* , et qu'il écrive à madame de *Pompadour* pour la suppression de l'infamie , à la ville comme à la cour.

LET TRE C C X X I V.

A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, 25 d'octobre.

MON cher ami , votre lettre sans date me dit que vous m'aimez toujours , et cela ne m'apprend rien : j'ai toujours compté sur un cœur comme le vôtre. Elle m'apprend que

— 1748. messeigneurs les princes de *Virtemberg* m'honorent de leur souvenir. Je vous prie de leur présenter mes profonds respects et mes tendres remercîmens , et de ne pas oublier M. de *Montaulieu*.

Il est vrai que je n'écris guère au roi de Prusse. J'attends que j'aye mis *Sémiramis* au point d'être moins indigne de lui être envoyée ; j'y ai fait plus de deux cents vers à Lunéville. Il y a quelques années que j'envoyai à sa Majesté l'esquisse de cette pièce ; j'en suis très-honteux et très-fâché. Ce n'est pas un homme à qui on doit présenter des choses informes ; c'est un juge qui me fait trembler. Personne sur la terre n'a plus d'esprit et plus de goût , et c'est pour lui principalement que je travaille. Je ne croyais pas pouvoir passer ma vie auprès d'un autre roi que lui , mais ma déplorable santé a encore plus besoin des eaux de *Plombières* que de la cour de Lunéville. Je compte aller à Paris au mois de décembre , et vous y embrasser. Si vous n'étiez pas aussi paresseux qu'aimable , je vous prierais de me mander quelques nouvelles de notre pauvre littérature française. Je vous exhorterai toujours à faire usage de votre esprit pour établir votre fortune. Il n'y a rien que je ne fasse pour vous prouver combien la douceur de vos mœurs , votre goût et vos premières productions m'ont

donné d'espérances sur vous. Je suis très-fâché
de vous avoir été jusqu'ici bien inutile.

1748.

VOLTAIRE.

Sans compliment et sans cérémonie.

L E T T R E C C X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 30 d'octobre.

JE reçois la lettre de mon cher ange, du 18. Vous me dites, mon cher et respectable ami, que la prétention de M. de *Maurepas* est insoutenable; mais savez-vous qu'en réponse à la lettre la plus respectueuse, la plus fourmife et la plus tendre, il m'a mandé sèchement et durement qu'on jouerait la parodie à Paris, et que tout ce qu'on pouvait faire pour moi, était d'attendre la suite des premières représentations de ma pièce. Or, cette suite de premières représentations pouvant être regardée comme finie, on peut conclure de la lettre de M. de *Maurepas* que les italiens sont actuellement en droit de me bafouer; et s'ils ne le font pas, c'est qu'ils infectent encore Fontainebleau de leurs misérables farces faites pour la cour et pour la canaille.

M. le duc de *Gèvres* m'a mandé que les

— 1748. premiers gentilshommes de la chambre ne se mélaient pas des pièces qu'on joue à Paris. En effet, la permission de représenter tel ou tel ouvrage a toujours été dévolue à la police; et peut-être tout ce que peut faire un premier gentilhomme de la chambre, c'est de faire servir son autorité à intimider des faquins qui joueraient une pièce malgré eux, et à se faire obéir plutôt par menace que par droit.

Cependant, ce que vous me mandez, et la confiance extrême que j'ai en vous, me font suspendre mes démarches. J'allais envoyer une lettre très-forte à madame de *Pompadour*, et même un placet au roi qui n'est pas assurément content à présent de celui qui me persécute. Je supprime tout cela, et je ne m'adresserai au maître que quand je serai abandonné d'ailleurs; mais j'ai besoin de savoir à quoi je dois m'en tenir, et jusqu'à quel point s'étendent les bontés et l'autorité de M. le duc de *Fleuri* et de M. le duc d'*Aumont*. Je vous demande en grâce d'écrire sur cela promptement à M. le duc d'*Aumont*, et de me donner la réponse la plus positive, sur laquelle je prendrai mes mesures. Je serais très-aise de ne pas importuner le roi pour de pareilles sottises, et que la fermeté de M. d'*Aumont* m'épargnât cet embarras; mais s'il y a la moindre indécision du côté des premiers gentilshommes de la

chambre, vous sentez bien que je ne dois rien épargner, et que je ne dois pas en avoir le démenti. — 1748.

Vous devez avoir reçu un gros paquet par M. de la Reynière. En voici un autre qui n'est pas de la même espèce. Je vous prie de donner au digne coadjuteur un panégyrique; je devrais faire le sien.

Il y en a un aussi pour l'abbé de Bernis. Je n'ai point reçu la lettre dont vous m'aviez flatté de sa part; mais j'espère que, s'il est nécessaire, vous l'encouragerez à écrire bien pathétiquement à madame de Pompadour, contre les parodies en général, et contre celle de Sémiramis en particulier. Madame de Pompadour est très-disposée à me favoriser, mais il ne faut rien négliger.

Madame du Châtelet promet plus qu'elle ne peut, en parlant d'un voyage prochain. Je le voudrais, mais je prévois qu'il faudra attendre près d'un mois.

Je travaille sous terre pour *Mouhi*; je vous prie de le lui dire. Grand merci des moyeux. Adieu, mes très-aimables anges.

1748.

L E T T R E C C X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de novembre.

MAIS mes anges sont donc au diable? Que deviendrai-je? Je n'ai point de leurs nouvelles. Il est trois heures après minuit; je reprends Sémiramis en sous-œuvre; je corrige par-tout, selon que le cœur m'en dit. *Spiritus flat ubi vult.*

J'ai été confondu d'une lettre par laquelle M. le duc de *Fleuri* me marque qu'il a donné ordre qu'on ne jouât la fottife italienne qu'après que Sémiramis aurait été jouée à Fontainebleau. C'est encore pis que la lettre de M. de *Maurepas*. J'en rends compte à M. le duc d'*Aumont*, et je lui demande qu'au moins, si on persiste à renouveler contre moi le scandale des parodies, on attende, pour jouer la farce des italiens, que les premières représentations des français soient épuisées; il me semble qu'on en ufait ainsi quand les parodies avaient lieu, et il n'y a rien de plus juste. Les premières représentations de Sémiramis n'ont été interrompues que par le voyage de Fontainebleau, et ne doivent être censées finies qu'après la reprise. Je vous

prie d'appuyer ma prière à M. le duc
d'*Aumont*.

 1748.

Je vous prie aussi d'écrire à mademoiselle *Duménil* qu'elle retire tous les rôles, afin que j'y corrige environ cent cinquante vers. Il faudra faire une nouvelle copie et de nouveaux rôles, et je me flatte qu'elle vous remettra les rôles et la pièce. Je vous promets bien que je ne la rendrai pas avant le retour de M. de *Richelieu*, et que je donnerai aux *catilinistes* tout le temps d'être sifflés.

Crébillon s'est conduit d'une manière indigne dans tout ceci, ou plutôt d'une manière très-digne de la mauvaise pièce de *Sémiramis*, qui n'a pu même être honorée d'une parodie.

Au reste, mandez-moi, je vous en prie, si vous croyez que ce soit à présent le temps de présenter un placet au roi.

L'établissement de madame *du Châtelet* à *Lunéville* ne lui permettra guère de partir avant le mois de décembre. J'attends de vos nouvelles pour me décider. Adieu, mes chers anges; vous êtes mes consolateurs.

1748.

L E T T R E C C X X V I I .

A M. D'ARNAUD, à Paris.

Lunéville, 28 de novembre.

COMMENT! vous savez à qui l'on a donné un paquet, et que c'est M. de *Montaulieu* qui l'a envoyé chez moi! et vous me le mandez exactement! Courage, mon cher ami, vous deviendrez un homme essentiel, un homme d'importance.

Voici quelque chose de peu important que vous pouvez envoyer au roi de Prusse; il aime ces guenilles-là. C'est une lettre au duc de *Richelieu*, qu'un homme de vos amis lui a écrite, sur la statue qu'on lui élève à Gènes (*). Cela ne vaut pas le Cu de *Manon*, mais je ne suis plus dans l'âge des *Manon*. C'est votre affaire, mais je vous assure que je vous aime plus solidement que toutes les *Manon* de Paris.

Vous êtes mal instruit de l'histoire des hisfrions. *Crébillon* a retiré tous ses rôles, les a corrigés, les a rendus, et *Grandval* attend encore son quatrième et cinquième acte. Il aurait dû retirer aussi l'approbation qu'il a donnée à une plate parodie de *Sémiramis* que

(*) Volume d'Épîtres, page 175.

le roi a défendue à Fontainebleau. Je me flatte qu'en récompense *Arlequin* donnera son approbation à *Catilina*. Le bon homme aurait dû se souvenir qu'on ne put pas seulement parodier la *Sémiramis*. Je lui pardonne de ne pas aimer la mienne. 1748.

Adieu, mon cher ami; il y a dans ce monde très-peu de bons vers et de bonnes gens. Je vous embrasse et je vous aime parce que vous faites de bons vers, et que vous êtes un bon cœur.

L E T T R E C C X X V I I I .

A M. M A R M O N T E L , à Paris.

A Lunéville, 15 de décembre.

MON cher ami, voici ce qui m'est arrivé; vous verrez que je ne suis pas heureux. J'étais à la fuite du roi de Pologne, dans une de ses maisons de campagne; un paquet, qui, dit-on, contenait des livres, arrive à Lunéville; et comme il y avait ordre de renvoyer tous les gros paquets qui n'étaient pas contre-signés, on renvoie le paquet à Paris. Je soupçonne que c'était Denis, et je sens tout ce que j'ai perdu. Heureusement nous avons ici ce Denis

— 1748. si bien écrit , si rempli de belles choses , et si approuvé de tous les gens de goût. Mon cher ami , j'ai été attendri jusqu'aux larmes de votre charmante épître. Elle me fait autant de plaisir que d'honneur ; c'est un monument que vous érigez à l'amitié ; c'est un exemple que vous donnez aux gens de lettres ; c'est le modèle ou la condamnation de leur conduite ; jamais le cœur n'a parlé avec plus d'éloquence ; c'est le chef-d'œuvre de l'esprit et de la vertu. L'amitié d'un cœur comme le vôtre console de toutes les fureurs de l'envie , et ajoute au bonheur de mes jours. Ce que vous dites sur notre respectable ami *Vauvenargues* , doit bien faire souhaiter d'être de vos amis. Tout ce que je désire , c'est d'hériter des sentimens que vous aviez pour lui. Donnez-moi la part qu'il avait dans votre cœur , et voilà ma fortune faite. Je compte vous revoir incessamment , vous embrasser , vous dire à quel point je suis pénétré de l'honneur que vous m'avez fait , et vous jurer une amitié qui durera autant que ma vie. Je parie que je trouverai votre nouvelle tragédie achevée. Je m'imagine que les plaisirs font chez vous les entr'actes un peu longs , et que vous quittez souvent *Melpomène* pour quelque chose de mieux ; mais vous êtes comme les héros qui réunissent les plaisirs et la gloire. Adieu , vous faites la

mienne. Je vous embrasse mille fois. Madame ————
du Châtelet est charmée de vos talens , et vous 1748.
 fait ses complimens.

L E T T R E C C X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de décembre.

ENFIN, je ris aux anges en recevant leur lettre. Vos conseils sont suivis ou plutôt prévenus , et par-tout j'ai rendu raison de l'inaction forcée d'*Assur*.

Il me semble que le point dont il s'agit, c'est la clarté. On voit bien nettement qu'*Assur* est entré dans ce maufolée (fait en labyrinthe , selon l'usage des anciens ,) par une issue secrète ; et l'autre ange , M. de *Pont-de-Vesse* , doit aimer cette idée-là. On voit par là pourquoi cet *Assur* n'est pas parvenu plutôt à l'endroit du sacrifice. *Ninias* dit qu'il vient d'entendre quelqu'un qui précipitait ses pas loin derrière lui dans ce tombeau. Autre degré de lumière ; *Azéma* répond : C'est peut-être *votre mère* qui a été assez hardie pour envoyer à *votre secours* dans cet asile inabordable et sacré. Ces mots préparent , ce me semble , la terreur ; et fortifient le tragique de la catastrophe , loin

— de le diminuer , puisqu'il se trouve enfin que
1748. c'est la reine elle-même qui est venue au secours de son fils.

Affur est donc tout naturellement amené du tombeau sur la scène ; et *Azéma*, se jetant au-devant du coup qu'*Affur* veut porter à *Ninias*, augmente la force de l'action, en rend le jeu noble et naturel. Il est absolument nécessaire que cette action se passe sous les yeux et non en récit, et que *Ninias* commence à apprendre son malheur de la bouche même d'*Affur*. Si vous êtes contents, Madame et Messieurs, je le suis aussi, et je me mets à l'ombre de vos ailes.

L E T T R E C C X X X.

A U M E M E.

31 de décembre.

JE ne suis point étonné de la chute de *Catilina* : l'auteur n'avait pas consulté mes anges. Ce n'est pas avec une cabale, c'est avec des amis éclairés et sévères qu'on fait réussir un ouvrage.

Ce que vous me dites, mon cher et respectable ami, me persuade que *Catilina* ne durera

pas long-temps. La cabale veut bien crier, —
 mais elle ne veut pas s'ennuyer, et il n'y a 1748.
 personne qui aille bâiller deux heures, pour
 avoir le plaisir de me rabaisser. Sémiramis est
 entièrement à vos ordres; elle ne se remon-
 trera que quand vous l'ordonnerez.

Je me conduis, je crois, un peu moins
 insolemment que *Crébillon*: il méritait un peu
 sa chute par tous les petits indignes procédés
 qu'il a eus avec moi, par la sottise qu'il a faite
 de mettre son nom au bas des brochures de la
 canaille qui le louait à mes dépens, par l'appro-
 bation qu'il a donnée à la parodie, par la
 mauvaise grâce avec laquelle il voulait retran-
 cher de mon ouvrage des vers que vous
 approuviez. On ne peut pas abuser davantage
 de la misérable place qu'il a de censeur de la
 police. Sa conduite est cent fois plus mauvaise
 que celle de sa pièce; mais je ne dis cela
 qu'à vous, mes anges.

Je suis bien fâché de l'état languissant où
 est encore madame d'*Argental*: je compte lui
 écrire quand je vous écris. Le digne coadju-
 teur devrait bien m'envoyer ses remarques
 sur *Catilina*. Un plan écrit de sa main, avec
 cette éloquence que je lui connais, amuserait
 bien madame du *Châtelet* dans sa solitude.
 Nous ne revenons qu'après les Rois; nous
 aurons le temps de recevoir de vos nouvelles.

— 1748. Bonsoir , mes chers anges ; je soupire après le moment de vous revoir.

M. de *Betz* ne marie-t-il pas incessamment sa seconde fille au fils du *Bon Dieu* ? (*)

L E T T R E C C X X X I .

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

Décembre.

J E vous avais déjà mandé, Monsieur, que j'étais très-fâché qu'on se fût hâté d'envoyer, malgré moi, des copies informes de cette petite pièce (**), qui d'ailleurs a, ce me semble, l'approbation de tous les gens de goût et de bon sens. Je suis encore plus fâché et moins surpris qu'il y ait des hommes assez méchamment bêtes pour trouver à redire qu'on mette, parmi les agrémens de la vie, de bons soupers qu'on donne à la bonne compagnie dont on est les délices et le modèle. La seconde leçon vaut certainement mieux ; mais, à votre place, j'aurais laissé subsister la première pour punir les fots. Les caillettes

(*) M. de *Choiseul Bon Dieu*, nom de société qu'on lui donnait à la cour de Lorraine.

(**) Voyez les variantes de l'Épître au président *Hénault*, du 28 de novembre 1748, volume d'Épîtres.

et

et les imbécilles du bel air qu'il ne faut jamais écouter ni en fait d'ouvrages d'esprit , ni en autre chose , cherchent à mordre sur tout. Ces honnêtes gens-là ont fait ce qu'ils ont pu pour que M. de *Richelieu* trouvât mauvais que je lui écrivisse comme *Voiture* écrivait au prince de *Condé* , mais il n'a pas été leur dupe ; et , en vérité , plus je vais en avant , plus je vois qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de mépriser les fots discours qu'on ne peut jamais empêcher. Pour moi , je me console de toutes les plates critiques par l'honneur de votre approbation , et de la haine des demi-beaux esprits , par l'honneur de votre amitié. Madame du *Châtelet* pense comme moi. Elle vous fait mille complimens. Elle vient d'achever une préface de *Newton* , qui est un chef-d'œuvre et qui fait honneur à son sexe et à la France. Elle a résisté avec courage aux impertinences des caillettes , et passera , dans la postérité , pour un génie respectable. Si elle n'avait pas méprisé les mauvaises plaisanteries , elle n'aurait pas fait des choses admirables que les ricanes n'entendront pas.

Fin du Tome troisième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I.	Page 84
LETTRE II.	221
LETTRE III.	225
LETTRE IV.	391

ALGAROTTI. (M. le comte)

LETTRE I.	342
LETTRE II.	410
LETTRE III.	420
LETTRE IV.	423

AMELOT, (M.) *ministre des affaires étrangères.*

LETTRE I.	230
LETTRE II.	232
LETTRE III.	240
LETTRE IV.	245

TABLE ALPHABETIQUE. 475

LETTRE V.	247
LETTRE VI.	253
LETTRE VII.	258
LETTRE VIII.	263

ARGENS. (M. le marquis d') 201

ARGENSON, (M. d') *ministre des affaires étrangères.*

LETTRE I.	4
LETTRE II.	10
LETTRE III.	21
LETTRE IV.	33
LETTRE V.	37
LETTRE VI.	94
LETTRE VII.	158
LETTRE VIII.	175
LETTRE IX.	195
LETTRE X.	234
LETTRE XI.	296
LETTRE XII.	311
LETTRE XIII.	313
LETTRE XIV.	314
LETTRE XV.	315

LETTRE XVI.	320
LETTRE XVII.	324
LETTRE XVIII.	328
LETTRE XIX.	329
LETTRE XX.	333
LETTRE XXI. <i>A la première nouvelle de la bataille de Fontenoi.</i>	<i>ibid.</i>
LETTRE XXII.	334
LETTRE XXIII.	335
LETTRE XXIV.	336
LETTRE XXV.	337
LETTRE XXVI.	352
LETTRE XXVII.	359
LETTRE XXVIII.	360
LETTRE XXIX.	363
LETTRE XXX.	366
LETTRE XXXI.	367
LETTRE XXXII.	374
LETTRE XXXIII.	376
LETTRE XXXIV.	386
LETTRE XXXV.	390
LETTRE XXXVI.	395
LETTRE XXXVII.	401

ALPHABETIQUE. 477

LETTRE XXXVIII. 403

LETTRE XXXIX. 422

LETTRE XL. 437

ARGENTAL. (Madame la comtesse d')

LETTRE I. 308

LETTRE II. 430

LETTRE III. 443

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 12

LETTRE II. 14

LETTRE III. 17

LETTRE IV. 25

LETTRE V. 35

LETTRE VI. 42

LETTRE VII. 49

LETTRE VIII. 72

LETTRE IX. 91

LETTRE X. 98

LETTRE XI. 104

LETTRE XII. 106

LETTRE XIII. 107

LETTRE XIV. 127

LETTRE XV.	138
LETTRE XVI.	151
LETTRE XVII.	169
LETTRE XVIII.	172
LETTRE XIX.	177
LETTRE XX.	182
LETTRE XXI.	187
LETTRE XXII.	<i>ibid.</i>
LETTRE XXIII.	211
LETTRE XXIV.	216
LETTRE XXV.	218
LETTRE XXVI.	219
LETTRE XXVII.	220
LETTRE XXVIII.	228
LETTRE XXIX.	251
LETTRE XXX.	270
LETTRE XXXI.	272
LETTRE XXXII.	280
LETTRE XXXIII.	286
LETTRE XXXIV.	291
LETTRE XXXV.	294
LETTRE XXXVI.	298
LETTRE XXXVII.	299

ALPHABETIQUE. 479

LETTRE XXXVIII.	300
LETTRE XXXIX.	301
LETTRE XL.	305
LETTRE XLI.	316
LETTRE XLII.	321
LETTRE XLIII.	371
LETTRE XLIV.	381
LETTRE XLV.	383
LETTRE XLVI.	425
LETTRE XLVII.	434
LETTRE XLVIII.	436
LETTRE XLIX.	439
LETTRE L.	441
LETTRE LI.	442
LETTRE LII.	445
LETTRE LIII.	448
LETTRE LIV.	452
LETTRE LV.	455
LETTRE LVI.	457
LETTRE LVII.	461
LETTRE LVIII.	464
LETTRE LIX.	466
LETTRE LX.	469
LETTRE LXI.	470

ARNAUD. (M. d')

LETTRE I.	209
LETTRE II.	432
LETTRE III.	459

B.

BERGER, (M.) *directeur de l'opéra.*

LETTRE I.	69
LETTRE II.	310
LETTRE III.	409

C.

CAMAS, (M.) *ambassadeur du roi de Prusse.*

73

CIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I.	7
LETTRE II.	28
LETTRE III.	31
LETTRE IV.	44
LETTRE V.	78
LETTRE VI.	130
LETTRE VII.	155

LETTRE

ALPHABETIQUE. 481

LETTRE VIII.	179
LETTRE IX.	190
LETTRE X.	215
LETTRE XI.	275
LETTRE XII.	323
LETTRE XIII.	341
LETTRE XIV.	344
LETTRE XV.	351
LETTRE XVI.	373
LETTRE XVII.	414
LETTRE XVIII.	419
CONDAMINE. (M. de la)	317
CRAON. (M. le prince de)	407

D.

DUCLOS. (M.)	327
--------------	-----

F.

FLEURI. (Au cardinal de)	
LETTRE I.	83
LETTRE II.	197
FORMONT. (M. de).	164

H.

HARVEY, (Milord) *garde des sceaux d'Angleterre.* 53

HELVETIUS. (M.)

LETTRE I.	19
LETTRE II.	80
LETTRE III.	92
LETTRE IV.	121
LETTRE V.	143
LETTRE VI.	167

HENAULT. (M. le président)

LETTRE I.	63
LETTRE II.	303
LETTRE III.	325
LETTRE IV.	472

L.

LOC-MARIA. (M.) 153

M.

MAIRAN. (M. de)

LETTRE I.	110
-----------	-----

ALPHABETIQUE. 483

LETTRE II. 118

LETTRE III. 125

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I. 424

LETTRE II. 428

LETTRE III. 467

MARTINIERE , (M. de la) *auteur du*
Dictionnaire géographique. 268

MAUPERTUIS. (M. de)

LETTRE I. 40

LETTRE II. 51

LETTRE III. 61

LETTRE IV. 68

LETTRE V. 71

LETTRE VI. 84

LETTRE VII. 97

LETTRE VIII. 124

LETTRE IX. 133

LETTRE X. 148

LETTRE XI. 161

LETTRE XII. 171

LETTRE XIII.	261
LETTRE XIV.	412
MONCRIF, (M. de) <i>lecteur de la reine.</i>	
LETTRE I.	213
LETTRE II.	348
LETTRE III.	349
LETTRE IV.	396
LETTRE V.	399
MOUSSINOT. (M. l'abbé)	
LETTRE I.	103
LETTRE II.	129
N.	
NERICAULT DESTOUCHES. (M.)	312
O.	
ONILLON. (M. l'abbé)	206
P.	
PALLU, (M.) <i>intendant de Lyon, en faveur d'un juif.</i>	271
PASSIONEI. (Au cardinal)	393

ALPHABETIQUE. 485

PITOT DE LAUNAY, (M.) *de l'académie
des sciences.*

LETTRE I. 3

LETTRE II. 123

LETTRE III. 140

PONT-DE-VESLE. (M. de)

LETTRE I. 82

LETTRE II. 228

PREVOST. (M. l'abbé) 46

R.

RICHELIEU. (M. le duc de)

LETTRE I. 237

LETTRE II. 284

ROQUE, (M. de la) 184

S.

SEGUI, (M.) *éditeur des Oeuvres de J. B.
Rousseau.* 173

SOLAR. (Madame de) 193

T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I.	65
LETTRE II.	76
LETTRE III.	145
LETTRE IV.	203
LETTRE V.	208
LETTRE VI.	227
LETTRE VII.	248
LETTRE VIII.	260
LETTRE IX.	277
LETTRE X.	279
LETTRE XI.	282

TRESSAN. (M. le comte de)

LETTRE I.	346
LETTRE II.	398
LETTRE III.	416

V.

VAUVENARGUES, (M. le marquis de)

*capitaine au régiment du roi, sur un éloge
funèbre d'un officier, composé à Prague. 384*

ALPHABETIQUE. 487

W.

WARMHOLTZ, (M. de) *gentilhomme suédois, et traducteur de l'Histoire de Charles XII, par Norberg.*

LETTRE I. 109

LETTRE II. 136

Fin de la Table du tome troisième.

